











Matthias Corvinus  
and  
the Humanism  
in Central Europe



10096

„STUDIA HUMANITATIS”

PUBLICATIONS OF THE CENTRE FOR RENAISSANCE RESEARCH

10

Edited by

Tibor Klaniczay

József Jankovics

HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES  
INSTITUTE FOR LITERARY STUDIES

752888

81750

MATTHIAS CORVINUS  
AND  
THE HUMANISM  
IN CENTRAL EUROPE

Edited by

TIBOR KLANICZAY

JÓZSEF JANKOVICS

MTAK



BALASSI KIADÓ  
BUDAPEST 1994

0788

699227

Papers read in Székesfehérvár, 16–19, May 1990 at the Conference  
Matthias Corvinus and the Humanism in Central Europe

STUDIA HUMANITATIS  
AND  
THE HUMANISM  
IN CENTRAL EUROPE

AKADÉMIAI KIADÓ  
BUDAPEST

1990

YACOMALI 21717

KÖNYV TÁRSASÁG



ELŐSZÓ  
TARTALOM  
KÖNYV TÁRSASÁG

M. TUD. AKADÉMIA KÖNYVTÁRÁ  
Könyvtár.../19 94

---

---

## CONTENTS

JEAN-CLAUDE MARGOLIN: L'humanisme européen et Mathias Corvin (Conférence d'ouverture)	7
JÁNOS BAK: The Kingship of Matthias Corvinus: A Renaissance State?	37
MARIANNA D. BIRNBAUM: Janus Pannonius: Our Contemporary	49
IVÁN BORONKAI: Matthias im Bilde der Memoiren des Pius II.	59
GIZELLA CENNER-WILHEMB: Les portraits de Jean et Mathias Hunyadi dans un château en Blésois	71
SÁNDOR CSERNUS: Les Hunyadi, vus par les historiens français du quinzième siècle	75
AMEDEO DI FRANCESCO: Il mito di Mattia Corvino nei canti storici ungheresi del XVI secolo	95
GEORGE GÖMÖRI: The Image of János Hunyadi and Matthias Corvinus in 16th–17th Century England	109
CHRISTINE HARRAUER: Zur Typologie der Lobgedichte auf Matthias	119
JOSEF HEJNIC: Die Anfänge des Humanismus in Süd- und Westböhmen	141
MAGDA JÁSZAY: Callimaco Esperiente e il parallelo Mattia Corvino – Attila	151
TIBOR KLANICZAY: La corte di Mattia Corvino e il pensiero accademico	165
PÉTER KULCSÁR: Miklós Zrínyi über König Matthias	175
KLÁRA PAJORIN: L'educazione umanistica e Mattia Corvino	185
RICHARD PRAŽÁK: Zu den Beziehungen zwischen den Böhmischen Ländern und Ungarn zu Zeiten Matthias Corvinus'	193
ÁGNES RITOÓK-SZALAY: Le poesie sconosciute di Ladislao Vetési	203
JAN ŚLASKI: L'Umanesimo nella Polonia del XV secolo e l'Italia	211
LÁSZLÓ SZÖRÉNYI: L'età corviniana nella <i>Historia de regibus Ungariae</i> di Michele Ricci	223
GÉZA VADÁSZ: La pensée pythagorienne dans la poésie de Janus Pannonius	235
CARLO VECCE: I memoriali ungheresi di Diomede Carafa	241
Index	265
Supplement	281
Plates to the Study of Gizella Cenner-Wilhelmb	283





JEAN-CLAUDE MARGOLIN

(Président de la Fédération Internationale des Sociétés et Instituts pour l'Etude de la Renaissance, Paris)

---

## L'humanisme européen et Mathias Corvin

(Conférence d'ouverture)

C'est une joie pour moi de me retrouver en Hongrie, et de m'y retrouver en mai 1990, dans le pays du roi Etienne et de Charles I<sup>er</sup>, dans celui de János et de Mathias Hunyadi, de Janus Pannonius et de Miklós Zrínyi, d'Etienne Bathory et de Lajos Kossuth, de Zoltán Kodály et de Béla Bartók, de László Rajk et d'Imre Nagy. A cette joie de rencontrer ou de retrouver des collègues, parmi lesquels des amis de vieille date, se mêle un sentiment d'honneur, mais aussi une certaine gêne. Honneur d'avoir été convié parmi vous pour présenter la leçon inaugurale de ce brillant colloque international ; mais grande gêne de parler devant vous d'une époque, d'une civilisation et d'un souverain que vous avez mille raisons de connaître infiniment mieux que moi. Je veux croire que c'est ma qualité de Président de la Fédération Internationale des Sociétés et Instituts d'Etudes de la Renaissance qui me vaut d'avoir été convié à la célébration solennelle du cinquième centenaire de la mort de Mathias Hunyadi, plus connu sous le nom de Mathias Corvin. C'est peut-être aussi, à la veille de la constitution d'une Europe que nous souhaiterons amicale, fraternelle et sans exclusive, qu'il n'est pas inopportun d'évoquer, même brièvement et sans trop d'apparat scientifique, ces réalités historiques, qui sont en même temps des valeurs transhistoriques : l'humanisme et l'Europe, ou, pour me conformer exactement au thème de ma communication, l'humanisme européen, dans ses relations avec la personnalité politique éclatante qui fut celle de Mathias Corvin. Mes propos seront donc, comme il se doit, historiques, mais il ne sera pas interdit aux auditeurs d'y relever quelques échos plus actuels, malgré le demi-millénaire qui nous sépare de l'époque de Mathias I<sup>er</sup>.

Sans m'étendre sur la biographie de ce grand roi,<sup>1</sup> comment ne pas évoquer d'entrée de jeu le second mariage de Mathias Hunyadi avec

<sup>1</sup> La bibliographie de Mathias Corvin est immense, et même ses biographies sont nombreuses. Parmi les travaux récents, nous nous contenterons de signaler : Karl NEHRING, *Matthias Corvinus, Kaiser Friedrich III, und das Reich*, Munich, 1975 ;

Béatrice de Naples (il l'épouse en 1476, âgé de trente-trois ans, après le décès de sa première femme, Catherine Podiébrad, fille du gouverneur de Bohême). Cette nouvelle alliance avec le Royaume de Naples ne faisait que concrétiser les liens multiséculaires de la Hongrie avec la Maison d'Anjou.<sup>2</sup> Faut-il rappeler que les Angevins de Hongrie furent, tout au long du XIV<sup>e</sup> siècle, les véritables promoteurs d'une politique que je qualifierai d'italianisante, sinon italienne, et en tout cas d'une culture qui doit énormément à la civilisation italienne du Trecento. D'ailleurs on peut dire que, bien au-delà du règne des Angevins, et bien après le propre règne de Mathias Hunyadi – jusqu'à la catastrophe de Mohács en 1526, pour situer à cette date la ligne principale de fracture –, la culture hongroise a été profondément marquée par la culture de l'humanisme italien, sans pour autant renoncer à son génie propre et autochtone, comme de savants travaux de l'Académie des Sciences<sup>3</sup> ont pour tâche et effet de la révéler aux chercheurs. Faut-il rappeler aussi que, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Béla III, la Cour s'était francisée grâce notamment à la venue en Hongrie de deux épouses successives du roi, deux françaises, Anne de Châtillon et Marguerite, fille de Louis VII ? En effet, ces jeunes femmes ne vinrent pas seules sur les bords du Danube, mais accompagnées de toute une cohorte de chevaliers, de chapelains et d'architectes. Il serait, certes, prématuré, de parler à cette époque

Elemér MÁLYUSZ, *Matthias Corvinus, König von Ungarn (Klausenburg, 23. 2. 1443–Wien, 6. 4. 1490)*, in *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn, 1458–1541*, Schallaburg, 1982 (8 Mai–1 November 1982). A signaler aussi des éléments biographiques dans les publications relatives à l'Exposition Mathias Corvin du Château Royal, de Buda (mai–juin 1990). Voir aussi Tibor KLANICZAY, *Mattia Corvino e l'umanesimo italiano*, Roma, 1974 (Problemi attuali di scienza e di cultura 202), et Lajos ELEKES, *Mátyás és kora* (Mathias et son temps), Budapest, 1956.

<sup>2</sup> Sur la Maison d'Anjou, voir la généalogie de Louis I<sup>er</sup> (1342–1382), qui entra en Italie en 1347, après la mort de Robert et l'assassinat d'André, prit Naples, mais renonça en 1352 à son trône. Il s'arrangea pour qu'à sa mort, sa fille Marie héritât des couronnes de Hongrie. Voir aussi *Magyar Anjou-legendárium* (Légendaire des Anjous de Hongrie), éd. par Ferenc LEVÁRDY, Budapest, 1973.

<sup>3</sup> Signalons, outre l'étude de T. Klaniczay (signalée n. 1) : Tibor KARDOS, *A magyarországi humanizmus kora* (L'Age de l'humanisme en Hongrie), Budapest, 1955. Voir aussi plusieurs études publiées dans le volume collectif *Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, a cura di Vittore BRANCA, Leo S. OLSCHKI Editore, Firenze, 1973, ainsi que l'étude de Jean BÉRENGER, *Caractères originaux de l'humanisme hongrois*, in « Journal des Savants », Paris, Klincksieck, oct–déc. 1973, pp. 257–288.



d'humanisme (encore que ce concept soit susceptible d'une certaine élasticité) ; sans doute également d'Europe – car aucune vision européenne d'ensemble n'est alors possible –, mais il vaut la peine de marquer l'ouverture de la Hongrie vers l'Occident, même si la cause immédiate en fut étroitement politique.

Je me propose de vous convier à un petit tour de l'Europe des années 1450–1500, qui équivalent en gros à celles du règne de Mathias I<sup>er</sup> (1458–1490), en projetant surtout la lumière sur les pays dont la culture humaniste se diffusa avec bonheur à la cour et dans le royaume de Mathias, mais aussi en insistant sur le propre rayonnement culturel de la politique de centralisation administrative et de diplomatie de ce roi de grande envergure.<sup>4</sup>

Comme le fera deux générations plus tard François I<sup>er</sup>, Mathias structure sa politique intérieure et son gouvernement en prenant appui sur des hommes de haute culture, sur des humanistes. Avec lui, le « troisième pouvoir » qu'André Chastel et Robert Klein<sup>5</sup> situaient entre le pouvoir politique et le pouvoir de l'Eglise, se confond avec celui de l'administration et de l'exécutif. La politique culturelle qu'il promeut est faite avec et par des hommes de culture. Plusieurs membres du gouvernement pratiquent eux-mêmes des genres littéraires à la mode, comme l'épître, ou tel poème de circonstance, certains sont historiens, tous possèdent dans leurs bibliothèques, en quantités plus ou moins grandes, des manuscrits, des enluminures, et quelques-unes des premiers ouvrages imprimés sur les presses les plus célèbres d'Italie ou d'Allemagne. Que ce fonds commun culturel et cette centralisation politique aient fourni la base d'un absolutisme royal est chose fort possible – encore qu'il faille s'expliquer sur le sens et les effets de cet absolutisme –, mais peut-on concevoir à cette époque l'idée d'une monarchie distincte de celle d'absolutisme ? La monarchie de Louis XI ou celle de François I<sup>er</sup>, celle des Tudors ou l'Empire de Maximilien, puis de Charles Quint, échappent-ils à la règle ? Pour ma part, je ne pense pas, comme l'écrivait l'historien hongrois László Makkai dans un chapitre d'une *Histoire de la Hongrie* publiée en 1974 aux Editions Corvina,<sup>6</sup> que ces humanistes rassemblés autour du pouvoir du roi Mathias lui aient fourni nécessaire-

<sup>4</sup> Voir, entre autres : Erik FÜGEDI, *Das Königreich Ungarn (1458–1541)*, in *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn*, op. cit., pp. 17–32.

<sup>5</sup> Dans *L'Age de l'Humanisme*, Edition des Deux Mondes, Paris, 1963.

<sup>6</sup> Traduite en français (Editions Horvath, Roanne), préface de Georges CASTELLAN. C'est le chapitre III, 8, pp. 125 sqq.

ment des armes idéologiques pour assurer son absolutisme et « soumettre les intérêts de la bourgeoisie à la tutelle du pouvoir féodal ». <sup>7</sup> Eux-mêmes appartenaient en général à la classe bourgeoise, comme les trésoriers György Handó, puis Orbán Dóczy ; quant à ceux qui, comme Péter Váradi, futur Grand-Chancelier, et Tamás Bakócz, étaient d'origine paysanne, on voit mal comment et pourquoi ils auraient aidé au développement d'une politique favorisant le féodalisme. Ce que les faits historiques nous prouvent et ce que les choix de Mathias révèlent, c'est tout au contraire, et en écartant toute conception idéologique étroitement fondée sur les intérêts de classe et la lutte qui en résulte, la promotion aux plus hauts rangs de l'administration de toute une série d'intellectuels et d'humanistes d'origine moyenne, sinon humble. N'est-ce pas ainsi qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, un monarque absolu comme Louis XIV se comportera en appelant au premier rang des affaires un homme comme Colbert, issu de la moyenne bourgeoisie ?

Commençons donc ce tour d'Europe par l'Italie. Le mariage en secondes noces de Mathias avec Béatrice, <sup>8</sup> fille naturelle du roi de Naples Ferdinand d'Aragon – c'était le temps de la monarchie aragonaise – établit ou renforça les liens culturels entre la Hongrie et la Campanie. A de nombreux étudiants espagnols se joignaient des étudiants de Rome, et un nombre assez élevé de jeunes Hongrois. Ce mouvement d'émigration temporaire n'avait d'ailleurs pas attendu le mariage de Mathias en 1476. Un quart de siècle plus tôt, nous trouvons plus d'un témoignage concernant la présence de Hongrois dans la cité pathénopéenne. Francesco Adorno <sup>9</sup> en transcrivant une lettre de Lorenzo Valla, <sup>10</sup> le maître de l'humanisme italien dans la première partie du Quattrocento, à un certain Vina Pannonio, pensait qu'il s'agissait d'une erreur de transcription, et qu'il voulait désigner simplement un Hongrois venu en Italie pour y suivre les cours de Guarino, et arrivé ensuite à Naples en compagnie de son fils Jérôme. Dans sa lettre Valla chargeait le destinataire de saluer de sa part « Hieronimum poetam ». Un exemple parmi beaucoup d'autres,

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>8</sup> Voir Albert de BERZEVICZY, *Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie*, I-II, Paris, 1911-1912.

<sup>9</sup> Humaniste d'origine gênoise, il entretenait les meilleures relations avec le milieu humaniste hongrois.

<sup>10</sup> Sur Lorenzo Valla et sa correspondance, voir les travaux récents de Jozef Ijsewijn et Eckhard Kessler.



à mettre au compte des rapports italo-hongrois, dont un volume d'Actes<sup>11</sup> datant d'une vingtaine d'années analysait la grande variété.

De nombreux Italiens étaient également attirés par la réputation de la vie culturelle que le roi Mathias avait su développer. Des Hongrois, ou même d'autres Européens avaient fait, eux aussi, le voyage d'Italie, comme une initiation humaniste obligatoire : par exemple l'astronome et astrologue Janus Tolophus<sup>12</sup> (Johann Tolhopf) qui, professeur à Ingolstadt depuis 1472, était passé de Leipzig à Rome en 1475, et qui fit bénéficier en 1480 la cour de Mathias Corvin de ses expériences romaines. D'autres astronomes italiens, ou formés à la science des Italiens, furent appelés à la cour de Buda, qui devint un foyer actif de recherches astronomique.<sup>13</sup>

Il n'est guère de domaine des sciences, des lettres ou des arts, qui n'aient été touchés par le rayonnement de la cour de Mathias Corvin et par son dynamisme culturel. L'architecture italienne, cet art dont Maupassant disait qu'il était le plus mystérieux et le moins compris de tous, influença profondément les nouvelles constructions dans la capitale hongroise et dans quelques autres villes du pays.<sup>14</sup> On peut dire que de cette époque datent, en Pologne comme en Hongrie, des villes qui peuvent être à bon droit qualifiées de villes de la Renaissance : Cracovie en est le meilleur exemple, et le palais de Wawel peut rivaliser avec ceux de Florence ou de Ferrare.<sup>15</sup> Parmi les architectes italiens qui furent

<sup>11</sup> Voir n. 3.

<sup>12</sup> Voir dans *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn, op. cit.*, p. 341, la notice 288 sur Johann TOLHOPFF et son *Stellarium* (cum præfatione ad Mathiam, regem Hungariæ), manuscrit d'une main inconnue, enluminé (1480).

<sup>13</sup> Voir, dans le même volume, la section consacrée aux « Naturwissenschaften », et en particulier à l'astronomie/astrologie (avec les astrolabes utilisés par les astronomes de la cour de Mathias, Martin Bylica, notamment, et Johannes Regiomontanus).

<sup>14</sup> Voir Jolán BALOGH, *Die Kunst der Renaissance in Ungarn*, in *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn, op. cit.*, pp. 81–107, et plus particulièrement pp. 96–100. Toute une série d'études du même auteur traitent de l'architecture hongroise de l'époque de Mathias et de la Renaissance, et notamment de l'influence de l'art architectural italien sur la Hongrie : voir notamment J. B., *Néhány adat Firenze és Magyarország kulturális kapcsolatainak történetéhez* (Contributions à l'histoire des relations culturelles entre Florence et la Hongrie), in « Archæológiai Értesítő », XI(1923–1926), pp. 189–209 ; J. B., *Adatok Milánó és Magyarország kulturális kapcsolatainak történetéhez* (Contributi alla storia delle relazioni d'arte e di cultura tra Milano e l'Ungheria), Budapest, 1928, J. B., *Die Anfänge der Renaissance in Ungarn. Matthias Corvinus und die Kunst*, Graz, 1975.

<sup>15</sup> Voir aussi les travaux de Balogh sur Florence et la Hongrie.

appelés en Hongrie par Mathias, on peut citer le Bolognais Ridolfo di Fioravanti,<sup>16</sup> surnommé Aristote. De Hongrie, il devait d'ailleurs passer en Russie, où l'avait convié Ivan III pour présider, en tant que superintendant, à la construction de l'église de l'Assomption de Moscou et à l'érection du Kremlin.

Dans cet échange perpétuel d'hommes et de talents entre l'Italie et la Hongrie corvinienne, citons le chartreux hongrois Andreas Pannonius,<sup>17</sup> qui quitte son pays pour se rendre à Ferrare afin de se perfectionner dans l'art de la miniature : la bibliothèque du Vatican conserve un livre écrit par lui, le *De regiis virtutibus*,<sup>18</sup> et qu'il a enluminé en 1467 à l'intention de Mathias Corvin pour sa célèbre bibliothèque. Le même artiste hongrois, travaillant au service de la maison d'Este et plus particulièrement pour Hercule I<sup>er</sup>, illustre de miniatures magnifiques un autre ouvrage – ouvrage de commande – sur l'origine de la famille d'Este : *De origine clarissimæ illustrissimæque domus Estensis*.<sup>19</sup> Un autre Hongrois, rival d'Andreas Pannonius, est cet Andreas dit « le Mineur » (Minimus), auquel on doit un très beau *Bréviaire romain*<sup>20</sup> enluminé, datant de 1469, que possède aujourd'hui la Marciana de Venise.

Mais ce ne sont pas là des cas isolés, et même le règne de Mathias ne fit, sur ce plan, que prolonger la politique culturelle de son père János Hunyadi, politique qui se doublait, surtout après sa victoire sur les Turcs

<sup>16</sup> Voir Jolán BALOGH, *Fioravante in Ungheria*, in *Atti del convegno Aristotile Fioravante a Mosca*, in « Arte Lombarda », 21(1976), pp. 225–227.

<sup>17</sup> Sur Andreas Pannonius, chartreux hongrois, qui vivait à Ferrare (XV<sup>e</sup> siècle), voir le catalogue « Schallaburg », *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn*, op. cit., pp. 180–181. Voir aussi Edith HOPFMANN, *Andreas Pannonius « De regiis virtutibus »*, in « Magyar Könyvszemle », XXXIII(1926), pp. 433–434.

<sup>18</sup> *Libellus de virtutibus Matthiæ Corvino dedicatus*, in *Két magyarországi egyházi író a XV. századból. Andreas Pannonius. Nicolaus de Mirabilibus*, éd. Vilmos FRANKÓI, Jenő ÁBEL, Budapest, 1886.

<sup>19</sup> Famille remontant au X<sup>e</sup> siècle, avec les marquis et ducs de Ferrare et de Modène. Voir les nombreuses études de Csaba Csapodi sur les livres, les enluminures des grandes bibliothèques hongroises de cette époque, notamment celle de Janus Pannonius et celle de Mathias Corvin.

<sup>20</sup> Il ne semble avoir jamais appartenu à la Bibliothèque Corvina, car il ne figure pas dans le livre de Csaba CSAPODI. *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973 (Studia humanitatis 1).

à Belgrade,<sup>21</sup> de la volonté de faire venir en Hongrie des religieux dont la formation, le zèle et le prosélytisme permettraient de stabiliser profondément, au pays de saint Etienne, la religion catholique, apostolique et romaine : c'est ainsi qu'on peut citer le dominicain de Florence, Giovanni<sup>22</sup> (1356–1419), qui devait devenir cardinal en 1408 et qui mourut à Buda, ou encore le saint franciscain des Abruzzes, Giovanni da Capistrano<sup>23</sup> (1386–1456), qui fut légat pontifical en Moravie en 1451 ; ou encore Aurelio Brandini,<sup>24</sup> un augustin de Florence qui devint, jusqu'en 1490, professeur de rhétorique à Buda, dont la propagande religieuse sut cimenter la ferveur et la foi des prélats hongrois et les faire pencher définitivement du côté de l'Eglise latine.

Mais un nom domine tous les autres, et cela dès la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle sous le règne de Sigismond I<sup>er</sup> du Luxembourg, roi de Hongrie et empereur germanique, beau-fils et successeur de Louis I<sup>er</sup> d'Anjou, dit Louis-le-Grand : c'est celui du grand pédagogue et humaniste florentin, Pietro Paolo Vergerio il Vecchio<sup>25</sup> (1370–1444), qui devint à partir de 1417 le Chancelier de Sigismond, et qui représente, à lui seul, l'exemple de la collaboration harmonieuse entre l'humanisme et la chancellerie royale, entre la culture, l'éducation et la politique de centralisation. Vergerio avait accompagné au concile de Constance son ami Francesco Zabarella, un prélat humaniste de premier plan : c'est d'ailleurs à cette occasion qu'il avait rencontré l'empereur Sigismond et l'avait enthousiasmé par son éloquence. C'est à la cour de Buda que, lui aussi finira ses jours. D'après Giovanni Laini,<sup>26</sup> dans son ouvrage de synthèse sur la Renaissance européenne, ce « poète-lauréat » au cours de son séjour de trente années en Hongrie, posa, si l'on peut dire, les bases de tout l'édifice éducatif magyar, proposant à la vénération les grands

<sup>21</sup> Voir dans le Catalogue « Schallaburg », la section consacrée à la Famille Hunyadi, et notamment à Johannes, *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn*, op. cit., pp. 163–177 (et la bibliographie afférente).

<sup>22</sup> Voir J. BALOGH, ses travaux sur Florence et la Hongrie.

<sup>23</sup> Il était d'origine angevine (Jean de Capistran) et avait suivi la fortune de Louis, duc d'Anjou, quand ce prince devint roi de Naples. Il devait être béatifié au XVII<sup>e</sup> siècle et canonisé au XVIII<sup>e</sup>.

<sup>24</sup> Voir KLANICZAY, op. cit., p. 33.

<sup>25</sup> Sur Vergerio l'Ancien, voir József HUSZTI, *Pier Paolo Vergerio és a magyar humanizmus kezdete* (Pier Paolo Vergerio et les débuts de l'humanisme hongrois), in « Filológiai Közlöny », I(1955), pp. 521–533.

<sup>26</sup> *Il Rinascimento in Europa*, Turin, 1961.



auteurs latins, et mettant à la disposition des Hongrois ce Pétrarque, dont il avait illustré la vie et les œuvres, et dont il avait achevé l'édition du *De Africa*<sup>27</sup> dès 1397, d'après les notes de Coluccio Salutati.

Sous le règne de Mathias Corvin, comme sous celui de Sigismond, toutes les « denrées » humanistes transitaient, si l'on peut dire, sans droit de péage, même si ces marchandises culturelles suivaient le même itinéraire que les marchandises purement matérielles, indépendamment même de celles qui touchaient directement à l'art du livre et à tous les métiers qui s'y rattachent. Ce n'est pas la première fois qu'un vaste courant d'échanges d'ordre économique entraîne directement ou indirectement des courants d'échanges artistiques, spirituels, intellectuels. C'est ce que reconnaissent volontiers la plupart des historiens hongrois de la Renaissance et leurs collègues étrangers qui se sont intéressés à l'humanisme hongrois. C'est ainsi que Jean Bérenger écrit, dans une étude consacrée aux *Caractères généraux de l'humanisme hongrois* :<sup>28</sup> « Qui veut ignorer le rôle de Venise, de Florence et de Cracovie, pourra à la rigueur décrire certains phénomènes, il ne pourra les expliquer sérieusement. » Et il retrace avec raison l'humanisme hongrois du Quattrocento, et notamment celui qui s'épanouit sous le règne de Mathias, dans les grands courants intellectuels et commerciaux de la fin du Moyen Âge.

Il faut le répéter : s'il est vrai, comme on l'a souvent dit, que l'humanisme hongrois de cette époque était essentiellement un humanisme de cour, lié à un milieu social assez restreint, il n'en est pas moins vrai que son action fut des plus profondes et des plus fécondes, si grande et obstinée fut la volonté du prince. La monarchie de Mathias Corvin nous fournit, dès le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, l'exemple d'un Etat moderne, comme ce sera le cas de la Florence des Médicis, du Milanais des Sforza ou de la France de Louis XI.

Mais il faut bien reconnaître – et Tibor Klaniczay l'a excellemment montré dans son ouvrage de 1961 sur la Renaissance et le baroque<sup>29</sup> – que le personnage central du premier humanisme hongrois est Johannes

<sup>27</sup> Voir l'*Edizione Nazionale delle Opere di Francesco Petrarca*, Florence, depuis 1926. *L'Africa* a été éditée dès 1926. Les manuscrits de Pétrarque sont systématiquement recensés depuis 1961 dans *Italia Medioevale e Umanistica*, vol. 4 et suiv.

<sup>28</sup> Etude citée n. 3. Texte cité, p. 258.

<sup>29</sup> *Reneszánsz és barokk*, voir notamment les pp. 7–38.

Vitéz,<sup>30</sup> archevêque d'Esztergom. C'est par lui également que les rapports culturels avec l'Italie humaniste se développèrent à l'extrême. Il servit admirablement les desseins de Mathias Corvin, qui voulait un Etat fort et voyait dans les humanistes à la fois des savants, et les fonctionnaires possibles d'une haute bureaucratie gouvernementale, où les idéaux politiques et éthiques devaient finir par se confondre. Mais est-il une politique digne de ce nom qui ne soit pas servie par des desseins moraux ? Vitéz envoie son propre neveu, âgé de treize ans et à ses propres frais, le célèbre Janus Pannonius,<sup>31</sup> *alias* Jean Csezmicsei (dont nous célébrons le cinquième centenaire de sa mort en 1972),<sup>32</sup> à Ferrare, où il rencontra l'humaniste Guarino.<sup>33</sup> Ce séjour en Italie, et bien entendu son génie propre, firent de lui le poète hongrois le plus célèbre de son temps, se servant tout naturellement du latin pour exprimer sa sensibilité et ses idées. Il faut noter aussi, comme le fait remarquer Tibor Kardos dans ses Etudes italo-hongroises,<sup>34</sup> que des relations étroites furent nouées entre le cercle humaniste de Buda, la cour royale, et le cercle des néo-platoniciens de Florence à partir de 1465 : comme nous le verrons plus tard,<sup>35</sup> il put en résulter un important dépôt d'ouvrages de Marsile Ficin dans la Bibliotheca Corvina, le *Commentaire du Banquet* de Platon, le *De triplici vita*, des lettres, etc. Vitéz sut concilier sa carrière religieuse, une carrière politique éclatante (comme chancelier du royaume et principal ministre) et ses intérêts culturels et scientifiques. Aux humanistes et savants italiens, Vitéz associa des savants d'Europe centrale, comme Regiomontanus<sup>36</sup> et Martin Bylica,<sup>37</sup> car Mathias était lui-même passionné d'astronomie.

<sup>30</sup> Voir l'ouvrage classique de Vilmos FRANKÓI, *Vitéz János*, Budapest, 1879. Voir aussi Tibor KARDOS, *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi*, Fasc. 3. Series litteraria Debrecen, 1967, Studia Romanica Universitatis Debreceniensis. Voir aussi, la bibliographie consignée dans le Catalogue *Corvinus* CSAPODI, *op. cit.*, pp. 154-162 (nos 31 à 44).

<sup>31</sup> Voir István TÓTH, *Janus Pannonius származása* (L'origine de Janus Pannonius), in «Irodalomtörténeti Közlemények», LXIX(1965), pp. 603-613.

<sup>32</sup> Voir le volume des Actes de ce colloque : «Acta Litteraria», Budapest, XIV(1972), pp. 229-400.

<sup>33</sup> Il s'agit de Guarino de Vérone, dont la longue vie s'étend de 1370 à 1460 (mort à Ferrare). Il est surtout connu comme professeur, gramaticien, éditeur et traducteur d'ouvrages grecs (il traduisit notamment en latin les 17 livres de Strabon).

<sup>34</sup> Voir n. 30.

<sup>35</sup> Voir surtout CSAPODI, *op. cit.*, pp. 217-221.



Les excellentes relations de la cour de Buda avec la Florence de Laurent de Medicis et de Marsile Ficin entraînaient de multiples échanges dans les deux sens. C'est ainsi que Francesco Bandini,<sup>38</sup> ami de Ficin, se rendit à Bude en 1476, jouissant des faveurs et du mécénat de tous les maîtres de l'humanisme hongrois, qui avaient l'oreille du souverain, notamment Nicolas Báthory,<sup>39</sup> évêque de Vác, Pierre Váradi,<sup>40</sup> archevêque de Kalocsa (qui avait succédé à Vitéz, tombé en disgrâce, comme chancelier), ou encore Bonfini,<sup>41</sup> historien et humaniste italien, dont Mathias fit son historiographe et auquel on doit une volumineuse Histoire de Hongrie.<sup>42</sup>

Il serait long et fastidieux d'évoquer, même brièvement, les principaux personnages d'Italie qui durent à la cour royale de Buda et à la volonté expresse du souverain un sucroit de prestige et de renommée. A ceux-ci

<sup>36</sup> Voir Günther HAMANN, *Johannes Regiomontanus 1436–1476. Die Schauplätze seines Lebens und Wirkens*, in *Regiomontanus-Studien*, Wien, 1980, pp. 13–46. *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn op. cit.*, p. 341, n° 287.

<sup>37</sup> Voir Jerzy ZATHEY, *Martin Bylica z Olkusza, professor Academie Istropolitany* (Martin Bylica d'Olkusz, professeur à l'Académie de Bratislava) in *Humanizmus a renesancia na Slovensku v XV–XVI. storoci* (L'Humanisme et la Renaissance dans la Slovaquie des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), ed. Ludovit HOLOTIK, Anton VANTUCH, Bratislava, 1967.

<sup>38</sup> Sur Bandini, voir notamment le tome I de l'édition critique des Lettres de Ficin, Marsilio FICINO, *Lettere (Epistolarum familiarium liber I)*, préface, *passim* et notamment CXCVI–CXCVIII, et pp. 195–196. Voir aussi Paul Oskar KRISTELLER, *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Rome, 1956 (et 1969), pp. 395–435.

<sup>39</sup> Sur Miklós Báthory, voir Conrad EUBEL, *Hierarchia catholica Medii Aevi II*, Monasterii, 1914, p. 261.

<sup>40</sup> Il avait une riche bibliothèque : voir Klara CSAPODI–GÁRDONYI, *Die Reste der Bibliothek eines ungarischen Humanisten, Peter Váradi*, in *Gutenberg-Jahrbuch*, Mainz, 1977, pp. 363–368.

<sup>41</sup> Sur Antonio Bonfini, voir Imrich KOTVAN, *Humanista Sambucus a historik Bonfini*, in *Sbornik Zahonskych Akademikov*, 1942, pp. 262–275 ; Giulio AMADIO, *La vita e l'opera di Antonio Corvino in particolare*, Montalto Marche, 1930 ; Péter KULCSÁR, *Bonfini magyar történetének forrásai és keletkezése* (Les sources et le développement de l'histoire hongroise de Bonfini), Budapest, 1973. Voir dans le *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn, op. cit.*, pp. 365 à 358 (n° 310 à 314).

<sup>42</sup> *Rerum Ungaricarum decades tres* : c'est la première histoire humaniste de Hongrie ; elle s'étend des débuts à 1496 (Bonfini est mort en 1503). Elle a été traduit en allemand (Bâle, Ruprecht Winther, 1545) et en hongrois (Kolozsvár, Heltai Gáspárné, 1575). Edition latin (éd. Martinus Brenner Bistriciensis Transsylvanus) Bâle, Rob. Winter, 1543 ; éd. Sambucus, Bâle, Oporin, 1568.

s'ajoutaient les copistes et les miniaturistes, soit qu'ils restassent dans leurs ateliers d'Italie, soit qu'ils vinssent eux-mêmes à Buda. Citons seulement le nom de Bartolomeo Fonzio,<sup>43</sup> ou della Fonte – que nous retrouverons plus tard –, humaniste florentin, qui fut l'hôte de Mathias Corvin à Buda, et qui retourna en Italie pour copier des manuscrits à l'intention du souverain et de la bibliothèque qu'il avait constituée au moment où naissait l'imprimerie, et qu'il aurait d'abord confiée à Simon Grynæus<sup>44</sup> (tout au moins d'après certains historiens). Grâce à cette présence de savants et d'humanistes, le roi Mathias put réaliser au moins quatre de ses rêves culturels : l'installation d'un observatoire astronomique, la constitution d'une magnifique bibliothèque, l'installation d'un atelier de copistes, et la première imprimerie du royaume, rivalisant avec celle de Cracovie pour acquérir la primauté en Europe orientale. D'après Tiraboschi,<sup>45</sup> nous savons que Taddeo Ugoletti<sup>46</sup> fut expédié à Florence pour copier des livres rassemblés par les Medicis, mais aussi en Allemagne, d'où il rapporta les Eglogues de deux poètes latins de l'Antiquité, les *Bucolica* de Calpurnius Siculus (poète romain qui vécut à l'époque de Néron), et des poèmes semblables de Nemesianus (M. Aurelius Olympius), qui vécut aux 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècles de notre ère. Taddeo en assura d'ailleurs la publication sur les presses de son frère Angelo à Parme.<sup>47</sup>

<sup>43</sup> Voir Csaba CSAPODI, Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana* (La Bibliothèque du roi Mathias Corvin de Hongrie), Budapest, 1982, p. 75, n° 157. Fontius (1445–1513) a été bibliothécaire de Mathias pendant une courte période. Voir Hermann Julius HERMANN, *Beschreibendes Verzeichnis der illuminierten Handschriften in Österreich. Neue Folge. Die illuminierten Handschriften und Inkunabeln der Nationalbibliothek in Wien*, Wien, 1928–1938, 6/4, n° 18.

<sup>44</sup> Ce célèbre théologien protestant (1493–1541) ne pouvait manifestement pas avoir servi le roi Mathias Corvin ! Il est pourtant exact qu'il ait fréquenté les cours de l'université de Vienne et qu'il ait accepté par la suite la direction d'une école à Buda. Je n'ai pas trouvé mention d'un *autre* Simon Grynæus qui ait été bibliothécaire de Mathias. En revanche, notre Grynæus a fort bien pu diriger cette bibliothèque *après* la mort de Mathias. Voir à cet égard une étude de István BORZSÁK, *Simon Grynæus – a Corvin-könyvtár őre?* (S. G. était-il le gardien de la bibliothèque de Mathias ?), Budapest, 1964, pp. 263–274 (Studia antiqua II).

<sup>45</sup> Storia della letteratura italiana.

<sup>46</sup> Voir CSAPODI, CSAPODI-GÁRDONYI, op. cit., pp. 12–15, 17, 30, 35, 36, 70, 75. « Thaddæus Ugoletus utriusque linguæ eruditus, cui Serenissimus Rex Hungariæ Joannem Corvinum erudiendum commisit. » (AUGUSTINUS, *Opuscula*, Parmæ, 1491, Introduction). Voir Mathias BÉL, *Notitia Hungariæ*, III Vindobonæ, 1737, p. 695.

<sup>47</sup> Voir Alberto del PRATO, *Librai e biblioteche parmensi del secolo XV*, Parma, 1905.

Cette mission de l'Italien Taddeo Ugoletti en Allemagne nous servira de transition dans ce tour d'Europe de l'humanisme européen dans ses rapports avec la culture humaniste hongroise et la politique de Mathias. Pour des raisons d'ordre géographique, tout d'abord, mais également politiques, le royaume de Hongrie maintient des liens avec les pays germaniques, et notamment l'Autriche et Vienne. Et des liens encore plus étroits avec la Pologne et Cracovie.

Il faut rappeler que vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, soit à l'avènement de Mathias Corvin, la Hongrie ne possédait pas d'autres établissements d'enseignement supérieur.<sup>48</sup> D'où, pour les jeunes Hongrois désireux de faire des études assez poussées, le chemin vers les Universités italiennes, mais aussi vers les Universités de Vienne et de Cracovie. L'historien slovaque Varsik<sup>49</sup> nous apprend qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, bien des étudiants hongrois étaient attirés vers l'Université Charles de Prague, mais que les guerres hussites interrompirent ces relations. Ils se tournèrent donc vers Vienne au XV<sup>e</sup> siècle, qui connaissait alors une grande animation intellectuelle par la présence dans la ville de nombreux savants. D'après des statistiques établies par un historien slovaque, mais reprises par Bérenger,<sup>50</sup> nous apprenons que les étudiants hongrois se recrutaient surtout dans la partie occidentale du pays, ce qui est aisé à comprendre. Pour me limiter à la période du règne de Mathias, et en divisant cette période en quatre tranches de dix années, je rappellerai que sur un total de 5306 étudiants de 1451 à 1460, il y avait 813 Hongrois, sur 3484 étudiants de 1461 à 1470, 530 Hongrois, sur 3902 étudiants de 1471 à 1480, 670 Hongrois, et enfin sur 2278 étudiants, de 1481 à 1490, 406 Hongrois.<sup>51</sup> Il faut pourtant ne pas être dupe de la dénomination « nation hongroise », car les statuts de l'Université nous apprennent que

<sup>48</sup> Bientôt devait être fondée l'Université d'Óbuda. Plus tard, celle de Presbourg (Pozsony, aujourd'hui Bratislava, Slovaquie). Sur l'université de Pécs fondée en 1367 qui ne fonctionnait pas à l'époque de Corvinus, voir Andor CSIZMADIA, *A pécsi egyetem a középkorban* (L'Université de Pécs au Moyen-Age), Budapest, 1965, et Astrik L. GABRIEL, *The Mediaeval Universities of Pécs and Pozsony*, Francfort/Main, 1969.

<sup>49</sup> Branislav VARSIK, *Slovensko a europska vzdelenost v 15–16 storoci* (La Slovaquie et la culture européenne aux XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles), in *Humanizmus a Renesancia*, op. cit., pp. 128–134.

<sup>50</sup> Art. cit., p. 265. Voir Matuš KUCERA, *Studenti zo Slovenska na viedenskej univerzite do r. 1530* (Etudiants originaires de Slovaquie à l'Université de Vienne jusqu'en 1530), in *Humanizmus a Renesancia*, op. cit., pp. 173–186.

<sup>51</sup> Voir KUCERA, op. cit., le tableau statistique de la p. 176.



ces « Hongrois » représentaient en fait « omnes Ungaros, Bohemos, Polonos, Moravos, Slavos cum omnibus sibi annexis in ydiomatibus ». <sup>52</sup> Il n'empêche : il existait un fort courant d'attraction vers Vienne de jeunes sujets de Mathias Corvin. Il en allait de même pour l'Université de Cracovie, comme nous l'apprend un savant article de J. Dabrowski <sup>53</sup> sur les relations de Cracovie avec la Hongrie : les Hongrois représentaient en moyenne 15 % de tous les étudiants immatriculés, soit 2876 étudiants, de 1433 à 1510. Certains de ces étudiants étaient fils de paysans aisés ; les autres devaient provenir de la bourgeoisie et de la petite noblesse.

En fait, cette émigration provisoire des meilleurs éléments de l'intelligence hongroise ne souriait guère à Mathias. Et c'est pour les retenir qu'il fonda en 1465 l'Université de Pozsony, ou *Academia Istropolitana*. <sup>54</sup> Rappelons qu'une certaine anarchie féodale régnait alors en Autriche, et que Mathias visait à réunir cette terre, ainsi que la Bohême, au royaume de Hongrie en les soumettant aux principes de sa politique centralisatrice. Il visait, ni plus ni moins, à la constitution d'un puissant Empire d'Europe centrale : d'où la guerre qu'il déclencha en 1468 pour conquérir la Bohême, et après avoir lutté contre le prince polonais Vladislav Jagellon, son maintien à la tête de la Bohême. <sup>55</sup> Il devait également triompher de l'empereur Habsbourg Frédéric III, prendre la ville de Vienne, s'emparer des provinces autrichiennes des Habsbourg et transporter sa résidence de Buda à Vienne.

Ce rappel de quelques faits de politique extérieure permet de mieux comprendre le type de relations culturelles qui devait s'établir entre ces provinces fraîchement conquises et le pouvoir central. Une culture commune, la culture humaniste, devait cimenter ces nouveaux liens, où vainqueurs et vaincus parlaient le même langage et partageaient la même idéologie. La nouvelle Université de Bratislava mit à l'honneur les disciplines pratiquées par les humanistes, avant tout les langues anciennes, mais aussi un enseignement religieux et moral axé davantage sur la pratique que sur des discussions subtiles de type scolastique.

<sup>52</sup> Cité par BÉRENGER, *op. cit.*, p. 266.

<sup>53</sup> *Les relations de Cracovie et son Université avec la Hongrie*, in *La renaissance et la réformation en Pologne et en Hongrie*, Budapest, 1963, pp. 451-464 (*Studia historica Academiae Scientiarum Hungaricæ* 53).

<sup>54</sup> Voir plus haut, n. 48.

<sup>55</sup> La dynastie des Jagellon a toujours prétendu au trône de Hongrie. Malgré son courage, son amour de la paix devait faire renoncer Vladislav à la couronne de Bohême.

L'Europe centrale, sous le principat intellectuel et la fêrue politique de Mathias, fut également influencée, par ses maîtres et les livres qu'il propageait, par l'esprit de la *devotio moderna*,<sup>56</sup> qui brillait alors de tout son éclat dans les Pays-Bas lointains, mais jusque sur les bords du Danube. Ce sera sans doute, la seule influence de ce premier humanisme flamand ou néerlandais : mais le caractère mystique qui avait présidé à la naissance de l'esprit de la *devotio moderna* était infiniment plus dilué dans l'humanisme bohémien, autrichien et silésien présidé par Mathias.

Quant à l'Université de Cracovie,<sup>57</sup> qui profita du déclin progressif de celle de Vienne, elle fut, grâce notamment à l'afflux d'étudiants de la plupart des pays d'Europe centrale (en dehors des Polonais, on y comptait des Allemands, des Silésiens, des Moraves, et surtout des Hongrois, qui y formaient le groupe le plus important de tous les étudiants inscrits, environ 15%) l'un des foyers les plus brillants de l'humanisme européen. Et le XVI<sup>e</sup> siècle ne devait, sur ce point, que prolonger le XV<sup>e</sup>. Sur 1690 étudiants étrangers qui y étaient immatriculés entre 1480 et 1490, les Polonais ne comptaient que 1096 inscriptions. L'afflux de jeunes Hongrois était sans doute dû à la proximité géographique de Cracovie, surtout de la Hongrie orientale, mais aussi à la qualité des maîtres qui y enseignaient, au niveau qu'y avaient atteint les disciplines littéraires et scientifiques, la philologie classique, les mathématiques et l'astronomie, dont on a vu l'intérêt qu'y attachait Mathias Corvin lui-même.<sup>58</sup>

Dans cet examen rapide des rapports entre Mathias Corvin, l'humanisme hongrois et la « Mitteleuropa », il faut s'arrêter un moment en Suisse. Tout d'abord, parce que la diplomatie de Mathias avait réussi à isoler l'Empereur Frédéric III par un système d'alliances qui comprenait notamment, outre le Grand-Duc de Moscou Ivan III et les principautés italiennes – ses alliés naturels, si l'on peut dire –, ensuite parce que 20 000

<sup>56</sup> Voir, en ce qui concerne notamment l'Université de Pozsony (Bratislava) Tibor KARDOS, *Devotio Moderna na Akademii Istropolitane* (La « devotio moderna » à l'Université de Bratislava), in *Humanizmus a Renesancia*, op. cit., pp. 25–37. Voir BÉRENGER, op. cit., n. 33, p. 268.

<sup>57</sup> Voir P. HORVÁTHI, *Studenti zo Slovenska na Krakovskej univerzite*, in *Humanizmus a Renesancia*, op. cit., pp. 162–170.

<sup>58</sup> Voir notamment dans *Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn*, la section « Naturwissenschaften », op. cit., pp. 338–342. Voir aussi Zoltán NAGY, *Ricerche cosmologiche nella corte umanistica di Giovanni Vitéz*, in *Rapporti veneto-ungheresi all'epoca del Rinascimento*, Budapest, 1975, pp. 65–93. Sur l'historiographie, voir Catalogue « Schallaburg '82 », op. cit., pp. 352–358.



mercenaires suisses l'avaient aidé, à un moment crucial, à combattre avec succès les Turcs. Un historien hongrois, le Dr. Csikay Pál<sup>59</sup> a étudié il y a une quarantaine d'années les rapports « géopolitiques » de Mathias Corvin avec ces pays de la « Mitteleuropa », et il attache une grande importance à l'artiste et chroniqueur suisse Hans Schilling,<sup>60</sup> qui fut l'un des pourvoyeurs de manuscrits, de Bibles historiées, de miniatures et d'œuvres d'art dont s'enrichit la collection royale. Plusieurs autres humanistes et artistes suisses furent en rapports directs ou indirects avec la cour de Hongrie. On pourrait citer encore les « Instructions » de Melchior Russ :<sup>61</sup> c'était l'un des chroniqueurs suisses les plus anciens et les plus connus ; il voulait entreprendre un pèlerinage et son passé de combattant auprès des Hongrois contre les Turcs lui avait valu la reconnaissance de Mathias. Il partait aussi avec des instructions officielles de son gouvernement. Une miniature, extraite de sa Chronique et reproduite dans le livre de Csikay,<sup>62</sup> nous montre le roi Mathias sacrant chevalier cet ambassadeur extraordinaire.

Il serait évidemment tentant, si le temps nous le permettait, mais aussi des sources et des documents, qui existent peut-être ici ou là, mais qu'il ne m'a pas été possible de consulter, de poursuivre jusqu'en Occident, sans oublier les Iles Britanniques, l'étude des rapports entre ces divers humanismes nationaux (si l'on veut bien accepter ce rapprochement) et l'humanisme hongrois. Mais il faut reconnaître, d'une part, qu'en dépit des thèses de certains historiens, la naissance et le développement de ce que nous appelons généralement l'humanisme sont plutôt contemporains, en Occident, du successeur de Mathias Corvin, Vladislas II ;<sup>63</sup> et que, d'autre part, en dépit de la politique largement internationale de Mathias, la culture proprement anglaise, française ou néerlandaise, ne parvenait, à la cour de Buda, de Vienne ou de Cracovie, que très

<sup>59</sup> Paul CSIKAY [KONKOLY-THIEGE], *Die Beziehungen Mathias Corvinus zu den Eidgenossen*, Munich, 1952 (Magyar szakemberek írásai 1).

<sup>60</sup> Voir Wilhelm FRANKÓI, *Matthias Corvinus, König von Ungarn*, Fribourg-en-Brisgau, 1891.

<sup>61</sup> *Op. cit.*, pp. 31 sqq.

<sup>62</sup> *Op. cit.*, p. 75.

<sup>63</sup> La plupart des historiens hongrois (et étrangers) s'accordent pour considérer son règne comme marqué par beaucoup d'hésitations et de faiblesse. Il régna de 1490 à 1516. L'autorité royale fut progressivement paralysée, et bientôt l'anarchie intérieure devait livrer la Hongrie aux Habsbourg. Ce fut incontestablement une période de déclin.

fortement amortie. On pourra faire une remarque analogue à propos du contenu de la Bibliothèque Corvina.<sup>64</sup> C'est ainsi, qu'à ma connaissance tout au moins, le grand Rodolphe Agricola, dont la chronologie est pourtant, à quelques années près, contemporaine de celle de Mathias (né près de Groningue en 1444, il meurt à Heidelberg en 1485, soit cinq années avant Mathias), et qui a exercé ses talents en Italie, en Allemagne et aux Pays-Bas, de Cologne à Louvain, de Deventer à Ferrare, ou de Rome à Heidelberg, ne semble pas avoir été connu des philosophes et humanistes hongrois de cette époque.<sup>65</sup> Et nous avons vu que la *devotio moderna* avait sans doute un caractère plus « moderne » et pratique que « dévotieux » (au sens mystique).

Il faut noter également que la personnalité de Mathias Corvin, et surtout sa fameuse bibliothèque, ne seront connus, en dehors des grands personnages politiques et des ambassadeurs des puissances occidentales, qu'une génération après. Le « coup de tonnerre » de Mohács en 1526,<sup>66</sup> et la concrétisation de la menace turque sur la « Republica Christiana », feront beaucoup pour la connaissance – même rétrospective – de l'humanisme hongrois, ou plutôt de ce premier humanisme.

Deux exemples pris, un peu au hasard, au XV<sup>e</sup> siècle, nous suffiront. Le premier est celui d'Erasmus. Il paraîtrait – mais le fait n'est pas confirmé

<sup>64</sup> Voir tous les travaux de CSAPODI, CSAPODI-GÁRDONYI, *op. cit.* (Csapodi I à XXXIII), pp. 319–320.

<sup>65</sup> Il n'est cité ni dans la *Bibliotheca Corviniana*, ni dans aucun des livres consacrés à la Renaissance en Hongrie.

<sup>66</sup> Malgré la dispersion des livres de la bibliothèque Corvina, qui avait commencé sous Vladislas II, ce fut, de l'avis quasi-unanime, la catastrophe de Mohács et l'entrée des Turcs à Buda, qui fut fatale à ce trésor de bibliophilie. Voici deux témoignages (cités par CSAPODI, CSAPODI-GÁRDONYI, *op. cit.*, pp. 31 et 32) : l'un du Sultan lui-même, l'autre du chroniqueur Nicolas Oláh. On lit en effet dans le journal officiel du sultan Soliman (voir József THURY, *Documents de l'époque turco-hongroise III. Historiens turcs*, trad. du hongrois, Budapest, 1893, pp. 317–319) : « On saisit sur son ordre les richesses innombrables, l'installation intérieure, les bouches à feu et les boulets de canon qui avaient appartenu au misérable roi. » On sait que de nombreux livres portant le blason de Mathias apparurent bientôt à Constantinople. A l'automne de 1527 (Mohács date du 29 août 1526), Oláh, qui avait passé quinze jours à Buda auprès de la veuve de Louis II, la reine Marie, écrivait : « Après la mort du roi Louis, survenue le 29 août sur le champ de bataille de Mohács, les Turcs, ayant occupé Buda le 8 septembre suivant, ils les (les livres) mirent en pièces, pour certains, ou les dispersèrent à d'autres usages, après en avoir arraché les ferrures d'argent, pour le reste. » (Nicolas OLÁH, *Hungaria*, éd. Mathias BÉL., *Adparatus*, Parma, 1735, pp. 8–9).

dans la belle bibliographie de la Bibliotheca Corvina de Cs. Csapodi<sup>67</sup> – qu'Érasme avait eu entre les mains, pour la seconde édition de sa traduction du Nouveau Testament – celle de 1519 – un manuscrit latin des Évangiles – le *Codex Aureus*<sup>68</sup> – qui aurait appartenu à Mathias Corvin et que la régente Marguerite d'Autriche avait récemment confié à sa bibliothèque de Malines.<sup>69</sup> Je serais heureux d'avoir confirmation ou infirmation de ce fait de la part d'un érasmien hongrois ou d'un spécialiste des manuscrits de la *Corviniana*.<sup>70</sup> Ce qu'il y a de sûr, en tout cas, c'est qu'Érasme connaissait de réputation le roi Mathias. Dans une lettre du 19 novembre 1533<sup>71</sup> au théologien Juan Vergara, ne fait-il pas l'éloge de ce roi, dont il apprécie « le jugement parfait », avant de parler de

<sup>67</sup> *Op. cit.* (l'édition originale hongroise date de 1967, Budapest, Magyar Helikon). Même absence dans *The Corvinian Library*, *op. cit.*

<sup>68</sup> Cette information est donnée par Percy Stafford ALLEN lui-même, le célèbre éditeur de la Correspondance d'Érasme (notice de la lettre 373, t. II de l'*Opus Epistolarum Erasmi*, qui est la préface au lecteur de l'édition princeps du *Nouveau Testament, Novum Instrumentum*, p. 165). Les renseignements de ce grand érudit sont presque toujours sûrs. Il écrit : « He had the loan of the *Aureus Codex* (pour la seconde édition, celle de 1519) a Latin Ms. (XI.) of the Gospels, which had belonged to Matthias Corvinus, King of Hungary, and had recently come into the hands of the Regent Margaret, who had placed it in the Royal Library at Mechlin. It is now in the Escorial. » Aucun ouvrage consacré à Marguerite d'Autriche ou à Érasme, parmi ceux que j'ai consultés, ne signale ce fait. On notera toutefois que dans sa monographie de 1935 (*Marguerite d'Autriche, une princesse belge de la Renaissance*, Paris, B. GRASSET) le Comte Carton de Wiart écrit : « ... le *codex Aureus*, qui est aujourd'hui à l'Escorial ». Cela est d'ailleurs parfaitement exact, mais aucun témoignage en provenance d'Érasme, de Marguerite d'Autriche... ou des spécialistes de la bibliothèque de Mathias n'a signalé que ce *codex* était passé de Buda à Malines, puis entre les mains d'Érasme. Les rapports de ce dernier avec la princesse, gouvernante des Pays-Bas, la cour de Malines et sa vie intellectuelle, étaient d'ailleurs excellents.

<sup>69</sup> Outre l'ouvrage de Carton de Wiart, voir Ghislaine de BOOM, *Marie de Hongrie* (Bruxelles, 1956) ; Jane De JONGH, *Marguerite d'Autriche*, Bruxelles, 1944 ; et surtout Josef STRELKA, *Der Burgundische Renaissancehof Margarethes von Österreich und seine literarhistorische Bedeutung*, Vienne, 1957, qui consacre de nombreuses pages aux rapports entre Marguerite et les humanistes de son temps, en particulier Érasme.

<sup>70</sup> Si de nombreux incunables et manuscrits en provenance de la *Corviniana*, passés entre les mains de Charles-Quint et de Philippe II, portent les armes espagnoles qui recouvrent celles de Mathias, il n'en est rien en ce qui concerne le *codex Aureus* (renseignements obtenus par une lettre du 23 octobre 1990 du conservateur des manuscrits de l'Escorial).

<sup>71</sup> ALLEN, *Op. Epist.* X, ep. 2879, p. 320, lignes 88–89 (« ... Regem excussi judicii »).



l'empereur Frédéric III (bisaïeul de Charles-Quint) et son fils Maximilien. On peut supposer que c'est avant tout dans les « travaux » de paix du roi de Hongrie qu'Érasme admire l'activité du monarque, car on connaît son aversion pour la guerre (et Mathias dut en entreprendre un certain nombre, à l'Est comme à l'Ouest).

Le second témoignage est celui de Pierre Boaistuau,<sup>72</sup> dans la préface de l'édition des *Aventures des Amants fortunés*.<sup>73</sup> Pour justifier auprès de sa dédicataire le première édition des *Nouvelles* de Marguerite de Navarre, il en vient à faire allusion à quelques grandes et illustres bibliothèques, « la mémorable Librairie de ce grand Roy d'Égypte Ptolémée Philadelphie » ou celle « de Constantinople alléguée par Zonara », et enfin « celle du roi Mathias de Hongrie ».<sup>74</sup>

C'est donc de la fameuse *Bibliotheca Corvina* – ou *Corviniana* – (les deux formes se rencontrant) qu'il me faudra parler pour achever ce tour d'Europe de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, sur les chemins de l'humanisme, en retournant, comme je l'avais commencé, à la cour royale de Buda. Bien qu'elle soit connue<sup>75</sup> depuis longtemps de tout mon auditoire, il n'est pas possible, en un pareil sujet, de ne pas la considérer comme la plus durable des créations de Mathias. Ne symbolise-t-elle pas à la fois le goût et les préoccupations culturelles d'un roi et d'un mécène, aussi la synthèse de l'humanisme dans sa plus haute expression ? Et tout en même temps, un acte d'une haute portée politique. La beauté rejoint ici la science, le travail artisanal le faste des hauts seigneurs, l'universalité de la culture la singularité ou l'idiosyncrasie d'un collectionneur, les joies de la contemplation et de la possession solitaires et celles, supérieures, du partage et de la donation. Le regretté Tibor Kardos remarquait, dans ses *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi*,<sup>76</sup> que cette bibliothèque royale était digne des collections rassemblées dans les bibliothèques des

<sup>72</sup> On consultera notamment les éditions critiques du *Théâtre du Monde* (Genève, Droz, 1981) et du *Brief Discours de l'Excellence et Dignité de l'homme* (Genève, Droz, 1983) de Michel SIMONIN, et surtout, du même auteur, l'article de BHR XXXVIII(1976), pp. 323–333, « Notes sur Pierre Boaistuau ».

<sup>73</sup> Sur l'« affaire » de son attribution – notamment à Marguerite de Navarre –, voir l'article cité à la note précédente, pp. 328–329.

<sup>74</sup> Texte cité par M. SIMONIN dans une étude sur Pierre BOAISTUAU, publiée à Genève (Droz) en 1992.

<sup>75</sup> Il faut renvoyer une fois de plus aux admirables travaux bibliographiques de Csaba CSAPODI et de Klára CSAPODI-GÁRDONYI.

<sup>76</sup> KARDOS, *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi op. cit.*



Medici, des Este, des Aragonesi et de Montefeltro (encore le modèle italien qui a joué, il faut bien le dire, un rôle prépondérant). Le même historien de l'humanisme souligne, dans l'étude qu'il avait intitulée en 1940 « *Mattia Corvino, re umanista* », <sup>77</sup> et dans une autre de l'année suivante, intitulée « *L'epoca dell'umanesimo in Ungheria* » <sup>78</sup> (toutes deux publiées dans la revue *La Rinascità*), qu'en créant cette bibliothèque, le roi Mathias avait voulu fonder un centre de caractère typiquement humaniste, comme l'Académie de Florence sous l'égide de Laurent de Médicis. Centre vital, centre vivant pour le nouveau cénacle qui l'entourait et dont il se voulait l'animateur : rassemblement de textes, incunables ou manuscrits, enluminures et miniatures que de très beaux ouvrages <sup>79</sup> ont su reproduire avec un soin jaloux, discussions sur des questions philosophiques, morales et littéraires, et sur d'innombrables questions d'ordre scientifique, auxquelles le roi s'intéressait personnellement, notamment celles qui touchaient à l'astronomie/astrologie. « La persona del re, écrit Kardos dans ses *Recherches et études italo-hongroises*, diventa dappertutto, a casa, in villa, al campo, il centro focale di una vita intellettuale dello stesso tipo », <sup>80</sup> à savoir celle qui caractérisait le cénacle florentin, au beau temps de Laurent, de Politien et de Ficin, c'est-à-dire à l'époque de la plus florissante moisson de l'humanisme de Buda.

Dans son important ouvrage entièrement consacré à la « Corvina » et datant de 1967, <sup>81</sup> Csaba Csapodi s'intéresse particulièrement, parmi les nombreux problèmes historiques soulevés par la constitution et le développement de cette bibliothèque fameuse entre toutes, à son aspect quantitatif. Ce qui ne l'empêche pas de décrire chacune des pièces de cet ensemble avec une remarquable minutie bibliographique, éliminant dans son analyse les ouvrages pseudo-corviniens, s'attachant à l'histoire ultérieure de ces exemplaires, dans toute la mesure où elle peut être connue, s'appuyant aussi sur les travaux d'identification des scribes des nombreux manuscrits et des miniaturistes, sans compter les recherches

<sup>77</sup> « *La Rinascità* », Florence, 1940. Titre original hongrois : *Mátyás király és a humanizmus*, Budapest, 1940, pp. 9-106.

<sup>78</sup> « *La Rinascità* », 1941.

<sup>79</sup> Outre l'ouvrage, souvent cité, de CSAPODI, CSAPODI-GÁRDONYI, *op. cit.*, et le Catalogue *Matthias Corvin* de Schallaburg '82 ; on peut citer encore : Ilona BERKOVITS, *Illuminated Manuscripts from the Library of Matthias Corvinus*, Budapest, 1964.

<sup>80</sup> *Op. cit.*, p. 17.

<sup>81</sup> *Op. cit.* Nous utilisons la traduction française de 1982.

sur les reliures, les *ex-libris*, etc. Bien entendu, la diffusion des manuscrits et des incunables à travers un grand nombre de bibliothèques rend à la fois difficile et passionnante la tâche des savants qui se sont attelés à ce travail d'identification. Elle est indispensable pour reconstituer le trésor bibliophilique et humanistique de Mathias Corvin.

On a pu dire que les versions des textes anciens rassemblés dans la Corvina n'étaient pas toutes les meilleures, surtout par comparaison avec des éditions préparées dans les décennies ultérieures, et que la valeur des reliures ou la qualité des illustrations (des manuscrits ou des livres) étaient souvent supérieures à la qualité philologique des textes. On ne peut évidemment pas généraliser, mais il faut reconnaître que, étant donné l'époque où ces textes ont été composés ou transcrits, et rassemblés pas l'équipe de savants rassemblés par le Roi et ses plus proches conseillers, la qualité philologique ne pouvait pas être celle des textes édités par Erasme, Beatus Rhenanus ou Juste Lipse.

Quels sont les principaux enseignements que nous pouvons tirer des recherches de Csaba Csapodi ? L'auteur a commencé par examiner tous les manuscrits et tous les livres en provenance non seulement de la cour de Mathias, mais aussi de celle de Vladislas II ; tous les ouvrages qui ont été faits sur l'ordre du Roi, même ceux qu'il n'avait pas l'intention de conserver par devers lui, mais d'offrir comme présents ; toutes les pièces simplement présumées ou douteuses, qui se révéleront peut-être comme des « pseudo-corviniennes », mais dont il préfère conserver la description tant que des preuves formelles n'auront pas été fournies de leur non-provenance corvinienne ; toutes les œuvres dont on sait par divers documents, qu'elles ont existé un jour dans la bibliothèque royale, mais dont les exemplaires n'existent plus ou se trouvent dans quelque lieu non encore découvert ; toutes les œuvres dont la présence dans la bibliothèque n'est pas attestée par quelque signe indubitable, mais dont on pense qu'elles s'y sont trouvées à un moment ou à un autre, comme celles qui portent une dédicace adressée au roi Mathias ou à Béatrice, ou encore à leurs successeurs, jusqu'à la bataille de Mohács en 1526. L'auteur, « ratissant large », comme on voit, inclut également dans son évaluation des « Corviniana », toutes les œuvres qui n'ont pas appartenu à la Bibliothèque Royale, mais qui faisaient partie intégrante des autres collections contenues au Palais de Buda, ou qui étaient utilisées personnellement par des rois et des reines. Travail de détection minutieux, comme on voit, mais qui a le grand mérite d'éviter les généralités et les déductions trop hâtives, comme ce fut trop souvent le cas dans l'histoire antérieure de la Bibliothèque Corvine.

Il faut se rappeler – et Csaba Csapodi y insiste beaucoup<sup>82</sup> – que la Corvina n'a jamais consisté en une bibliothèque au nombre de manuscrits ou de livres bien déterminé, comme s'il se fût agi d'un dépôt ou d'un legs : c'était un organisme vivant, dont les membres ou les pièces se développaient constamment, et dont la taille atteignit son degré maximum à la mort de Mathias Corvin. Il n'est pas exagéré de dire que ce fut la présence active et attentive du roi Mathias qui assura la plus grande valeur artistique et humanistique à cette collection en perpétuel accroissement et en continuelle modification. Ce qu'il faut dire, c'est que trente-six ans après la mort du Roi, au moment du désastre de Mohács qui marqua pour la vie nationale et culturelle hongroise une rupture tragique, la plupart des ouvrages étaient toujours en place dans la Bibliothèque. Il n'empêche que, dès les premières années du règne de Vladislas II, les ateliers de reliure, comme ceux des copistes, ou les ateliers de presse, voyaient leur activité décliner. L'impulsion centrale manquait.<sup>83</sup>

La préparation des manuscrits destinés à la Corvina est un bon exemple de cet humanisme européen que nous essayons d'évoquer ici : car les ateliers des copistes et des miniaturistes n'étaient pas seulement situés à Buda, mais aussi – et principalement – à Florence et à Vienne. Tous les manuscrits commandés par Mathias n'arrivèrent d'ailleurs pas à leur destination finale, soit qu'ils n'aient pas été achevés à la mort du roi, soit que son successeur ait négligé de poursuivre cette politique d'achat et de conservation. Il y aurait eu alors, dans la seule ville de Florence, quelque 150 pièces dûment ordonnées, qui ne furent jamais livrées à Buda.<sup>84</sup> On peut considérer que ces manuscrits, dont beaucoup sont conservés aujourd'hui dans quelques bibliothèques à travers le monde, font partie de la Corvina. Un exemple en est le bréviaire corvinien du Vatican,<sup>85</sup> qui fut copié en 1487, mais dont les enluminures ne furent pas achevées avant 1492, soit deux ans après la mort de Mathias ; il devint la possession du pape Benoît XIV (dont les armes furent peintes

<sup>82</sup> *Op. cit.*, pp. 9–10.

<sup>83</sup> Voir plus haut, p. 21. et n. 63. CSAPODI, *op. cit.*, pp. 57–62.

<sup>84</sup> CSAPODI, *op. cit.*, p. 57 (voir correspondance entre Vladislas et Florence, et l'étude de L. Bernát KUMOROVITZ sur ces ouvrages « corviniens » retenus à Florence, II. *Ulászló levélváltása Firenzével a Mátyás halála után ott rekedt Corvinák ügyében* in « Magyar Könyvszemle », LXXII(1956), pp. 294–296.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 57. Note de l'auteur : « This is probably Cod. Urb. Lat. 112 du Vatican. » Voir la notice 725 de CSAPODI, *op. cit.*, p. 402.



par-dessus celles de Mathias sur la couverture) : il est certain que l'ouvrage était entré d'abord dans la collection royale de Buda.

Dans ces conditions, et après avoir rappelé quelques-unes des exigences méthodologiques de l'auteur de cette belle bibliographie, je puis fournir, sous sa propre autorité scientifique, quelques chiffres. Le catalogue, dûment établi et ordonné suivant un classement alphabétique par noms d'auteurs (d'Acciaolus Donatus, humaniste florentin, à Wilhelmus de Conchis – Guillaume de Conches, philosophe scolastique français du XII<sup>e</sup> siècle) ne comporte pas moins de 1040 rubriques. Cette classification a le mérite d'examiner très rapidement les auteurs qui étaient entrés dans cette collection, avant de se pencher sur la qualité même de la pièce considérée en tant qu'objet d'art ainsi que sur toutes ses caractéristiques (provenance, nom de l'atelier, éventuellement du scribe qui a copié le manuscrit, etc.). C'est ce qui nous intéresse au premier chef dans l'étude des rapports entre l'humanisme européen, l'humanisme hongrois et le mécénat humaniste de Mathias. Nous ne pouvons être que très fortement impressionnés par la quantité d'auteurs anciens et modernes, païens et chrétiens, hongrois et étrangers, qui figurent dans cet énorme catalogue. Sur les 1040 ouvrages recensés, environ 650, qui représentent quelque 350 auteurs, sont encore connus et accessibles de nos jours, ce qui est une grande chance pour les chercheurs et pour notre civilisation en général, compte tenu des multiples péripéties, si souvent tragiques, de l'histoire de la Hongrie. Songez que sur les quelque 450 ou 500 ouvrages de la bibliothèque personnelle d'Erasmus,<sup>86</sup> à peine une douzaine d'entre eux ont survécu aujourd'hui, à moins que, par une chance extraordinaire, comme ce fut le cas il y a quelques années à la bibliothèque frisonne de Groningue,<sup>87</sup> des chercheurs ou des bibliothécaires curieux et obstinés, découvrent deux ou trois exemplaires non encore identifiés !

A propos du chiffre de 1040 pièces fourni par le catalogue,<sup>88</sup> le bibliographe fait remarquer très justement que les unités bibliophiliques ou bibliographiques sont au moins quatre ou cinq fois plus nombreuses,

<sup>86</sup> Voir l'étude de Fritz HUSNER, *Die Bibliothek des Erasmus*, in *Gedenkschrift zum 400. Todestage des Erasmus von Rotterdam*, Braus-Riggenbach, Benno Schwabe & Co., Bâle, 1936, pp. 228–259.

<sup>87</sup> Renseignements qui m'ont été gracieusement fournis par Monsieur J. Engels, bibliothécaire de la Bibliothèque de Groningue. Il ne faut pourtant pas trop compter sur des découvertes de ce genre !

<sup>88</sup> CSAPODI, *op. cit.*, pp. 111–465.

car il arrive très souvent, et notamment dans des *Opera omnia*, qu'un seul chiffre (un seul numéro) corresponde à une œuvre comportant cinq ou 10 volumes. Quand on songe, d'autre part, au stock total de la littérature écrite à travers l'Europe dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, on peut avancer, sans craindre d'être contredit, que la Corvina, à son point de développement maximum, contenait une grande partie du trésor littéraire de l'humanité : n'est-ce pas l'idéal humaniste dans son expression la plus pure ? Politien, dans une lettre au roi Mathias, s'extasiait sur la qualité et la quantité de volumes et de manuscrits de cette bibliothèque : « Je constate, écrivait-il, que vous avez été engagé depuis longtemps dans l'érection d'une bibliothèque, qui va devenir, comme nous l'espérons tous, la plus riche et la plus magnifique de toutes. »<sup>89</sup> Quant à Bartolomeo della Fonte<sup>90</sup> (Bartholomæus Fontius), le propre bibliothécaire du roi Mathias, il écrivait de son côté (dans une lettre en date du 16 septembre 1489) : « Pour moi, je ne cesserai de l'affirmer en tous lieux : Votre Majesté surpassera tous les autres par la constitution de cette bibliothèque, exactement comme vous avez accompli toutes choses avec bravoure et sagesse dans la paix comme dans la guerre. »<sup>91</sup> Ce texte, écrit par un témoin presque quotidien de la vie du roi, est très symptomatique de cet accomplissement politique et culturel du souverain, même si nous devons tenir compte d'une certaine dose de flatterie<sup>92</sup> dans les propos de ce fonctionnaire à son puissant maître : le parallèle qu'il établit entre les « travaux » pacifiques et guerriers du roi et l'érection d'une immense bibliothèque pourrait se résorber en une figure allégorique de la Renaissance, celle des travaux d'Hercule, qui fut si heureusement appliquée au pacifique et pacifiste Erasme de Rotterdam.<sup>93</sup> En effet la

<sup>89</sup> Voir le texte cité dans les *Analecta nova* de Jenő ÁBEL et István HEGEDŰS (Budapest, 1903), p. 425 : « Bibliothecam video jam pridem comparas omnium sicut expectamus, non ornatissimam solum, sed etiam copiosissimam. »

<sup>90</sup> Voir plus haut, n. 43. Voir CSAPODI, *op. cit.*, pp. 222–224, et bibliographie, n<sup>o</sup> 270. Voir notamment István HEGEDŰS, *Bartolomeo della Fonte*, in « Irodalomtörténeti Közlemények », XII(1902), pp. 1–19.

<sup>91</sup> Lettre citée par CSAPODI, *op. cit.*, p. 22 : « Ego tamen affirmare locis omnibus non desisto : ajestatem tuam quemadmodum vel pace vel bello rerum fortiter ac sapienter gestarum magnitudine ceteros antecellat, ita etiam in hac bibliotheca superaturam. »

<sup>92</sup> Il écrivait pourtant à peu près la même chose à Johannes Morenus (voir B. FONITUS, *Epistolarum libri*, ed. Ladislaus JUHÁSZ, Budapest, 1931, pp. 36–37) : « Vraiment le génie de ce roi est tel qu'il surpasse tous les princes dans les domaines les plus divers, comme dans la création de sa bibliothèque. »

constitution d'une admirable bibliothèque humaniste est le type même de l'œuvre de paix, d'une œuvre humaine de portée universelle, ignorant les frontières de toute sorte et d'obstination acharnée. Quant aux « travaux » guerriers, auxquels évidemment sera étranger Erasme, qui n'aura aucune responsabilité politique directe dans le déclenchement ou la cessation des hostilités entre deux ou plusieurs peuples, della Fonte sous-entend que ses exploits étaient commandés par la nécessité et le devoir de protéger le royaume de Hongrie. Csapodi cite encore une autre source,<sup>94</sup> mais cette fois empruntée à la période de Vladislas II, c'est-à-dire celle qu'il considère comme le début de la décadence ou du déclin de la Corvina. Comme on le verra, les propos du témoin Pierre Choque,<sup>95</sup> porte-écu de la Reine Anne, épouse de Vladislas II, ne font aucune allusion à cette décadence que seuls ont pu évaluer les historiens de la culture et de la société hongroises. Il écrit, dans son français naturel, le 16 décembre 1502 : « Aussy y a grande et belle librairie jusque au nombre de troys ou quatre cens livres escripts en latin, grec et hongre et la plus grant part hystoriez. »<sup>96</sup> S'il faut tenir un compte sérieux de cette source, il y aurait eu, d'après József Fögel,<sup>97</sup> environ 500 volumes à cette époque, soit douze ans après la disparition de Mathias. Mais il ne faut pas oublier que le témoin n'était pas lui-même un humaniste ou un bibliothécaire, et que par conséquent son estimation quantitative pouvait être sujette à caution. Que faut-il enfin penser de la mention d'ouvrages « hongre », c'est-à-dire en hongrois? L'examen du catalogue de Csaba Csapodi révèle que, si de grands humanistes hongrois, comme Janus

<sup>93</sup> C'est d'ailleurs le titre de l'un de ses *Adages* (LB 707 D. n° 2001). Cf. portrait d'Erasme par Holbein, de 1523 (Collection Radnor, Longford Castle), le représentant à mi-corps, les deux mains appuyées sur un gros volume (sans doute celui des *Adages*), où l'on peut lire, sur la tranche, en grec : Travaux d'Hercule.

<sup>94</sup> *Op. cit.*, p. 22.

<sup>95</sup> Sur Pierre Choque, dit Bretagne, voir la notice de Le Roux de Lincy, Bibliothèque de L'Ecole des Chartes, Paris, 1861. Il est l'auteur du *Discours des cérémonies du mariage d'Anne de Foix, de la maison de France, avec Ladislas VI, roi de Bohême, de Pologne et de Hongrie* ; Buda, 16 déc. 1502.

<sup>96</sup> Texte cité par CSAPODI, *op. cit.*, p. 22, et publié par Henrik MARCZALI, Magyar Történelmi Társ., XXIII pp. (1877), 97–113.

<sup>97</sup> A Corvina-könyvtár katalógusa (Catalogue de la Bibliothèque Corvinienne), in *A Mátyás király budai könyvtára, Bibliotheca Corvina* (La Bibliothèque du Roi Mathias à Buda), Ed. A. BERZEVICZY et alii, Budapest, 1927. Voir aussi de Giuseppe FÖGEL, *Catalogo della Bibliotheca Corvina in A Mátyás király budai könyvtára, Bibliotheca Corvina*, *op. cit.*, pp. 63–89.



Pannonius, sont représentés dans le Corvina, leurs œuvres sont écrites en latin, alors que nous ne disposons pas encore d'ouvrages rédigés en hongrois ou traduits du latin ou du grec en hongrois. Aussi suppose-t-il que le porte-écu de la Reine a dû confondre avec le hongrois des manuscrits orientaux, hébreux ou arabes. Je ne sais trop personnellement ce que nous devons en penser, car même sans être un grand lettré, je m'étonne que ce Pierre Choque ait pu confondre l'écriture *latine* de textes hongrois avec des graphies et des caractères sémitiques aussi différents.

Quoi qu'il en soit, voici, à titre de simples et brefs échantillons, quelques-uns des volumes, manuscrits ou incunables, de la Corvina.<sup>98</sup> Parmi les auteurs grecs, Platon figure en bonne place (n<sup>os</sup> 506, 507, 508), dans la traduction récente (elle date de 1485) de Marsile Ficin, de même qu'Aristote et le Pseudo-Aristote (n<sup>o</sup> 54–n<sup>o</sup> 68), notamment dans la traduction latine des *Opera* éditée à Venise en 1483–84, décorée à Buda entre 1484 et 1491, et portant à la fois les armes de Mathias et celles de Vladislas. Plotin (n<sup>os</sup> 519–520), Plutarque (n<sup>os</sup> 521 à 527), représenté tant en grec qu'en latin, par les *Vies parallèles* et par les *Moralia*, Thucydide (n<sup>os</sup> 650 et 651), même si les traces d'un manuscrit et d'un volume attestées ont disparu, Xénophon (n<sup>os</sup> 702 à 706), représenté par la *Cyropédie* (en grec et dans la traduction latine de Poggio Bracciolini), la *République de Lacédémone* dans la traduction de Francisco Philelpho, et l'*Histoire des Grecs*. Il n'est pratiquement pas un seul auteur grec connu (et à cette époque, la liste n'était évidemment pas aussi étendue qu'à celle d'Erasmus ou de Budé) qui ne figure, d'une manière ou d'une autre, en grec ou en traduction latine, sous forme de livre ou de manuscrit, dans la Corvina. Qu'il s'agisse d'Hérodote (n<sup>o</sup> 318), d'Hésiode (n<sup>os</sup> 321 et 322), et même du Commentaire de Moschopoulos sur Hésiode, d'Homère (n<sup>o</sup> 334), représenté par la *Batrachomyomachie*, de Pindare (n<sup>o</sup> 505), manuscrit corvinien perdu, du sophiste Philostrate (n<sup>os</sup> 503 et 505), dont les « Lettres » et les « Images » (*Eikones*) allaient exercer une si grande influence au siècle suivant à travers toute l'Europe. Il faudrait aussi, bien entendu, évoquer les tragiques gracs, Sophocle (n<sup>o</sup> 605) – manuscrit

<sup>98</sup> Voir aussi toute la série d'études de E. SOLTÉSZ sur les incunables et les enluminures de la Bibliothèque Nationale Széchényi et de la Bibliothèque Universitaire de Budapest (voir liste dans CSAPODI, *op. cit.*, pp. 328–329) et celles de Zoltánné SOLTÉSZ.

corvinien perdu –, Eschyle<sup>99</sup> (n° 13) – manuscrit perdu de ses Tragédies, qui avait été copié à Florence vers 1486–87, d’après un manuscrit acheté à Constantinople, Euripide (n° 321), associé à Hésiode, Aristophane, Sophocle, Théocrite et Homère, qui figure dans un authentique manuscrit corvinien qui est conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne. A quoi bon poursuivre, quand on dispose de l’excellent instrument de travail fourni par Csapodi ?

Du côté des auteurs latins de l’antiquité classique et post-classique, on pourrait faire les mêmes remarques : la Corvina est un véritable microcosme, le microcosme parfait de l’humanisme européen et de sa production scientifique. Citons au hasard Cicéron (et les commentaires qui lui sont consacrés) (n<sup>os</sup> 177 à 198). Pline l’Ancien (n<sup>os</sup> 514 à 517) et Pline le Jeune (n° 518) – même si sa présence dans la Corvina est seulement supposée –, Plaute (n<sup>os</sup> 510 à 513) et Térence (n<sup>os</sup> 625 à 627), Virgile (n<sup>os</sup> 692 à 695), représenté par ses trois grandes œuvres, Horace (n<sup>os</sup> 337 à 338, dont un merveilleux manuscrit sur parchemin d’écriture humanistique, relevé de miniatures florentines de 1450 à 1470, avec un portrait du roi Mathias), Ovide (n<sup>os</sup> 468 à 471), dont les œuvres sont supposées avoir appartenu à la Corvina (les Métamorphoses et les *Héroïdes*), Quintilien (n<sup>os</sup> 561), et combien d’autres. La Bible (n<sup>os</sup> 711 à 724), qui comprend de nombreux manuscrits, parmi lesquels deux « Biblia Ungarica » dans la langue nationale – ce qui donnerait peut-être raison à la description de Pierre Choque,<sup>100</sup> juxte des antiphonaires, des psautiers, des bréviaires (dont on peut admirer tantôt les magnifiques illustrations originales, tantôt de fort belles reproductions), des calendriers, des manuscrits théologiques ou juridiques en tout genre, et toute une collection de textes patristiques, d’Augustin (n<sup>os</sup> 75 à 92) à Jérôme (n<sup>os</sup> 323 à 331), d’Athanasie (n° 72 à 74) à Cyprien (n° 212 à 214), de Chrysostome (n<sup>os</sup> 168 à 176) à Origène (n<sup>os</sup> 461 à 463), de Basile de Césarée (n<sup>os</sup> 102 à 107) à Grégoire de Naziance (n<sup>os</sup> 306 à 308). Enfin, la Corvina était riche de tout ce que l’on pouvait trouver de caractéristique dans les écrits du Moyen Âge et dans les ouvrages des humanistes du XV<sup>e</sup> siècle : c’est ainsi que Calderino (n° 144) juxte Filippo Buonacorsi

<sup>99</sup> Voir à ce sujet l’étude de Monique MUND-DOPCHIE, *La Survie d’Eschyle à la Renaissance* : éditions, traductions, commentaires et imitations, Louvain, Peeters, 1984. Voir aussi J. A. GRUYS, *The early printed editions (1518–1664) of Aeschylus*, Nieuwkoop, B. De Graaf, 1981. Mais ces deux travaux substantiels ne portent pas sur l’origine des manuscrits qui ont pu servir de base à ces éditions.

<sup>100</sup> Voir plus haut, n. 95.

(n° 146 et 147), le franciscain italien Caracciolo (n°s 150 et 151) et le Ferrarais Ludovico Carbo (n° 152), le cardinal Bessarion (n°s 114 à 116) et Lorenzo Valla (n° 685), dont on peut supposer qu'une œuvre était représentée dans la Corvina, Francesco Filelfo (n°s 498 à 500) et Théodore Gaza, l'historien Georges Merula (n° 296) et Leo Battista Alberti (n°s 389 et 390), Johannes Vitéz (n°s 360 et 361), Janus Pannonius (n°s 348 à 351), le chanoine et humaniste hongrois Georges Kosztolányi (n°s 378), Ladislas Vetési (n° 696), ou les Polonais Marcin Bylica z Olkusza,<sup>101</sup> astronome et courtisan du roi Mathias (n°s 353 et 354), Martinus Polonus, un dominicain silésien du XIII<sup>e</sup> siècle (n°s 423 à 426) dont la Corvina du temps de Mathias possédait des manuscrits juridiques et des chroniques, ou encore l'astronome de Cracovie Iohannes Stercze de Querszh (n° 358).

Une lecture attentive du catalogue, concentrée sur les auteurs du Moyen Age, et plus particulièrement sur les auteurs du XV<sup>e</sup> siècle, tous genres mêlés, est très révélatrice, à la fois de la nature de la collection rassemblée dans la Corvina, de la production européenne de manuscrits et d'incunables, et surtout des relations du roi Mathias, dans sa politique culturelle, avec les différents pays d'Europe ainsi qu'avec les ateliers d'imprimeurs et de relieurs. On constate en effet, ce qui ne saurait nous surprendre, la supériorité écrasante des auteurs italiens, des ateliers de copistes et de miniaturistes italiens, des imprimeurs italiens, sur toutes les autres productions culturelles, y compris celles des auteurs hongrois (même quand ils écrivent en latin et que leurs ouvrages sont publiés chez un imprimeur hongrois). Ceux-ci sont néanmoins représentés par les plus grands noms de l'époque (ils sont d'ailleurs en relations étroites avec leur roi et mécène). On pourrait faire quelques remarques analogues pour les Polonais, notamment pour ces astronomes que le Roi prisait particulièrement. Quelques grands noms de l'humanisme allemand ou germanique, – et notamment de l'humanisme scientifique – sont également représentés dans cette vitrine symbolique de la Bibliothèque royale, puisque, à côté de l'Alsacien Peter Schott<sup>102</sup> et de l'épithalame qu'il avait précisément composé à l'occasion des secondes noces du roi Mathias avec la fille du roi Ferdinand (n° 586), figurent ceux d'un moine augustin, lecteur à l'Université de Vienne, Nicolaus de Dinckelspiel (n° 439), du moine chartreux Werner Rolewinck (n°s 577 et 578), du célèbre Regiomontanus, astronome et courtisan de Mathias (n°s 567 à 576),

<sup>101</sup> Voir p. 16. et n. 37.

<sup>102</sup> Juriste et humaniste de Strasbourg (1459–1491). Publications de ce texte de 20 vers : Petrus SCHOTT, *Lucubratiunculae*, Argentinae, 1498 (voir HAIN 14 524).



représenté par la plupart de ses productions scientifiques, ou du non moins célèbre Peurbach,<sup>103</sup> astronome et géomètre autrichien (n<sup>os</sup> 495 à 497). Il est assez remarquable de constater la rareté des manuscrits médiévaux en provenance d'Europe occidentale, d'Angleterre, de France ou des Pays-Bas, ou même d'Espagne (car ceux d'Isidore de Séville ou de Julien de Tolède ne sont rien moins qu'incertains), quand bien même leur production en ait été considérable et largement diffusée, comme ceux de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui n'étaient pas encore attribuée à Thomas à Kempis. Certes, l'humanisme français présente, par rapport à l'humanisme italien, un décalage d'au moins trois quarts de siècle, et même les bibliothèques françaises, aux environs de 1500, contiennent beaucoup plus d'ouvrages italiens que français. Il n'empêche que le chancelier Gerson, dont les œuvres étaient également fort répandues, et dont la célébrité avait depuis longtemps franchi les frontières du royaume de France, n'est représenté dans la Corvina que d'une façon extrêmement discrète, au milieu de *Miscellanea theologica* (n<sup>o</sup> 889), à côté de S. Augustin, de Jacobus de Sarepont, d'un *Alphabetorium* de chartreux, d'un *Modus sermocinandi* d'un Frère prédicateur, de S. Thomas et d'un traité sur le péché originel de Gilles de Rome. Et d'ailleurs ce manuscrit, que possède aujourd'hui la bibliothèque archiépiscopale d'Esztergom, ne figurait pas dans les collections de Buda à l'époque du roi Mathias.

Ces remarques ne font que confirmer ce que nous avait révélé notre tour d'Europe de l'humanisme, dans sa confrontation avec Mathias Corvin et sa politique culturelle : le plus ancien et le plus puissant moteur de l'humanisme hongrois, a été, et de loin, tout au moins à l'époque que nous avons envisagée, c'est-à-dire la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, l'humanisme italien. C'est là un fait historique devant lequel, tout chauvinisme écarté, les chercheurs doivent nécessairement s'incliner.

Que faut-il conclure de ce survol d'un thème que les Européens de la fin du XX<sup>e</sup> siècle auraient tort de juger inactuel ? En un temps où des signes inquiétants d'un retour à la barbarie et à l'intolérance secouent toute la planète sans épargner cette Europe qui a pourtant eu son compte de tragédies sanglantes (qui commençaient par la profanation de tombes ou des bûchers de livres pour se terminer en immenses cimetières sous la lune), les valeurs de l'humanisme, et notamment de l'humanisme corvinien, sont plus que jamais à l'ordre du jour. On a vu que les échanges culturels entre la Hongrie et les autres pays d'Europe, et plus

<sup>103</sup> Sur Peurbach (1423–1461), auteur des fameuses *Tables de direction*, voir la notice du Catalogue.

particulièrement l'Italie, faisaient partie intégrante d'une politique globale, qui s'est exprimée de maintes façons, y compris par des actions guerrières, pour parer aux menaces incessantes de la puissance ottomane, dont l'avenir montrera pourtant qu'elle n'aura pas été sans influence positive sur la propre civilisation hongroise. Rien n'exprime mieux le degré de civilisation d'un peuple ou la légitimité d'une politique et d'un gouvernement que le respect et l'amour des témoignages artistiques, littéraires et religieux par lesquels l'humanité s'est révélée depuis les siècles les plus reculés. Mathias Corvin n'a été ni le premier ni le dernier des souverains ou chefs d'Etat hongrois qui ait traduit en actes concrets et durables cet aspect et cet amour. Mais il fut certainement l'un des plus énergiques et des plus obstinés à élever le degré de culture ou de civilisation de son peuple, et à saisir par les moyens les plus divers – dont son mariage avec Béatrice ne représente que l'un d'entre eux – l'occasion que lui offraient alors l'histoire de l'Europe et la montée irrésistible de l'humanisme, rempart et arme absolue contre tous les totalitarismes.





JÁNOS BAK  
(*Vancouver*)

---

## **The Kingship of Matthias Corvinus: A Renaissance State?\***

*In memoriam György Ránki*

Hungarian historians have always been fascinated by the reign of King Matthias; this is understandable for it proved to be the last period of international success, internal stability and cultural flourish. Even if the “sudden decline” after the death of the king does not stand up to scrutiny – it is more likely that long-term changes in economic and military conditions to Hungary’s disadvantage led to her final decline – the four decades of Matthias’s reign were full of promising beginnings and some definite advances. After the fall of the medieval kingdom of Hungary, the blame for defeat was easily placed on the shoulders of his successors and their entourage, the more so, as the argument about “foreign rulers” as enemies of the nation could be nicely attached to them.

Thus the figure of Matthias grew in retrospect, beginning as early as the late fifteenth century, even more after Mohács and then, following the Reformation, in the age of gradually emerging Hungarian “national” identity. A few papers of this conference address the growth and transformation of the Matthias-image through the centuries in Hungary and abroad. I should like to look only at one specific notion of “greatness” that was applied to the state under Matthias: at the question of its “Renaissance” character, if for no other reason but because of the theme of the present conference. Since the Corvinus and his policies have been favourite subjects of historico-political essays ever since the

\* This essay is a revised version of a paper first presented for discussion some years ago at a conference on the Hungarian Renaissance, held at Indiana University – the last such conference organized by my late friend and colleague, György Ránki; that is why I dedicate it to his memory. I received valuable comments there, at the second meeting of Central European Historians in Bad Homburg in 1989 about “Central Europe at the Threshold of Modernity”, and finally at the Székesfehérvár colloquium on King Matthias and Humanism. An earlier version appeared in the 1990 King Matthias memorial issue of *Bohemia: A Journal for Central European History*, Munich.

sixteenth century, it may not be unsuitable to explore this question in a perceptual sketch rather than in a fully documented study.\*

The idea that Hungary under Matthias Corvinus should be described as a “Renaissance State” was, as far as I can see, introduced into scholarship by the leading historian of the inter-war period, Gyula (Julius) Szekfü. In an essay-like overview of the period, included in the chapter on King Matthias in his – and Bálint Hóman’s – standard *Magyar Történet* (Hungarian History), first published in 1929–1934, Szekfü described the age under this heading. True to his adherence to what he perceived as *Geistesgeschichte*, Szekfü referred to the German sociologist Alfred Martin, whose *Soziologie der Renaissance* (Stuttgart, 1932) was an attempt to update Burckhardt’s nineteenth century perception of the great age of European rebirth and to apply the term to a wide range of historical phenomena. Martin has little to say on the state, hence we can bracket his contribution for this inquiry.

Szekfü’s formulation deserves discussion not only because of the author’s great influence, but also because it is tempting to associate the age of Hungarian cultural Renaissance with a “Renaissance State”.

What was a “Renaissance State”? The classic aperçu – because that’s what it is, rather than any kind of a precise analysis – of Jacob Burckhardt about the Renaissance state as “work of art” has been rarely discussed in depth. An attempt to confront Renaissance ideas with day-to-day political practice was undertaken by the Italian historian Federico Chabod in two, closely related papers in 1957 and 1958. Already the title of his lectures indicates that the topic is controversial: “Was there a Renaissance State?” Even though the author finally replies in the affirmative, there are more questions than answers in his presentations.

Chabod’s argument *in nuce* is that neither “national” rhetoric nor claims to uniquely “absolute” power of Renaissance princes qualify as valid criteria for the “Renaissance State”. The Italian national verbiage in the chancellery outputs of fourteenth and fifteenth century Milan, Ferrara, Mantua, Florence, or Venice is to be cut down to measure by confronting it with the politics of the individual city states, which was anything but pan-Italian. The “absolutism” of Renaissance princes, so Chabod argues, is to be compared with the status of their forerunners. Medieval rulers, such as the emperor in Italy, claimed to be “absolute”, i. e., subject only to God.

\* A summary bibliographical note at the end (pp. 46–47.) contains a few major references.

Hence, according to Chabod, only those elements should count as criteria for what might be termed a "Renaissance State" which were indeed new and unique, namely: first, the emergence of a cast of officers of the state, bureaucrats and civil servants with a certain esprit de corps, overriding the mainly decorative gatherings of estates; second the establishment of a professional diplomacy with resident envoys also having a group consciousness of their own; and finally, in spite of Machiavelli's dislike for it, a mercenary army.

This quite limited but very categorical check-list of criteria does not seem to have been contradicted in the thirty years since its enunciation, therefore, it is perhaps legitimate to use it as a standard of consensus on the Renaissance State. However, it is obvious from the first sight, that Chabod was talking about Italy, even though he did not expressly limit his argument to the peninsula.

Szekfü's claim about the Hungarian "Renaissance State" under Matthias rests on essentially two, in his times widely accepted, criteria: national rhetoric and princely individualism. As we have seen, these were exactly the two aspects which Chabod dismissed as ideologies. Certainly many passages can be cited from writings originating in Matthias Corvinus's chancellery in which the king refers to the special traits of Hungary and the Hungarians, or to their historical mission; Szekfü also points to several occasions, beginning with the dismissal of his uncle from the regency, when Matthias acted with "typical Renaissance self-reliance". However, if we confront rhetorics and political realities, as Chabod suggested, we end up with a more differentiated view of the state under Matthias Corvinus.

The establishment of a government bureaucracy was surely attempted by Matthias, probably more vigourously than by King Sigismund half a century earlier. However, these royal office-holders never acquired anything of a self-confidence comparable to those Milanese councillors whom Chabod cites telling their ruler (who asked them to release part of their income for the *sanatio* of the city-state), that they earn their salaries by useful work and not by privilege and do not intend to give up any of it. To be sure, some of the Milanese officials may have bought their position for good money and did not regard it a fief by the grace of their ruler. Venality – a big topic in itself – was, as far as we know, never a feature of Hungarian administrations.

The clerks and legal practitioners whose numbers increased under Matthias Corvinus and his Jagiello successors, and whose *relationes* appear ever more frequently in the documents, were, to be sure, very different from the old type aristocratic council members, but hardly civil



servants in any Renaissance or modern sense. They had usually obtained their positions as retainers (*familiares*) of a great lord, many of whom were in turn the king's *familiares*, and may have managed to hold on to it on the basis of professional experience even after their *domini* left office. If we also consider the fair number of urban office-holders in the branches of the Chamber and the Treasury, Matthias Corvinus's kingdom was at least making first steps toward developing an early modern bureaucracy at least in the central administration of incomes and justice.

The role of the estates was, however, certainly more than decorative. Actually, Matthias seems to have been the father of the emerging new estate of hereditary magnates, if the recent suggestion, that the listing of nineteen *barones naturales* after the *barones ex officio*, in the Peace of St Pölten in 1474, was the first formal reference to what came to be the estate of magnates, is correct. But surely, this was a process in which 1474 was merely a symptomatic moment.

But even if we dismiss the aristocratic and noble Diet's significance, for it was frequently manipulated into docility, we still have to grant that considerable power rested with the counties, which, in fact, were strengthened rather than weakened under Matthias Corvinus. That this is, however, not to be seen simply as a negative point is a topic worth some discussion. It has become commonplace to grant the "centralization" of a polity a great value on the road towards modernity. The view of "centralization" as a par excellence progressive trait takes its origin in the anti-feudal critique in such states as France with her near-independent, and Germany with her actually independent territories. Decentralization of the feudal type was a crucial issue in France, and even more so in Germany, where hundreds of small territories regarded themselves sovereign (and were confirmed to be in 1648), entitled to tolls, customs, taxes, effectively hindering national unification.

But how relevant was the notion of centralization for medieval Hungary, a kingdom that was more unitary than few others in medieval Europe and never seriously challenged by what is called feudal separatism? Surely, the brief interlude of oligarchic separatism around 1300 cannot be construed as a major threat to the kingdom's unity; it was definitely barred by the Angevine and the country remained united until in 1526 and 1541 the election of two kings and the fall of Buda to the Ottomans, respectively, divided it into two, and finally three parts. Thus, "centralization" in the sense of unification, displacement of local sovereignties was not a major issue in medieval Hungary. There is, of course, an other meaning of centralization *vs* centralization, the one

which had exercised the centralist reformers of the *Vormärz* and of 1848, such as Eötvös, Deák and others: central authority *vs* local administration, privileged jurisdiction and parochial taxation. Surely the doctrinaires of the Reform Age have pointed to a painful anachronism in nineteenth century Hungary when they attacked the petrified legalistic world of semiliterate and arch-conservative county gentry. But can their critique be transferred to the noble corporations of the counties in the Middle Ages?

Without mistaking the “Golden Age” of noble republic, à la sixteenth century Poland for democracy in any form, I believe that a truly democratic rethinking of the history of Hungary, democratic in the sense of municipalism, communalism and other grassroots elements of autonomy so badly missing into our very days, might re-discover some positive elements in the frame of local administration. Of course, this a big question and goes far beyond the frame of my topic. Yet, in the light of the massive centralism and etatism of recent Hungarian history, which were not always carriers of enlightened reform and may have something to do with the oft-lamented absence of a genuinely, organically grown “civil society”, one should at least ponder seriously whether centralization was in itself “A Good Thing”.

As to Matthias Corvinus: did he in fact do much for centralization (of course, in the second meaning of the term, for the first was irrelevant for Hungary), whatever its value à la longue may be? He has certainly improved the existing institutions of central administration and surely enhanced their efficiency, not only in collecting revenues. But he did not, could not, establish any new institutions; and, actually, the one which he reformed from the bottom up, was certainly not a “Renaissance absolutist” one, but a very corporative office – that of the Palatine. As to the counties, he may have known that in the decades preceding his accession, during his father’s tenure as governor, it was the counties and their justices, supported by the frequently armed assembly of the noble community that kept the country from total chaos and anarchy.

Recent research (by András Kubinyi, among others) has confirmed that Matthias either did not see centralization at any price as an urgent programme, or even if he had, he did not pursue it to the extent of risking the support he enjoyed for some, if not all of his other modernizing ventures.

Pro secundo: the professional diplomacy. Here Chabod’s norm is definitely too strict for any state outside the Appennine Peninsula, for a diplomatic corps with resident envoys remained an Italian, and not even

general Italian, practice for quite a long time. Matthias's diplomats were, just as those of preceding kings, members of his aristocratic and learned clerical entourage, frequently entrusted with foreign missions more than once, but no resident envoy from Buda was accredited to any court. On the other hand, the biographer of Matthias Corvinus's diplomats was able to list some two dozen men who quite regularly went on foreign missions, a few of them over several decades. In one of his letters, empowering a clerk to represent Hungary in Rome, Matthias uses the expression "when no regular emissary is there", but the text is not very well authenticated, and we do not know anything about a "regular" ambassador. (Actually, the kings of Hungary were represented in Rome sometimes for years by the same person as early as in the 1240s.)

Pro tertio, in matters of the military, Matthias Corvinus certainly fulfills Chabod's criteria. As it is well known, he built up his mercenary army with great circumspection, hired and cajoled commanders for it with genuine Renaissance verve. These men made the army, if not the state, into a work of art; no one who saw the troops parading in their famous scorpion-maneuvre at Wiener Neustadt would have doubted that. Size and equipment of the force was certainly a match to the armies of Central Europe of the time. It was apparently well combined with traditional troops of banerial or vassalic lords and was able to incorporate traditional Hungarian tactics of light cavalry forces into its operations. The Austrian wars have shown its weakness as well; no successful sieges were conducted, owing to the insufficient artillery and poor technical support. Even though the most recent military history of Hungary points to these shortcomings by styling the relevant chapter an "Attempt at Establishing a Mercenary Army", Matthias's military efforts remain impressive and were a major step toward a modernization of the state. That they failed, as the immediate collapse after the king's death suggests, was due to long-term developments, aspects of "modernization" not covered by Chabod, to which we have to turn, nevertheless.

Other historical schools offer different categories for assessing what amounts to the progress toward a modern political system. In the Anglo-American historical discourse the notion of "New Monarchy" is widespread. Its criteria include, besides Chabod's three (however, frequently less sceptical about the "national" claims), the reception of Roman Law, the increase and new structure of royal finances and, in a more sociological vein, the growing weight of the bourgeoisie (or of the so-called middle class) in the state. This ideal type is clearly based on the French model, with a nod towards England and, of course, Italy, too.



The question of Roman Law is a moot point and has been very extensively discussed in Hungarian scholarship. "Reception" in the immediate form, as expected by legal historians of a past age, cannot be claimed for Hungary to any major extent. However, recent scholars prefer to talk about a general, methodical influence of the learned laws which needs not necessarily imply straight transfer from the *Corpus Juris Civilis*. In that sense, Matthias Corvinus's attempt at a permanent law code (*teste* the preamble of his *Decretum Majus*) and the gradual formalization of practical legal training through formularies and the like can be judged as a definite, albeit limited, influence of Roman legal thinking. There were more doctors of Canon and Civil law in the courts than before, even though some of them, such as Janus Pannonius, the jurist *malgré lui*, may not have been exactly great Canonists or Romanists. Of course, Humanist rhetorical and chancellery practice, which had great masters in Matthias Corvinus's Hungary, itself imply some Roman-legal thought. Yet, it would be futile to compare Hungary with any of the Romanist countries, for her legal system remained customary far into modern times, not least because of the great work of Stephen Werbőczy, a practical lawyer with little overt interest in the Civil Code.

The finances of Matthias Corvinus are easier to judge. Recent studies have confirmed, with reservations, earlier assumptions about the richness of the king's treasury. Matthias's income was very impressive in the last years of his life, when all the tax-paying conquests were at his disposal, without the need of continuous warfare for securing these territories. It is likely that in those years the treasury did collect close to a million gold florins, a sum certainly comparable with Burgundian or even French royal income, as far as we know. However, this figure cannot be assumed for more than a few years and may very well have meant a strain on the country's resources that was not sustainable for long. More important, the structure of this income was archaic and feudal just like the budgets of the early fifteenth century.

The overwhelming portion, something like 30-45%, of all revenue came from the so-called portal *dica*, a direct tax collected from peasant holdings, usually augmented by the "extraordinary" *subsidium* of 1 florin. All the indirect dues from other than the agrarian producers, such as urban taxes, income from mining, levies on Jews, including the minimal income from the royal demesne do not add up to a quarter of the sum total. The revenue of the salt mines and the salt monopoly remained important with 100-150,000 gold florins (15-18%), but this item had allegedly reached the double of that under King Sigismund. Significantly,

customs duties were assessed at 30-40,000 fl, just at the same level as some forty years before. This one-sided distribution of burdens is perhaps one of most ponderous arguments against granting Matthias Corvinus too easily the title of a "new monarch." And, regardless of the appellation, the implicit economic backwardness counsels caution in overrating the chances and success of modernization.

The question of the bourgeoisie is a controversial one and closely connected with the preceding. There can be no doubt that Hungary's urban population was much smaller than that of countries west and north of her, and that these burghers were much poorer and less successful than their South German or Bohemian fellows. However, the numerical, economic, even the entrepreneurial weakness may not in itself be a sufficient argument against the potentials of a bourgeoisie, if we are prepared to take the term in a wider sociological, even in a Marxian, frame of reference. Let us just consider that many Hungarian historians still insist that the revolution of 1848-49 was a bourgeois one even though hardly any capitalist entrepreneurs or industrial workers took part in it. Rather, enlightened landowners and the *moyenne* nobility acted in lieu of a bourgeoisie, for both the end of serfdom and national independence. In an instance Federico Chabod, emphasized that the majority of the councillors and bureaucrats of the Italian city states whom he granted the "Renaissance" title came from those rich noble and landowning families who a few generations earlier held power by heredity and tradition. He does not disqualify the scions of "historical families" from being "new bureaucrats", having chosen the new ways to power instead of the old just because they were not burghers.

One may, therefore, argue along these lines that the numerical inferiority of cities and townsmen in Hungary did not pose an absolute barrier to the country's proto-capitalist development. Without doubting that a more developed burgher stratum could have supplied more non-feudal personnel for a bureaucratic royal administration or that larger and richer cities that might have been homes for a wider based Renaissance culture, I should merely like to point out that the mere registration of the facts regarding urban population is not sufficient to account for the failures of Hungarian rulers in acquiring a power-base other than the great landowner nobility. Different policies of the crown could have made the few royal and episcopal cities into more powerful allies and centres of new learning and politics.

The statements about a "lack of bourgeoisie" should be seen in context with the kings' unwillingness or inability to substantially support urban

growth, at least as far as social and economic conditions allowed it. Matthias Corvinus was no true exception to this shortcoming, at any rate, not in Hungary. He did not change royal policies vis-à-vis the towns, not even to the extent as it was delineated (though not implemented) in King Sigismund's famous urban decree of 1405.

Thus, in summing up the judgement based on generally accepted "objective" criteria: there were Renaissance elements in Matthias' Hungarian state, but some basic factors, such as the economic and fiscal structure and the strength of the nobility (that of the lesser in the counties, that of the magnates in the royal offices) seriously limited the transformation of the kingdom from a budding *Ständestaat* to a proto-modern, princely, Renaissance polity. But are these legal, military, fiscal, and political categories the only ones to consider? In the discussion at Alba Regia it was pointed out that the type and form of monarchic representation, of political propaganda, and indeed, rhetoric – lambasted by Chabod but given considerable weight by Quentin Skinner – may be aspects that "make or brake" the "Renaissance State" argument. To include these in the present essay would demand so much additional work which might endanger its publication; hence, only a few hints can be added, as markers for further study.

Among the – partly symbolic, partly real – resources of a medieval monarchy there is the body natural of the king. The virtù of the Renaissance prince is an aspect of this. Matthias appears to have cultivated both that and the more "medieval" character of strength and courage. One might refer to the legend about his incognito victory over the Czech giant or to the show of boldness at the siege of Wiener Neustadt, where he received the Ottoman envoy amidst the flying cannon-balls. Royal pageantry, *trionfi* and entrées were more elaborate in Renaissance courts than anywhere else, from Italy through the France of François I and successors, to Maximilian of Hapsburg's famous triumphal entry. Matthias was hampered in these for a while, because the traditional ("medieval", if we like) insignia – the Holy Crown of Hungary – was not in his hands. However, strangely enough, its return to Hungary was certainly triumphant, but lacked the allegorical trimmings of the age (as far as we are informed). True "Renaissance" *trionfi* were celebrated only after – actually first at – Matthias' marriage to Beatrix of Aragon. In this respect it is worth noting that the traditional veneration for the crown, regarded to be St Stephen's, in true medieval fashion, was deeply enough engrained in the "nation", to force Matthias to spend a considerable amount of energy, money, and political verve on its



recovery, and it may be argued that he did refrain from major political reforms during the years while not yet crowned. (Though one should not make too much of this distinction, frequently argued in the older literature.) If in these respects Matthias stood at least with one foot in what might be termed medieval royal representation; his sponsorship for art, architecture and manuscript books point clearly to Renaissance models. Of course, Hungarian kings before him had also spent considerable sums and energy on royal palaces and other representative buildings and their embellishment, but Matthias was clearly aiming at copying, matching, and, if possible, outdoing his Italian contemporaries. It matters little, whether the panegyric statements of his court *literati* were true about the king's genuine interest in arts and letters; the important aspect was that he did his best to broadcast the image of a sponsor and a "Renaissance man". It is probably in this context that the ambiguous propaganda of the Attila-image should be fitted: the non-Christian but still antique, military rather than saintly model of rulership, which, however, could also be turned around to identifying him with the notion of tyrant – so hated in Classical and Medieval discourse, but by no means unequivocally negative in the Renaissance. The balance between the efforts to appear equal or superior to Italian princes and the realities of central and south-east European politics needs still to be calculated. That many of the Italian artists lauding the king's virtues may have regarded him and his country merely a good source of easily earned florins while privately smiling over the barbarian's attempts to appear "one of them", may have even been unjust. But these aspects had surely something to do with the fact that while Matthias was certainly a would-be Renaissance ruler, his kingdom, as we have argued, was only marginally transformed by the advances of "modern" politics. And that was due not to the lack of will to change by the king, but rather to factors that could not be easily altered even by the most talented prince and politician.

## Bibliographical note

Gyula SZEKFI's essay-chapter is in *Magyar Történet* (Hungarian History), Budapest, n. d. [c1929–36] III, pp. 321–411, esp. 332 sqq. Federico CHABOD's two papers (1957, 1958) are now available in *Opere* 2, Torino, 1967: *Scritti sul Rinascimento*, pp. 593–623. For the officials and lawyers of Matthias I have relied heavily on György BÓNIS, *Jogtudó értelmiség a Mohács előtti Magyarországon* (Men Trained in Law in Pre-Mohács Hungary), Budapest, 1971, and on several studies of András KUBINYI (some of which I know only from his oral presentations). On Matthias' diplomats we have Vilmos FRANKÓI, *Mátyás király magyar diplomatái* (Hungarian Diplomats of King Matthias), in «Századok», XXXII–XXXIII(1898–1899), passim (eleven parts). Matthias's role in the birth of the estate of magnates is discussed by Erik FÜGEDI in *The Aristocracy in Medieval Hungary. Theses, in Kings, Bishops, Nobles and Burghers in Medieval Hungary* ed. J. M. BAK (London, 1986), Ch. IV. On the army the most recent works are by Gyula RÁZSÓ, who also wrote a brief English summary as: *The Mercenary Army of Matthias Corvinus*, in *From Hunyadi to Rákóczi: War and Society in Medieval and Early Modern Hungary* ed., J. M. BAK, B. K. KIRÁLY (Brooklyn, 1982), pp. 125–140. On royal income I gave an overview – based on studies by E. FÜGEDI, P. ENGEL, A. KUBINYI, and others – in *Monarchie im Wellental: Materielle Grundlagen des ungarischen Königtums im 15. Jh.*, in *Spätmittelalterliches Königtum in Europäischem Vergleich*, ed. R. SCHNEIDER, Sigmaringen, 1987, pp. 347–84. The reference to Humanist rhetoric to Quentin SKINNER *Foundations of Modern Political Thought*, Cambridge, 1978, esp. vol. 1.

Finally, I wish to gratefully acknowledge financial support from the University of British Columbia for the research that went into the present essay and the travel grants that allowed me to attend the conferences where these topics were discussed. Last but not least, my thanks go to the most hospitable director and staff of the Institute for Literary Studies of the Hungarian Academy of Sciences, who made the conference at Székesfehérvár a memorable occasion for all.





MARIANNA D. BIRNBAUM  
(Los Angeles)

---

## Janus Pannonius: Our Contemporary

My title refers to Jan Kott's famous collection of essays entitled *Shakespeare: our Contemporary*.<sup>1</sup> But while Kott analyzed Shakespeare's individual dramas and their messages, I am going to focus on Janus Pannonius' social as well as poetical persona. In so doing, I am taking a brief vacation from my usual way of dealing with literature: focusing primarily on the text.

Janus Pannonius, one of the most important neo-Latin poets of the Renaissance is almost entirely unknown to the modern reader. Until recently, research about him had been conducted primarily in Hungarian, and he was relatively neglected even in his closer patria, Croatia.<sup>2</sup>

Yet, he was a fascinating and multi-sided personality whose life and controversial career were not only quite typical of his own times but, because they embody the archetypal conflict between the state and its intellectuals, would fit – and increasingly so – in modern Central Europe. Janus' world was very similar to ours. His world, abounding in great voyages attempting the discovery of new continents (while we attempt to penetrate the universe), was the same cruel and dramatically changing world which exposed both the tremendous power and the immense misery of men.

During his time power was forever separated from its theological meaning, and Janus was a bishop who yearned for secular power. As a youngster, he was sent by his uncle, Johannes Vitéz, then bishop of Várad, to Italy in order to study with the famous Guarino da Verona and become a boarder in his school at Ferrara.

The younger man from "North of the Alps", a region considered uncouth and void of culture by the Italians, suddenly found himself in an atmosphere of international scholarship and sophistication. Guarino

<sup>1</sup> Garden City, New York, Doubleday, 1964.

<sup>2</sup> For the only English-language monograph on Janus Pannonius, see M. D. BIRNBAUM, *Janus Pannonius: Poet and Politician*, Zagreb, 1981.

had students from all over the then known world. Youngsters from Dalmatia, Crete, Rhodes, and France mixed with Poles, Englishmen and Spaniards. Every now and then a member of the Este family would come to audit the famous lectures of the sage (incidentally, the world largely knows about these classes from Janus, who later described them in his panegyric, devoted to Guarino).<sup>3</sup>

Whatever preliminary studies Janus had completed before his arrival to Ferrara (at the age of thirteen), he must have felt an unpolished country bumpkin among the students who were freely conversing in languages unknown to him or about subjects he had never encountered before. Central Europe has been always somewhat off-center.

Yet soon he became the pride of Guarino's school and the envy of many of his older comrades. While his uncle was still concerned about his having to struggle with the basics of Latin and Greek, he had already become known for his biting Latin epigrams. His poetry soon became a weapon with which he fought for his own place among the locals. An example is his famous poem:

You attacked me and claimed that a bear was my mother,  
I am ferocious therefore and rough.  
A Pannonian bear was indeed my wet-nurse,  
But, Gryllus, your mother was not a bear but a bitch.<sup>4</sup>

It was, and still is, quite problematic to be Central European and belong entirely to Europe, but Janus' epigrams eased his entry into this arena. They were recited and imitated not merely by the classmates but also by the *arrivee*, such as Tito Strozzi and Galeotto Marzio. This genre remained his favorite and was most appropriate for his temperament, especially since during the Renaissance, the epigram was a particularly flexible vehicle, allowing for a broad variety of topics, including obituaries. While Janus openly claimed that Martial was his literary model, his originality is quite obvious.

Of course, his erotic poetry caused the greatest *gaudium* among the students of the straight-laced Guarino. Here is an example:

<sup>3</sup> *Ianii Pannonii Silva Panegirica ad Guarinum Veronensem præceptorem suum*, in his *Poemata*, edited by Sámuel TELEKI, Træiecti ad Rhenum, 1784. (Quotes in the text are from this edition.)

<sup>4</sup> *Ad Gryllum, Ep. I, 126.*

You say you bear my child, always hounding me,  
Silvia, this charge is dirty and unfair:  
If you wander in a forest of roses,  
How can you say, "It was *this* thorn that pricked me!"<sup>5</sup>

Janus was sent to Guarino to learn what an educated humanist was supposed to know about the arts and philosophy, but with immediate plans for his later service in the Chancery of the Hungarian royal court. The blossoming of his creative talent was an unexpected bonus and perhaps later, the cause of much of his unhappiness (his metamorphosis was of a rare kind: frequently poets turn into bureaucrats, not vice-versa).<sup>6</sup> The next station in his life was Padua where he studied law and theology, and where he received his doctoral degree in 1458. Thus, with all formal requirements in his pocket, the young humanist arrived to the court of Matthias Corvinus, to whom Hungarian history refers as the Renaissance king, *par excellence*.

A few years later, Janus was elevated into the see of Pécs, one of the most lucrative bishoprics of the kingdom, and from that time on his income was stabilized. He still spent most of his time in Matthias' court, leaving the celebration of mass as well as the administration of his estates to others. In these years he was absorbed by power, enjoying the experience greatly.

Deep in his heart, however, he remained a poet, forever bound to his beloved memories of Italy. He frequently felt alienated in his new ambience, where he found little understanding for his poetry and too few companions to share his interest in philosophy.

"Musis et mihi cano" he wrote in pained fury about the cultural desert he felt had surrounded him.<sup>7</sup> In Italy he had become famous for his witty epigrams and his elegant and well-organized panegyric verse. In Hungary his political role brought about an entirely different kind of poetry: the clever epigrams steadily decreased in number, yielding to the lyrical "I" in elegies permeated with loneliness, sadness, and pessimism. His output lessened, with the exception of a brief period following his ambassadorial trip of 1465 to Italy – as if a renewed immersion in the source had revitalized all his creative energies.

<sup>5</sup> *Ad Silviam*, Ep. 1, 147.

<sup>6</sup> Franz Kafka was a modern exception.

<sup>7</sup> Ep. 1, 40.



All in all, Janus suppressed the poet in himself and permitted more and more of his time and concerns to be taken up by politics. He also suffered from the harsh climate of Hungary. He was consumptive and the cold Hungarian winters undermined his fragile health. In a century when the idealized human body was admired by artists and poets alike, the detailed naturalism and existentialist accentuations with which he describes the symptoms of his illness transport us to our own century. Munch, Kokoschka or Schiele could be worthy illustrators of these lines:

Just as if sharpened arrows had been stabbed through my rib cage,  
Saliva thickens with blood gathering in my mouth.  
Added to this, I'm gasping for air, refused by my lungs,  
While my wretched inside is feverish, burning up.

He goes on:

What does life mean if it is spent in such suffering:  
Life equals health, and he who cannot conquer illness  
No longer lives, but perishes slowly, day by day.<sup>8</sup>

These words express a tremendous fear: at the age of thirty, Janus was not ready to die. It was not the joys of youth he was unwilling to give up, rather he worried about his "name" and future reputation as a poet if he was forced to leave unfinished works behind – a mere torso instead of a complete corpus.<sup>9</sup>

Yet, as the years went by, he increasingly turned to the problems of administration, the theory of government, and the immediate questions of military defense against the Ottoman army looming large on the southern horizon. (The extraliterary role of today's writer has a long history.)

Following the footsteps of King Sigismund of Luxembourg, Matthias Corvinus reaffirmed the power of the Hungarian throne, and strove for a strong monarchy. A brilliant strategist, as well as a cunning and unscrupulous politician, Matthias made a mistake when choosing some of his proteges. He tried to feudalize his humanists by granting them the benefices of lucrative episcopates and paid for their services to the centralized kingdom from the coffers of the Church. It must have seemed

<sup>8</sup> *El.* I, 10.

<sup>9</sup> In our century, Miklós Radnóti shared this profound fear.

a clever plan, but actually, it was a rather naive one for him: he failed to recognize that the new feudal lords would not wish to continue to labor against their new vested self-interest.

And in Janus' case resistance was motivated by more than mere self-interest: his own political concepts were broader and more universal than Matthias' expedient program, and soon the king and his once favorite humanist were on a collision course. Power wanted, as always, to incorporate the intellectual.<sup>10</sup>

In my book on Pannonius, I attempted to prove that what had been widely described as Matthias' original ideas about government were simply modelled on the rule of King Sigismund of Luxembourg. So was his ultimate goal, the crown of the German-Roman Emperor. Soon it became clear to Janus that for the sake of this goal, Matthias was ready to ignore the increasing Turkish danger, and was willing to reach compromises, and to make pacts with the dreaded enemy whenever possible.

Matthias needed more and more money for his wars against the West, and the rights and privileges of the barons and prelates were accordingly curtailed. This finally led to two armed rebellions of the estates. Janus separated himself from the first one, but just a few years later, in 1471, he became the intellectual leader of the second conspiracy against Matthias.<sup>11</sup>

The conspiring magnates and prelates planned to remove Matthias and replace him with the young Casimir, grandson of the Polish king. However, as I have shown, the conspirators were more deeply involved with Venice and the ideology of the Republic as has so far been acknowledged.

Janus, as so many representatives of contemporary dissent in Central Europe, came from the class of the privileged and turned against a power he had first served and later learned to despise.

The plot against Matthias was discovered, and the King, with his sharp sense for expediency, disarmed and amnestied most of the magnates. But there was no forgiveness for Janus. The *spiritus rector*, the revolting mind, could not hope for mercy; he had to flee. Exhausted physically and mentally, Janus could not bear the hardships of his flight or the psychological effects of the failed plot. He died on his way to Italy in

<sup>10</sup> The only moral response is resistance (like Rilke's famous phrase: immer dagegen).

<sup>11</sup> It was the revolt of the mind and, therefore, easy to defeat.

the fortress of his friend and co-conspirator, Oswaldus Thuz, bishop of Zagreb, on March 27, 1472. He was not yet thirty-eight.

The insurgent nobles wrongly believed that Matthias had lost the mass-support on which his rule had necessarily relied. In fact, they themselves had long ceased to represent the interest of the lesser nobility – which felt betrayed by them ever since the plot of 1467. Yet Janus and his group judged the potential results of Matthias' policies correctly. The king was not able to save his lands from the repeated attacks of the Turks, and his reaching for the German–Roman crown led him to the 1485 invasion against Frederick III. Meanwhile, at home, he was forced to return power to the estates. He was obliged to proclaim the “*decretum maius*,” and soon all was back to the point where his and Janus' roads had first separated. The humanist poet had been right. Similarly, in the recent Central European upheavals, several poets have proved to be better judges of reality than the politicians oppressing them.

Guarino hoped to combine in his students the qualities of the *bios theoretikos* and the *bios praktikos*, but in reality his students were not quite ready to face the complexities of the daily politics of government. Energy often exhausts itself in language: Guarino and his students were convinced that culture and education bring about a milder humanity. By now we know that civilization does not have a civilizing effect. Janus entirely identified himself with his own education and shared Guarino's political ideals as represented in the government of the Venetian Republic. In his mind, weapons had to yield to the *toga*; violence could be tempered by logic. But what is to be done when the discourse of the opposition is reduced to the narrative of silence?! It is obvious that Janus' thinking (so frequently shared by the intellectuals of today) had very little in common with the pragmatism of Matthias. The discourse with power is always one-sided.

Janus belonged to that international network of humanists who had homelands in name only: in reality, they had none but the one they chose; no mother tongue, but the language through which they believed they were able to reach the largest number of readers, Latin. Similarly, many of our twentieth-century Central European writers (Kundera, etc.), who until now lived in exile, chose English or French as their vehicle. Had there been no change, they might have lost the national character of their writing as well. Neither Janus' poetry nor his prose have any identifiable Hungarian or Croatian characteristics. His work is permeated by the intellectual universalism of a humanist Europe, and belongs to it



more than to any one country. In this sense, he is more a modernist than most contemporary authors of many national literatures.

In Hungary, however, he belonged to a new class which achieved its first victory with the election of Johannes Hunyadi, father of Matthias, to the regency and until his fall Janus' career is the most typical example for the new mobility of his class. He became Bishop of Pécs and Ban of Slavonia without inherited title or wealth. Indeed, in Central Europe the writer's has always been a respected role.

Hungarian, Polish, Croatian, etc. humanism had something of a hothouse character in the fifteenth century, while as a *contradictio in adjecto*, it already satisfied some local needs. As western Humanism reached Central Europe it had long ceased to be a revolutionary ideology, and became the property of a stabilized new class. On the contrary, in the court of Matthias, Humanism became the ideological weapon of the "modern" clergy which was almost entirely made up of the lesser nobility who, owing to their newly acquired benefices, eventually turned into magnates. I have mentioned the immediate consequences of this transition before. Not only was Janus committed to the short-term goal of overthrowing Matthias, but he was ultimately unable to exchange his deep beliefs in a humanist universalism for a narrow nationalism, frequently ready to compromise. National interests are not objective values. There were several modern humanists from France to Hungary who faced the same choice and could not make it. It is true, Janus longed for peace, but also for power; for the great dream of the century, but also for immediate success. Surrounded by the military barons he wrote of *ingenium*, the civilizing force of culture.

Torn between republicanism and his loyalty to Matthias, Janus – like many of our contemporaries – was unable to create an ideology for himself which could satisfy his moral needs. (It has always been tempting to compromise; that is not the discovery of our century.) Furthermore, Janus remained above all a poet. In the middle of a military campaign, falling ill, he saw himself not as a dying statesman, but as a dying poet who poses the desperate question: "nisi nomen erit?"

As a convinced humanist, Janus felt equal to his king, and refused to relinquish his rights as counsellor because of intimidation. As it happened then, and as it has time and again since, when faced with naked power, the weakest withdraw and the strongest redirect their energies. Those like Janus – the ones in the middle – get destroyed. The road to despotism is frequently paved with the graves of the moral opposition.

Janus' fate was no accident. By the last quarter of the fifteenth century, even in Hungary, the principles of social co-operation had been replaced by autocratic systems. In many courts of Europe the humanists were reduced to decorative roles or decided to retreat into private life – again, a situation with parallels in last forty years.

The effects of the Renaissance were only seemingly universal; in reality they were limited to a very thin stratum of society. Its representatives, *eo ipso*, separated themselves from the masses. This cosmopolitan rootlessness, the charge still made against modern intellectuals, created a tragic inner conflict. Only those for whom the embracing of a religion was possible could find solace. In the latter part of the fifteenth century, there was an exodus away from “this world” which had recently been hailed as the best.<sup>12</sup>

This tendency is evident already in the work of Ficino where Humanism becomes a vehicle of escape from this world to a purer one of the divine Logos. The next century brings Erasmus, Luther, and so on. In the crisis of our century, philosophy became atomized – in the sixteenth, it was religion that split. Janus, who remained an agnostic, could not, or would not, make this leap. Although he shared the views of Manetti and Ficino about the value of man, he differed from them in his unwillingness to sacrifice his belief in the autonomy of this world. For him this was the only world, and man was here not to search for his Creator, but to meet his fellow men. Yet, with the exception of a few youthful epigrams (highly critical of organized religion), Janus never attacked, or paid much attention to the subject of religion. He looked for fame and not for deliverance. Therefore, although he turned into a frustrated bureaucrat, he never became a frustrated poet. In this, he had it better than some of our contemporaries. He experienced great political blows, but never – as some of our contemporaries have done – became disappointed in his ideals, according to which the individual was, at least potentially, the most important element in the universe – something worth fighting for. In addition, Janus was deeply convinced that his political concepts promoted the cause of European civilization. Only after he realized that his poetry (with its allegorical advise to Matthias) generated no political response, did he turn to action.

<sup>12</sup> There are many modern examples of a newly-found religiosity among intellectuals on all continents – it is especially typical for Russia and Eastern Europe.

Janus failed to see the isolation of his own group, but he discovered Matthias' true personality relatively early. The king's positive attitude towards his humanists was most probably calculated; the ones in power will always seek out the ones who are famous and try to use them for the legitimization of themselves. Those who hold society's respect lend their moral weight to naked power. After the events of 1472, Matthias removed most of the humanists from his court, and during his subsequent rule, he surrounded himself with foreign humanists.

Primarily for patriotic reasons, the pages of history portray Matthias as the greatest patron of the humanists – but did he really share their dreams? The decades following the attempted revolt proved Janus a “Realpolitiker” (*malgré lui*). Matthias' indifference to the Turkish conquests proved to be ultimately responsible for the catastrophe at Mohács, during the reign of the weak Jagiellonean kings.

Until recently, assessments of the politics of the oligarchy have been *per definitionem* negative, and even in face of empiric knowledge, there are only few scholars who directly connect the foreign policy of Matthias with the collapse of the Hungarian Kingdom in 1526.

But back to Janus! What can his fate tell us today? Why is he our contemporary more than in his personal fate, similar to so many others persecuted or exiled for their beliefs? He is, because he was a humanist who devoted his life to proclaiming the values and ideals of mankind. Although it led to his fall, Janus refused to permit himself to be intimidated by power. He knew that the position of the intellectual was a privileged one, but he refused to use it to secure more privileges for himself in return for his moral capitulation.

Leszek Kolakowski wrote about the “Naphta-component” of many intellectuals. As he put it, this is frequently the habit of “an independent intelligence which is chained to its own independence, in search for an authority, which is rooted in alien, non-intellectual foundations.”<sup>13</sup> Janus was entirely free from this cult of authority and power. Instead of a secular hierarchy, he believed in the universality of common sense – that all issues should be permitted open discussion and scrutiny. His repeating history, without being able to alter its course, is only too familiar to the engaged humanist of our century. He was a child of his times, and even if every age interprets the past through its own experiences, the times of crisis are essentially similar. His crisis too connects him with us.

<sup>13</sup> *Die revolutionäre Geist* 73. Or, to simplify the metaphor: the admiration of the eggheads for the rednecks.



Indeed, we can detect a dichotomy between enthusiasm for conquering the human mind and a catastrophic vision of the future in the works of most Renaissance thinkers and poets. Sometimes the analogies with our contemporaries are truly astonishing. And in our century, we have an entire planet to lose!

Finally, Janus is closest to us in his deep commitment to the freedom of communication, and in his belief that art and science should remain free, functioning as a link between, and often transcending, political borders and ideologies, because the only search worthwhile is that for truth.

## Matthias im Bilde der Memoiren des Pius II.

Es ist bekannt, daß das Interesse an der Autobiographie des Renaissancepapstes Pius II. in den letzten Jahrzehnten erfreulicherweise beträchtlich gewachsen ist. Diese Tatsache ist, meiner Meinung nach, eigentlich aus zwei Gründen zu erklären: aus der Eigenart des Werkes, das die anziehenden und abstoßenden Eigenschaften seines Verfassers: sowohl seine Liebenswürdigkeit und Freundlichkeit, wie seinen Dünkel und Egoismus so vielfältig und ungeschminkt nebeneinander spiegelt, und – zweitens – aus den erfolgreichen Bemühungen der Forscher, den ungeschmälerten Originaltext des Werkes zum Vorschein zu bringen. Da auch ich mich zu denen rechnen darf, die bestrebt waren, dieses Werk gründlich durchzusuchen, sei es mir hier gestattet vorzutragen, wie die *Commentarii rerum memorabilium* König Matthias uns darstellen.

Eine der zahlreichen bedeutenden Publikationen ist die kritische Textausgabe von Adrian van Heck: *Pii II Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, I–II. Città del Vaticano, 1984. Studi e testi 312-313. Im folgenden wird diese Ausgabe zitiert, mit Seiten- und Zeilenzahlen.

Zuerst aber halte ich es für notwendig, Ihr Gedächtnis in Hinsicht einiger wesentlichen Merkmale unserer Quelle aufzufrischen. Die Selbstbiographie geht zwar bis zu den Vorfahren des Papstes zurück, wird aber erst bei der Schilderung der Ereignisse ausführlicher, die Enea Silvio de' Piccolomini, den künftigen Pius II. in heikle Kirchenangelegenheiten verstrickten (Buch I), dann konzentriert sie sich auf die sechs Jahre seines Pontifikats (1458-1464, Buch II–XII). Im Mittelpunkt stehen scheinbar seine Bemühungen, die Türken mit vereinigten Kräften der europäischen Länder aus dem Balkan zu vertreiben – also der Kongreß zu Mantua, das ständige Wachhalten des Kreuzzugsgedankens, die Verheißungen und die Unterstützungen für die von den Türken Bedrängten, dann auch die politischen Verhandlungen mit verschiedenen Mächten auf verschiedenen Ebenen. Aber hinter diesem immer betont hervorgehobenen Motiv läßt sich ein anderes, vielleicht noch wichtigeres nicht verkennen: das Motiv,

wie er für die Wiederherstellung der Würde und Macht der Kathedra Petri und gegen die Partikularinteressen, die sich in West- und Nordeuropa zunehmend stärker machten, gekämpft hat. Das Ziel dieses Kampfes war die Einheit der Kirche, zugleich aber auch die bereits im 15. Jahrhundert ersehnte Einheit Italiens. Die beiden genannten Motive bestimmten die schriftstellerische Darstellung all dessen, was der Papst für zweckmäßig, wichtig und brauchbar zur Orientierung oder Manipulierung des Lesers gehalten hat. In diesem Rahmen hat er die Ereignisse beschrieben und die Personen charakterisiert, über die er das Urteil auszusprechen manchmal dem Leser überließ, meistens aber sich vorbehielt. Eben solche Beschreibungen und Urteile fielen dann zum Opfer der Purifikation, die die ersten Herausgeber des Werkes vorgenommen hatten.

Bevor ich aber in die Beantwortung der Frage mich einlasse: wie die Gestalt des Ungarnkönigs und überhaupt die Verhältnisse Ungarns in den Memoiren des Papstes sich spiegeln? – halte ich es für nötig, auch meinen Gesichtspunkt zu bestimmen. Ich bin kein Historiker; meine Beschäftigung mit dem Text der *Commentarii* war die des Philologen, und als ich an ihrer Übersetzung arbeitete, empfand ich mich als ein Leser, der seine Erlebnisse und Wonne mit einem breiteren Kreis teilen möchte. Ich sah also in der *Commentarii* vor allem ein Literaturwerk, und ließ mich zuweilen auch von der Gunst und Abgunst des Verfassers beeinflussen, ohne an den politischen Hintergrund oder Hinterhalt zu denken, bzw. weitere Quellen zwecks des Vergleiches einzubeziehen. Und so fand ich im Werk etliche Personen – Prälate wie Herrscher – vor, für die unser Papst großes Interesse zeigte, die in der Verwirklichung seiner Pläne, positiv oder negativ, irgendeine führende Rolle spielten, und denen auf den Seiten der *Commentarii* eine ihrer Rolle entsprechende Darstellung zuteil wurde. Aus dieser Gruppe wähle ich zwei Persönlichkeiten, um das Matthias-Bild der *Commentarii* mit ihnen in Kontrast gestellt zeigen zu können: Ludwig XI., König von Frankreich, und Philipp den Guten, Herzog von Burgund.

Der erste war um siebzehn Jahre älter als Matthias, konnte aber erst als achtunddreißig Jähriger den Thron seines Vaters, Karl VII. erben. Pius bezeichnet ihn bei seiner ersten Erwähnung als *acris ingenii adolescens* (392,24). Als Erstgeborener trug er die Würde des Dauphins. Aber bald war er in Parteikämpfe verflochten und trat gegen seinen Vater auf. Pius interessierte sich mehr für das Vater-Sohn-Verhältnis als für die Parteizwiste, in denen – von seinem Gesichtspunkt aus gesehen – Karl, der *rex in libidinem pronus* (392,31-32) die negative Rolle spielte, während Ludwig für die Ehre seiner Mutter zu kämpfen hatte, als er etwa mit



gezogenem Säbel die Lieblingskebbe seines Vaters den Palast hindurch jagte, bis sie dann nackt im Schlafzimmer des Königs Asyl fand. Zwei Kapitel später wiederholt der Verfasser diese Geschichte noch ausführlicher, dann fährt er fort: nachdem König Karl die Engländer vom französischen Boden verjagt hatte, wandte er sich gegen den Dauphin, der aber zum anderen Held, Philipp dem Burgunden geflohen ist. Pius führt wörtlich auch die Reden an, die bei dieser Gelegenheit vom Flüchtling und vom Schirmherrn gehalten wurden.

Der Feindschaft zwischen Vater und Sohn hat der Tod des Ersteren ein Ende bereitet. Es ist interessant, wie mild das Urteil ist, das der Papst über ihn in einem Nekrolog fällt; hier wird es ihm nicht mehr zum Vorwurf gemacht, daß er mit der Verkündung der Pragmatica Sanctio von Bourges im Jahre 1438 die Rechte des Heiligen Stuhls über dem französischen Klerus beträchtlich geschmälert hatte; es wird bloß eine einzige tadelhafte Handlung erwähnt, daß nämlich *conatus est omnes Italie potentatus adversus Pium pontificem armare* (400,16-17), und seine Persönlichkeit wird knapp so charakterisiert: *rex suo evo et magnus et memorabilis, cuius in utranque partem admirari fortunam licet* (400,24-25).

Der aus dem Exil heimkehrende Thronerbe wurde *summa omnium concordia* (400,27-28) empfangen. Als König hat er dann sogleich versprochen, die Pragmatica Sanctio abzuschaffen und die Rechte des Heiligen Stuhls in Frankreich wiederherzustellen. Und seine erste Tat war, seinen politischen Gegnern zu vergeben. Der Verfasser fügt aber hinzu: *Hec laudata. Contra pleraque indigna visa sunt tanto principe* (401,32); die Beschwerden, wie es sich aus der Fortsetzung zeigt, sind aber bloß Ausdrücke der Indignation der Besteuerten.

Über Ludwig lesen wir dann wieder im Zusammenhang der inneren Zwisten Kataloniens. Auch diese nahmen die Form von Generationsgegensätzen zwischen König Johann und seinem Sohn Karl an. Als dann der Thronfolger wenig später gestorben ist, haben die Katalanen in der Sache einen Mord gewittert und begannen Karl als Heiligen zu ehren. Gerüchte haben sich über Wunder verbreitet, die bei seinem Grab sich ereignen sollen. Die Sache ist schon so weit gekommen, daß man vom Heiligen Stuhl seine Kanonisation verlangte. *Ad quam levitatem* – fügt der Papst hinzu – *et Ludovicus Francorum rex accessit* (419,14).

Der Leser stößt aber im Folgenden auf günstige Nachrichten: der König von Frankreich hat den Eid abgelegt, sein Versprechen betreffs der Abschaffung der Pragmatica Sanctio zu erfüllen; dies wurde dann auch brieflich bekräftigt. Damit hat er verdient, daß der Papst ihm zu Weihnachten 1462 das geweihte Schwert geschenkt hat. (Diese hohe

Auszeichnung, die nur einem christlichen Herrscher verliehen wird, hat ein Jahr später König Matthias bekommen.)

Aber Ludwigs Loyalität gegenüber dem Kirchenhaupt war, wie Pius sie darstellt, nichts anderes als Heuchelei. Denn in kurzer Zeit wurde es klar, daß der Preis seiner Konzessionen das Königtum Neapel-Sizilien war: der Papst sollte aufhören, die Ansprüche Ferrantes gegen die Anjous zu unterstützen. Wir wissen es nicht genau, wie die Rede des Bischofs von Arras, des Leiters der französischen Gesandtschaft an der Kurie, lautete; Pius hat jedenfalls Mißfallen daran empfunden (*postquam Atrebatensis expectatum et diu desideratum finem fecit* – sagt er: 455,37-38). Was ferner die Versprechungen betraf, die die Franzosen für den Kreuzzug gemacht hatten, hielt er sie unverhohlen für Bluff: *multa... magnifice et ambitiose magis quam vere locutus est, ampullosa miscens verba, gallicas vanitates et aperta mendacia impudenti facie pro veris affirmans* (455,33-36).

Das Hauptziel des diplomatischen Ringens zwischen Pius und Ludwig war der Besitz Neapels, über die Türken wollte der König nichts wissen. Als später der Papst Francesco Coppini, den Bischof von Ferrara zu ihm sandte, konnte der letztere dem mißtrauischen König kein Versprechen in der Türkenfrage abtrotzen: *contempsit omnia Ludovicus, que de Turcis asserebantur, qui more Gallico suspicionibus laborans rem fictam existimabat, ut eo pacto res Sicule obdormiscerent* (526,27-29). Auf das Drängen des Bischofs wurde eine zweite Gesandtschaft in Aussicht gestellt, die die Obliegenheiten besprechen sollte. Als dann sie endlich in Rom angekommen ist, hat es sich herausgestellt, daß sie dem festen Versprechen Ludwigs zuwider keine Vollmacht über die Türkenfrage zu verhandeln hatte. Der Verfasser brandmarkt die Worte der französischen Gesandten folgenderweise: *Notavit Pius mendacia Gallica, et levitatem gentis irrisit, nullius promissi tenacem, et ora inverecunda, quibus negare promissa et asserere dicta, que sunt indicta promptissimum est* (615,11-14).

Hiernach hat sich das Verhältnis des Papstes und des Königs weiter verschlimmert. Ludwig hat drei weitere Gesetze erlassen, die die Rechte der Kirche beschränkten; er hat den Legaten, der nach Bretagne gesandt wurde, gefangengenommen, und erhob Anklage gegen einige französischen Prälaten. Pius nennt diese Vorwürfe des Königs *tyrannica vox et mendax* (752,3), und über die Lage Frankreichs gibt er das folgende Urteil ab: *in Francia iam pridem dementia regnat* (752,14). In einer vor dem Kardinalkollegium gehaltenen Rede, in der er die Erfolge und Mißerfolge seiner fast sechsjährigen Regierung zusammenfaßte, hat der Papst Ludwig mit folgenden Worten gekennzeichnet: *tanquam rex novus novam de celo*

*iustitiam attulisset* (783,1), die uns unwillkürlich den pejorativen Ausdruck *res novæ* ins Gedächtnis rufen.

Damit ist die Geschichte von Pius und Ludwig sozusagen zu Ende; die Blätter der genau genommenen *Commentarii* (Buch I–XII) enthalten darüber nichts wesentliches mehr. Im Vergleich zum ganzen Werk sind die auf Ludwig bezogenen Nachrichten ziemlich umfangreich: in 16 der 376 Kapitel ist Ludwig XI. der Hauptheld oder zumindest eine führende Person.

Gehen wir jetzt auf Philipp den Guten über. Auch wenn seine historische Rolle vielleicht geringer war, als die des Königs von Frankreich, doch war er Schlüsselfigur in Pius' Politik. Wir sollen also uns nicht wundern, wenn die *Commentarii* sich mit seiner Person in noch größerem Umfang beschäftigen. Philipp war es, auf den Pius bis zum letzten Augenblick seine Hoffnung gesetzt hatte. Der Papst sah in Philipp das Musterbild des christlichen Fürsten, der auf dem Ruf des Vikars Christi *cuncta... que pro tutela Christiani nominis expectari ab eo possent* (185,31–32), vollzubringen bereit sei. Alte Bekanntschaft, sogar Freundschaft verband sie, der Verfasser nennt ihn *amicus vetus* (109,5). Und mag auch ab und zu etwas Zweifel oder Ironie dem Burgunder gegenüber aus Pius' Worten herausklingen, er hat auf die persönliche Teilnahme des greisen Feldherrn im Feldzug, oder mindestens mit seiner bedeutenden kriegerischen Hilfe durchgehends gerechnet. Bei seiner ersten Erwähnung nennt er ihn *clarus et potens princeps* (81,15), der *unus... Christianorum erat principum, qui Turcorum nomini infensissimum sese ostendebat sive patrem ulturus* (er ist nämlich bei Nikapel in türkische Gefangenschaft geraten)..., *sive religionis amore...*, *sive* (und hier die Ironie!) *<quod> rumores hinc populi venaretur, cui mortalium pars maxima inservit* (81,18–22). Philipp stand – so der Papst – schon früher in so großem Ansehen, daß eine Menge großer Herrschaften – *qui alioquin domi remansissent* (81,25–26) – erst dann zum Regensburger Reichstag aufbrachen, als die Ankunft des Burgunders ihnen bekannt wurde.

Er wollte angeblich auch dem mantuaner Kongreß beiwohnen, den Pius II. einberufen hat; da er aber eine Verschlechterung der gallischen Angelegenheiten in seiner Abwesenheit fürchtete, sand er eine prächtige Gesandtschaft in seiner Vertretung. Doch nicht desto weniger *unus omnium ardentissimus iudicabatur, qui Turcorum genus perdere cuperent* (184,2–3). Auch Pius kargte nicht mit seinem Lob: Philipp – sagt er – braucht sich seiner Vorahren nicht zu rühmen, *qui virtute propria suam illustraret etatem* (186,2).



Philipp war freilich auch Politiker. Er verstand es, mehrere Eisen im Feuer zu halten. Daß er einer der wichtigsten politischen Faktoren Westeuropas war, hat Pius nicht nur gewußt, sondern auf den Seiten der *Commentarii* mehrmals anerkannt. So tat er bei der Erwähnung des Regensburger Reichstages; so, als er in einer Rede vor den Kardinälen erklärte, nachdem das fast totale Fiasko seiner Kreuzzugspläne klar wurde: *intelligebamus, quanti momenti esset profectio Philippi, quem magna pars Occidentis sequitur* (772,33-773,1), und später wieder: *dux Burgundie Occidentem attrahet secum* (774,2). War seine Anwesenheit für eine Sache von so großer Bedeutung, dann wußte Philipp, daß er die Möglichkeit hat, sich bitten zu lassen. Er wußte auch, daß man von ihm Begeisterung und Versprechungen erwartet, im Folgenden aber war er bestrebt, immer wieder eine möglichst wohlklingende Ausflucht zu finden. Er sah nämlich, daß der Plan des Papstes *quamvis sanctum esset, difficile tamen et pene impossibile videretur* (189,22-23). Der Papst jedoch, der selbst von der Unausführbarkeit seines Planes im klaren war, ihn aber sowohl aus Gewissensgründen als auch aus politischer Notwendigkeit nicht aufgeben konnte, hörte nicht auf den Burgunder an sein Gelöbnis zu mahnen, das er zur Zeit der Gefangenschaft seines Vaters getan hat (81,18-25; 191,24-30; 461,31-462,10; 545,30-31; 738,1-4; 739,5-7; 758,4). Auch die Tatsache, daß Philipp zu Weihnachten 1460 das geweihte Schwert erhielt, sollte gleichzeitig als Auszeichnung und Mahnung verstanden werden (326,6-7).

Philipps Bedeutung und Vorbildlichkeit zeigt sich auch darin, daß Pius der Charakterisierung des Helden und der Erzählung seiner Taten einen ungewöhnlich großen Platz widmet. Der Block, der sich ausschließlich mit seiner Person beschäftigt, umfaßt zehn Kapitel, was in den mosaikartig aufgebauten *Commentarii* ziemlich selten vorkommt. Wenn wir sämtliche ihn betreffende Epitheta und Ehrentitel zusammenzählen, wird sich ein Bild vor uns abzeichnen, in dem er einer der Schlüsselpersonen, oder sogar die Schlüsselperson der Ereignisse ist. Er heißt *nobilis princeps* (462,17), *nec patre nec avo inferior* (530,18); *amantissimus filius noster...*, in dem *iustitia, fortitudo, moderatio, humanitas* wohnen (756,2-9). *Vera virtus eius se ipsa contenta* (756,18-19) – ruft der Papst mit Ciceros Worten aus (Philipp. 5,35). *Quis non hec maxima et summa dixerit?* – fragt er in einer langen, schmeichelhaften Rede, auf wiederholten Versprechungen des Burgunders antwortend; und er setzt fort: *Quis hunc principem satis collaudare potuerit?.. O mentem principe dignam! O excellentem animum! O sanguinem nobilissimum!* (756,3-37). Und die Lobrede auf den *princeps Deo amicus* (757,4) findet damit noch keine

Ende... Wie gesagt, zehn Kapitel wurden nur seinen Taten gewidmet (Buch IX, Kap. 11-20; 530,28-544,32), aber die Zahl der Kapitel, in denen er eine bedeutende Rolle spielt, ist 35. (Sie war im Falle Ludwigs 16.)

Jetzt aber sollen wir endlich sehen, wie steht es mit dem Bild Ungarns und des Königs Matthias in den Memoiren!

Über diese lesen wir eigentlich schon früher; aber diese Nachrichten sind für unser Thema ohne Belang.

Die Magyaren werden zum erstenmal in einem seltsamen Zusammenhang erwähnt: der Piccolomini – damals noch Bischof von Siena und gleichzeitig kaiserlicher Gesandte – hielt sich im Neapler Hofe Königs Alfons auf, als die Belagerung von Belgrad bekannt gegeben wurde. Alfons fragte sofort begeistert, womit er den bedrängten Christen helfen könnte. Der Bischof aber, der sich auch andermal vielseitiger Sachkenntnis rühmen weiß, winkte ab: die türkisch-ungarischen Kämpfe seien von solcherlei Geschäftemachereien (*negotiationes*, 92,22), wie die der Italiener, weit entfernt; bei jenen wird um Leben und Tod gerungen. Bald danach wurde dann die Flucht der Türken gemeldet.

Was hier bloß eine kurze Erwähnung dieser Belagerung ist, wird noch zweimal in den Commentarii ausführlicher erzählt: während der Beschreibung der Geschichte der Türken (113,26-114,1), und noch detaillierter, als er sich mit der Geschichte der Ungarn beschäftigt (745,27-746,35); beide Male erwähnt Pius auch Johann Hunyadi und Giovanni de Capestrano. (Es ist nämlich den Commentarii eigen, daß der Verfasser hie und da den Faden der Erzählung unterbricht, um einen historischen oder naturwissenschaftlichen Exkurs zu machen.) Der Ungarnkönig wird zum ersten Mal, jedoch ohne Namen, in der Aufzählung erwähnt, wo der Papst die internationale Resonanz seiner Wahl überblickt; hier heißt es: *Scotus et Danus, Polonus, Francus et Hungarus et Cyprius imperatoris amicum non libenter audivere Christi vicariatum obtinuisse* (109,1-3). Der Ausdruck *imperatoris amicus* kann vieles von den Nachfolgenden erläutern.

Über den König wird in dem Brief nichts erwähnt, in dem die Frage des Kaisers Friedrich III., ob er den Thron, den ihm die ungarischen Barone angeboten hatten, annehmen darf, vom Papst beantwortet wird. Es ist kennzeichnend, daß Pius ihn nicht an das Recht, sondern zur Erwägung der Machtverhältnisse mahnt und dann so fortfährt: *ne quid agas, quod expeditioni adversus Turcos instituende impedimento sit!* (132,14-15).

Wir sollen uns dann diese Mahnung erinnern, als wir darüber lesen, daß Pius in Siena, wo er auf dem Weg nach Mantua einen Halt machte,

die Gesandtschaften der Herrscher, die gekommen sind, empfang, um ihm als Vicarius Christi zu huldigen. Die Gesandten des Kaisers entrüsteten sich nämlich, weil der Papst nicht ihren Herr, sondern Matthias als König Ungarns begrüßt hatte (144,31-32; diese ist übrigens die erste Erwähnung des Namens unseres Königs in diesem Werk). Der Papst erwiderte, daß *mos esset apostolice sedis eum regem appellare, qui regnum possideret, et prior ante se Calistus Matthiam regem compellasset* (144,35-37).

Pius schreibt in seiner Autobiographie mehrmals über die Ungarn, die gegen die Türken kämpften, sich in diesem Kampf langsam erschöpften, und deshalb Unterstützung verlangen; das ist für ihn ein Argument, andere zur aktiven Solidarität anzuspornen. Er hat daran in Mantua in der vor den burgundischen Gesandten gehaltenen Rede (190,12-14 und 18-19; 191,11-12 und 19-24), dann in der den Franzosen gegebenen Antwort (230,31) und auch in seiner Schlußrede (238,12-13 und 30-33) gemahnt. Außer der Tatsache, daß wir von einem päpstlichen Sukkurs von 20 000 Dukaten hören, *laborantibus Turconico bello Hungaris et opem obnixe petentibus* (201,27-28), gibt es im Bericht vom Kongreß noch eine bemerkenswerte Erwähnung der ungarischen Gesandtschaft, und zwar anlässlich ihrer offiziellen Vorstellung. Da das Ziel der Gesandtschaft nichts anderes war, als Bitte darzulegen – schreibt der Papst –, wurde ihr das Wort erst an letzter Stelle erteilt (219,10). Ihre Rede sei aber *preter rem et contra rem* (219,17) gewesen: sie äußerte nicht zur Sache des Kongresses, erhob nur Beschwerde gegen den Kaiser. Der Papst wies deshalb ihre *arrogantia* zurück, die nur *dissensiones* stiftet (219,22 und 29); der Papst selbst wolle aber weder beleidigen noch richten. Danach wurde beiden Souveränen ein mäßiges Lob erteilt: *nos imperatorem iusti amantem novimus, nec regem vestrum ab honesto discedere arbitramur* (219,22-24).

In den darauf folgenden fünf Büchern (IV–VIII) wird Ungarn und sein König nicht erwähnt. Die Aufmerksamkeit des Papstes haben andere Angelegenheiten gefesselt: der Krieg um Neapel, die neue republikanische Bewegung in Rom, die wechselvollen Ereignisse in Mainz um die Besetzung des erzbischöflichen Stuhles, England, Frankreich usw.

Auch Matthias' nächste Erwähnung enthält über seine Person sehr wenig, obwohl sie der Sache nach wichtig ist. Während der Erzählung der Ereignisse im Jahr 1462 schreibt Pius, daß ein Gesandter des Ungarnkönigs ihn aufgesucht hat, *maiestate corporis et morum elegantia fidem exigens* (524,29-30), und ihm mitteilte, daß der Türke dem ungarischen König Frieden für die Walachei und Bosnien angeboten hatte. In seiner bedrängten Lage wende sich nun der letztere an den



Papst, betonte der Gesandte. Dann erfahren wir, daß der heilige Vater sich zur Aufstellung einer Reitertruppe von tausend Mann verpflichtet hat, deren Kosten dann vom Erzbischof von Gran bevorschußt worden sind, ferner daß Venedig 20 000 Dukate Matthias gesandt hat (525,4-11).

Auch die darauffolgenden Notizen der *Commentarii* über Matthias sind recht einsilbig. In der Reihe der Ereignisse des Jahres 1463 wird erzählt, daß während der häufigen Scharmützel zwischen Türken und Ungarn meistens die letzteren unterlagen; daß die Walachei von den Türken besetzt, Siebenbürgen überfallen und geplündert wurde, und daß der Feind die Savagegend verheerte und Dalmatien behelligte, aber eine entscheidende Schlacht mit Matthias nicht riskiert hat (572,6-12).

Später finden wir eine kurze Notiz über die Gefangennahme des Vlad Drakul durch Matthias, der entsetzlichen Grausamkeit des Walachen werden demgegenüber rund fünfzig Zeilen gewidmet (681,8-682,32). Der Ungarnkönig kommt wieder in Zusammenhang mit den Gesandten Stephans, König von Bosnien zur Sprache, deren Anliegen war, unter anderem, vom Heiligen Stuhl eine königliche Krone für den Herrscher zu verlangen. Der Papst lehnte die Erfüllung der Bitte ab: da Stephan Vasall des ungarischen Königs ist, hat dieser das Recht, ihm Krone zu geben; er soll also die Sache von Matthias' Entscheidung anhängig machen. *Stephanus, si sapiat, Matthiam Hungarie regem omnibus sibi studiis conciliabit* (685,27-28) – schließt Pius seine Antwort.

Dann lesen wir über die Gesandtschaft des Bischofs Albert Vetési und Stephans, Grafen von Zengg, die im Namen des Matthias wieder um Hilfe baten (712,37-713,10). Später, nach der Beschreibung der Niederlage von Bosnien, gibt ein einziger Satz vom Matthias' Sieg über eine kleinere türkische Truppe Nachricht: *hoc tantum solamen post amissum Bosne regnum Hungaris datum* (715,15-16) – beendet der Verfasser das XI. Buch der *Commentarii*.

Im letzten Buch kommt es dann dazu, daß der Papst, seiner Gewohnheit gemäß, eine Übersicht über die Geschichte der Magyaren gibt; den Anlaß dazu bot die Nachricht, die Pius über die Aussöhnung von Friedrich III. und Matthias erhielt: *Christianis rebus salutare factum, Hungaris adversus Turcos audacius pugnaturis nihil a tergo timentibus* (741,29-30). Im Laufe der ungarischen Geschichte kann er dann das Schicksal des Hunyadi-Sohnes erzählen: den Sieg von Belgrad, den Tod des Vaters, den Mord an den Grafen von Cilli, Matthias' Gefangenschaft, den Tod des Königs Ladislaus, Matthias' Freilassung und seine Wahl zum König. Über das letzte Ereignis schreibt Pius bündig und mit manchem Sarkasmus: *eo* (nämlich nach Stadt Pest) *Michael Silagi... cum quattuor-*

*decim milibus equitum se confert Matthiamque ... regem proclamat. Consentiant omnes, cum libera non esset inter armatos contradicendi facultas: arma regem vel captivum faciunt* (747,22-26). Der ständigen Bedrängung der Türken konnte Matthias schwerlich widerstehen – führt Pius fort –, weil er mit der Heiligen Krone nicht gekrönt war; so haben viele seine Regierung als illegitim betrachtet; es gab sogar Auführer, die die Ansprüche Friedrichs unterstützten. Bald würden sie aber – fügt er hinzu – dem jungen König treu, da der Kaiser seine Versprechungen nicht erfüllt hatte. Der Papst bedauerte ihren Zwist vorwiegend deswegen, weil dadurch Ungarns Widerstandskraft untergraben wurde. Deshalb hatte er seinen Legaten mehrmals die Anweisung gegeben, den Weg zur Aussöhnung der zwei Herrscher zu ebnen. Seine Bemühungen erwiesen sich endlich erfolgreich: ein Abkommen wurde getroffen. Nach der Aufzählung der Artikel des Friedensvertrags legt er auch das Hin und Her, das die Rückgabe der Krone begleitete, ausführlich dar (748,9–749,9).

Es gibt nur noch zwei Stellen in den Commentarii, die sich auf die Ungarn beziehen. Die eine ist in jener Rede, die in Rom vor den burgundischen Boten gehalten wurde; darin findet sich der Hinweis auf diesen Frieden und seine segensbringende Folgen: *Matthias Hungarie rex coronam et pacem in regno consecutus, quas volet, armare copias poterit, et hic nobilissimus princeps* (das einzige Epitheton, das Pius ihm gibt!) *cum lectissima militum manu ad hoc bellum venturum se pollicetur* (757,30-32). Auch die andere ist in einer Rede. Diese hat der Papst vor der florentinischen Gesandtschaft gehalten. Die Florentiner haben nämlich ihrer Furcht Ausdruck gegeben, daß Venedig nach dem Sieg des geplanten Kreuzzugs in der Position des Siegers Alleinherrscher sowohl in der Ägeis, als auch auf dem Balkan und in Italien werde. Pius hat ihre Vorbehalte, unter anderem, folgenderweise zu zerstreuen versucht: *Bulgaria... et Rascia... et Servia et Bosna et... Valachia... ad Hugaros pervenient, quorum aliquando fuere possessio. Nemo victis eliminatisque Turcis plus locupletabitur quam Hungarus; multo hic potentior erit, quam Venetus. Ditatus atque auctus Dalmatiam a Venetis repetet. Negabitur. Bellum deinde inter eos orietur, quod Italiam a Venetorum tyrannide longo tempore liberabit. Interea alie atque alie spes emergent. Nunc inter Hugaros ac Venetos adversus communem hostem... societas est et de lite Dalmatica silentium; que Turcorum metu depulso e vestigio suscitabitur* (763,18-29). – Im Gegenfall aber – führte er fort – *cito et Hungari cedent et Veneti, nec mora fiet, quin nostra quoque libertas pereat* (763,33-34).

Zwar war ich bestrebt, die auf Matthias und Ungarn bezüglichen Angaben der Commentarii in vollem Umfang darzulegen, bleibt doch das

daraus gewonnene Bild ziemlich einfach und dürftig. Matthias und sein Land werden in so vielen Kapiteln genannt, wie Ludwig XI. allein, doch wenn wir die Bilder miteinander vergleichen, die die Memoiren des Papstes von der Person, den Taten und der Politik dieser zwei Herrscher geben, erweist sich das Porträt des Franzosen viel plastischer, farbiger und detaillierter, als das andere. Ein Vergleich mit dem des Philipps des Guten würde einen noch krasserem Unterschied zeigen. Der Grund dafür kann die Tatsache sein, daß Matthias der jüngste von den drei Herrschern war: Im Jahre 1458, am Beginn des Pontifikats des Pius, war er nur fünfzehn, Ludwig aber fünfunddreißig und Philipp schon zweiundsechzig Jahre alt; Matthias hatte noch keine Zeit, seine Größe zu beweisen. Ich halte aber nicht für ausgeschlossen, daß Pius sich für die westliche Politik viel mehr interessierte als für Ungarn und seinen König. Wie gesagt: die Commentarii wollen zwar den Schein erwecken, daß die größte Sorge des Papstes die endgültige Lösung der Türkenfrage sei; in Wirklichkeit aber stellt es sich heraus, daß es die Westpolitik war, was seine Aufmerksamkeit am kräftigsten fesselte, und in diesem Zusammenhang lag das Land des Ungarnkönigs weit am Rande.

Doch das Bild wäre nicht vollständig, wenn wir uns auf das abgeschlossene und fertig herausgegebene Werk, das heißt: die zwölf Bücher der Commentarii beschränkten. Pius hat nämlich gleich nach dessen Abschluß ein neues Werk begonnen, um auch die Geschichte seines Kreuzzuges zu schreiben (793,9-10). Das wenige, was davon fertig wurde, enthält eine Angabe über Matthias, die zu beweisen scheint, daß Pius' Interesse für den jungen ungarischen König allmählich zugenommen hat.

Zu Weihnachten 1463 erhielt Matthias vom Papst eine Auszeichnung, es wurde ihm das geweihte Schwert verliehen. Den Boten, der das Schwert ihm übergab, hat er gefragt, ob Pius selbst ins Feld ziehen werde. Die Antwort war: *Procul dubio...; solus Deus iter eius impedire potest*. Darauf wandte sich der König, mit Tränen in den Augen, zu seinen Hofleuten: *Ego domi manebo adolescens valensque viribus, et senex atque invalidus pontifex in bellum proficiscetur? Absit hec ignavia! Hic mihi gladius inter hostes aperiet iter*. Und der Papst fügt noch hinzu: *atque alia pleraque magnifice locutus est* (795,20-28).

Das war der erste, und leider der einzige Fall, daß Pius die Person des Ungarnkönigs dem Leser näher brachte, ihn in eine Szene versetzte und sprechen ließ – kurz: daß er hier mit Matthias so verfahren hat, wie öfters, wenn er als Schriftsteller eine für ihn wichtige Person oder eine Denkwürdigkeit auf den Blättern der Commentarii verewigen wollte.





## Les portraits de Jean et Mathias Hunyadi dans un château en Blésois

La gloire de la famille Hunyadi a été consacrée par la victoire de la forteresse de Belgrade sur les Turcs en 1456. Jean Hunyadi, gouverneur de Hongrie pendant la minorité du roi Ladislas V et héros de ce siège mourut peu après la défaite turque. En 1458, le fils cadet de Hunyadi, Mathias fut élu roi de Hongrie. Ce compte-rendu se propose de mettre l'accent sur la réputation dont les deux Hunyadi ont joui en France au XVII<sup>e</sup> siècle.

Le château de Beauregard situé dans le département du Loire et Cher, à six kilomètres de Blois, possède une galerie de portraits d'hommes illustres exécutée dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> L'idée de constituer une telle collection revient à Paul Ardier l'aîné, propriétaire du château et du domaine dès 1617. Ayant vécu à la cour de trois monarques français successifs, Paul Ardier occupa le poste de trésorier de l'épargne et fut membre du conseil d'État ainsi que du conseil intime. Il accompagna Henri III en Pologne, lorsque ce dernier fut élu roi de ce pays et de retour en France se vit confier le trésor royal après qu'Henri ait appris la mort de son frère.<sup>2</sup>

Il ne fait aucun doute que Paul Ardier devait être un homme d'une grande culture : le livre des éloges conservé au château et dans lequel ont été retranscrits, à partir d'œuvres historiques des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les hauts faits des héros représentés dans la galerie en porte d'ailleurs témoignage.

Le séjour en Pologne est, sans aucun doute, à l'origine du profond intérêt de Paul Ardier pour tout ce qui touche à l'Europe centrale et

<sup>1</sup> Dino TALLEYRAND, *Notice historique sur le château de Beauregard*, Paris, 1841 ; Fernand BOURNON, *Blois, Chambord et les châteaux du Blésois...*, Paris, 1930, p. 130.

<sup>2</sup> Edmond BONNAFFÉ, *Dictionnaire des amateurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1884, pp. 7–8 ; Ambroise TARDIEU, *Dictionnaire iconographique de l'ancienne Auvergne...*, Clermont-Ferrand, 1904, p. 18 ; *Dictionnaire de biographie française*, III, Paris, 1939, p. 449.

orientale. Hormis Jean et Mathias Hunyadi, on peut également admirer dans cette galerie le cardinal Martinusius, Nicolas Zrínyi, héros de Szigetvár, Étienne Báthory, prince de Transylvanie et roi de Pologne, enfin Gabriel Bethlen, prince de Transylvanie. La Pologne entretenait des rapports réguliers aussi bien sur le plan politique qu'amical avec la Transylvanie ; par ailleurs elle se trouvait menacée par les Turcs et les Tartares dans sa partie orientale. Ces deux faits expliquent la présence de personnalités hongroises dans les portraits de la galerie.

Cette galerie est divisée en sections correspondant au règne de chaque roi de France.<sup>3</sup> Jean et Mathias Hunyadi apparaissent sous le règne de Charles VII (1422–1461).

Le roi Mathias Corvin est peint d'après une gravure de l'œuvre « Centi capitani illustri... », parue à Rome en 1596. On y voit le roi de profil, portant une couronne de fleurs dans les cheveux. Le portrait modèle d'Andrea Mantegna, portrait d'ailleurs disparu, a été copié par Rubens.<sup>4</sup> Le texte des éloges du roi est également tiré de ce même livre.

En ce qui concerne le second portrait, Ardier a choisi un modèle iconographique plus intéressant et plus rare. Jean Hunyadi est représenté en robe de brocart et sans moustache. Les deux gravures en bois, illustrations dans la *Chronica Hungarorum* de Jean Thuróczi étaient sûrement inconnues de Paul Ardier.<sup>5</sup> Son modèle était le portrait datant du XVI<sup>e</sup> siècle, conservé dans les collections de la famille impériale, à Vienne, et faisant partie d'une série de portraits historiques éparpillée au cours des siècles.<sup>6</sup> La différence entre le tableau de Vienne et celui de Beaugard est évidente. A Beaugard il s'agit d'un buste, et le visage est plus rude. A Vienne une plus grande partie du corps est représentée et l'on voit les mains. Autre différence : à Vienne, l'inscription mentionne

<sup>3</sup> Henri BUCHOT, *Les portraits aux crayons des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles conservés à la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1884, pp. 350–361.

<sup>4</sup> Jolán BALOGH, *Mátyás király arcképei* (Les portraits du roi Mathias), in *Mátyás király-Emlékkönyv* (Recueil de mélanges du roi Mathias), Budapest, 1940, I, pp. 514, 516.

<sup>5</sup> Ilona HUBAY, *Die illustrierte Ungarnchronik des Johannes Thurócz*, in *Gutenberg-Jahrbuch*, Mainz, 1962, pp. 390–399. Hunyadi est représenté dans les deux chroniques en cuirasse, dans l'édition de Brno à cheveux flottants et avec un grand moustache.

<sup>6</sup> Heinz GÜNTHER, *Das Porträtbuch des Hieronymus Beck von Leopoldsdorf*, in *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen in Wien*, 71(1975), Sonderheft Nr. 244, pp. 232–233, 250, 262.



le père de Mathias, à Beauregard elle fait référence au gouverneur de Hongrie, preuve que Paul Ardier le considérait comme un homme d'État.

La peinture de Vienne fut copiée dans le *Porträtbuch* de Hieronymus Beck et est conservée de nos jours au Kunsthistorisches Museum. Comme le chemin de retour de Henri III passait par Vienne,<sup>7</sup> il est vraisemblable qu'Ardier ait conservé certaines esquisses de la peinture ou que quelque personnage de la suite du roi ait emporté avec lui une ébauche du tableau, ébauche ensuite prêtée à Paul Ardier.

Nous pouvons noter, en conclusion, que Paul Ardier a très tôt reconnu l'importance de la politique des pays de l'Europe centrale et orientale et cette importance se manifeste dans la galerie relatant les événements et présentant les personnages importants de cette période mouvementée.

<sup>7</sup> *Nouvelle bibliographie générale...*, XXIV, Paris, 1858, p. 83.



---

## Les Hunyadi, vus par les historiens français du quinzième siècle

« Les hommes du quatorzième et du quinzième siècles ont beaucoup écrit » – fait remarquer le spécialiste de l'histoire de France du Haut-moyen Âge.<sup>1</sup> On assiste, en effet, à une multiplication de sources écrites dans tous les domaines ; et la littérature historiographique enregistre un essor encore plus spectaculaire, surtout au cours du quinzième siècle.<sup>2</sup> Cela signifie, sans aucun doute, une augmentation de quantité évidente, accompagnée d'un enrichissement et d'une variété remarquables de l'historiographie.

Multiplés sont les raisons de cette mutation dont nous allons examiner maintenant les retombées concernant « les affaires de Hongrie » et plus particulièrement celles qui nous aideront à suivre la formation de l'image des Hunyadi, telle qu'elle apparaît dans les différents récits des chroniqueurs français de l'époque. De toute évidence, ce processus est inséparable des circonstances historiques françaises et européennes, de la prise de position politique et/ou sentimentale des auteurs de même que des traditions de l'historiographie française.<sup>3</sup> Cette littérature historiographique, qui avait suivi de près l'essor de la monarchie Capétienne

<sup>1</sup> J. FAVIER, *La guerre de Cent ans*, Paris, 1980, pp. 615–627.

<sup>2</sup> Sur le développement de l'historiographie du Moyen âge : B. GUENEE, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980 ; G. BOURDE, H. MARTIN, *Les écoles historiques*, Paris, 1983, pp. 33–55 (« Points – Histoire » H67) ; J. EHRARD, G. PALMADE, *L'Histoire*, Paris, 1965, pp. 9–22 (« Collection U ») ; R. LANDFENSTER, *Historia Magistra Vitæ. Untersuchungen zur humanistischen Geschichtstheorie des 14 bis 16 Jahrhunderts*, Genève, 1972 ; D. KELLEY, *Foundation of Modern Scholarship, Language, Law and History in the French Renaissance*, New York, 1970 ; *La storiografia Altomedievale, 10–16 aprile 1969* (Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, XVII), I–II, Spoleto, 1970 ; *La littérature historiographique des origines à 1500*, dir. H. U. GUMBRECHT, U. LINKHEER, P.-M. SPANBERG, in *Grundriss der Romanischen Literaturen des Mittelalters*, XI/1–3, Heidelberg, 1986–1988.

<sup>3</sup> EHRARD, PALMADE, *op. cit.*, pp. 9–13 ; BOURDE, MARTIN, *op. cit.*, pp. 11–31 ; *Grundriss...* XI/3, pp. 819–833, 835–868, 951–1023, 1025–1063.



d'une part, et les entreprises qui menaient les Croisés français « en Voyage d'Outre-mer » de l'autre (c'est-à-dire vers Jérusalem), élabore un thème complémentaire au seuil du quatorzième siècle ; il est dicté par les circonstances historiques et renforcé par le développement de la guerre de Cent-ans. La guerre et les mœurs chevaleresques rattachées à la guerre dominent la littérature, et surtout la littérature historiographique de cette période.<sup>4</sup>

Mais, au fur et à mesure de la multiplication des signes souvent inquiétants de la mutation profonde de la société occidentale du quatorzième et du quinzième siècles, la littérature historiographique devient, en quelque sorte, le miroir de l'angoisse collective de la Chrétienté occidentale.<sup>5</sup> Multiples sont les causes de cette angoisse, parmi lesquelles figurent la destruction et la désolation provoquées par les guerres en général (et par la guerre de Cent-ans en particulier), « la division de la Chrestienteté » et surtout le « grand Schisme d'Occident », l'apparition et le développement des hérésies, le déchaînement des Jacqueries et des révoltes urbaines et, pour terminer, le danger extérieur le plus évident : l'avance inquiétante des Turcs.<sup>6</sup> Qu'il suffise de le rappeler ici : certains composants de cette angoisse – d'une manière ou

<sup>4</sup> Voir surtout la *Chronique de Jean le BEL*, éd. J. VIARD, E. DEPRES, I-II, Paris, 1904-1905 (Société de l'Histoire de France) ; *Le livre du chevalier de la TOUR LANDRY*, éd. A. de MONTAIGLON, Paris, 1854 ; *Le Prince Noir. Poème du héraut CHANDOS*, éd. F. MICHEL, London-Paris, 1883 ; *Le livre des fais et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, éd. S. SOLENTE, I-II, Paris, 1936-1941 (Société de l'Histoire de France), et surtout les *Chroniques de FROISSART*, éd. S. LUCE, G. RAYMOND, L. MIROT, A. MIROT, I-XV, Paris, 1869-1975 (Société de l'Histoire de France).

<sup>5</sup> Sur ce processus voir E. PERROY, *Le Moyen Age. L'Expansion de l'Orient et la naissance de la civilisation occidentale*, avec la collaboration de J. AUBOYER, C. CAHEN, G. DUBY, M. MOLLAT, *Histoire Générale des Civilisations*, dir. par M. CROUZET, III, PUF, Paris, 1957, pp. 403-580 ; J. HEERS, *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Aspects économiques et sociaux*, in « Nouvelle Clio » N° 23, PUF, 1970 ; B. GUENEE, *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les Etats*, in « Nouvelle Clio » N° 22, PUF, 1981 ; Ph. WOLFF, *Automne du Moyen âge ou printemps des temps nouveaux ? L'Economie européenne au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1986 ; F. RAPP, *L'Eglise et la vie religieuse à la fin du Moyen âge*, in « Nouvelle Clio » N° 25, PUF, 1981 ; J. LE GOFF, *La civilisation de l'Occident médiéval*, in *Les Grandes Civilisations*, Paris, 1984, pp. 127-130 ; J. DELUMEAU, *La civilisation de la Renaissance*, in *Les Grandes Civilisations*, Paris, 1984, pp. 7-80, 149-303 ; J. FAVIER, *Le temps des principautés*, in *Histoire de la France*, dir. par J. FAVIER, II, Paris, 1984, pp. 259-403.

<sup>6</sup> PERROY, *op. cit.*, pp. 418-426, 433-444, 458-533 ; J. DELUMEAU, *La Peur en Occident médiéval (XIV-XVIII siècles)*, Paris, 1978, pp. 259-260. Sur le développement inégal des régions principales du continent, J. SZÜCS, *Les Trois Europes*, Paris, 1986.

d'une autre – semblent être de plus en plus liés à la région Centre-Est européenne en général, et à la Hongrie en particulier. D'une part, l'Europe Centrale apparaît donc comme une région de la Chrétienté particulièrement menacée<sup>7</sup> mais, de l'autre part – surtout depuis le rétablissement de l'unité de l'église à Constance par l'intermédiaire de Sigismond<sup>8</sup>. – elle représente également un appui indispensable de la contre-offensive chrétienne tant espérée.<sup>9</sup> Les phénomènes que nous venons de mentionner ne tardèrent pas à attirer l'attention des historio-

<sup>7</sup> T. KLANICZAY, *A kereszteshad eszméje és a Mátyás-mítosz* (L'Ideé de la Croisade et le mythe de Mathias), Budapest, 1975 (Irodalomtörténeti Füzetek).

<sup>8</sup> Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie (31. 03. 1387–09. 12. 1437), roi des Romains (21. 07. 1411), roi de Bohême (23. 08. 1436), roi d'Italie (28. 11. 1431), couronné Empereur à Rome (21. 05. 1433) y joua un rôle particulièrement important. Sur son activité liée au concile de Constance E. MÁLYUSZ, *A konstanzi zsinat és a magyar főkegyúri jog*, Budapest, 1958 (Értekezések a Történeti Tudományok Köréből), paru en allemand sous le titre *Das Konstanzer Konzil und das Königliche Patronatsrecht in Ungarn*, Budapest, 1959 (Studia Historica Academiae Scientiarum Hungaricae 18). La meilleure monographie sur Sigismond : E. MÁLYUSZ, *Zsigmond király uralma Magyarországon*, Budapest, 1984 ; paru en allemand, *Kaiser Sigismund in Ungarn (1387-1437)*, Budapest, 1990. Sur l'activité diplomatique de Sigismond, S. CSERNUS, *A nemzetközi kapcsolatok rendszerének átalakulása Nyugat-Európában a XV. sz. elején* (Quelques aspects de la transformation des relations internationales en Occident au début du XV<sup>e</sup> siècle), Szeged, 1983, pp. 11–23 (Acta Univ. Szegediensis de A. József Nominatae, Acta Historica LXXVI), et S. CSERNUS, *Quelques aspects européens du conflit armagnac-bourguignon : Sigismond et la France des partis*, Edition du CTHS, Paris, 1990 (« Actes du 114<sup>e</sup> Congrès National des Sociétés Savantes, Paris, 1989 »).

<sup>9</sup> Histoire de la Hongrie des origines à nos jours, dir. par E. PAMLÉNYI, Roanne, 1974, pp. 95–136 ; *Histoire de Pologne*, dir. par S. KIENIEWICZ, Warszawa, 1971, pp. 137–181 ; M. MALOWIST, *Problems of the Growth of the National Economy of Central-Eastern Europe in the Late Middle Ages*, Roma, 1974, pp. 319–357 (The Journal of European Economic History, 3. 2) ; S. CSERNUS, *Perspectives politiques et tentatives de regroupement territorial au début du XV<sup>e</sup> siècle : quelques aspects internationaux*, « Le Pays de l'Entre-Deux au Moyen âge, Actes du 113<sup>e</sup> Congrès National des Sociétés Savantes, Strasbourg, 1988 », Edition du CTHS, Paris, 1990, pp. 155–168 ; sur les tentatives de contre-offensive voir Y. LACAZE, *Politique 'méditerranéenne' et projets de croisade chez Philippe le Bon : de la chute de Byzance à la victoire chrétienne de Belgrade (mai 1453–juillet 1456)*, I–II, pp. 5–42, 81–132 (Annales de Bourgogne XLI, N<sup>o</sup> 161–162), et *Philippe le Bon et le problème Hussite : un projet de croisade bourguignon en 1428–1429*, in « Revue Historique », CCXLI(1969), pp. 69–99 ; K. M. SETTON, *The Papacy and the Levant (1204–1571)*, II, *The Fifteenth Century*, Philadelphia, 1978, pp. 1–39, 82–196 (American Phil. Society).

graphes français sur les événements survenus à la frontière Est de la Chrétienté Occidentale. Le problème turc ne fut point le seul à toucher la sensibilité de l'historien, mais du point de vue de notre analyse, il reste le facteur principal.<sup>10</sup> La nouvelle des affrontements hungaro-turcs parvint en France dès le milieu des années soixante du quatorzième siècle, tandis que la défaite de Nicopolis choquait toute la Chrétienté.<sup>11</sup>

Ainsi « préparé », le personnage de Jean de Hunyad (János Hunyadi) apparaît dans les chroniques françaises dès le milieu des années quarante du quinzième siècle. Désormais ses « faits d'armes », ses succès militaires apparaissent régulièrement dans la littérature historiographique.<sup>12</sup> Les auteurs dont nous allons étudier les chroniques pour réaliser notre

<sup>10</sup> A. ÁLDÁSY, *A XV. sz.-i nyugati elbeszélő források* (Les sources narratives occidentales au XV<sup>e</sup> siècle), Budapest, 1928 ; A. GÁBRIEL, *Les rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen âge*, Pécs, 1944, et D. KOSÁRY, *Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és irodalmába* (Sources et littérature historiographique de l'histoire de Hongrie), I, Budapest, 1951, pp. 109–112, attirent l'attention aux sources occidentales, surtout françaises, de l'histoire de Hongrie. Pour notre période, résumé complémentaire S. CSERNUS, *Mutation de l'historiographie française et élargissement de son horizon : les « affaires de Hongrie »*, Szeged, 1988, pp. 3–16 (Acta Univ. Szegediensis de A. József Nominatæ, Acta Historica LXXXVII).

<sup>11</sup> La bataille a eu lieu le 28 septembre, 1396. (20 mille morts chrétiens, 10 mille prisonniers dont 3000 tués immédiatement...). Sur la participation franco-bourguignonne et sur l'influence de la défaite et de la captivité des seigneurs français, J. CALMETTE, *Les Grands Ducs de Bourgogne*, Paris, 1975, pp. 103–105 ; POCKET DU HAUT, P. JUSSE, *Jean Sans Peur, son but et sa méthode*, 1942 (Annales de Bourgogne), et *Le retour de Nicopolis et la rançon de Jean Sans Peur*, 1937 (Annales de Bourgogne IX) ; voir également le témoignage de J. le M. BOUCICAUT, *Le livre des faits*, éd. par MICHAUD, POUJOLAT, *Nouvelle Collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, Première série, II, Paris, 1836, pp. 235–246, et les documents concernant la défaite, *Mélanges historiques. Choix de documents inédits sur l'histoire de France*, Paris, 1890, pp. 158–170 (Collection de Documents Inédits sur l'Histoire de France III).

<sup>12</sup> Ch-L. CHASSIN, *La Hongrie. Son génie et sa mission. Etude historique suivie de Jean de Hunyad, récit du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1856, pp. 222–473, pièces justificatives : pp. 475–490. C'est l'étude la plus détaillée sur la vie politique de Hunyadi en français ; – elle est basée principalement sur l'œuvre de J. TELEKI, *A Hunyadiak kora Magyarországon* (L'ère des Hunyadi en Hongrie), I–VI, Pest, 1852, Chassin ignore totalement les sources françaises concernant les Hunyadi, à consulter S. CSERNUS, *A « Fehér Lovag ». A Hunyadi-mítosz kérdéséhez a XV. századi francia történeti irodalomban* (Le « Chevalier Blanc ». Contribution au mythe de Hunyadi, basé sur la littérature historiographique française du XV<sup>e</sup> siècle), Szeged, 1989, pp. 81–97, et CSERNUS, *Mutation...*, pp. 8–10.



objectif sont les suivants : Jean (Jehan) de Wavrin,<sup>13</sup> Mathieu d'Escouchy (De Coucy),<sup>14</sup> Jean Chartier,<sup>15</sup> Jacques du Clercq,<sup>16</sup> Gilles le Bouvier, dit le Héraut de Berry,<sup>17</sup> Georges Chastellain,<sup>18</sup> Olivier de la Marche,<sup>19</sup> Jean Molinet,<sup>20</sup> Thomas Basin,<sup>21</sup> et Philippe de Commynes.<sup>22</sup> Dans les chroni-

<sup>13</sup> *Recueil des Chroniques et anciennes istoires de la Grant Bretagne a present nommee Engleterre par Jehan de WAVRIN, seigneur de Forestel*, publ. par W. HARDY, I–VII, London, 1864–1891 (Rerum Britannicarum Medii Ævi Scriptores, Rolls Series) ; Melle DUPONT, *Anciennes chroniques d'Engleterre par Jean de WAVRIN. Choix de chapitres inédite*, I–III, Paris, 1858–1863 ; et N. IORGA, *La campagne des croisés sur le Danube, 1445 (Extrait des Anciennes Chroniques d'Angleterre)*, Paris, 1927.

<sup>14</sup> *Les chroniques du roi Charles VII par Gilles LE BOUVIER dit le Héraut de Berry*, éd. par H. COURTEAULT, I. CELIER, Paris, 1979. Héraut, voyageur et diplomate, G. Le Bouvier nous laisse d'autres ouvrages précieux, comme le *Recouvrement de Normandie*, ed. by L. STEVENSON, du *Narratives of the expulsion of the English from Normandy*, London, 1863, pp. 239–376 (Rerum Britannicarum Medii Ævi Scriptores), ou *Le livre de la description des pays de Gilles LE BOUVIER, dit Berry*, par E.-T. HAMY, Paris, 1908 (Recueil de Voyage et de Documents pour servir à l'Histoire de la Géographie).

<sup>15</sup> *Chronique de Mathieu d'ESCOUCHY*, éd. par G. DU FRESNE DE BEAUCOURT, I–III, Paris, 1863–1864.

<sup>16</sup> *Chronique de Charles VII, Roi de France*, éd. par VALLET DE VIRVILLE, I–III, Paris, 1858 (Bibliothèque Elzévirienne), il existe une chronique latine attribuée à Jean CHARTIER, qui concerne la même période : *Chronique latine (de Charles VII) 1422–1450*, éd. par Ch. SAMARAN, Paris, 1928, pp. 5–111 (Bibliothèque du XV<sup>e</sup> siècle). Jean est un des trois frères Chartier, qui ont joué des rôles importants dans le Royaume de France à l'époque : Guillaume Chartier fut évêque de Paris, Alain Chartier, poète, diplomate, « orateur » officiel de Charles VII, fut en mission – entre autres – à la cour de Sigismond, à Buda. P. CHAMPION, *Histoire poétique du quinzième siècle*, Paris, 1923, I, pp. 1–166.

<sup>17</sup> *Mémoires de Jacques DU CLERCQ (1448–1467)*, éd. par B. de REIFFENBERG, I–IV, Bruxelles, 1923.

<sup>18</sup> *Œuvres*, éd. par KERVYN DE LETTENHOVE, I–VIII, Bruxelles, 1863–1866 (*Chronique*, I–V).

<sup>19</sup> *Les Mémoires de Messire Olivier de LA MARCHIE, augmentes d'un estat particulier de la maison du duc Charles le Hardy, compose du mesme auteur, l'an 1474*, in MICHAUD, POUJOLAT, *op. cit.* ; et dans *Mémoires*, éd. par BEAUNE–D'ARBAUMONT, I–IV, Paris, 1883–1888.

<sup>20</sup> *Chronique de Jean MOLINET*, publ. par G. DOUTREPONT, O. JODOGNE, I–III, Bruxelles, 1935–1937 (Collection des Anciens Auteurs Belges).

<sup>21</sup> *Histoire de Charles VII*, éd. et trad. par Ch. SAMARAN, Paris, 1933 (Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen âge N° 15) ; et *Histoire de Louis XI*, éd. et trad. par Ch. SAMARAN, Paris, 1963 (Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen âge N° 26).

ques des seigneurs, même si les Hunyadi étaient proches de la problématique de la menace turque, nous n'avons trouvé de trace d'aucun d'entre eux.<sup>23</sup>

Au sujet de nos sources, il nous reste encore un phénomène important à signaler : c'est une période particulière de l'historiographie française, où les historiens vivaient « dans la dépendance des princes », et ce statut ne tardait pas d'influencer leurs vues.<sup>24</sup> C'est surtout la division du royaume de France et l'épanouissement de la puissance bourguignonne qui se fait sentir clairement dans l'histoire écrite. Nous assistons souvent à une perception et à une adaptation différentes des mêmes réalités, à une différence de style et souvent à la présentation très partisane des faits. C'est une littérature historique politisée et politisante, et ce phénomène exerce une certaine influence également sur notre sujet.<sup>25</sup>

En même temps, il faut le dire, il y a un relatif déséquilibre dans nos sources. Elles parlent toutes des membres de la famille Hunyadi ; – néanmoins, c'est le personnage de János Hunyadi, le « Chevalier Blanc », qui les domine. Ses luttes sont évoquées par tous nos chroniqueurs, et certains d'entre eux vont jusqu'à la « mythisation » du personnage de leur héros. Mathias Corvin, par contre, n'apparaît que chez Olivier de la Marche, Jean Molinet et Philippe de Commynes. Les passages que nous avons de Georges Chastellain mentionnent le cas du fils aîné de Hunyadi, mais il n'y a pas de trace du cadet. Commynes est le seul à donner l'histoire résumée de toute la famille ; – mais chez lui, l'accent est mis sur le personnage de Mathias Corvin.

Il semble que la première mention des luttes anti-ottomanes de « Johannes de Hoingnacq », nous la devons à Jean de Wavrin, chroniqueur bourguignon.<sup>26</sup> Il s'agit de la description d'une campagne navale que les

<sup>22</sup> *Mémoires*, éd. par J. CALMETTE, I–III, Paris, 1925 ; *Mémoires sur Louis XI*, éd. par J. DUFOURNET, Paris, 1979, et A. PAUPHILET, *Historiens et Chroniqueurs du Moyen âge*, Paris, 1952, pp. 949–1448.

<sup>23</sup> BOUCICAUT, *op. cit.*, dans l'édition MICHAUD, POUJOLAT, *op. cit.*, II et *Histoire de Gaston IV, comte de Foix, par Guillaume LESEUR*, éd. par H. COURTEAULT, I–II, Paris, 1893–1896.

<sup>24</sup> EHRARD, PALMADE, *op. cit.*, pp. 13–15 ; BOURDE, MARTIN, *op. cit.*, pp. 40–48 ; GUENEE, *Histoire...*, pp. 332–354 ; FAVIER, *La guerre...* ; CSERNUS, *Mutation...*, pp. 6–8 ; G. DOUTREPONT, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris, 1904, pp. 413–455.

<sup>25</sup> *Grundriss...*, XI/3, pp. 819–833 ; *Histoire générale de la Presse Française*, dir. par C. BELLANGER, J. GODECHOT, P. GUIRAL, F. TERROU, I, pp. 27–32 ; BOURDE, MARTIN, *op. cit.*, pp. 40–46.

Bourguignons avaient entreprise dans la région du Bas-Danube, en 1444-1445.<sup>27</sup> Le capitaine de la flotte, nommé par Philippe le Bon, était Waleran de Wavrin, le cousin de notre chroniqueur. Jean de Wavrin rédigea l'histoire de la campagne des croisés le lendemain du retour de son cousin, au printemps 1446 : c'est un chapitre passionnant, mais quelque peu étranger dans une « istoire de la Grant Bretagne ». Cependant, il reste un des récits les plus originaux du chroniqueur.<sup>28</sup>

Dans ce récit, nous avons d'abord une « initiation » à l'histoire de la région, une description assez détaillée de l'itinéraire, des négociations et des autres événements concernant la croisade en question.<sup>29</sup> Wavrin parle de Hunyadi dès le début de son récit ; pour lui, « Johannes de Hoingnacq » est un « grand seigneur Hongrois », « capitaine des Vallaques » et – précise-t-il – « sestendoit sa seigneurie entre Hongrie et la Valaquie, à scavoire en Transilvane ».<sup>30</sup>

Ensuite, le chroniqueur prête une attention particulière au personnage de Hunyadi jusqu'à « son éléction de vayeводе du pays de Hongrie, quy estoit autant à dire, en nostre langage à exposer, comme capitaine souverain ou general ».<sup>31</sup>

Par contre, dès l'apparition du roi « Lancelot de Poullane » (Wladislas I<sup>er</sup>) et du légat du pape, « le cardinal Saint Angele » (G. Cesarini)

<sup>26</sup> Sur Wavrin voir HARDY, *op. cit.*, Introduction, I, pp. X-CCXVII ; DUPONT, *op. cit.*, pp. XIII-XLVIII ; DOUTREPONT, *op. cit.*, pp. 450-455 ; L. KROPI, *Johan de Wawrin krónikájából. Néhány adat Hunyadi János török hadjáratainak történetéhez* (De la chronique de Johan de Wavrin. Contribution à l'histoire des campagnes de János Hunyadi, menées contre les Turcs), in « Századok », XXVIII(1894), pp. 675-696.

<sup>27</sup> N. IORGA, *Les aventures 'sarrazines' des Français de Bourgogne*, Cluj, 1927, pp. 7-56 (Mélanges d'Histoire Générale de l'Université de Cluj I) ; SETTON, *op. cit.*, II, pp. 82-108 ; C. MARINESCO, *Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et la croisade*, 1<sup>ère</sup> partie, Paris, 1951 (Actes du VI<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines, tenu à Paris en 1948).

<sup>28</sup> HARDY, *op. cit.*, VI<sup>e</sup> partie, I<sup>er</sup> livre. A l'origine, il s'agissait vraisemblablement d'un projet de chronique de la croisade de Waleran de Wawrin, que le chroniqueur a finalement abandonné au profit des « Chroniques d'Angleterre ». HARDY, *op. cit.*, pp. 116-119 ; CSERNUS, *A « Fehér Lovag » ...*, pp. 81-84.

<sup>29</sup> WAVRIN (éd. HARDY, *op. cit.*, pp. 7-11) ; SETTON, *op. cit.*, pp. 69-81 ; E. BOURASSIN, *Philippe le Bon, le Grand Lion de Flandres*, Paris, 1983, pp. 267-296 ; Zs. TEKE, *Hunyadi János és kora* (Jean de Hunyad et son temps), Budapest, 1980, pp. 110-148 (Magyar História) ; CHASSIN, *op. cit.*, pp. 277-396.

<sup>30</sup> WAVRIN, *op. cit.*, pp. 7-8.

<sup>31</sup> WAVRIN, *op. cit.*, p. 13.



l'importance du « voyevode de Hongrie » semble être éclipsée par eux dans le récit du chroniqueur.<sup>32</sup> Nous le retrouvons plus tard, à la veille de la bataille varnéenne, où il appelle les chefs de l'armée chrétienne à la prudence, et ensuite dans la mêlée : « le vaivode de Hongrye, qui depuis eut a nom le Blancq Chevallier, eut l'avant garde » sortit victorieux des premiers affrontements, et Wavrin rajoute que ce « fut a mon semblant ung beau benefice de Dieu donner tele victoire a si petit nombre de Chrestiens contre tel multitude de Turcqz... »<sup>33</sup>

Après la bataille de Varna, les bourguignons décident d'entrer « en la mer Major », de naviguer sur le Danube, et d'envoyer leur ambassadeur à la cour royale de Hongrie pour avoir des nouvelles.<sup>34</sup>

Après les accrochages qui eurent lieu entre les Turcs et les troupes bourgondo-vallaques, apparaît une nouvelle fois Hunyadi, à la tête de son « ost », et c'est avec ce récit – qu'on pourrait qualifier d'anecdotique – que Wavrin termine le livre premier du sixième volume de son « istoire » : Hunyadi – dit-il – « vint veoir le seigneur de Wavrin (qui souffrait d'une maladie pénible dans sa cabine) tout armé de plain harnas à la mode de Hongrye (...) et pour ce que son harnois estoit large par dessoubz, il ne polt entrer en la chambrette dudit Seigneur de Wavrin ; si se party tantost de la (...) disant qu'il revenroit veoir le capittaine quant il seroit desarmé. » Le passage présente Hunyadi ensuite comme « guérisseur », mais ce récit nous paraît tout aussi révélateur concernant la personnalité dominatrice de ce grand seigneur qui, après avoir examiné le malade, « lui fist dire par son truceman, quy parloit bon françois, qu'il se voulsist resconforter, car autresfois il avoit veu gens semblablement mallade qui tantost aprez revenoit en bonne santé ». Hunyadi va jusqu'à administrer des médicaments au malade, qui « non obstant qu'il se doubtabt assez que ce luy deust plus faire de mal que de bien, anchois lui accorda ; et lors le vaivode voiant que ledit capittaine ne pouvoit lever les mains, lui boutta dedans sa bouche... »<sup>35</sup>

Les citations et le résumé du récit de Wavrin nous permettent de tracer une image nuancée de Hunyadi : dans une présentation réaliste le « vaievode de Hongrye » apparaît donc comme un grand seigneur de la région, un chevalier vaillant mais aussi un chef de guerre prudent, qui,

<sup>32</sup> WAVRIN, *op. cit.*, pp. 13–54.

<sup>33</sup> WAVRIN, *op. cit.*, p. 55.

<sup>34</sup> « Messire Pietre Vasq » fut l'ambassadeur des Bourguignons, WAVRIN, *op. cit.*, pp. 61–72 ; KROPF, *op. cit.*, pp. 679–681.

<sup>35</sup> WAVRIN, *op. cit.*, pp. 109–110.

par ses qualités, excelle dans les batailles livrées aux Turcs ; en somme, c'est un défenseur engagé de son pays et de la Chrétienté, un homme de guerre qui est – en quelque sorte – « le héros de la lutte quotidienne ». Pas de trace d'idéalisation ou de « mythisation » du personnage.<sup>36</sup> En effet, ce processus sera lancé par d'autres chroniqueurs contemporains, comme Mathieu d'Escouchy, Jean Chartier et Jacques du Clercq.

Mathieu d'Escouchy (1420–1482), chroniqueur bourguignon, fut le continuateur des « Chroniques » d'Enguerrand de Monstrelet.<sup>37</sup> Il commença à rédiger sa chronique à partir de 1465, en s'appuyant sur les documents et sur ses propres notes prises préalablement.<sup>38</sup> D'Escouchy parle pour la première fois de Hunyadi à l'occasion de ses opérations militaires de 1448, en précisant la source de son récit.<sup>39</sup> Il nomme Hunyadi « Blanc de Hongrie », « *le Blanc de Hongrie, ou tout simplement, « Le Blanc »* ; – plus tard, apparaissent les variantes « Jannus, Blanc de Honguerie » et « Blanc de Hongrie, nommé Janus ». <sup>40</sup> D'Escouchy prête une attention particulière aux « faits d'armes » de Hunyadi et à l'avancement de l'armée turque entre 1448 et 1456. Il parle de la chute de Byzance et commente la victoire chrétienne de Belgrade où il souligne le rôle « d'un homme saint », « Capitianus », précisant que le succès militaire avait été obtenu par un certain « Onidianus ». <sup>41</sup> L'éventualité des rapports entre « Onidianus » et le « Blanc de Hongrie » n'est pas posée. Pourtant, l'interprétation des faits offerte par Mathieu d'Escouchy, renferme déjà les germes indispensables à la « mythisation » d'un personnage historique : « et pour vray – dit-il – le Blanc dessusdit estoit pour ce temps le plus puissant et plus renommé en armes que nulx

<sup>36</sup> CSERNUS, *A « Fehér Lovag »...*, pp. 83–84.

<sup>37</sup> MONSTRELET, lui-même continuateur de FROISSART. *Chronique de 1400 à 1444*, avec notice sur E. DE MONSTRELET, éd. par J. A. C. BUCHON, I–IV, Paris, 1848, (Choix de Chroniques et Mémoires sur l'Histoire de France).

<sup>38</sup> Sur Mathieu d'ESCOUCHY voir FRESNE DE BEAUCOURT, Introduction pp. I–XLII ; DOUTREPONT, op. cit., p. 438.

<sup>39</sup> D'ESCOUCHY, op. cit., I, pp. 139–143 ; III, *Pièces justificatives* N° X, pp. 341–346 ; H. MARCZALI, *Közlemények a párizsi nemzeti könyvtárból* (Rapports sur les documents de la Bibliothèque Nationale de Paris), in *Magyar Történelmi Tár* XXIII(1877), pp. 83–122, doc. N° 1 : 1448. (A rigómezei csata leírása – la description de la bataille de Cossova), sous le titre « Lettre escripte en Constantinoble le VII de décembre 1448 ».

<sup>40</sup> D'ESCOUCHY, op. cit., I, pp. 121–124, 139–143, II, pp. 50–51.

<sup>41</sup> D'ESCOUCHY, op. cit., II, pp. 324–328 ; CSERNUS, *A « Fehér Lovag »...*, pp. 85–86.

aultres chiefs de guerre marchissans aux seigneuries des Turcs et ne aultres mescreans ».<sup>42</sup>

Le même processus sera poursuivi dans l'œuvre de Jean Chartier, « historiographe en titre du Royaume » depuis 1437, continuateur des célèbres « Grandes Chroniques de France » de Saint-Denis.<sup>43</sup> Chez Chartier, le péril turc apparaît pour la première fois en 1451 ; il parle ensuite de la prise de Constantinople, pour continuer enfin avec les entreprises militaires de Hunyadi.<sup>44</sup> Il raconte une série de batailles, dans lesquelles un certain « chevalier blanc, mareschal de Hongrie, lequel n'estoit pas noble, car il estoit 'mareschal' de son mestier auparavant (...) se mist sur les rangs pour combattre les Turcs. »<sup>45</sup> Ces récits semblent être basés sur les renseignements principalement oraux, fournis – selon toute vraisemblance – par les rescapés du siège de Constantinople qui avaient envahi les cours royales et princières de l'Occident en 1453.<sup>46</sup> La victoire chrétienne de Belgrade (Nanderalba, Nándorfehervár) lui avait été annoncée également par des témoins oculaires, selon lesquels la Chrétienté devait ce succès au « frère Jean Capestram » et « au conseil d'un puissant, sage et grand chevalier, appelé Messire Guillaume (*sic*!) Blanc ». <sup>47</sup> Dans le récit de Chartier, d'autres succès militaires suivirent la victoire de Belgrade, remportés par le chevalier Blanc. Jean Chartier est d'ailleurs le seul – et, après lui, Jacques du Clercq – à annoncer la mort du fameux chevalier Blanc qui, selon lui, « fut navré (...) d'une lance très grièvement en la dernière bataille et (...) alla de vie à trespas. Dieu luy face mercy à l'âme » – notre chroniqueur termine ainsi l'histoire du chevalier Blanc.<sup>48</sup> Dans ce contexte, la mort de son héros fut comparable à sa vie tout aussi glorieuse ; son adversaire, le « Grand Turc », grièvement blessé, avait subi des pertes immenses ; par conséquent, cette présenta-

<sup>42</sup> D'ESCOUCHY, *op. cit.*, p. 143.

<sup>43</sup> EHRARD, PALMADE, *op. cit.*, pp. 11–12 ; BOURDE, MARTIN, *op. cit.*, p. 41 ; VALLET DE VIRIVILLE, *op. cit.*, I, p. VIII ; CSERNUS, *Mutation...*, pp. 4–6.

<sup>44</sup> CHARTIER, *op. cit.*, II, pp. 40–42.

<sup>45</sup> Le mot 'mareschal' apparaît dans l'ancien français à la fin du XI<sup>e</sup> siècle ; c'est une expression d'origine franque (marhschalk) qui désignait le métier de 'maréchal-ferrant'. A-J. GREIMAS, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1897, p. 394 ; P. ROBERT, *Dictionnaire alphabétique de la langue française*, Paris, 1969, p. 1044 ; CHARTIER, *op. cit.*, pp. 40–41.

<sup>46</sup> LACAZE, *Politique...*, pp. 10–11.

<sup>47</sup> CHARTIER, *op. cit.*, III, pp. 66–69.

<sup>48</sup> CHARTIER, *op. cit.*, III, p. 69.



tion des faits permet d'élever l'affrontement turco-chrétien aux dimensions d'un corps-à-corps de champions, où le Chevalier Blanc de la Chrétienté s'oppose à la puissance écrasante du Grand Turc.

Jacques du Clercq, chroniqueur bourguignon, avant de rédiger cette partie de sa chronique, avait consulté les Grandes Chroniques de France.<sup>49</sup> Il reprit toutes les informations données par Chartier, et utilisa également les sources mises à la disposition de Mathieu d'Escouchy.<sup>50</sup> En complétant ces documents avec la brève présentation du célèbre « Vœu du Faisan » fait par le duc de Bourgogne, Du Clercq nous offre une relation beaucoup plus vive et beaucoup plus intéressante que celle de Jean Chartier.<sup>51</sup> Il semble que Jacques Du Clercq ait contribué grandement à la mythisation du personnage du chevalier Blanc, conformément à l'esprit qui régnait à l'époque à la cour des ducs de Bourgogne.

Sans aucun doute, l'œuvre littéraire et historiographique de Chastellain (1415–1475) représente le sommet du genre, développé et favorisé par les ducs eux-mêmes.<sup>52</sup> Historiographe officiel et haut-fonctionnaire de la cour, Chastellain nous laisse une œuvre imposante, malgré le fait que les deux tiers du texte de sa Chronique ne nous soient pas parvenus.<sup>53</sup> La première remarque sur le péril turc concerne la campagne de Waléran de Wavrin, et Chastellain en parle dans ses « œuvres diverses » : cette entreprise y est évoquée d'ailleurs comme un échec militaire.<sup>54</sup> A cause, vraisemblablement, des lacunes du texte de la Chronique, le personnage

<sup>49</sup> Sur les chroniques de Jacques du CLERCQ voir REIFFENBERG, I, pp. 8–130 ; DOUTREPONT, *op. cit.*, pp. 438–439, et DU CLERCQ, *op. cit.*, II, p. 235.

<sup>50</sup> Les chapitres XIII, XIV et XXV de l'œuvre de DU CLERCQ ont été empruntés de CHARTIER ; le chapitre XXI du 2<sup>e</sup> volume de Mathieu D'ESCOUCHY.

<sup>51</sup> DU CLERCQ, *op. cit.*, II, pp. 195–200, 201–209 ; BOURASSIN, *op. cit.*, pp. 267–297.

<sup>52</sup> Sur CHASTELLAIN voir KERVYN DE LETTENHOVE, *op. cit.*, I, pp. V–LXIV ; DOUTREPONT, *op. cit.*, pp. 441–444 ; G. PEROUSE, *Georges Chastellain. Etude sur l'histoire politique et littéraire du XV<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, pp. 3–160 (Académie Royale de Belgique, Mémoires 2<sup>e</sup> série, VII/3) ; L. HOMMEL, *Chastellain (1415–1474) « Notre Passé »*, Bruxelles, 1945 ; F. QUICKE, *Les chroniqueurs des Fastes Bourguignons*, Bruxelles, 1943.

<sup>53</sup> Les lacunes les plus importantes concernent les années 1422/29, 1431/52, 1468/70. Depuis l'édition préparée par KERVYN DE LETTENHOVE on a retrouvé la partie concernant les années 1458/61. C. H. J. ARMSTRONG, *Le texte de la chronique de Chastellain pour les années 1458–1461 retrouvé dans un manuscrit jusqu'ici inconnu*, « Publication du Centre Européen d'Etudes Bourgondo-Médianes », N<sup>o</sup> 10, 1968 (Rencontres de Fribourg, 27–28 octobre 1967).

<sup>54</sup> CHASTELLAIN, *op. cit.*, p. VIII, « Livre des Faits de Jacques de Lalaing », pp. 1–259, chapitre VII, pp. 32–34.

de Hunyadi apparaît pour la première fois au moment de la victoire de Belgrade, dans un chapitre intitulé : « De la mémorable desconfiture des infidèles »<sup>55</sup> c'est l'éloquence et l'enthousiasme mêlés à la vérité historique qui dominent chez Chastellain : « Pour la haute joye et feste – écrit-il – que les bons chrestiens doivent faire en voir prosperer et florir la sainte divine foy, et les champions et mainteneurs d'icelle vaincre toujours et prévaloir à l'encontre de leurs ennemis, droit-cy donques il siet bien de vous faire un conte de ce dont, avecques les lettres et relations que s'en oys, fit en rendant grâces à Dieu des nouvelles ». Le chroniqueur confronte ensuite le contenu des sources mises à sa disposition sur la victoire de Belgrade, et présente les événements de la manière suivante : « Le Turc avoit juré par son dieu Mahomet que icelle ville et chasteau il assandroit et la prendroit par force, ou luy et toutes ses gens y demerroient morts ».<sup>56</sup> Les Chrétiens appellent ensuite « Onidianus », qui intervient au profit des assiégés et sauve ce bastion de la Chrétienté. Dans une description véridique de l'affrontement, l'accent est mis sur l'intervention de Dieu, réclamée avec succès par « un dévot frere cordelier, nommé Capistrano ». Il paraît que (mis à part des sources orales) Chastellain avait sous la main la copie des lettres envoyées par « le frere Capistrano » et par Hunyadi lui-même.<sup>57</sup> Le caractère fabuleux de cette présentation véridique semble être renforcé par le chapitre suivant, dans lequel Chastellain raconte l'arrivée d'une comète à proximité de la Terre lors des événements « dessusdits »... (il s'agit sûrement de la comète qui portera plus tard le nom de l'astrologue Edmond Halley).<sup>58</sup> La comète Halley, en effet, passait à proximité de la Terre le 9 juin 1456.

Chez Chastellain, Hunyadi porte toujours le nom « Onidianus » – au moins dans les passages qui nous sont parvenus. Néanmoins, il devait certainement connaître le nom du « Chevalier Blanc » au moment de la rédaction de sa chronique, car dans un de ses traités, afin d'insister sur l'instabilité et les caprices de la Fortune (« Temple de Bocace »), il parle du « conte de Cil » (Ulrich Cillei), qui « tué, empres de roy de Hongrie son maistre, et depuis décolé tout mort par le facteur, et de quoy le fils du Blanc, facteur du cas en chut en dure et malheuree mort priès, avant

<sup>55</sup> CHASTELLAIN, *op. cit.*, III, chapitre XX, pp. 109–115.

<sup>56</sup> CHASTELLAIN, *op. cit.*, III, pp. 110–111.

<sup>57</sup> CHASTELLAIN, *op. cit.*, III, pp. 113–114 ; TELEKI, *op. cit.*, II, pp. 439–441 ; CHASSIN, *op. cit.*, « Pièces justificatives » N° 5, 6, pp. 486–488.

<sup>58</sup> CHASTELLAIN, *op. cit.*, III, chapitre XXI, pp. 116–117 : « comment vers ce temps sourdy une comète et comment il y eut à Genes une pluie de sanc... »

son terme ».<sup>59</sup> Avec Chastellain, la figure du chevalier Blanc, tout en représentant une réalité historique, semble pénétrer dans les sphères de la littérature.

Olivier de la Marche, un autre bourguignon, est considéré comme le dernier des « chantres » de la chevalerie ; – « la mise en scène du rêve bourguignon » dont parle Huizinga apparaît chez lui d'une manière éclatante ; ses Mémoires offrent l'apologie de la chevalerie et des idées chevaleresques en général.<sup>60</sup> Dans le « Prologue » de ses Mémoires, adressé à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche (dont l'éducation lui avait été confiée), Olivier de la Marche insiste sur les droits de son disciple princier à la couronne de Hongrie : « Les royaumes de Hongrie et de Behaigne doyvent appartenir à l'empereur Frederic d'Austriche, votre grand-père, vivant, et, apres au Roy son fils, vostre pere et a vous quand Dieu le permettra : combien qu'ils ayent esté longuement detenus, contre droit, par ce puissant roy Mathias, fils du blanc chevalier de la Valaquié, a present atitulé Roy dudict royaume de Hongrie ».<sup>61</sup> En outre, notre mémorialiste s'intéresse à la lutte anti-ottomane, au « Voyage d'Outre-mer », mais cet intérêt ne dépasse guère les obligations dictées par les principes chevaleresques dominant l'esprit de la cour ducale.

Jean Molinet, le dernier « historiographe officiel » de l'Etat bourguignon, fut le disciple et le collaborateur de Chastellain.<sup>62</sup> Après la mort de Charles le Téméraire (janvier 1477), il resta au service de Marie de Bourgogne et de Maximilien de Habsbourg. Molinet laisse sur les Hunyadi une remarque laconique, voire même réservée, parlant de la mort « de Mathias, fils de Blanc, *chevalier comme l'on disoit* ».<sup>63</sup>

Ces deux témoignages permettent de conclure que les historiens devenus « austro-bourguignons » restaient sur leurs réserves en parlant

<sup>59</sup> CHASTELLAIN, *op. cit.*, VII, « *Le Temple de Bocace* », *Œuvres diverses*, pp. 75–143.

<sup>60</sup> MICHAUD, POUJOLAT, *op. cit.*, pp. 303–306 ; BOURDE, MARTIN, *op. cit.*, p. 46 ; DOUTREPONT, *op. cit.*, pp. 445–447. Il nous laisse par exemple la description la plus détaillée du « Vœu du Faisan », fait par Philippe le Bon à Lille, le 17 février 1453 : Olivier de la Marche, in MICHAUD, POUJOLAT, *op. cit.*, pp. 304–352, 311–312. BASIN, *Charles VII...*, II, pp. 237–241.

<sup>61</sup> Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, fils de Maximilien de Habsbourg et de Marie de Bourgogne, père de Charles Quint (1478–1506). MICHAUD, POUJOLAT, *op. cit.*, pp. 304–352, cité : pp. 311–312.

<sup>62</sup> BOURDE, MARTIN, *op. cit.*, p. 47 ; MOLINET, *op. cit.*, III, pp. 447–451 ; DOUTREPONT, JODOGNE, *op. cit.*, III, pp. 1–125.

<sup>63</sup> MOLINET, *op. cit.*, II, p. 182.



des Hunyadi ; ils allèrent même jusqu'à manifester une certaine hostilité à leur égard, ce qui n'est pas du tout étonnant étant donné l'opposition politique entre Mathias Corvin et la Maison d'Autriche.

Dans ce groupe illustre des historiens, il y a deux chroniqueurs qui traitent tous les problèmes importants de leur époque, mais ils ne parlent pas un mot des Hunyadi : chez eux, c'est leur silence qui nous semble être révélateur...

Le premier, Gilles le Bouvier, dit le Héraut de Berry, historien du camp du Dauphin, le futur Charles VII, fut (comme son nom l'indique) « héraut » du roi, donc lui-même porteur de nouvelles. Il manifestait un intérêt évident pour le problème turc ; il parlait souvent des luttes anti-ottomanes de Hunyadi, mais il ne mentionnait jamais ni ce nom, ni le « surnom » de chevalier Blanc.<sup>64</sup> Certes, sa chronique s'arrête peu avant la victoire de Belgrade, ce qui laisse supposer que la diffusion de la nouvelle des succès militaires et la mythisation du personnage de Hunyadi furent très fortement liées aux événements de l'été de l'année 1456, et que avant cette date les « faits d'armes » de János Hunyadi étaient peu connus en France.<sup>65</sup>

L'autre chroniqueur, Thomas Basin (Basinus), ancien évêque de Lisieux et conseiller intime de Charles VII, écrivit en latin son histoire de Charles VII et de Louis XI.<sup>66</sup> Très favorable au premier et très hostile au second, son œuvre semble être fortement marqué – entre autres – par la politique impériale et surtout par la propagande humaniste liée à l'activité de Æneas Sylvius Piccolomini. Basin, qui trouva refuge à Utrecht, en Hollande, après être tombé en disgrâce auprès du roi Louis, voyait le dépositaire des espoirs de la Chrétienté dans le personnage de Ladislas V (1440–1457) « roy de Honguerie et de Behaigne ». « Ce jeune homme – écrit-il – était en effet, le plus puissant de tous les rois chrétiens et, comme sa nature faisait prévoir, il aurait vraisemblablement entrepris de grandes et difficiles choses, s'il avait atteint l'âge de l'homme. Il avait le plus grand espoir, qu'avec l'aide des autres princes chrétiens, et surtout si les forces du roi de France avaient pu s'unir aux siennes, il aurait chassé de Grèce

<sup>64</sup> LE BOUVIER, *op. cit.*, éd. de VALLET DE VIRIVILLE, *op. cit.*, pp. 266–267, 271–272, 348–385, 398–403.

<sup>65</sup> Le siège a eu lieu entre le 4 juillet et le 22 juillet 1456. La présentation la plus détaillée des événements en français : CHASSIN, *op. cit.*, pp. 397–446 ; PAMLÉNYI, *op. cit.*, pp. 123–124.

<sup>66</sup> Sur BASIN (BASINUS) voir SAMARAN, *Charles VII...*, Introduction, pp. V–XLI, et *Louis XI...*, pp. VII–XXII.

et de tous les territoires qu'il occupait en Europe l'Empereur des Turcs, cette bête ivre de sang... ».<sup>67</sup> Dans ce contexte, il n'est peut-être pas étonnant que les victoires de Hunyadi, la réputation du Chevalier Blanc ou les qualités de Mathias Corvin soient passées sous silence.

Les spécialistes sont unanimes pour dire que les Mémoires de Philippe de Commynes représentent l'avènement de l'ère d'une historiographie nouvelle. Cet historien d'origine flamande fut d'abord au service de Charles le Téméraire, qu'il trahit pour passer dans le camp de Louis XI. Diplômé, conseiller intime de son roi, homme d'Etat de première importance, connaisseur de la haute diplomatie européenne, il fut également un penseur politique remarquable et très original. Son œuvre – très répandue au cours du seizième siècle en Europe – devint « un bréviaire politique des princes » de l'époque : elle annonce en quelque sorte les principes de Machiavel.<sup>68</sup>

Commynes a dicté ses Mémoires entre 1489–90 (livres I–V), en 1492 (livre VI) et entre 1495–98 (livres VII–VIII).<sup>69</sup> En arrivant aux termes de la première grande partie de ses Mémoires (livres I–VI), Commynes dresse le tableau des princes les plus valeureux de son temps, dans une de ses « digressions » très instructives de son œuvre. Ce chapitre porte le titre suivant : « Discours sur *la misère* de la vie des hommes, et principalement des princes, par l'exemple de ceux du temps de l'auteur, et premièrement du roy Louis ». <sup>70</sup> Et comme le titre suggère, il ne s'agit pas d'une série de panégyriques habituels. Les hautes valeurs personnelles, l'influence des caprices du hasard dominé par l'intervention divine, les qualités, les bassesses et les souffrances humaines se mêlent dans la présentation des

<sup>67</sup> BASIN, *Charles VII...*, II, pp. 245–246.

<sup>68</sup> Les Mémoires de COMMYNES ont été traduits en plusieurs langues et édités plusieurs fois dès le XVI<sup>e</sup> siècle. DUFURNET, éd. des *Mémoires...*, pp. 7–29, 540–541. Sur COMMYNES : P. ARCHAMBAULT, *Commynes, History as Lost Innocence*, in *Seven French Chroniclers*, Syracuse, 1974, pp. 101–115 ; J. LINIGER, *Philippe de Commynes. Un Machiavel en douceur*, Paris, 1978 ; K. BITTMANN, *Ludwig XI und Karl der Kühne. Die Memoiren des Philippe de Commynes als historische Quelle*, I–III, Göttingen, 1964–1970 ; A. PRUCHER, *I Memoires di Philippe de Commynes e l'Italia del Quattrocento*, Florence, 1957 ; Y. P. MALININ, *Filipp de Kommin, Memuari*, Moskva, 1986 ; J. DUFURNET, *Etudes sur Philippe de Commynes*, Paris, 1975. En Hongrie d'abord connu en latin. traduit par Johannes SLEIDANUS en 1545.

<sup>69</sup> La chronologie de la vie de Commynes, chez DUFURNET, éd. des *Mémoires...*, pp. 531–539.

<sup>70</sup> COMMYNES, *op. cit.*, pp. 514–527 (chapitre VI/12).

personnages évoqués, qui sont les suivants : Louis XI, qui « à la vérité il sembloit mieux pour seigneurir un monde qu'un royaume » ;<sup>71</sup> Charles le Téméraire ensuite, grand seigneur de son temps, mais (et surtout pour Commynes qui l'avait trahi) « un prince de l'échec » ;<sup>72</sup> « après faut parler du roy Edouard d'Angleterre, qui a esté très grand roy et puissant », dont la vie – comme celle des autres – fut dominée par l'alternance du succès et de la souffrance et, surtout, par d'« interminables labeurs ».<sup>73</sup> De la comparaison des trois premiers, c'est Louis XI qui sort en vainqueur. Mais, à l'intérieur de ce tableau, il y a un autre parallélisme encore plus évident, celui du « roy de Hongrie, Mathias et Mehemet Ottoman, empereur des Turcs. »<sup>74</sup>

Commynes résume – sans rentrer dans les détails – les entreprises anti-ottomanes de Hunyadi, et le conflit qui opposa l'entourage de Ladislas V (le roy Lancelot) au parti de la famille du chevalier Blanc : « Cesluy-là (Ladislas) se trouva conseillé par aucuns (comme l'on dit) de prendre les deux fils dudit chevalier Blanc, disant que leur père avoit pris trop de maistrise et de seigneurie audit royaume, durant son enfance, et que les enfans (qui estoient bons personnages) pourroient bien faire comme luy. » Notre mémorialiste parle ensuite de l'exécution de « l'aisné » et de la captivité de « ledit Mathias, à Bude, principale ville de Hongrie » et continue par dire qu'il « n'y fut guères, et peut estre que Nostre Seigneur eut agréables les services de son père, car tost après ledit roy Lancelot fut empoisonné à Prague en Bohême ».<sup>75</sup> La brève histoire du « roy Lancelot » est suivie du récit de l'élection de Mathias : « ...incontinent que fut mort ledit roy Lancelot, les barons de Hongrie s'assemblèrent

<sup>71</sup> COMMYNES, *op. cit.*, p. 516.

<sup>72</sup> COMMYNES, *op. cit.*, pp. 517-518.

<sup>73</sup> COMMYNES, *op. cit.*, pp. 520-522.

<sup>74</sup> Mahomet II (1451-1481), vainqueur de Byzance en 1453, repoussé par Hunyadi devant Belgrade en 1456. COMMYNES, *op. cit.*, p. 522 ; SETTON, *op. cit.*, pp. 161-195.

<sup>75</sup> Sur « Le Roy Lancelot » voir S. CSERNUS, « *Lancelot, Roy de Honguerie et de Bebaigne* » – naissance et épanouissement d'un mythe au milieu du quinzième siècle, Szeged, 1988, pp. 93-119 ; (Acta Univ. Szegediensis, Acta Romanica XIII, « Mélanges offerts à G. Nagy ») ; COMMYNES, *op. cit.*, pp. 522-524. Nos sources complémentaires sur Lancelot : CHARTIER, *op. cit.*, III, pp. 74-80 ; DU CLERCQ, *op. cit.*, II, pp. 260-272 ; BASIN, *Charles VII...*, pp. 241-249 ; CHASTELLAIN, *op. cit.*, II, pp. 153, 158, III, pp. 11-12, 310-312 ; D'ESCOUCHY, *op. cit.*, I, pp. 122, 340-343, II, pp. 44, 47, 112, 257, 272-273, 328, 354-357, 369, 371-374 ; Jean MAUPOINT, *Journal parisien (1437-1469)*, éd. par G. FAGNIEZ, Paris, 1878, pp. 37-38 (Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Île de France IV).



audit Bude, pour faire ellection de roy, selon leur usance et privilege qu'ils ont d'eslire quand leur roy meurt sans enfants. » Un rôle inhabituellement important est accordé dans ce récit à une femme, « à la veufve dudit chevallier Blanc », qui prouve – entre autres – l'originalité et la véricité de l'approche des événements historiques par Commynes.<sup>76</sup>

Ainsi devenu roi, Mathias « a regné audit royaume en grand'propérité, et autant loué et prisé que nul roy qui ait régné longtemps a, et plus en aucunes choses. Il a esté des plus vaillans hommes qui ayent régné de son temps, et a gagné de grandes batailles contre les Turcs. De son temps, n'ont en rien endommagé son royaume ; mais il l'a augmenté, tant de leur costé qu'en Bohême (dont il tenoit la pluspart) aussi en Valaquie, dont il estoit, et en Esclavonie. Et du costé de l'Allemagne, prit la pluspart de l'Austriche sur l'empereur Frédéric (...) Il estoit roy qui gouvernoit aussi sagement ses affaires en temps de paix comme en temps de guerre. Sur la fin de ses jours, et se trouvant sans craintes d'ennemys, il est devenu fort pompeux et triomphant roy en sa maison, et fit grand amas de beaux meubles, bagues, et vaisselles pour parer sa maison. Toutes choses despeschoit de soy, ou par son commendement. Il se fit fort craindre, car il devint cruel ; et puis fut une griève maladie incurable, dont, en assez jeune âge (comme de vingt et huit ans ou environ), il est mort, ayant en toute sa vie labeur et travail, et trop plus que de plaisirs ».<sup>77</sup>

Le cinquième prince qui figure sur le tableau de Commynes, est le « Turc, Mehemet Ottoman ». Déjà, le fait qu'il soit placé parmi les princes chrétiens les plus valeureux de son temps nous semble révélateur sur les vues « modernes » de notre mémorialiste. De plus, Commynes va jusqu'à élever les trois princes Louis XI, Mathias et le Turc – au-dessus de tous les autres, en déclarant que : « la pluspart de ses œuvres les conduisoit *de luy et de son sens*, si faisoit nostre roy, et aussi le roy de Hongrie, et ont esté *les trois plus grands hommes qui ayent régné depuis cent ans...* »<sup>78</sup>

La comparaison des récits cités permet de conclure que l'œuvre de Commynes, tout aussi bien dans ses fins politiques que du point de vue de sa présentation et de son style, diffère sensiblement des autres. Le mémorialiste devait tirer ses premiers renseignements de Hunyadi à la

<sup>76</sup> COMMYNES, *op. cit.*, p. 523 ; J. DUFURNET, *La Destruction des mythes dans les Mémoires de Philippe de Commynes*, Genève, 1966, pp. 381–418.

<sup>77</sup> Commynes se trompe, Mathias avait 47 ans au moment de son décès. (Né le 23 février 1443, élu roi de Hongrie le 24 janvier 1458, meurt à Vienne le 5 avril 1490). COMMYNES, *op. cit.*, p. 524.

<sup>78</sup> COMMYNES, *op. cit.*, p. 525.

cour de Bourgogne des connaisseurs de l'histoire du chevalier Blanc, car c'est le nom qu'il utilise en parlant de Hunyadi, soit parce qu'il le considérait comme le plus connu ou comme le plus caractéristique, soit parce qu'il ne connaissait pas du tout le vrai nom – ce qui est peu probable... Il est à remarquer également que la légitimité, la crédibilité de l'élection de Mathias lui semblent être renforcées par des raisons historiques, par l'intervention divine due, aux services rendus par son père, et par la *coutume des Hongrois* concernant l'élection de leur roi. Mathias doit ses succès, à l'origine, au parti de son père et de sa mère, et ensuite – c'est le plus important – à *ses propres qualités* personnelles d'homme d'Etat. C'est ainsi que le récit de Commynes parvint à lier la mission de Hunyadi, champion de la Chrétienté (image, comme nous avons vu, élaborée par l'historiographie contemporaine) à l'avènement du prince, au sens de plus en plus moderne du terme.

Il nous paraît évident que, pour Commynes, les valeurs importantes ne sont plus les valeurs moyennageuses : chez lui, un grand prince n'est pas celui qui excelle dans les luttes anti-ottomanes comme cela était de rigueur lors des croisades, ou selon les chroniqueurs de la cour des ducs de Bourgogne. (Commynes prête d'ailleurs très peu d'attention à l'idée de la croisade en général). Il y a d'autres qualités qui effacent pour lui ce rôle traditionnel des princes.

Nous retrouvons, par contre, certains principes fondamentaux de Commynes dans le récit du tableau des princes, comme l'image du « prince travailleur et souffrant », ou comme l'importance particulière qu'il accorde « à *l'équilibre des forces* », tel que le laisse entendre le jugement porté sur Mathias qui « devint fort pompeux et cruel » se trouvant « sans craintes d'ennemys ». <sup>79</sup> C'est, en quelque sorte, le processus de la destruction des mythes médiévaux qui aboutit chez Commynes à la naissance de l'image du Prince moderne.

Pour conclure, l'étude de la littérature historiographique française du quinzième siècle permet de suivre le processus par lequel l'image du champion de la Chrétienté (attribuée à Hunyadi), d'abord liée à l'idée de la croisade traditionnelle, cède la place à celle d'un autre type de prince qui, lui, excelle par ses qualités personnelles d'homme d'Etat moderne. Par conséquent, la carrière des Hunyadi, telle qu'elle est reflétée par la littérature historiographique du quinzième siècle, apparaît sous plusieurs angles. Celle de János Hunyadi, issue de la tradition chevaleresque de l'historiographie, des valeurs vénérées par elle et actualisée par les

<sup>79</sup> DUFOURNET, *Destruction...*, pp. 427–599.

entreprises militaires réelles de l'époque menées contre les Turcs, sera mise en valeur par la réaction nerveuse de la Chrétienté menacée. Ensuite, sur un deuxième plan, et comme le prouvent les tendances à la mythisation du personnage du « roy Lancelot », la dure et glorieuse tâche de la protection de l'Europe revient au royaume de Hongrie. Son roi apparaît comme le dépositaire de la lutte anti-ottomane. János Várdai, chef de l'ambassade envoyée par le « roy Lancelot » à Tours en 1457, adresse la parole à Charles VII de la manière suivante : « Tu es la colompne de la Chrestieneté et mon souverain seigneur est l'escu, tu es la chrestienne maison et mon souverain seigneur est *la muraille* ». <sup>80</sup>

En troisième phase, à l'image du champion de la Chrétienté, et à celle du roi du pays chargé de la défense de l'Occident, s'attache la figure de Mathias Corvin, <sup>81</sup> qui apparaît comme un homme d'état dynamique, faisant partie des princes européens débarrassés des mythes moyen-âgeux, capables de gouverner par leur « propre sens », de se protéger et même d'augmenter leur pouvoir par leurs qualités personnelles complexes ; – et c'est par cette voie que Mathias Corvin parvint à barrer la route (entre autres) devant poussée menaçante des Turcs, pour le bien de *son pays* et de la *Chrétienté*.

Après avoir revu les passages des historiographes et des mémorialistes français du quinzième siècle, il semble que ce soit plus une image en « puzzle » qu'une composition autonome sciemment élaborée que nous avons devant nous sur les Hunyadi. Néanmoins, sur ce tableau, les éléments principaux se tiennent et pénètrent désormais dans la mémoire collective d'un Occident arrivé à l'aube des temps modernes.

<sup>80</sup> CHARTIER, *op. cit.*, III, pp. 74–79 ; DU CLERCQ, *op. cit.*, II, pp. 260–265 ; MÁLYUSZ, *Das Konstanzer...*, pp. 13–14 (Sur la carrière de l'expression connue « écu de la Chrétienté »), et CSERNUS, *Lancelot...*, pp. 99–104. Le texte latin du discours de l'archevêque de Kalocsa : *Harenga facta coram domino nostro Karolo VII Francorum rege, pro parte regis Hungariæ Laudislaus...*, Bibl. Nat., MS. 10 352 (cité par VALLET DE VIRVILLE, *op. cit.*, III, pp. 79–80).

<sup>81</sup> KLANICZAY, *op. cit.*, pp. 6–13.





---

---

## Il mito di Mattia Corvino nei canti storici ungheresi del XVI secolo

1. La storiografia, l'ideologia della Riforma protestante e i canti storici dell'epopea rinascimentale sono i tre nuclei della produzione letteraria ungherese che nel XVI secolo concorsero alla mitizzazione della figura di Mattia Corvino, elevata a simbolo privilegiato della grandezza storica d'Ungheria.<sup>1</sup> Si tratta, evidentemente, di tre approcci diversi al tema della figura leggendaria del sovrano esemplare, di prove letterarie assai diverse fra loro e però accomunate dalla volontà di recuperare alla coscienza letteraria uno dei simboli più efficaci di valentia individuale e di grandezza storica nazionale. Di un tale recupero aveva bisogno il secolo in cui vissero András Farkas e Péter Ilosvai, Ambrus Göröcsöni e Gáspár Heltai, Miklós Bogáti Fazekas e Miklós Istvánffy, perché anch'esso «secolo della rovina ungherese»,<sup>2</sup> cioè storicamente segnato dalla dissoluzione dell'Ungheria come entità politica e però anelante al riscatto dell'individuo e della nazione. Ognuno di quei tre approcci, concretizzati nelle opere degli autori appena menzionati, ha consentito una

<sup>1</sup> L'analisi del mito di Mattia Corvino si limita qui – come si evince anche dal titolo del presente contributo – ad una parte della produzione letteraria ungherese del '500. Per le diverse condizioni culturali che permisero il sorgere di quel mito nel secolo precedente rimandiamo – anche per le vaste indicazioni bibliografiche ivi contenute – a T. KLANICZAY, *Mattia Corvino e l'umanesimo italiano*, Roma, 1974, p. 20 (Problemi attuali di scienza e di cultura, 202); S. GRACIOTTI, *Le ascendenze dottrinali dei lodatori italiani di Mattia Corvino*, in *Rapporti veneto-ungheresi all'epoca del Rinascimento*, a cura di T. KLANICZAY, Budapest, 1975, pp. 51–63. Ma utili osservazioni sono anche in T. KARDOS, *A virtuális Magyarország*, in T. K., *Élő humanizmus* (Umanesimo vivente), Budapest, 1972, pp. 9–21.

<sup>2</sup> L'espressione – com'è noto – è di Miklós Zrínyi, ma naturalmente anche il XVI secolo ebbe viva coscienza di quella rovina. E per alcuni essa trae origine non dalla sfortunata battaglia di Mohács (1526), ma dalla morte del re Mattia. Si veda anche, a tal proposito, M. BOGÁTI FAZEKAS, *Az ötödik része az Mátyás király dolgainak* (1576, *La quinta parte delle gesta di re Mattia*), in *Balassi Bálint és a 16. század költői* (Bálint Balassi e i poeti del XVI secolo), I–II, a cura di B. VARJAS, Budapest, 1979, II, pp. 253 sgg.

determinata forma di mitizzazione. Esaminarli tutti insieme, sia pur dal nostro particolare punto di vista, significherebbe tentare un'operazione così vasta di analisi critica che certo supererebbe i limiti imposti sin dall'inizio al nostro assunto. Andremo ad esporre, quindi, alcune riflessioni che non avranno la pretesa di riconsiderare i vari aspetti del tributo di onore e di venerazione che il Cinquecento letterario d'Ungheria rese all'età corviniana, laddove si limiteranno ad osservare taluni procedimenti poetici e stilistici che resero possibile il sorgere del « mito » di Mattia Corvino nell'ambito del cosiddetto *históriás ének*, cioè nell'ambito della poesia epico-narrativa ungherese del XVI secolo.<sup>3</sup>

D'altro canto, può apparire ovvio o pretestuoso lo stesso argomentare di un mito cinquecentesco di Mattia Corvino, dal momento che non v'è periodo della storia letteraria ungherese che non abbia coltivato e gelosamente conservato la memoria di quella mirabile età corviniana, magari per trarne insegnamento dal punto di vista dell'arte della guerra o da quello del reggimento degli stati (cosa che avvenne, com'è noto, nel Seicento, con Zrínyi), oppure per recuperarne il simbolo della grandezza storica nazionale, nell'Ottocento, sotto l'istanza della visione nazional-popolare e del fenomeno del rinascimentismo.

Nondimeno, siamo convinti che quello prescelto sia un tema letterario da considerare a sé, circoscritto cronologicamente e circostanziato nelle sequenze narrative, un tema la cui investigazione prende le mosse anche dal saggio che Tibor Klaniczay volle dedicare al culto umanistico dei grandi personaggi del XV secolo:<sup>4</sup> e ciò non a caso che v'è nel nostro assunto anche la speranza di poter integrare quel magistrale intervento proprio sul versante del XVI secolo e proprio in attinenza con la figura di Mattia Corvino. Siamo infatti convinti, altresì, che i canti storici dedicati nel Cinquecento al sovrano ungherese, al di là della loro connotazione

<sup>3</sup> Il genere letterario dell'*históriás ének* (canto storico) comprende circa 150 componimenti di differente ampiezza e struttura metrica che, in base alla loro ripartizione tematica, si articolano in *történeti énekek* (canti d'argomento storico), a loro volta distinti in *tudósító énekek* (cronache di avvenimenti contemporanei) e *krónikás énekek* (cronache di avvenimenti remoti); in *vallásos históriák* (storie d'argomento religioso); in *szépbistóriák* (belle storie), che indicano una novellistica in versi di diversa fonte e provenienza. Per maggiori dettagli sull'argomento si veda B. VARJAS, *A magyar reneszánsz irodalom társadalmi gyökerei* (Le radici sociali della letteratura rinascimentale ungherese), Budapest, 1982.

<sup>4</sup> Cf. T. KLANICZAY, *A nagy személyiségek humanista kultusza a XV. században* (Il culto umanista delle grandi personalità nel XV secolo), in T. K., *Pallas magyar ivadékai* (Le progenie ungheresi di Pallade), Budapest, 1987, pp. 41-58.



formale e al di là della loro conseguente appartenenza al genere letterario dell'*históriás ének*, rientrano per vari aspetti nella tradizione della poesia celebrativa. E degli elementi costitutivi di questa poesia celebrativa umanistica, europea ed ungherese, siamo informati dai punti nevralgici del lavoro di Klaniczay: e sappiamo, così, che non poca letteratura umanistica era legata al culto dei *virii illustres*, con i suoi miti antichi ed i suoi modelli moderni; che i motivi della *gloria*, della *fama*, della *laus* ispirarono anche la letteratura biografica d'Ungheria; che sui modelli antichi e sulle loro varianti umanistiche si forgiò anche l'ideale dell'« uomo famoso » d'Ungheria, cioè di Mattia Corvino. E l'idealizzazione delle personalità illustri della storia avrebbe interessato anche il XVI secolo, sia pur con le dovute differenze. « La moda della letteratura celebrativa » – avverte infatti e giustamente il Klaniczay – « naturalmente non si estinse nemmeno nel XVI secolo, cambiò però il suo carattere, e soprattutto il suo significato e la sua funzione. Nel XV secolo essa ebbe un'importanza eccezionale, perché seppe racchiudere in sé diversi aspetti, concetti ed istanze, quali la celebrazione del nuovo ideale umano e della cultura umanistica; il servizio di diverse finalità politiche o individuali; l'esigenza della rappresentazione; l'espressione di sentimenti personali; le ambizioni storiografiche, ed altro ancora. Nel periodo successivo la maggior parte di questi elementi si manifestò nelle forme espressive ad essa più adatte e la moda della erudita celebrazione umanistica gradualmente scomparve ».<sup>5</sup> Si perdoni la lunga citazione, ma difficilmente si potrebbero trovare parole più adatte a delineare gli elementi costitutivi di una produzione letteraria nient'affatto secondaria, la cui particolare tematica, anzi, interessò per intero la lunga stagione dell'Umanesimo ungherese, fra XV e XVI secolo. In altri termini, sembra di poter cogliere dalle parole del Klaniczay l'invito ed il suggerimento a verificare anche nel Cinquecento lo spessore qualitativo e la diversa funzione della letteratura celebrativa: così, per quanto ci riguarda, il voler analizzare il « mito » di Mattia Corvino nell'epica ungherese di quel secolo pare possa rappresentare una risposta, sia pur parziale ma non per questo meno significativa, a quell'invito.

2. Naturalmente, la mitizzazione della figura di Mattia Corvino nell'ambito della poesia epico-narrativa ungherese del Cinquecento avviene secondo talune norme stilistiche ben precise, secondo una tecnica poetica codificata dalla tradizione. Ci sembra di poter dire, cioè, che nell'ambito del rapporto fra testo letterario e contesto storico i canti storici dedicati a Mattia Corvino riescano ad esprimere la novità del loro

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 58.

messaggio non tanto sul piano del contenuto, che vien desunto dalle comuni e ben note fonti storiografiche, quanto piuttosto sul piano dello stile, il solo che potesse dare uno spessore epico alla figura del sovrano esemplare. In altre parole, i canti storici del Cinquecento generalmente non dicono cose nuove su Mattia Corvino, ma riferiscono in modo diverso quanto già noto. Né questo è rilievo di poco conto che in questo modo il sovrano ungherese non è più soltanto il protagonista eccezionale della storia d'Ungheria, ma diviene uno dei personaggi della nascente poesia epica ungherese, esaltato appunto nella esemplarità delle sue gesta. Com'è noto, l'*históriás ének* non celebra soltanto avvenimenti e figure della storia d'Ungheria, ma rappresenta il veicolo poetico e stilistico più adatto a rielaborare anche i miti classici. Così, e sia pur indirettamente, Mattia Corvino viene annoverato fra i *virii illustres* di ogni tempo; ed i precedenti accostamenti umanistici ad Attila, a Traiano, ad Alessandro Magno, son riproposti nell'ambito di un genere letterario che celebrava contemporaneamente le figure eccezionali dell'antichità e le figure irripetibili della storia ungherese.

E' evidente che siamo di fronte ad un problema ermeneutico che riguarda la comprensione critica di tutto l'*históriás ének* come genere letterario: un problema che non possiamo qui affrontare, ma che ci impegna almeno per la parte concernente la memoria storica e mitizzata di Mattia Corvino. Le considerazioni che seguono si fondano sul presupposto che anche nei canti storici ungheresi si realizza la strettissima unione di contenuto e struttura formale propria di ogni opera letteraria e che nella loro lettura non ci si debba più limitare alla sola rilevanza dell'elemento storico-narrativo o cronachistico, laddove occorre prender coscienza del fatto che in essi si produce un senso più alto della vita e della storia, l'idea della dimensione epica. Naturalmente, tale dimensione non è ancora rispondente al modello canonico del poema epico classico o moderno, ma essa – com'è stato ampiamente dimostrato<sup>6</sup> – è sicuramente partecipe di quel processo evolutivo che conduce alla trasformazione, nel Seicento, del canto storico, cronachistico e popolare, in epopea culta e nazionale. Tale è infatti l'interdipendenza tra l'epos zrínyiano e l'*históriás ének* – fatto documentato, questo, soprattutto quanto alla compresenza dei temi e motivi più ricorrenti, dei *topoi* più significativi, delle norme tecniche del dettato formulistico<sup>7</sup> – che non pare

<sup>6</sup> Cf. T. KLANICZAY, *Zrínyi Miklós*, Budapest, 1964, pp. 82 sgg.

<sup>7</sup> Cf. KLANICZAY, *Zrínyi Miklós*, pp. 251–286; A. DI FRANCESCO, *A Szigeti Veszedelem formulái* (Le formule del *Szigeti Veszedelem*), in «Irodalomtörténeti Közlemények» XCI–XCII(1987–1988), pp. 150–174.

azzardata una rilettura critica dei canti storici cinquecenteschi che tenda a rivalutarne, anche in senso lato, l'espressione epica.

Tre sono i testi in cui proveremo un tale esercizio critico: la *Storia di re Mattia sino alla presa di Vienna*, composta da Ambrus Görcsöni intorno al 1567, l'*Ultima Pars rerum gestarum Incliti Matthiæ Huniadis Regis Hungariæ*, composta nel 1575 da Péter Ilosvai Selymes, la *Quinta parte delle gesta di re Mattia*, composta da Miklós Bogáti Fazekas nel 1576.<sup>8</sup> Naturalmente, questi testi non esauriscono il tema della evocazione nostalgica dell'età hunyadiana; ma solo in essi, nella loro struttura formale, si coglie la tensione poetica che tende alla creazione del « mito » pertinente all'individuo unico e straordinario.

3. Al rilevamento della dimensione epica dei canti storici in questione può risultare utile la teoria elaborata da Michail Bachtin a proposito di epos e romanzo.<sup>9</sup> Secondo il critico russo, infatti, « l'epopea come genere letterario determinato è caratterizzata da tre aspetti costitutivi: 1) oggetto dell'epopea è il passato epico nazionale, il passato assoluto, secondo la terminologia di Goethe e di Schiller; 2) fonte dell'epopea è la tradizione nazionale (e non l'esperienza individuale e la libera invenzione che ne deriva); 3) il mondo epico è separato dal presente, cioè dal tempo del cantore (dell'autore e dei suoi ascoltatori), da una distanza epica assoluta ».<sup>10</sup>

Per quanto concerne il primo aspetto, « il mondo dell'epopea è il passato eroico nazionale, il mondo degli inizi e delle vette della storia nazionale, il mondo dei padri e dei progenitori, il mondo dei primi e dei migliori ».<sup>11</sup> E' probabilmente in questa luce che va letto il proemio dell'opera di Görcsöni:

Árpád vala fű az kapitánságban,  
Mikor magyar szálla be az országban,

<sup>8</sup> A. GÖRCSÖNI, *Mátyás király históriája Bécs megvételéig* (Storia di re Mattia sino alla presa di Vienna), in *Balassi Bálint és a 16. század költői, op. cit.*, II, pp. 5-98. Per l'edizione dell'opera di Ilosvai si veda E. LÉVAY, *Ilosvai Selymes Péter ismeretlen históriás éneke Mátyás királyról* (Uno sconosciuto canto storico di P. Ilosvai Selymes sul re Mattia), in « *Irodalomtörténeti Közlemények* », LXXII(1978), pp. 647-673. Per l'opera di M. Bogáti Fazekas si veda la nota n. 2.

<sup>9</sup> Cf. M. BACHTIN, *Epos e romanzo*, in M. B., *Estetica e romanzo*, Torino, 1979, pp. 445-482.

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 454-455.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 455.



De Künd vala bölcs az hadakozásban,  
Kinek tanácsával éltek hadakban.

Megemlítek egynéhán királyokat,  
Kik bírták jámborul mi országunkat,  
Kikrül szerettek is szép krónikákat,  
Emlékezetre számlálom azokat.<sup>12</sup> (vv. 1–8)

Il mito di Mattia sorge quindi dalla volontà di collocare la sua figura in una specie di panteon della storia d'Ungheria, un edificio sacro riservato a pochi: Attila, Árpád, Santo Stefano, San Ladislao, Luigi il Grande, Sigismondo e quindi Mattia Corvino. E Görcsöni non vuole dissimulare la propria meraviglia perchè ciò non sia ancora avvenuto:

Imé csudám ezen nekem nagy vagyon,  
Királyoknak mely krónikájok vagyon,  
Énekekben hadok írván megvagyon,  
Nevek, dicséretetek nálunk nagy vagyon.

Tartozunk mi annak több dicsérettel,  
Kinek élünk isten után nevével,  
Dicsekedünk mi jó fejedelmünkkel,  
János vajdával, fiával Mátyással.

Én nem hallok oly jó ének szerzékét,  
Kik elhoznák jó fejedelmünket,  
Mátyás királt régi jó vezérünket,  
Elfelejtjük mi jöltett emberünket.<sup>13</sup> (vv. 41–52)

<sup>12</sup> GÖRCSÖNI, *op. cit.*, p. 5: Árpád era capo dei Magiari, / Quand'essi entrarono nel Paese, / Ma Künd era valente nelle armi, / Ed il suo consiglio usarono nelle guerre. // Ricorderò alcuni re, / Che con prestigio ressero il Paese, / Re su cui scrissero anche belle cronache, / Re che richiamerò alla memoria.

<sup>13</sup> *Ibid.*, pp. 6–7: Ecco, grande è la mia meraviglia, / Che son re che hanno una cronaca, / In canti son scritte le loro imprese, / Il nome, la gloria loro è grande fra noi. // A Mattia noi dobbiamo maggior lode, / Del cui nome, dopo Dio, noi viviamo, / Vanto è per noi il nostro principe, / Giovanni il voivoda e suo figlio Mattia. // Autori di canti non sento, / Che rammentino il nostro principe, / Il re Mattia nostro duce antico, / Noi dimentichiamo i suoi benefici.

In verità, il nome e le gesta di Mattia non erano stati cancellati dalla memoria del secolo in cui visse Görcsöni, laddove avevan suscitato il vasto interesse della storiografia. Ma evidentemente ciò non era ritenuto sufficiente, nel senso esposto proprio nei versi sopra citati : occorreva, cioè, anche l'elaborazione poetica ed epica delle gesta di Mattia, elaborazione demandata non a caso all'*históriás ének* in quanto genere letterario non limitato alla resa cronachistica, ma destinato all'affabulazione letteraria del soggetto nell'ambito di una *performance* corredata di notevole impegno stilistico. Mattia Corvino è così collocato nel mondo dei « primi », dei « migliori », dei veri fondatori dello Stato ungherese ; ed il suo mito sorge anche come valutazione inamovibile degli eventi legati alla sua persona e al suo tempo storico particolare. E ciò avviene non in aderenza al contenuto, che riguarda specificamente la cronachistica e la storiografia, ma secondo le tecniche poetiche dell'*históriás ének* come genere letterario. In questo contesto l'atteggiamento di Görcsöni, ma anche di Ilosvai e di Bogáti, è l'atteggiamento di autori che narrano vicende degne della più profonda venerazione, le più adatte, quindi, al canto storico-epico. E' infatti la forma epica ereditata dalla tradizione letteraria ungherese che trasforma il fatto memorabile in mito : e di ciò erano certamente consapevoli i nostri autori che arricchivano poeticamente lo stile disadorno delle fonti storiche. Edit Lévy ha dimostrato in modo convincente la complessità del rapporto tra il canto storico di Ilosvai e la sua fonte primaria, l'opera del Bonfini.<sup>14</sup> Ilosvai, cioè, non solo non ha seguito pedissequamente la sua fonte aggiungendo qualche episodio altrimenti sconosciuto, ma ha anche arricchito poeticamente, secondo lo stile peculiare dell'*históriás ének*, momenti, vicende ed atteggiamenti già noti. Ilosvai « prende da Bonfini anche la descrizione della morte del re, cogliendo così l'occasione per riassumere l'eccezionale personalità di Mattia, la sua grandezza di uomo e di sovrano » :<sup>15</sup>

Termete szép vitézi vala,  
magyar módra vállas és vastag vala,  
arany színyő haja, piros orcája,  
két szeme neki szép világos vala.

<sup>14</sup> LÉVAY, *op. cit.*, pp. 655 sgg.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 671.

Teste neki mint Nagy Sándoré vala,  
kinek éltiben követője vala,  
gyors és okos, serény dolgában vala,  
minden dolgot előbb meglát vala.<sup>16</sup> (vv. 713–720)

Al di là delle concessioni al *topos* letterario, che pur vi sono, e al di là del confronto con la figura di Alessandro Magno, desunto dal Bonfini, sembra comunque evidente l'intenzione di Ilosvai di creare poeticamente un'aura mitica intorno alla figura del re compianto. Anche perchè appare del tutto fondata l'osservazione secondo la quale Ilosvai « non volle solo terminare l'opera di Göröcsöni. Egli mise a confronto la triste situazione del suo tempo con la gloria antica ». <sup>17</sup> E la stessa volontà di confronto nutre di afflato poetico anche la partecipazione di Miklós Bogáti alla morte del grande sovrano :

Ennek telék immáran harmad napja,  
Nagy kedden, szinte Szent Ambrus másnapja,  
Az nagy Mátyás király aznap meghala,  
Kit még eddig Magyarország ohajta.  
...  
Az ő dolga énekemben sok volna,  
Dicsírni eléggé ember nem tudja,  
Régi jó fejedelmek mássa vala,  
Kiknek örök hírek históriákba.<sup>18</sup> (vv. 357–360 ; 401–404)

Un po' dovunque, nei versi dei nostri autori, si ritrovano i motivi umanistici della *gloria*, della *fama* e della *laus*; e son motivi che producono la collocazione epica dell'eroico sovrano nel mondo degli autentici viri illustres, dei veri fondatori dello Stato ungherese. E ciò

<sup>16</sup> P. ILOSVAI SELYMES, *Ultima Pars rerum gestarum Incliti Matthiae Huniadis Regis Hungariae*, in LÉVAY, *op. cit.*, p. 668 : Era di bell'aspetto e molto prode, / Robusto e grosso alla maniera ungherese, / I capelli dorati, vermiglie le guance, / Gli occhi avea belli e chiari. // Nel corpo era come Alessandro Magno, / Di cui fu seguace in vita, / Lesto, intelligente e solerte, / Ogni cosa egli prevedeva.

<sup>17</sup> LÉVAY, *op. cit.*, p. 671.

<sup>18</sup> BOGÁTI FAZEKAS, *op. cit.*, pp. 266–267 : Passato ormai il terzo giorno, / Il Martedì Santo, il giorno dopo Sant'Ambrogio, / Morì allora il grande re Mattia, / Che tuttora sospira l'Ungheria. [...] Molte sarebbero le sue gesta da cantare, / Che uomo non può lodare abbastanza, / Fu il ritratto dei grandi principi antichi, / La cui eterna fama è nelle istorie.



spiega anche il significato e la presenza, in questo periodo, dei cosiddetti cataloghi nelle opere anche di altri autori, ad esempio in András Farkas.<sup>19</sup> Questi aridi cataloghi di nomi accompagnati da generici epiteti esornativi sono inseriti in opere destinate non solo alla esaltazione dei valori individuali, ma anche e soprattutto alla rievocazione nostalgica delle glorie passate. E proprio nell'opera del Farkas Mattia Corvino è annoverato fra i grandi condottieri e sovrani ungheresi che, secondo l'ideologia della Riforma protestante, altro non sarebbero stati che i veri e provvidenziali fondatori ed artefici del regno d'Ungheria e della sua successiva grandezza storica.

Com'è stato giustamente rilevato, per la concezione epica del mondo « inizio », « primo », « fondatore », « antenato », « precedente », ecc. sono categorie non puramente temporali, ma assiologico-temporali, sono cioè un superlativo assiologico-temporale che si realizza sia nei riguardi degli uomini sia nei riguardi di tutte le cose e gli eventi del mondo epico : in questo passato tutto è bene, e tutto ciò che è sostanzialmente buono (il primo) è soltanto in questo passato. Il passato epico assoluto è l'unica fonte e principio di tutto il bene anche per i tempi successivi.<sup>20</sup> E molto probabilmente fu una non dissimile concezione positiva del passato a spingere i nostri autori a considerare il re Mattia il soggetto ideale di narrazioni in cui non v'era posto per la critica storica modernamente intesa ; e si preferì procedere allora alla elaborazione epica dell'età corviniana, secondo soluzioni di convenienza per una società sconvolta e lacerata dall'anarchia, una società che però mostrava anche l'ambizione e la necessità di essere ricondotta ad un ideale superiore. E quell'ideale, com'è noto, fu simbolicamente rappresentato in gran parte dalla figura e dal regno di Mattia Corvino.

4. La forma epica del passato introduce la figura e l'opera di Mattia Corvino nella tradizione nazionale. E qui il concetto di tradizione non sta a significare le fonti della storiografia e dei canti storici, ma il mondo impenetrabile ed inamovibile della mitologia nazionale, mitologia intesa come il complesso di tutte le figure mitiche e mitizzate della storia ungherese. E ciò può significare, anche nell'*históriás ének*, « l'appoggio sulla tradizione impersonale incontestabile, l'universalità della valutazione

<sup>19</sup> A. FARKAS, *Az zsidó és magyar nemzetről* (1538, Della nazione ebraica e della nazione ungherese), in *Balassi Bálint és a 16. század költői, op. cit.*, I, pp. 383-395. Si vedano, a tal proposito, i vv. 169-186.

<sup>20</sup> BACHFIN, *op. cit.*, p. 457.

e del punto di vista che esclude ogni possibilità di un diverso modo di vedere, il profondo rispetto per l'oggetto della raffigurazione e per la stessa parola detta su di esso in quanto parola della tradizione». <sup>21</sup> Non a caso Miklós Bogáti volle subito delineare l'immagine di Mattia secondo i tratti fondamentali del perfetto sovrano ideale, quasi sganciato dalle determinazioni temporali della storia :

Ennek hadiról írtak énekeket,  
Illik említienünk ily eleinket,  
Megírom halálát és temetését,  
Mátyás után magyar romlását, vesztét.

Csuda jó szokását ő eleinek,  
Elfelejté régi magyar nemzetnek,  
Ezt magyarok királnénak köszönjék,  
Rontója lőn király jó erkölcsének. <sup>22</sup> (vv. 37–44)

Dalla lettura attenta di questi versi molto probabilmente traspare il fatto che anche qui « il tratto fondamentale dell'intero passaggio » – compreso naturalmente il riferimento alle presunte conseguenze negative del matrimonio con Beatrice – « è un inquieto conservatorismo, un attaccamento quasi ansioso alla legge tradizionale, ai *costumes* e agli *usages* ... » <sup>23</sup> Mattia, che non sempre fu amato in vita, divenne, subito dopo la sua morte, oggetto di venerazione, proprio perchè collocato nella dimensione della tradizione nazionale. E Bogáti non esita a mettere in versi, in un distico efficace, il noto detto proverbiale sull'altrettanto proverbiale, anche se postuma, giustizia del re :

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 458.

<sup>22</sup> BOGÁTI FAZEKAS, *op. cit.*, p. 254 : Han cantato le sue gesta, / Giusto è il ricordo di tali antenati, / Di Mattia io narrerò la morte e la sepoltura, / E ciò che ne seguì : la rovina e il crollo d'Ungheria. // Come dimenticò le usanze / Degli antenati, dell'antica nazione magiara, / Di ciò sian grati gli Ungheresi alla regina, / Che del re corruppe i costumi.

<sup>23</sup> E. KÖHLER, *L'avventura cavalleresca. Ideale e realtà nei poemi della Tavola Rotonda*, Bologna, 1985, p. 15. Naturalmente l'osservazione si riferisce ad un contesto culturale alquanto diverso da quello che qui stiamo analizzando : ma essa riuscirà a sembrare meno ingiustificata se riusciremo a mostrare che nella mitizzazione della figura di Mattia Corvino confluirono anche elementi provenienti dalla tradizione dei valori cavallereschi.

Mátyás király miota megholt volna,  
Az igazság megholt Magyarországba.<sup>24</sup> (vv. 35–36)

Se qui il concetto di giustizia appare collegato con la tradizione del diritto consuetudinario medievale,<sup>25</sup> più evidente è subito dopo l'evocazione dei tratti cavallereschi del sovrano ideale in relazione al ritratto morale di Mattia Corvino :

Nem kímilé soha semmi jószágát,  
Urakat, udvarát, kicsinyét, nagyját,  
Ajándékozá sokkal tisztartókat,  
Már minden szereti vala királyát.

Emberséges, jó erkölcsse királynak,  
Néki jeles, ékes tréfái vannak,  
Sokféle nemzet udvarában vannak,  
De nála mind egy tisztességben vannak.<sup>26</sup> (vv. 49–56)

Pare indubbio, infatti, che i concetti e termini di *jó szokás*, *régi jó erkölcs*, *ajándékozás*, *igazság*, *vitézség*, *tisztesség* non siano qui indicazioni generiche di un'altrettanto generica nozione di regalità, quanto piuttosto il riferimento preciso ai concetti di *chevalerie*, *leauté*, *justise*, *boner*, *usage*, *foi*, *coustume*, *don*, *largesce*, concetti che determinarono il mito anche di ogni corte ideale del Medio Evo secondo la nota definizione medievale del *regere iuxta morem patrum*.<sup>27</sup> E ciò è valido – secondo quanto giustamente rilevato – anche in attinenza alla regalità ungherese di stampo cavalleresco, ridefinita anche dal punto di vista dell'efficace binomio concettuale di *értékrendszer és propaganda* (propaganda e sistema di valori).<sup>28</sup> Sembra, in altre parole, che in questi testi

<sup>24</sup> BOGÁTI FAZEKAS, *op. cit.*, p. 254 : La giustizia morì in Ungheria, / Da quando sarebbe morto il re Mattia.

<sup>25</sup> Cf. KÖHLER, *op. cit.*, pp. 15 sgg.

<sup>26</sup> BOGÁTI FAZEKAS, *op. cit.*, p. 255 : Mai non risparmiò i suoi beni, / Gratificò i signori e i dignitari, / La corte, i grandi e i piccoli, / Tutti amavano il loro re. // Il re ha umanità e buoni costumi, / Motti egregi ed eloquenti, / Genti di vario lignaggio sono alla sua corte, / Ma tutti son per lui di pari onore.

<sup>27</sup> Cf. KÖHLER, *op. cit.*, pp. 15 sgg.

<sup>28</sup> Cf. Á. KURCZ, *Lovagi kultúra Magyarországon a 13–14. században* (Cultura cavalleresca in Ungheria nel XIII e XIV secolo), Budapest, 1988, pp. 163–219.



ungheresi del XVI secolo l'idealizzazione della regalità di Mattia Corvino avvenga anche per mezzo di un recupero del sistema di valori cavalleresco, magari in stretto rapporto con l'esigenza propagandistica di ridisegnare il quadro politico-sociale della società ungherese secondo i lineamenti tradizionali dell'antica nazione ungherese (*régi magyar nemzet*) nostalgicamente evocata anche nell'opera di Bogáti. E ciò poté accadere tanto sul piano delle esigenze formali della poesia epico-narrativa ungherese, quanto sul piano concreto del pensiero politico del XVI secolo.

La cosiddetta distanza epica – che per Bachtin rappresenta il terzo aspetto costitutivo dell'epopea come genere letterario – permise che nel Cinquecento ungherese la figura di Mattia Corvino assumesse la necessaria estraneità alla crisi ed all'anarchia del tempo presente, alla conflittualità contemporanea, e fece sì che si accentuasse quindi la dicotomia fra due mondi distanziati nella poesia e nell'ideologia, l'uno nostalgicamente cantato e l'altro drammaticamente vissuto. Da questo dissidio profondo radicatosi nell'individuo e nella società nacque il culto del re Mattia: un culto che necessariamente collocava la sua memoria storica nella lontananza della distante tradizione patria. Naturalmente il culto di Mattia Corvino esisteva già nella storiografia del XV e XVI secolo, ma fu proprio l'avvertita necessità di farne un personaggio del mondo eroico ungherese, di rappresentarlo come una figura ieratica del panteon nazionale, che determinò l'istanza di un suo ritratto stilisticamente diverso, anche in contrasto con i plastici ritratti delineati su di lui dagli umanisti suoi contemporanei. Il salto qualitativo che certamente si avverte, per esempio, fra l'opera di un Galeotto Marzio e quelle di Görcsöni o di Bogáti e che fa perdere vigore e vitalità, in quest'ultime, alla figura del re, certamente spinge noi moderni a confermare la nostra simpatia per l'efficacia dei tratti descrittivi dell'umanista italiano dinanzi all'apparente freddezza delle descrizioni epiche ungheresi: quel salto qualitativo, però, si spiega non con una perdita di efficacia poetica, ma al contrario con l'istanza propria dell'*históriás ének* di suggellare in modo definitivo, secondo le norme dell'epica, la validità di quel culto che si trasforma in mito. Insomma, se la storiografia aveva creato il culto di Mattia, l'*históriás ének* ne creò il mito definitivo, assoluto, gelosamente custodito nella lontananza epica.

5. Alla definizione del culto di Mattia Corvino contribuì notevolmente – come già accennato – l'elaborazione ideologica della storiografia. Chi conosce il saggio di T. Klaniczay sulla letteratura della Riforma protestante ungherese e quello di P. Kulcsár sull'opera storiografica di Gáspár Heltai

sa bene quanto forte fosse l'elemento propagandistico di quel culto.<sup>29</sup> Il ruolo di Mattia viene esaltato in margine alla questione turca ed al problema socio-politico della cosiddetta *szegény község* (comunità povera). Mattia diviene così il sovrano ideale che si eleva contro l'anarchia nobiliare e feudale, che assicura la pacificazione interna e la sicurezza esterna del paese, che progetta e realizza la crescita culturale dell'Ungheria.<sup>30</sup> Questo ideale, già espresso e delineato dalla storiografia, quindi reso attuale e necessario nella situazione socio-politica dell'Ungheria cinquecentesca, viene però confermato e rielaborato nella dimensione superiore del canto storico e posto in particolare evidenza mediante le opportune scelte stilistiche. Ed in effetti lo stile dell'*históriás ének* mette in risalto non tanto le componenti ideologiche e storiche di quello che noi chiamiamo mito di Mattia Corvino, quanto piuttosto la figura stessa del sovrano che viene esaltata soprattutto là dove elementi come il gesto, la parola, il portamento, la dignità divengono simboli del potere.<sup>31</sup>

Al di là del problema dell'aderenza alle loro fonti storiche, ciò che interessa ai nostri autori non è tanto la storia d'Ungheria durante il regno di Mattia Corvino, quanto piuttosto l'atteggiamento del re in alcuni momenti salienti della storia ungherese. E proprio per questo i nostri autori non sono degli storici, ma dei poeti. E proprio per questo essi non scrivono una parte della storia d'Ungheria, ma celebrano il portamento, l'aspetto, l'animo ed i sentimenti di un sovrano che nella sua esemplarità si pone al di sopra della pur importante contingenza storica, sino a divenire il modello, il punto di riferimento per tutta la nazione in ogni momento della sua storia. Particolare rilievo assume allora in questi testi la parola di Mattia Corvino: tutti i principali eventi son determinati dai discorsi del re, discorsi che sono autentici ritratti di una regalità sempre uguale e che pur si manifesta nelle forme più varie; sono insomma variazioni sul tema del sovrano perfetto che si staglia con autorevolezza nella complessità della storia. La sua figura e le sue parole sono poste in risalto dallo stile dell'*históriás ének*, la cui tecnica poetica esalta la

<sup>29</sup> Cf. T. KLANICZAY, *A magyar reformáció irodalma* (La letteratura della Riforma ungherese), in «Irodalomtörténeti Közlemények» LXI(1957), pp. 12-47; P. KULCSÁR, *A történetíró Heltai* (Heltai storiografo), in *Irodalom és ideológia a 16-17. században* (Letteratura e ideologia nel XVI e XVII secolo), a cura di B. VÁRJAS, Budapest, 1987, pp. 113-133 (Memoria Saeculorum Hungariae 5).

<sup>30</sup> Cf. KULCSÁR, *op. cit.*, pp. 130 sgg.

<sup>31</sup> Per la simbologia del potere cf. BACHIN, *op. cit.*, p. 462; E. AUERBACH, *Mimesis. Il realismo nella letteratura occidentale*, I, Torino, 1981, p. 128.

paratassi di versi ricorrenti e ripetitivi che formano il sostrato basilare del dettato formulistico.<sup>32</sup> Se inoltre possiamo utilizzare, a proposito dei canti storici ungheresi, quanto è stato osservato da E. Auerbach sullo stile delle *chansons de geste*,<sup>33</sup> non pare allora azzardato affermare che anche quello dell'*históriás ének* è uno stile sublime, uno stile richiesto dallo stesso processo di mitizzazione.

Questo stile, comunque, pur così compatto e serrato nella sua struttura, già nel testo del Bogáti e proprio a proposito di Mattia Corvino comincia a mostrare segni di evoluzione e di dissoluzione. In quel testo l'io narrante interviene con efficacia, e direi quasi con prepotente forza espressiva, a turbarne gli schemi ricorrenti e le previste soluzioni lessicali e metriche. Quell'io narrante interviene con una specie di tono innodico sulle strofe di quel componimento, come a dare maggior vigore al ricordo del sovrano e delle sue imprese. Ma questi son segni di evoluzione che non compromettono lo stile elevato del canto storico ungherese.

Ci sembra di poter concludere, quindi, sostenendo la tesi che il canto storico abbia trasformato in mito poetico il culto ideologico della storiografia. E questa trasformazione non riguarda l'oggetto della narrazione, ma la forma e quindi lo stile dello stesso atto del narrare. Quella trasformazione, cioè, ha una valenza non solo occasionale e limitata, ma investe – dal suo particolare punto di vista – uno dei capitoli più importanti della letteratura ungherese del Cinquecento. Proprio per questo qui si è preferito trattare non tanto i motivi ideologici del mito di Mattia Corvino, quanto piuttosto la forma poetica in cui quel mito si è realizzato.

<sup>32</sup> Sullo stile formulare dell'*históriás ének* si vedano VARJAS, *op. cit.*, pp. 185–219, 349–353; A. DI FRANCESCO, *La Griselda ungherese e lo stile formulare delle prime széphistóriák*, in «Annali del Dipartimento di Studi dell'Europa Orientale», Sez. Letterario-Artistica, Nuova Serie 2 XXIII(1984), pp. 121–141; Idem, *Osservazioni sullo stile formulare delle traduzioni ungheresi di tre novelle del Boccaccio*, in «Giano Pannonio» 1989, pp. 233–248; Idem, *A históriás ének mint formulaköl-tészet* (L'*históriás ének* come poesia formulare), in «Irodalomtörténeti Közlemények», XCIII(1989), pp. 446–457.

<sup>33</sup> Cf. AUERBACH, *op. cit.*, I, pp. 107 sgg.



GEORGE GÖMÖRI  
(Cambridge)

---

## The Image of János Hunyadi and Matthias Corvinus in 16th–17th Century England

I am going to investigate the reception of both Hunyadis, János or John Hunyadi, Governor of Hungary, and his son Mátyás or Matthias Hunyadi *vel* Corvinus in England during the 16th and 17th centuries, as in most cases historians talk about them in the same context, although stressing different aspects of their character and actions. (In the case of Mátyás, most chroniclers introduce him as “the son of John Huniades”, sometimes comparing him with his famous father.) Let me begin with a theologian and martyrologist whom some would not regard as a historian proper, though his work contains the most detailed 16th century description of important historical developments in Europe. I have in mind John Foxe whose vast *Actes and Monuments of these latter and perilous days touching matters of the Church* was first published in English in 1563. Foxe, a Marian exile in Strasbourg, began to write his major work in Latin in the early 1550-ies, its second volume being ready by 1559, but it was the improved and extended English edition with its “crudely effective woodcuts” that made an enormous impression on contemporary English readership. Queen Elizabeth made its reading well-nigh compulsory and its popularity was only second to the Bible.

In the *Acts and Monuments* Foxe devoted long chapters to Turkish history (indeed, he regarded the Turk as the Antichrist)<sup>1</sup> and in this context he had to deal with Hungarian history, too. His sources were mainly Æneas Sylvius Piccolomini and Caspar Peucer; he seems to ignore Thúróczy whose chronicle had already been available at the end of the 15th century. In Books III. and IV. of the *Acts and Monuments* there are long passages both on János Hunyadi and King Matthias. As to the former, he is mentioned already on page 762, Vol. III. as “Huniades, surnamed (?) Vaivoda”, but extensive discussion of his deeds takes place only on pages 764–765 of the 19th century edition which I have used.<sup>2</sup> Foxe begins

<sup>1</sup> William M. LAMONT, *Richard Baxter and the Millennium*, London, 1979, p. 14.

<sup>2</sup> *The Acts and Monuments of John Foxe*, ed. by the Rev. S. R. CATTLEY, III, London, 1844 (the whole edition runs into 8 volumes).

his relation of Hunyadi's wars with the words: "The governor of Hungary (as ye before have heard) was Johannes Huniades, whose victorious acts against the Turks are famous",<sup>3</sup> but then he focuses on the siege of Belgrade and Hunyadi's subsequent death in 1456, and it is only in the next book (Vol. IV.), under the heading "Turkish history" that he provides a fuller description of Hunyadi's campaigns, including the story of the ten years truce concluded with the Turks and broken at the urging of the papal Legate, Cardinal Caesarini. Here the Protestant Foxe is eager to score a point against the Pope on account of his poor advice given to the Hungarians in 1444: "so was there never any counsel of the pope (sic!) that brought with it more detriment to Christianity than this".<sup>4</sup> The consequences of papal intrigue were indeed disastrous: namely the fateful battle of Varna in which the young King Wladyslaw (king of Poland and Hungary) lost his life. Foxe is nevertheless relieved that due to "the merciful providence of God" Hunyadi himself escaped death, and goes on to give a remarkable characterization of this man of great military talent who stood up most resolutely against the Turks: "This Johannes Huniades, the worthy warrior... of all captains that ever went against the Turks most famous and singular; prudent in wit, discreet in council, expert and politic in war, prompt of hand, circumspect before he attempted, quick in expedition: in whom wanted almost no good property requisite in a warlike captain. Against two most mighty and fierce tyrants, Amurath and Mahomet, through the Lord's might, he defended all Pannonia, and therefore was called the thunderbolt, the terror of the Turks. Like as Achilles was unto the Grecians, so was he set up of God to be as a wall or bulwark of all Europe against the cruel Turks and enemies of Christ and of his Christians; neither was there any king or prince that ever achieved such noble victories, either so many in number, or so profitable for the public utility of all Europe, as did he..."<sup>5</sup> Here the image of János Hunyadi as an important and most effective commander was established for many years to come.

Another 16th century historiographer, George Whetstone whose *The English Myrror* was printed in 1586 and dedicated to Queen Elizabeth, also gives a short description of various Turkish campaigns in the Balkans and Hungary, saying this about the Sultan Mahomet: "he besieged Belgrade from whence he was driven with dishonour, besides the losse

<sup>3</sup> *The Acts...*, *op. cit.*, p. 764.

<sup>4</sup> *The Acts...*, *op. cit.*, IV, London, 1846, p. 33.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 34.

of many men and much artillery, by that valiant Hungarian captain Iohn Vaivode".<sup>6</sup> Since the term "Vaivode" is applied here the second time to János Hunyadi, it is also possible that he was the hero of a play (since lost) by Henry Chettle, listed in *Henslowe's Diary*,<sup>7</sup> although the play's hero also could have been János Zápolya or Zsigmond Báthori, Prince of Transylvania. At any rate, an allusion in Thomas Nashe's racy pamphlet *Lenten Stuff* published in 1599 but written at least a year earlier, shows that the name "John Huniades" had a familiar ring to most educated Englishmen. Nashe refers here to "this *Huniades* of the liquid element"<sup>8</sup> meaning thereby the leader, or commanding force of the element in question.

The valiant deeds of János Hunyadi, however, were given their fullest exposure in Richard Knolles' *Turkish History*. This most influential work, *The generall history of the Turkes* (London, 1603), devotes many a page to both János Hunyadi and King Matthias. The former's name even appears in a Latin poem by Lonicer which is placed under the portrait of Amurath II. and translated by Knolles as follows:

Fierce *Amurath* doth Europe fill with blood and wofull cries:  
And wholie give to martiall deeds, doth whole in armies arise.  
But yet *Huniades* (than he, of greater strength and might)  
Enforced him right fearfully to turne his back in fight.<sup>9</sup>

Knolles goes further than Foxe in describing Hunyadi's background, giving two versions of Hunyadi's birth, one of which claims that he was born "of meane parents" and "grew to be greate by his vertue and prowesse".<sup>10</sup> Still, continues Knolles, "whatsoever his parents were, he himselfe was a most politicke, valiant, fortunate and famous captaine, his victories so great, as the like was never before by any Christian prince obtained against the Turks: so that his name became unto them so dreadfull, that they used the same to feare their crying children withall".<sup>11</sup>

<sup>6</sup> George WHEISTONE GENT, *The En(g)lish Myrror*, London, 1586, pp. 73–74.

<sup>7</sup> *The Diary of Philip HENSLowe from 1591 to 1609*, ed. by J. Payne COLLIER, London, 1845, p. 132.

<sup>8</sup> Thomas NASHE, *The Unfortunate Traveller and other Works*, London, 1972, p. 411.

<sup>9</sup> Richard KNOLLES, *The generall history of the Turkes*, London, 1603, p. 254. This was a very popular book which saw four more editions before 1641.

<sup>10</sup> KNOLLES, *op. cit.*, p. 266.

<sup>11</sup> *Ibid.*



Descriptions of János Hunyadi's campaigns and battles follow, including the battle at the Iron Gate (the Hungarian name for which is *Vaskapu*, pronounced Vash-capoo) which Knolles mistakenly calls "Vascape" and prints two purported speeches given by Hunyadi to his soldiers. Knolles discusses the circumstances leading up to the Battle of Varna and the fight itself in considerable detail, adding thoughtfully: "Some maliciously impute the losse of the battaile of *Varna*, and the death of the king, to Huniades, who (as they said) fled out of this battaile with ten thousand horsemen: but this report agreeth not with the noble disposition of that courageous and valiant captaine but seemeth rather to have been devised to excuse the foule dealing of the cleargie; who as most histories beare witnesse, were the cheefe authors both of the warre, and of the lamentable calamitie ensuing thereof".<sup>12</sup> Following Callimachus or Jovius, he quotes Amurath's alleged supplication to Christ asking for his help against the oathbreaking Christians and makes it very clear that the debacle was not Hunyadi's fault at all. As he writes about the battles of Scanderbeg, another anti-Turkish hero of the period, a most interesting comparison follows between János Hunyadi and Scanderbeg which, in my view, favours the former: "They were both men of invincible courage... Of the two, *Huniades* was at the time accounted the better commander, and the more polliticke, as a man of greater experience in martiall affaires, by reason of his greater yeares; which was well countervailed by Scanderbeg his perpetuall good fortune".<sup>13</sup> After all this it is no wonder that Knolles positively enjoys narrating Hunyadi's great victory at Belgrade in 1456 and insists that the general died in "a most Christian manner" whether of his wounds or of the plague "which was then rife in Hungarie".<sup>14</sup> He sums up his chapter on János Hunyadi by stating that "he was the first Christian captaine that shewed the Turks were to be overcome; and obtained more great victories against them than any one of the Christian princes before him".<sup>15</sup>

At the turn of the 17th century János Hunyadi's name crops up in such works as George Abbot's *A Briefe Description of the Whole World* (1599) and Martin Fumée's *The historie of the troubles of Hungarie* (1600) respectively. The name's wide currency at the time is shown by the fact

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 358.

<sup>15</sup> *Ibid.*

that a Hungarian goldsmith and chemist János Bánfihunyadi, soon after his arrival in England became known as “Hans” or Johannes Huniades.<sup>16</sup> He lived in England from 1608 to 1646 and ended his career as a lecturer in chemistry in Gresham College; it seems that by using the name “Huniades” he was trying to make the impression that he was somehow related to the other John Huniades, the victor of Belgrade. I believe this suggestion actually helped his career in England – he married an Englishwoman and settled down in London, so he was the first Hungarian to be “accepted” by English society (that is apart from the 16th century scholar, István Budai Parmenius).

In the second half of the 17th century it is mostly in Turkish histories and European cosmographies that Hunyadi is mentioned. For example, Andrew Moore in his *A Compendious History of the Turks* (2nd ed., London, 1663) writes extensively about both Hunyadis. In this he freely plagiarizes Knolles, including the latter’s description of the Battle of Varna. Another author, Samuel Clarke in his *A Prospect of Hungary and Transylvania* (London, 1664) mentions Hunyadi four times, mainly because of his decisive victory over the Turks in 1456.<sup>17</sup> I would also like to quote a curious pamphlet published in London by an unknown poetaster as late as 1689. It is entitled *The Jesuits Ghost; with the Prayer of the Turkish Monarch to Christ; Through which he obtain’d a Mighty Victory against the Papists at the Field of Varna*. In this five pages long poem, with an explanatory note extracted from Knolles’s Turkish history, the author warns against the unscrupulous methods used by the Jesuits (and, by inference, all zealous Catholics), as, for instance, in the case of 1444, when with the Balkan campaign the Christian forces broke the truce and their solemn oath. Let me quote a few lines from this poem which uses the mistakes of 15th century Poles and Hungarians to drive home a point in late 17th century England:

But *Varna* sure might silence this blind work,  
When Christ gave that great Battle to the *Turk*.  
The spacious field with Popish blood was dy’d  
And Conquering *Am’rath* did in Triumph Ride<sup>18</sup>

<sup>16</sup> Cf. “Magyar Könyvszemle”, CIV(1978), p. 96.

<sup>17</sup> Samuel CLARKE, *A Prospect of Hungary and Transylvania...*, London, 1664, pp. 5, 9–10, 16, 38.

<sup>18</sup> *The Jesuits Ghost...*, London, 1689, p. 2.

The treatment of King Mátyás, or in its Latin form Matthias of Hungary, was in Foxe's *Acts and Monuments* no less favourable than that of his father's. The English historian, having related the execution of László Hunyadi and the sudden death of the King, says the following: "After the decease of Ladislaus, the Hungarians, by their election, preferred Matthias, surnamed Corvinus, who was son of Huniades, to the Kingdom of Hungary".<sup>19</sup> Foxe plays up the successes achieved by Matthias in his efforts to contain the Turks: the recovery of "Sirmium" and that of Jajce ("Jaitza") in Bosnia. The end of the Bosnian campaign, however, gives him another chance to condemn the harmful machinations of the Pope.

Foxe seems to think that Matthias could have liberated parts of Thracia, had it not been for the Pope's intrigues: "while Matthias was thus occupied in this expedition against the Turks... the bishop of Rome wickedly and sinfully ministereth matter of civil discord between him and [King of Bohemia] Podiebrad aforesaid, in removing him from the right of his kingdom, and transferring the same to Matthias. Whereupon... a great war and bloodshed followed in Christian realms".<sup>20</sup> In other words, the radical change of direction in Matthias's military policy is attributed to the Pope's egoistic interest who would rather have had Christian rulers fighting each other than uniting against the Turks.

It is to Foxe's credit, though, that having related Matthias's political might and military talent, he also has something to say about the flowering of culture in Hungary, with special attention to Matthias's new library. This is a passage which deserves quotation in full:

"This forementioned Matthias, besides his other memorable acts of chivalry, is no less also commended for his singular knowledge, and love of learning and of learned men, whom he with great stipends procured into Pannonia; where, by the means of good letters, and furniture of learned men, he reduced in short space the barbarous rudeness of that country into a flourishing commonwealth. Moreover such a library he did there erect, and replenish with all kind of authors, sciences, and histories, which he caused to be translated out of Greek into Latin, as the like is not thought to be found, next to Italy, in all Europe beside. Out of which library we have received divers fragments of writers, as of Polybius, and Diodorus Siculus, which were not extant before."<sup>21</sup>

<sup>19</sup> *The Acts...*, *op. cit.*, II. p. 768.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 769.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 770.



Amongst Foxe's contemporaries Johannes Sambucus also promoted King Matthias most effectively – his *Emblemata* (1564), much read in England, contain two eulogies of the learned King: “Ad Principes Ungariæ” and “Mathiæ Corvini Symbolum”.<sup>22</sup> Sambucus also republished Bonfini who became known all over Europe mainly because of his new editions. Yet another Italian writer, Matteo Bandello is quoted by the English writer William Painter in his prose piece *The Palace of Pleasure* (London, 1580). One of Bandello's stories retold by Painter is about a Bohemian lady in Matthias' court, whose loyalty to her husband and chastity can stand any trial. Painter prefaces the didactic story with the following comment: “Mathieu (sic!) Corvine, sometime king of Hon-garie... was a valiant man of Warre and of goodly personage. Hee was the first that was Famous or feared of the Turks, of any Prince that governed that Kingdome. And among other his vertues, so well in Armes and Letters, as in Lyberellyty and Curtesie he excelled at the Prynces that raygned in his time”.<sup>23</sup>

Bonfini's and Galeotto Marzio's efforts to enhance the image of Matthias reached English readers in a roundabout way: via the translation of the Latin work of a 16th century German humanist. It was the book of Philip Camerarius of Nuremberg, *Opera horarum subcisivarum*, first published in two volumes in Frankfurt a. Main in 1602 and 1606 respectively and translated into English by John Molle under the alternative title “The Walking Librarie”, or “The Living Librarie or Meditations and Observations Historical...” in 1621. In the tenth chapter of the fifth book of this work Camerarius (or rather John Molle) devotes a long passage to Matthias's interest in the arts and bibliophily, also saying a few word about the subsequent fate of the Corvin Library. It is here that we first read in English about Matthias's fairness and his interest in the *vox populi* which made him to disguise himself as a hunter in order to find out the real views of his subjects on the government so that its “imperfections” could be corrected. Let us quote Camerarius: “This king was well learned, exceeding studious, loved good letters and Sciences with an ardent affection, and to the professors thereof hee gave great gifts: yea, and he caused search to be made in all places for the Bookes of the Ancients, and commanded to buy them, without sparing for cost, to erect a stately Librarie, which afterwards was wasted and spoiled by the Turkes. Among other things he was not ignorant, that the truth and

<sup>22</sup> Johannes SAMBUCUS, *Emblemata*, Antverpiæ, 1564, pp. 71, 161.

<sup>23</sup> William PAINTER, *The Palace of Pleasure*, III, London, 1966 (reprint ed.), p. 196.

free libertie of speech had but small accesse into the houses of kings and princes and therefore... hee would... when hee was a-hunting ride away from his traine, and goe to some paisants house, or to some village, where he would passe the night in questioning (by way of familiar talke) with the poore and sillie people, of the king and what was thought of and said of him, and of his government..."<sup>24</sup>

Knolles in his Turkish history is also quite complimentary about King Matthias. While he emphasizes the King's martial rather than cultural achievements, his evaluation verges on panegyrics: "[Matthias] with great good maintained great warres against Mahomet during all the time of his raigne: and afterwards against Baiazet his sonne also, wherein he most commonly returned with victorie: so that it is of him as truely as briefly written, that no Christian king or chieftaine did more often or with greater fortune fight against the Turkish nation, or had of them greater victories".<sup>25</sup> This is high praise indeed, but Knolles repeatedly returns to wars fought by Matthias or on his behalf, such as the Bosnian campaign and the relief of Jajce, the Turkish incursion into Transylvania foiled by Pál Kinizsi, and the participation of Hungarian auxiliaries at the recapture of Otranto from the Turk in 1481.<sup>26</sup> Of these it is worth quoting just one sentence relating to the Bosnian campaign: "In these warres Mahomet had such prooffe of the force and power of Matthias and the Hungarians, that for a good after he had no great stomache to provoke them farther: for why, the name of *Matthias* was now become unto the Turkes no lesse dreadfull than was sometime the name of his father, the valiant Huniades".<sup>27</sup>

After some years of relative peace and quiet it was the Turkish war of 1663–1664 which once again drew English attention to the events happening in front-line Hungary and to the great predecessors of the Zrínyi brothers. Andrew Moore in his Turkish history, for all his borrowed material including clichés, sums up the reign of Mátyás in a sentence which sounds somewhat exaggerated: "He [Ladislaus] dying, Matthias for love of Huniades was, while imprisoned at Prague, by a military election, chosen King of Hungary, where he reigned 38 years: and was a far greater

<sup>24</sup> Philip CAMERARIUS, *The Living Librarie...*, London, 1621, pp. 354–355. This passage, however, I could not find in the 1602–1606 Latin edition of Camerarius. Molle must have taken it from a later edition or added it himself.

<sup>25</sup> KNOLLES, *op. cit.*, p. 395.

<sup>26</sup> *Ibid.*, pp. 404, 426–427, 433.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 404.

terrou to the Turk than his Father, notably enlarging his Kingdom".<sup>28</sup> Samuel Clarke, in *A Prospect of Hungary*, only a year later, even waxes poetic when it comes to Matthias, quoting a Latin two-liner about this unusually succesful king:

Patriæ decus, unica stirpis.  
Gloria, Pannonicæ cædis fortissimus ultor  
fuiller in / middle of pope?

Which is followed by the English translation:

His Countries pride, the Glory of his Race,  
Revenger of th' *Hungarians* late disgrace<sup>29</sup>

This brings us to the last important 17th century voice on King Matthias Corvinus and that belongs to a seasoned traveller – to Edward Browne, M.D., who visited Hungary and adjoining parts in 1669 and published a much-acclaimed travelogue about it four years later. In the first chapter of this book, entitled *A Brief Account of Some Travels in Hungaria, Servia, etc.*, Browne states that since these areas are under Turkish occupation, it is futile "to expect any great University beyond Vienna".<sup>30</sup> On the other hand, he adds, the Hungarians may justly boast of their great contribution to learning in the form of a magnificent library "erected at *Buda*, by their King Matthias Corvinus, Son of the famous *Hunniades*, about two hundred years ago; consisting of some thousands of Books, especially Greek and Latine Manuscripts, not to be met with, or Purchased elsewhere; part whereof was dispersed into the *Turkish Dominions*, when *Solyman* surprized that City; and a choice part thereof procured afterwards, for the *Imperial Library* at *Vienna*, when *Cuspinianus* was Keeper thereof, divers whereof are marked with the Armes of *Corvinus*, a *Crow hearing a Gold Ring in his Beak*..."<sup>31</sup> Browne believed that a remanent of the Corvin Library, about 400 books, left in Buda at the mercy of mice and rats, perished in the fire of Buda in 1669. So all that

<sup>28</sup> Andrew MOORE, *A Compendious History of the Turks*, 2nd ed., London, 1663, p. 364.

<sup>29</sup> CLARKE, *op. cit.*, p. 10.

<sup>30</sup> Edward BROWNE, M. D., *A Brief Account of Some Travels in Hungaria, etc.*, London, 1673, p. 14.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 15.



remained now in Buda were ruins, or in the best case “reliques of Magnificent structures”.<sup>32</sup> Browne’s testimony is important; he was not the last English traveller in Hungary to evoke the glory of King Matthias, but was the last one who actually saw Corvinas in Vienna thanks to the courtesy of the Imperial Librarian. Another 320 years had to pass before a partial reconstruction of King Matthias’ “very noble” library by Hungarian scholars – a cause for celebration to bibliophiles in England as much as in Hungary.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 34.

## Zur Typologie der Lobgedichte auf Matthias

Gedenkt man eines großen Staatsmannes wie Matthias Corvinus anlässlich der Wiederkehr seines Todesjahres, so darf man wohl an einer Art der Huldigung nicht achtlos vorübergehen: der Huldigung in Form von Gedichten. Sie ist uns heute fremd und, nicht zuletzt wegen ihres Mißbrauchs (wie auch das Beispiel aus jüngster Vergangenheit in Rumänien zeigt), sogar odios geworden. Für die Renaissance aber hatte sie einen fixen und im allgemeinen positiv beurteilten Stellenwert, denn sie galt zugleich allen literarisch Interessierten als Talentprobe für dichterisches Können und für Belesenheit in antiken Texten; auch die damit meist verbundene – und gelegentlich auch eingemahnte – Honorierung durch den so Gefeierten wurde als etwas ganz Natürliches empfunden. Für uns ist der Inhalt solcher Gedichte, vor allem der Herrscherpanegyrik, interessant nicht nur von der Weise her, wie, die genosbedingte Topik adaptiert wurde, sondern auch wegen des jeweiligen Schwerpunktes im zeitgenössischen Lob; die allgemein verbreitete Bewertung eines Herrschers läßt sich besonders an Aussagen von Dichtern ablesen, die den Gepriesenen nicht persönlich gekannt haben, und das ist wohl bei der Mehrzahl der hier besprochenen Autoren der Fall gewesen.

An Formen von Huldigungen, die zu Lebzeiten des Matthias und anlässlich seines Todes gedichtet wurden, ist der Typ der kurzen metrischen „Aufschrift“ (nach Art der eigentlichen Bedeutung von *epigramma*) ebenso vertreten wie das Epigramm im Sinne von Kleinpoesie, sowie das *carmen elegiacum*. Dieses steht, von der Länge her, schon in Nachbarschaft zum heroischen Gedicht in Hexametern, dem Epos, wurde aber immer als das im Rang niedrigere empfunden.<sup>1</sup> Diese Form der Panegyrik, das epische Gedicht – wie Naldo Naldis 4 Bücher *De laudibus augustae bibliothecae ad Matthiam Corvinum* oder Alessandro Tommaso Cortesis Epos *De virtutibus bellicis Matthiae Corvini*,

<sup>1</sup> Vgl. etwa unten (p. 139) die Aussage des Antonio COSTANZI, *Carm. eleg.* vv. 71 ff.

worin auch die Geburtslegende des Königs enthalten ist<sup>2</sup> – muß hier außer Betracht bleiben. Wir wollen uns auf den Typ 'Lobgedicht' im engeren Sinn beschränken, die knappere, pointierte Charakterisierung des Gefeierten in elegischem Versmaß.<sup>3</sup> Die Grabepigramme, denen hier, dem Anlaß der Tagung entsprechend, etwas breiterer Raum gegeben werden soll, betiteln sich z. T. mit *Epitaphium*, in einem Fall auch mit *Elogia*.

Den Typ „Aufschrift“ hat Antonio Tebaldeo aus Ferrara<sup>4</sup> gewählt für eine einprägsame Formulierung, von der auch eine Variante erhalten ist:

<sup>2</sup> Einen Auszug aus Naldis Epos veröffentlichte, gemeinsam mit der Prosa-Präfatio, J. ÁBEL, *Irodalomtörténeti Emlékek* (Literaturhistorische Denkmäler), II, Budapest, 1890, pp. 259 ff., andere Textproben (in englischer Übersetzung) bei W. L. GRANT, *The Minor Poems of Naldo Naldi*, in *Manuscripta* 7/2, (1963), pp. 97 ff. Das Gedicht des Cortesi bei ÁBEL, pp. 297 ff. Zum Dichter (1460–1490) s. *Dizionario Biografico degli Italiani*, Roma, 1960–1993, (im folgenden zitiert als *DBI*), s.v.; Cortesi nannte sein Gedicht ursprünglich *De laudibus Matthiae Corvini poemation, liber primus* und wollte noch ein zweites Buch folgen lassen. Das Werk fand aber kein besonderes Echo bei den italienischen Humanisten und so gab er seinen Plan wieder auf; er widmete die überarbeitete (bei ÁBEL abgedruckte) Fassung von fast 1200 Versen, mit geändertem Titel, dem Matthias.

<sup>3</sup> Allgemein zur Gattung neulateinisches Lob-Epigramm: F. R. HAUSMANN, *Das neulateinische Epigramm Italiens im Quattrocento*, in „Hum. Lov.“ 21(1972), pp. 1 ff.; P. LAURENS, *L'Épigramme Latine et le Thème des Hommes Illustres au seizième Siècle: „Icones“ e „Imagines“*, in *Influence de la Grèce et de Rome au l'occident moderne* (Actes du Coll. des 14, 15, 19 déc. 1975), ed. R. CHEVALLIER, Paris 1977, pp. 123 ff.; Ders., *L'Ambre. Célébration de l'épigramme de l'époque Alexandrine à la fin de la Renaissance*, Paris 1989, bes. pp. 420. ff.; T. KLANICZAY, *Le Culte Humaniste des Grands Personnages*, in *L'Epoque de la Renaissance 1400–1600*, I, ed. E. KUSHNER, A. STEGMANN, Budapest 1988, pp. 531 ff. (bes. pp. 539 ff.). Die meisten der hier besprochenen Gedichte, wenn nicht anders vermerkt, nach E. ÁBEL, St. HEGEDŰS, *Analecia nova ad historiam resurgentium in Hungaria litterarum spectantia*, Budapest, 1903 und 1906 (mit gelegentlichen Textkorrekturen).

<sup>4</sup> Tebaldeo (um 1460–1537) war Erzieher von Isabella d'Este und später Sekretär der Lucretia Borgia. Typisch für ihn sind, wie auch unser Beispiel zeigt, pointierte Wortspiele, Antithesen und Gleichklänge, was G. ELLINGER (*Italien und der deutsche Humanismus in der neulateinischen Lyrik*, Berlin, 1929, p. 227) als „zierliche Fechterkunststückchen“ charakterisiert hat, s. auch S. PASQUAZI, *Poeti estensi del rinascimento*, Firenze, 1966; G. de LISA, *Un rimatore cortigiano del quattrocento: Antonio Tebaldeo*, 1928.



Corvini brevis hæc urna est, quem magna fatentur  
facta fuisse deum: fata fuisse hominem.<sup>5</sup>

Matthias war diesem Distichon zufolge „den Taten nach ein Gott, dem Schicksal nach ein sterblicher Mensch“: 'ein Gott' bedeutete für den Sprachgebrauch der Renaissance etwas anderes als für unseren, dort wurde ganz bewußt auf den antiken Heroen- und Herrscherkult<sup>6</sup> zurückgegriffen, um die Größe des Gefeierten in gebührender Weise auszudrücken. Schon Antonio Costanzi (Costanzo) aus Fano<sup>7</sup> hatte sich davon leiten lassen, als er im Jahre 1464 mit seinem Carmen elegiacum, einem Enkomion in 100 Versen auf den erst 21-jährigen, aber schon sechs Jahre regierenden König, den bereits im zweiten Türkenfeldzug erprobten Matthias in diesem Kampf stärken wollte. Im Anschluß an das Lob des Vaters, des berühmten Türkenreiters János Hunyadi, folgt der Preis des Sohnes (56 ff.):

tuque iter ad superos iam tibi, nate, paras,  
cuius honoratos claro diademate crines  
non sine præsentī numine prospicimus.,

<sup>5</sup> Die Variante (s. ÁBEL, HEGEDŰS, *op. cit.*, p. 192) lautet:

Matthiæ Regis posita hic sunt ossa, probant quem  
fata fuisse hominem, facta fuisse deum.

Anregung für die Prägnanz der Aussage waren wohl Formulierungen in der Antike, wie:

τέθνηκε ὡς ἄνθρωπος, ἀλλὰ ζῆ θεός (AP 1, 105, 6).

<sup>6</sup> Quintilian hat in seiner theoretischen Abhandlung über die Lobrede (inst. 3,7) für den Heroenkult festgestellt, *laudandum in quibusdam, quod geniti immortalis, quibusdam, quod immortalitatem virtute sint consecuti*, und knüpft (unter Verwischung der Grenze zwischen Heroen- und Herrscherkult) an die zuletzt getroffene Feststellung von der Erlangung der Unsterblichkeit durch Leistungen die Bemerkung, auch der *princeps* habe „aus Frömmigkeit“ dies berücksichtigt, §9 (Domitian hat nämlich Vater und Bruder, Vespasian und Titus, zu Göttern erklärt und in den Staatskult aufnehmen lassen). Den expliziten Bezug zwischen Heroen- und Herrscherkult stellt eine in der Renaissance vielgelesene Schrift aus dem 3. Jh. n. Chr. her, der Traktat des Rhetors Menander über Theorie und Praxis der epideiktischen Rede, 370, 25 f. (im Kapitel über das Herrscherlob).

<sup>7</sup> Zur Person des Dichters (1436–1490), der Schüler des berühmten Guarino in Ferrara war und der auf zahlreiche bekannte Staatsmänner und Fürsten seiner Zeit Gedichte verfaßt hat, s. *DBI*, s. v., mit ausführlicher Literatur.

Schon jetzt, in diesen jungen Jahren, beschreite Matthias den Weg zu den Himmlischen (*ad superos*); alle blicken auf sein gekröntes Haupt und fühlen das *praesens numen*, die „unter ihnen weilende göttliche Majestät“ – also den Beistand Gottes? Oder des eben genannten, bereits „am Olymp“ weilenden Vaters (55)? Oder die heroische Majestät des Matthias selbst? Wohl diese, wie später auch der Florentiner Dichter Ugolino de Vieri empfand, wenn er in seinem epischen Gedicht bei der Beschreibung der Krönung des jungen Matthias ganz klar sagt (61): ... *bunc proceres et plebs ceu numen adorant*.<sup>8</sup> Denn das Bild des vom strahlenden, sonnenhaften Diadem gezierten Haares bei Costanzi deutet auf Alexander d. Gr., es gibt Anlaß zur Hoffnung auf weiteren Sieg. Alle blicken auf ihn (*prospicimus*), (59 f.)

scilicet ut regeres patria virtute potentem  
Pannoniam arbitrio iudicioque tuo

also in der Erwartung, er könne mit der vom Vater ererbten *virtus* ein mächtiges Ungarn wiederherstellen (*regerere*), was sinngemäß von De Vieri gleichfalls, im Anschluß an *ceu numen adorant*, aufgenommen wird (62 f.):

qui bello fortis surgentes arceat hostes  
quique regat iustus populos in pace quietos.

Den Wunsch nach einem zweiten Alexander deutet Costanzi nicht bloß an:

sic tu alter Macedo, sic Cæsar et alter haberi  
sic poteris divo clarior esse patre

<sup>8</sup> Ugolino de VIERI (Verino/Verinus, 1442–1503), *Triumphus et vita Matthyæ regis admiranda versu heroico percursa*, ed. ÁBEL, *op. cit.*, pp. 337 f. Diese Formulierung des Verinus, eines Günstlings von Cosimo d. Ä. und seines Sohnes Piero de' Medici, ist für uns auch deshalb wertvoll, weil gerade bei ihm die christliche Gesinnung (bei aller Wertschätzung der Antike) in den Gedichten mehr zum Tragen kommt als bei den meisten anderen Zeitgenossen, die über Matthias gedichtet haben.

sagt er zu Ende des Gedichts (95 f.), nach der inständigen Bitte, Hesperien, Italien vor der Türkengefahr zu schützen<sup>9</sup>). Matthias, dessen *præsens numen* schon jetzt erkennbar sei, werde als ein „zweiter Alexander“, als ein „zweiter Cæsar Augustus“ gelten, von welchem Horaz (c. 3, 5, 2 ff.) gesagt hatte: *præsens divus habebitur*, sobald er die Briten und Parther besiegt haben würde. Naldo Naldi, dem die Anspielung Costanzis an Horazens Augustus klar war, greift diesen Vergleich in der Præfatio zu seinem Epos auf: ... *ut uno consensu omnes non modo te ut alterum Cæsarem Augustum aut Macedonem salutent Alexandrum, verum utrosque in te uno... facile recognoscant*.<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Die Dringlichkeit der Bitte erklärt sich daraus, daß Costanzi, wohl noch ganz unter dem Eindruck des Scheiters des Türkenkreuzzuges, den Pius II. durchführen wollte, im Ungarnkönig die einzige Hoffnung sah und im dementsprechend auch anredete (1 ff.):

Pannoniæ armipotens Rex et clarissime gentis  
et decus ac Blanci gloria summa patris,  
presidium Hesperiae fidei spes sola cadentis,  
qua datur æthereas scandere posse domos.

Vgl. dazu de Vieri, *Triumphus* vv. 181 ff.

<sup>10</sup> ÁBEL, *op. cit.*, p. 263. Er variiert diesen Vergleich wenig später (ÁBEL, *op. cit.*, p. 266): ... *ut illi (scil. doctissimi homines) relictis rebus omnibus ... advolent ad te tanquam ad alterum Alexandrum Macedonem aut Cæsarem Augustum salutandum...*; vgl. auch NALDI, *Laud. aug. bibl.* 1, 123 ff. Daß Costanzi *sic Cæsar et alter haberi* trotz der Horazanspielung (vgl. auch Hor. c. 1, 35, 39–32) mißverstanden werden konnte, zeigt der 5. Dialog des Ludovico CARBONE aus Cremona (1430–1485), *De laudibus rebusque gestis Regis Matthiæ* (ÁBEL, *op. cit.*, p. 210); dieser Dialog wurde als Dank für die – nicht angenommene – Einladung nach Ungarn, um am Aufbau des Humanismus mitzuarbeiten, verfaßt (s. *DBI*, s. v.). Dort wird breit ausgeführt, Matthias sei wie Alexander und C. Julius Cæsar, weil er, wie diese beiden, nicht nur militärische Großtaten vollbracht, sondern auch die *litteræ* besonders gepflegt habe (es folgen u. a. Anekdoten aus Plutarchs Cæsar-Vita). – Der Vergleich des Matthias nur mit Alexander war auch sonst sehr geläufig: so wird etwa, zum Ausdruck der guten Regentschaft und Kriegstüchtigkeit, Matthias mit Alexander zusammengestellt, der seinerseits wieder mit Agamemnon in Zusammenhang gebracht ist durch den Homervers (Il. 3, 179):

(ἄμφότερον) βασιλεύς τ' ἀγαθὸς κρατερός τ' αἰχμητής

bei CARBONE (ÁBEL, *op. cit.*, p. 209), und von Martinus BRENNERUS in seinem Vorwort zum Dialog des Aurelio BRANDOLINI, *De humanæ vitæ conditione ... ad Matthiam Regem* (s. ÁBEL, *op. cit.*, p. 7).



Dieser gottgleiche Herrscher, so das erwähnte Distichon des Tebaldeo, hat eine „nur kleine Urne“ für die Reste des Körpers. Denselben Gegensatz formulierte schon ein antikes Gedicht – für einen Philosophen – in ähnlich knapper Weise (AP 7,84<sup>11</sup>):

Ἡ ὀλίγον τόδε σῆμα, τὸ δὲ κλέος οὐρανόμηκες  
τοῦ πολυφροντίστου τοῦτο Θάλητος ὄρη.

(„Klein ist das Grabmal des Thales, gewiß, doch erwäge des großen Denkers Weltruhm, der weit, gleichwie der Himmel, sich dehnt“ [H. Beckby]). Der Ruhm des Naturphilosophen, des 'Sternenbetrachters' (man denke an die bekannte Anekdote) hat die Weite des Himmels – Matthias' Taten machen ihn zum Gott, oder, wie Costanzi ihn in seiner Kampfes- kraft gepriesen hat, zum göttlichen Heros: *dextraque es dius Achilles* (69); und hier kommen Ovids Verse zum Begräbnis des Achill in den Sinn (Met. 12, 615 ff.):

iam cinis est, et de tam magno restat Achille  
nescio quid parvum, quod non bene compleat urnam;  
at vivit, totum quæ gloria compleat orbem.

Vom großen Achill bleibt nur „ein kleines Restchen“, kaum ausreichend, eine Urne zu füllen; sein Ruhm aber lebt und erfüllt die ganze Welt<sup>12</sup> – ebenso der Ruhm des Matthias, wie Tito Vespasiano Strozzi, gleich zu Beginn seines Epitaphiums auf den König, betont:

Quas tua non adiit, rex invictissime, gentes  
gloria? Matthiam quæ tacitura dies?

<sup>11</sup> Die Griechische Anthologie wurde schon vor ihrer ed. princeps (1494) in der 2. Hälfte des Quattrocento gerne gelesen, viele Gedichte mehrfach ins Lateinische und auch ins Italienische übersetzt, und auch oft imitiert (vgl. J. HUTTON, *The Greek Anthology in Italy to the year 1800*, Ithaca, New York, 1935, pp. 35 ff. (Cornell Studies in English 23). Tebaldeo konnte das Gedicht aber auch aus Diog. Laert. 1, 39 gekannt haben.

<sup>12</sup> Eine 'Vorstufe' des Gegensatzes 'kleines Grabmal – geistige Größe' bildet die Aussage 'kleine Urne – großer Körper', etwa bei Soph. El. 747 f. über Orestes: ἐν βραχεῖ / χαλκῷ μέγιστον σῶμα δειδαίας σποδοῦ.

und er fährt fort:

Læta novum mundo Natura faventibus astris  
addidit, in lucem te veniente, decus.

Bei seiner Geburt freute sich die Natur, ein Zeichen für Gotteseiphanie schon in der Antike, Zeichen auch dafür, daß der „unter günstigen Sternen“ (*faventibus astris*) geborene Heros zum *invictissimus* prädestiniert war. Die Natur „fügte ihn der Welt hinzu“ als ein *novum decus*, als eine „neue Zier“, einen „neuen Stern“ im irdischen Bereich, so der Beginn des Gedichts: und als solcher, so der Schluß, wurde er zu Ende seines Lebens von seinen „Schicksalsmächten“ an den Himmel zu dessen Schmuck versetzt (13 f.):

ut cælum ornarent, animo maiora parantem,  
fatales terris te rapuere deæ.<sup>13</sup>

Das Bild vom 'Stern am Himmel' war schon Schluß und Höhepunkt bei Costanzi, der damit aber eine ganz bestimmte Assoziation verband (97 f.):

postque obitu illustri caput innectere corona  
et medium ascendes stella benigna polum.

Matthias werde, so hatte Costanzi prophezeit, sogar zum Zentralgestirn aufsteigen, „wohltätiger Stern mitten am Himmel“ sein, nachdem er sich mit der „Strahlenkrone“ (*illustri corona*) bekränzt hat - er, dessen *numen* bereits in der Jugend fühlbar war (58), er wird nach seinem Tod zur wohltätigen Sonne werden. Dieser Vorstellung hat Strozzi, wie schon vor und nach ihm andere Lobredner, Rechnung getragen durch das Epitheton

<sup>13</sup> *terris eripere* wie etwa CE 1409, 2; *fatales deæ* = „(persönliche) Schicksalsmächte / -göttinnen“, nicht „Todesmächte“, denn sie beeinflussen nach antikem Glauben das gesamte Leben seit der Geburt: vgl. Ov. Pont. 1, 8, 63 f. (*at tibi nascenti... / nerunt fatales fortia fila deæ*). Das Aufsteigen der Seele zu den Sternen ist schon in der antiken Gräbeleratur häufig, dort verband sich damit der Trost für die Hinterbliebenen (bes. schön in CE 1109, 15 ff. ausgedrückt); hier jedoch ist die Verstirnung, die ihre Wurzel im Heroenkult hat, als Belohnung für die Taten im Leben gemeint: die Verstirnung des Matthias Corvinus gereicht sogar dem Himmel zur Zier. Vielleicht wollte Strozzi hier spielerisch eine Assoziation zum Sternbild des Corvus hervorrufen.

*invictissimus*, das aus dem Sol-*invictus*-Kult bereits von der Spätantike in die Kaiserpanegyrik übernommen worden war.

Der direkte Anschluß an die Ruhmestaten römischer Staatsmänner war deshalb möglich, weil „Jupiter in seiner Allmacht den Samen des edlen Rom nach Ungarn verpflanzt hat“:

transtulit Ungariam generosæ semina Romæ  
Jupiter omnipotens mutato sydere cæli,

so die Begründung des Ludovico Carbone (9 f.<sup>14</sup>), „nachdem er (Jupiter) das Sternbild versetzt hat“, doch wohl das Sternbild der Waage, unter dessen Herrschaft Italien und besonders die Urbs Roma nach antiker Anschauung stand:<sup>15</sup> Jupiter hat dieses Sternbild und damit auch den „Samen Roms“ nach Ungarn „verpflanzt“, um dort römische *virtus* weiterleben und aufgehen zu lassen. Und Matthias selbst sah sich, nach dem Zeugnis des mit ihm persönlich gut bekannten Aurelio Brandolini Lippo, als Nachfahre der berühmten römischen gens Valeria, *qui postea Corvini dicti sunt, gentiles nostri. Nonne*, so fragt er weiter im Gespräch

<sup>14</sup> Es sind dies die Abschlußverse eines Epigramms, das Carbone in seine Prosa-Laudatio (s. o. Anm. 10; ÁBEL, *op. cit.*, p. 191) einlegte.

<sup>15</sup> Vgl. im astronomischen Lehrgedicht des Manilius die Verse 4, 769–777, die zum Abschnitt über die astrologische Geographie gehören – die Libra deshalb, *quod cuncta regit, quod rerum pondera novit*: Als der Mond in der Waage stand, wurde Rom gegründet, so heißt es dort, was zur Folge hatte, daß Rom „durch Abwägen sämtlicher Dinge“ die Macht über die Welt behauptet und „Völker erniedrigt und erhöht“ (*Hesperiam sua Libra tenet, qua condita Roma / orbis et imperium retinet discrimina rerum / lancibus et positas gentes tollitque premitque...*). Möglich wäre auch eine Anspielung auf Augustus, der im Zeichen der Waage, am 23. September, geboren ist und der, so Verg. Georg. 1, 32 ff., nach seinem Erdenleben in der Waage seinen Wohnsitz haben würde; seine Wiederkehr wäre *mutato sydere cæli* in Matthias gegeben, denn Matthias ist am selben Tag, dem 23., aber im Februar geboren. – Etwas später sagt Manilius (nach Aufzählung der Tierkreiszeichen und ihres Einflusses auf die einzelnen Länder), jeder müsse auf die Verträglichkeit der einzelnen Zodia untereinander achten „je nach dem Charakter, der vom hohen Himmel zur Erde herabkommt“ (*ut genus in terram caelo descendit ab alto*, 816) – in Form von *semina*, so Carbone (entsprechend der stoischen Vorstellung vom kosmischen Sperma); *mutare* steht hier synonym zu *transferre* (einem t. t. der Landwirtschaft), wie auch schon in der Antike nicht ungewöhnlich (Stellen bei Housman in seinem Kommentar zu Manilius 4, 575).



mit seinem Sohn, *hac rerum bellicarum scientia et cognomen nostrum assecuti sunt et principes civitatis semper extiterunt.*<sup>16</sup>

Vor allem der Ruf, unbezwinglicher Kriegsherr zu sein, zeichnete ihn in den Augen seiner Zeitgenossen aus, und so stellt Strozzi nach einem knappen Katalog der Eroberungen (7–11)<sup>17</sup> fest: *nec vis conatus ulla morata tuos* (12). Andere Eigenschaften hingegen deutet er nur an (5 f.):

nec fors, nec ratio, mentis nec vividus ardor  
nec pars virtutis defuit ulla tibi.

Die *gloria* im Krieg ist nicht nur Wirkung guter Gestirnskonstellation bei der Geburt des Matthias, sondern auch Ergebnis des Zusammenspiels von *fors* (dem „glücklichen Schicksal“) und *ratio* (dem eigenen rational-steuernenden Urteil);<sup>18</sup> dazu kommt „das lebhaftes Funkeln des Geistes“ (*mentis vividus ardor*) und „sonstige Tugenden“: Quintilian zählt im genannten Traktat (inst. 3, 7, 15) als Beispiele für *species virtutum* auf: *fortitudo*, *iustitia* und *continentia* – dazu weiter unten; *fors* kann in diesem

<sup>16</sup> Der Florentiner Brandolini (1454–1497) ging 1489 an den Hof nach Buda und blieb dort bis zum Tod des Königs. Hier ist nicht das bereits erwähnte Werk *De humanae vitae conditione* gemeint, sondern der Dialog *De comparatione rei publicae et regni*, den Brandolini zur Belehrung des einzigen, unehelichen Sohnes des Matthias, János, verfaßt hat: Aufstieg und Fall von Staaten sowie die beste Organisationsform in innenpolitischer Hinsicht ist am praktischen Vergleich der Monarchie Ungarn und der Republik Florenz gezeigt. Das erste Buch, aus dem das Zitat stammt (ÁBEL, *op. cit.*, pp. 88 f.), ist zunächst ein Dialog allein zwischen dem König und seinem Sohn. – Zum Beinamen eines Zweiges der gens Valeria, Corvinus (Corvus), A. Volkmann, RE 2. R. VII 2, 2413, 43 ff. (Valerius Nr. 137).

<sup>17</sup> Das (o. Anm. 10) erwähnte c. 1, 35 des Horaz diente mit Vers 9 ff.

te Dacus asper, te profugi Scythæ  
urbesque gentesque et Latium ferox  
... metuunt

vielleicht dem jüngeren Strozzi als Anregung für seine Formulierung, 9 f.:

te Geta, te Dacus tremuere acerque Bœmus  
horruit et vires ora Liburna tuas.

<sup>18</sup> Ihr Zusammenwirken bildet ganz allgemein die *sors* des Menschen, vgl. Hor. sat. 1, 1, 1 f. – Schon Costanzi hat im Vers 60 auf das *arbitrium* und *iudicium* des Königs hingewiesen.

Zusammenhang bei Strozzi nichts anderes meinen als die gerade für einen Feldherrn notwendige *felicitas imperatoria*.<sup>19</sup>

Für Giorgio Anselmi Nepos,<sup>20</sup> der 1494 (also vier Jahre nach dem Tod des Matthias) ein Grabepigramm auf den König in der Ich-Form verfaßt hat, steht anderes im Vordergrund: der *virtus* des Matthias im Krieg, mit der er, *qui timor orbis eram*, „unzählige Völker“<sup>21</sup> und „zwei Cæsares“ (*alter Romanus, Thurcius et alter erat*) bezwungen hatte, war nur die „neidische Fortuna“ im Wege – ein beliebtes Thema schon der antiken Grabliteratur (9 f.).<sup>22</sup>

plurima conceperam – nostris Fortuna diebus  
invidet – cecidi pulvis et umbra tamen

„sehr vieles habe ich erreicht“ – so sagt Matthias hier – „dennoch – Fortuna neidet uns unsere Tage – sank ich dahin als Staub und als Schatten“, denn selbst Könige entgehen nicht ihrem Schicksal, wie schon Horaz in dem bekannten c. 4, 7 (*Diffugere nives...*) gemahnt hat (13 ff.);<sup>23</sup>

<sup>19</sup> So auch der Titel des Buches von E. WISTRAND (Göteborg, 1987), das den religiösen Hintergrund dieser Anschauung, der immer fühlbar blieb und der den antiken Kaiserkult wesentlich mitformen half, herausarbeitet.

<sup>20</sup> Er stammte aus Parma (1459–1528) und war u. a. befreundet mit Taddeo Ugoletto, der in Buda die Corviniana betreute (s. Anm. 33). Sein Stil wurde von Lelio Gregorio Giraldi (der damit die Meinung auch anderer Zeitgenossen wiedergab) als *exsiccatum dicendi genus* beurteilt (s. *DBI*, s. v. Anselmi).

<sup>21</sup> Unter den Eroberungen wird auch „das schöne Wien“ erwähnt, wo Matthias bekanntlich 1485, nach der Besetzung, seine Residenz aufgeschlagen hat; Wien war auch der Ort, an dem er 1490 starb; dies regte ÆLIUS LAMPRIIDIUS CERVINUS (zu ihm weiter unten, p. 8) zu einem gelungenen Wortspiel an, mit dem er sein Epitaphium auf den König eröffnete:

Hunnia me genuit, Corvino e sanguine dicor,  
victorem rapuit victa Vienna suum.

Solche Wortspiele (bes. mit *vinci* und *victor*) erfreuten sich offensichtlich in der Renaissance großer Beliebtheit: vgl. etwa LAURENS, *op. cit.*, pp. 422 f.

<sup>22</sup> Siehe R. LATTIMORE, *Themes in Greek and Latin Epitaphs*, Urbana, 1942, pp. 156 ff. (Zu *fata* = „Todeslos“ und Fortuna/Tyche 145 ff.) Für Anselmi 9 f. vgl. bes. Formulierungen wie *invida sed rapuit semper Fortuna probatos*, CE 1814, 6 (aus der Gegend um Rom); *iniqua Fortuna invidet*, CIL VI 16 709; Greg. Naz. epigr. 5.

<sup>23</sup> Vgl. etwa auch Prop. 3, 5, 15, 18, 26; CE 940, 14; 971, 15; 1968, 4.

nos ubi decidimus  
quo pater Æneas, quo dives Tullus et Ancus,  
pulvis et umbra sumus.

Anselmi wird wohl ganz bewußt auf diese Horazstelle mit *cecidi pulvis et umbra tamen* angespielt haben, denn Horaz zeigt die Naturgesetzlichkeit des Sterbens anhand dreier großer Römer, des römischen Ahnherrn Æneas, des „reichen“ 3. Königs Tullus Hostilius – auch die Hunyadis gehörten zu den reichen Fürsten Ungarns –, und des 4. Königs Ancus Marcius, der als Ahnherr der plebeischen Marcii galt – und auch Matthias gehörte bekanntlich nicht zum alten ungarischen, sondern gewissermaßen zum 'plebeischen' Adel.<sup>24</sup> Letztlich siegt Fortuna aber doch nicht über die *virtus* eines großen Mannes: *at vivit... gloria*, sagte Ovid, wie erwähnt, beim Begräbnis des Achill – und auch den Ruhm des Matthias werden sogar noch künftige Geschlechter bezeugen, dessen ist Anselmis Matthias sicher (11 f.):

Aspice qui fuerim, quam magnus postea mundi  
secula narrabunt, me tulit hora brevis.

*hora brevis*,<sup>25</sup> die kurze Todesstunde, steht im Gegensatz zur langen Dauer des Nachruhms. Diesen Nachruhm betonte, wie wir uns erinnern, schon Strozzi mit der Frage: *Matthiam quæ tacitura dies?*, was ein anonymes Epitaphium nachbildete, das Matthias gegolten haben soll (Ábel 1903, 192): er fiel zwar durch „das Schwert des Todes“, heißt es hier (3 f.):

inclyta sed laus et tantorum gloria rerum,  
quas gessit, nulla est interitura die.

Das Fortleben in der Erinnerung der Menschen sichern in ihrem Selbstverständnis vor allem die Dichter; wenn Antonio Bonfini, der

<sup>24</sup> Siehe dazu auch unten p. 137. – Dieser Ancus galt, was Anselmi sicher bekannt war, auch als der „Gute, Rechtliche“ (s. Lucr. 3, 1025, im Abschnitt über den Tod und die Todesfurcht).

<sup>25</sup> Analog einem Ausdruck gebildet wie *brevis dies* (s. die Stellen bei E. LISSBERGER, *Das Fortleben der römischen Elegiker in den Carmina Epigraphica*, Tübingen, 1934, pp. 29 ff.; vgl. auch Hor. sat. 2, 6, 97 *vive memor, quam sis ævi brevis*, bzw. c. 2, 16, 17); oder *parvaque ... hora*, CE 1552 A, 2. – Zum Imperativ *aspice* in Spitzenstellung vgl. bes. Verg. Catalept. 3, das nach Art einer (fingierten) Grabaufschrift die Macht Fortunas darstellt, die den im Krieg Tapfersten, wenn er an der Spitze seines Ruhmes steht, zu Fall bringt (s. den ausführlichen Kommentar v. R. E. H. Westendorp Boerma, I, Assen 1949).



bedeutende Humanist und Historiograph am Hofe des Matthias seit 1486, in einem vierzeiligen Epigramm das *ingenium* seines Königs sich spiegeln sieht in den *atria*, den Erzstatuen und Brunnenanlagen (so das erste Distichon) und hinzufügt

Matthiam partos post tot ex hoste triumphos  
virtus æs marmor scripta perire vetant

so wollte er alle 'Erinnerungsmittel' aufzählen, unter denen, wohl mit Rücksicht auf die Vorliebe des Königs, den Bauten, den Kunstgegenständen und dem Kunstgewerbe mehr Gewicht gegeben ist. Bartolomeo Della Fonte,<sup>26</sup> der gleichfalls eine Zeit lang am Hof weilende florentinische Gelehrte, spricht dagegen in einem Huldigungsgedicht an den Sohn des Matthias, *quem similem magni cernimus esse patris* (Vers 2), ganz deutlich aus, daß nicht Gemmen, nicht Statuen (und wären sie selbst von Lysipp), nicht Bilder (und wären sie auch von Apelles), auch nicht Gefäße (selbst von einem Metallkünstler wie Mentor<sup>27</sup>) wertvoll wären, sondern (10)

hoc tibi quod possemittere maius erat,

<sup>26</sup> Von della Fonte (Fonzio, 1446–1513) haben wir nur wenige, aber gute Gedichte. Er sammelte und kopierte im Auftrag Ugolettos viele Codices für die Corviniana (s. Anm. 33).

<sup>27</sup> Sein Name stand in römischer Zeit für wertvolle Silberschmiedearbeiten (Stellen bei J. OVERBECK, *Die antiken Schriftquellen zur Geschichte der bildenden Künste bei den Griechen*, Leipzig, 1868, pp. 418 f., Nr. 2169–2181). Die Vergleiche entsprechen fast genau denen, die etwa der schon (Anm. 21) genannte LAMPRIDIUS CERVINUS in einem Gedicht auf Vladislaus II. Jagello von Polen verwendet hat (abgedruckt bei St. ŠKUNKA, *Ælius Lampridius Cervinus, poeta Ragusinus*, Rom, 1971, pp. 131 f. (Seminarium di Stud. Sup., Sez. Stor. e Filol. 4):

Non te Phidiaca marmora ducta manu  
nec tam Lysippus nec tam illustraret Apelles  
quantum Romulei nobile vatis opus.

In wie reichen Maß und mit welcher Schönheit Gold- und Silberarbeiten in der Regierungszeit des Matthias hergestellt wurden, davon hat die Matthias-Ausstellung auf der Schallaburg im Jahr 1982 ein beredtes Zeugnis abgelegt; s. dazu den Ausstellungskatalog und den darin abgedruckten Artikel von P. VOTI, *Das Kunsthandwerk der Renaissance in Ungarn in Matthias Corvinus und die Renaissance in Ungarn 1458–1541*, (8. Mai–1. Nov. 1982), Wien, 1982 [im folgenden als *Katalog* zitiert], pp. 108 ff. Vgl. auch R. FEUER-TÓTH, *Writings on the Art by Italian Humanists at King Matthias' Court between 1474–1476 and 1490*, in „Acta histor. artium Acad. scient. Hung.“ 32(1986), pp. 27–58.

denn „nach dem Tod wirst du durch die Gabe der Dichter leben“ (12):

post mortem vatum munere vivus eris!

Das hatte, unter anderen, schon ein Ovid betont (Pont. 4, 8, 45 ff.):

nec tamen officio vatum per carmina facto  
principibus res est aptior ulla viris.  
carmina vestrarum peragunt præconia laudum,  
neve sit actorum fama caduca cavent.  
carmine fit vivax virtus, expersque sepulchri  
notitiam seræ posteritatis habet.  
tabida consumit ferrum lapidemque vetustas,  
nullaque res maius tempore robur habet.  
scripta ferunt annos...

Della Fonte, ebenso wie der Adressat des Ovidischen Briefes Suillius (Vers 1), ein „Mann von gründlicher Bildung“ (*studiis excultus*), setzt wie Ovid fort (12 f.):

cætera nam tempus ferrumque aut conterit ignis  
his neque longa dies flamma nec ensis obest.<sup>28</sup>

<sup>28</sup> Vgl. Etwa auch Poggios Betonung (von KLANICZAY, *Le Culte Humanite...*, *op. cit.*, pp. 541 f. zitiert), daß ... *omnia superiorum principum gesta ac virtutes in oblivione ac tenebris obscuras fuisse futuras, nisi litterarum lumine in memoriam hominum atque in lucem educerentur. Singula enim opera manu facta suum fatum sortiuntur et Fortunæ arbitrio sunt subiecta; solæ hæc supra Fortunam sunt, et præstant famam egregiorum principum immortalem.* – Dies alles reiht sich in eine Tradition, die sich natürlich auch in den antiken Grabgedichten niedergeschlagen hat: wenn der Dichter eines Grabepigramms (AP 7, 225) die Zeit als die am meisten zerstörende Kraft hervorhebt, so ist dies nichts anderes als eine Konzentrierung dieses Gedankenganges auf das Sich-Erinnern gegenüber dem Vergessen durch den Verlauf der Zeit:

Ψήφει καὶ πέτρην ὁ πολὺς χρόνος οὐδὲ σιδήρον  
φεῖδεται, ἀλλὰ μιῇ πάντ' ὀλέκει δρεπάνη

οὐνομα μὴν ἥρωος αἰεὶ νέον. οὐ γὰρ αἰοιδᾶς  
ἀμβλύνει αἰῶν, κτὴν ἐθέλη, δύναται.

(„Selbst einen Felsen zernagt die Länge der Zeit, sie verschont auch nicht das Eisen und mäht alles nieder im nämlichen Schwung. ... Ewig frisch aber bleibt der Name des Heros: nie breitet, ob sie auch wollte, die Zeit Nacht über Dichters Gesang.“ [Beckby]). Dieses Gedicht wurde in der Renaissance immer wieder ins

„Zeit, Schwert und Feuer“ als Symbolkomplex für ‚Zerstörung des Materiellen‘ hatte schon Ovid im Epilog seiner Metamorphosen (in umgekehrter Reihenfolge) aufgezählt: sie können seinem Werk nichts anhaben, er selbst wird – gleichsam zum Buch, zur Lektüre geworden – „für ewige Zeit im Ruhm lebendig bleiben“ (15, 871 ff.):

Iamque opus exegi, quod nec Jovis ira nec ignis  
nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas.

ore legar populi perque omnia sæcula fama,  
siquid habent veri vatum præsagia, vivam.

Wenn diese Selbstaussage Ovids von Della Fonte dahingehend adaptiert wurde, daß der Adressat „lebendig bleiben“ werde (*vivus eris*), so ist es implizite doch auch der Dichter selbst, der durch seine „Gabe“ fortleben wird, weil sie mehr ist als bloß Vergängliches.

Den stolzen Anspruch der Dichter, mehr als irdische Güter, mehr als selbst ein Fürst an Belohnung geben zu können, erhebt auch Michael Marullus (1453–1500) in einem Distichon, das er an einen seiner größten Gönner, Antonio den Fürsten von Salerno, richtete (epigr. 1, 12).<sup>29</sup>

*Das gemmas aurumque, ego do tibi carmina tantum:  
sed bona si fuerint carmina, plus ego do.*

Und auch von diesem Dichter haben wir ein Lobepigramm auf Matthias; dieses Gedicht, das sicher noch während der Lebenszeit des Königs verfaßt worden ist, unterscheidet sich grundlegend von den bisher vorgestellten: in einer Art versifizierter Kurzbiographie sind die wesentlichsten Leistungen des Matthias als König in Krieg und Frieden zusammengefaßt. Die Eroberungen, die sonst breiten Raum einnehmen, klingen hier nur an; kein Wort von den Türkenkriegen – und das ist doch erstaunlich bei einem Dichter, der als gebürtiger Grieche aus gutem Haus mit der Eroberung von Konstantinopel durch die Türken seine Heimat verloren hatte und sein „Leben im Exil“, den Verlust seiner Heimat oft (und sogar in einem eigenen Gedicht, c. 3, 37) beklagte, der noch dazu

Lateinische und Italienische übersetzt: s. die entsprechende Zusammenstellung bei HUTTON (*op. cit.*, p. 11), 488.

<sup>29</sup> Michelis MARULLI *Carmina*, ed. A. PEROSA, Turin, 1951.



selbst sich als Soldat in vielen Kriegen verdungen hat.<sup>30</sup> Sein Gedicht, *De Mathie Rege Ungariæ* (epigr. 4, 22), zeigt sorgfältige Gliederung im Aufbau, eine ausgewogene Klimax von je zwei zusammengehörigen Versen:

Legibus imperioque aucto bellique domique,  
vix reliquus laudi iam locus ullus erat;  
at, postquam Aonidum studia accessere benigna,  
'Ulterius' dixi 'nil dare cura potest.'

- 5 Ulterius das ipse tamen, crescenteque passim  
plebe nova, e proprio tecta domosque paras.  
Sic ope, sancte, tua, patriæ pater, undique leges  
crescunt, regna, artes, plebs nova, tecta nova.

Marullus faßt hier knapp zusammen, was der (o. Anm. 6) erwähnte Rhetor Menander in seiner theoretischen Schrift für das Herrscherlob, den βασιλικὸς λόγος, vorschrieb: „Mannhaftigkeit, Heldenhaftigkeit“ (ἀνδρεία), „Gerechtigkeit“ (δικαιοσύνη) „Besonnenheit, Mäßigung“ (σωφροσύνη) und „Einsicht, Verstand“ (φρόνησις), Eigenschaften die nach Aurelio Brandolini auch Matthias selbst vertreten hat: Matthias formuliert seinem Sohn gegenüber hier – in Anlehnung an Sallust und die von ihm im Proœmium seines Catilina (2, 4 ff.) zusammengefaßten römischen Wertvorstellungen – die Erklärung der Fähigkeiten eines idealen Staatsmannes so: *Sunt autem artes, quibus maxima imperia et facillime comparantur et diutissime retinentur, meo quidem iudicio duæ foris, domi totidem. Foris disciplina militaris et gloriæ cupiditas, domi iustitia et continentia. ... prudentia quidem tanquam omnium virtutum regula ita est in omni vitæ parte necessaria, ut abesse nusquam possit.*<sup>31</sup> Bei Marullus sind Mannhaftigkeit und Gerechtigkeit zu einer Einheit

<sup>30</sup> C. KIDWELL betitelt daher ihre Biographie: *Marullus, The Soldier Poet of the Renaissance*, London, 1989. Sie meint, daß Marullus König Matthias wohl nie persönlich kennengelernt, aber die Festlichkeiten anläßlich der Krönung seiner zweiten Frau, Beatrice v. Aragon, zur Königin von Ungarn im Jahr 1476 in Neapel miterlebt haben wird (40 und 79).

<sup>31</sup> *De comparatione* (s. o. Anm. 16; ÁBEL, *op. cit.*, pp. 86 f.). Vgl. die (o. p. 126) genannten *species virtutum* des Quintilian.

verbunden<sup>32</sup> in Vers 1: den außenpolitisch-kriegerischen Erfolgen des Matthias ist sein innenpolitischer Rang (als Gesetzgeber, Reformator des Heeres-, Steuer- und Kriegswesens) gleichgewichtig beigesellt. Dazu tritt die Liebe zu Kunst und Wissenschaft (*Aonidum studia*, Vers 3) – wofür Matthias noch heute hochberühmt ist –, die sich vor allem in der Heranziehung und großzügigen Förderung vor allem italienischer Gelehrter, Dichter und Künstler, in seinen Universitätsgründungen in Preßburg und Ofen, sowie in seinen bibliophilen Neigungen, der wir die Bibliotheca Corviniana verdanken,<sup>33</sup> dokumentierte.

Marullus kommentiert jeweils im Pentameter (Vers 2 und 4) diese Leistungen, als hätte er ihre Entwicklung von Anfang an schrittweise mitverfolgt, eine Fiktion (denn tatsächlich war Matthias der um 10 Jahre ältere), aber zweifellos eine effektvolle. Die beiden ersten Disticha schließen inhaltlich an das (nun schon öfter erwähnte) carmen des Costanzi vom Jahr 1464 an und bekunden gleichsam die Erfüllung all dessen, was Costanzi in den Anlagen des noch jungen Königs gesehen hatte, die ihn befähigen sollten, *regerere potentem Pannoniam arbitrio iudicioque* (59 f.): Costanzi pries den König schon damals nicht nur wegen seiner kriegerischen Tüchtigkeit, er wußte bereits um dessen

<sup>32</sup> Vgl. das Epigramm des Ugolino de VIERI, *Ad Regem Mathyam bello ac pace insignem* (ÁBEL, *op. cit.*, p. 345), 3 ff.:

Pannoniis nuper veniens germanus ab oris  
dixit, quæ bello quæ quoque pace geras,  
5 scilicet ut regum non sit te iustior alter,  
Turcorum exitium Christicolumque salus!

Auf die Gerechtigkeit des Königs wies er auch in seinem epischen Gedicht hin (s. o. pp. 121–122.).

<sup>33</sup> Ihren Aufbau betrieb der Florentiner Humanist Taddeo Ugoletto, der auch Prinzenzieher des jungen János war. Sie umfaßte nicht nur lateinische sondern auch griechische Werke (in einem Gesamtumfang von etwa 2000 bis 2500 Bänden, zumeist Handschriften): s. Cs. CSAPODI, *Die Bibliotheca Corvina und das Buchwesen*, in *Katalog* (o. Anm. 27), pp. 66 ff. und *Les Bibliothèques Humanistes*, in *L'Epoque de la Renaissance 1400–1600*, *op. cit.*, pp. 134 ff. mit Literatur. Wichtig für eine Vorstellung vom Bibliotheksgebäude und dem Buchbestand ist die Beschreibung durch NALDO NALDI im genannte Epos *De laudibus augustæ bibliothecæ*, in welchem er zuerst die griechischen, dann die lateinischen und schließlich die theologischen charakterisiert.

ausgeprägten Sinn für Geistiges, kannte seine „Vorliebe für die lateinischen Musen“<sup>34</sup> (63 ff.):

Quis regum ulterius solio processit avito  
et tibi iam crevit gloria, crevit honos,  
5 quidque, te memorant Musas coluisse Latinas,  
o decus o regni Pannonii columen,  
...  
consilio Nestor dextraque es dius Achilles<sup>35</sup>  
et tua vis toto non habet orbe parem

und faßt in Vers 86 zusammen:

et quantus belli es, qualis et ipsa toga,

dem inhaltlich genau der Gedankengang des Marullus entspricht. Dieser ergänzt im dritten Distichon, was Costanzi noch nicht wissen konnte: die

<sup>34</sup> Auch Ugolino de VIERI weiß vom literarischen Interesse des Matthias schon in der Kindheit zu berichten in seinem, um 1486 veröffentlichten epischen Gedicht (s. o. Anm. 8), 26 ff.:

... vix prima adoleverat ætas,  
artibus ipse bonis pueriles imbuit annos.  
Romanum eloquium didicit clarosque poetas  
historicosque omnes miro pellegit amore  
30 evolvitque sacræ divina volumina chartæ.

Und Matthias selbst spricht in einem Brief an Pomponio Leto davon, wie gerne er in lateinischen Werken lese (zitiert bei J. BALOGH, *Die ungarischen Mäzene der Renaissance*, in *Katalog*, p. 74.

<sup>35</sup> Trotz seiner Jugend war Matthias schon ein „weiser Nestor“ und ein Kämpfer wie der „göttliche Achill“. Solche Vergleiche sind schon in der Antike gängig gewesen, und wie verbreitet dieser Topos schon damals war, zeigt wohl am besten seine Überbietung: in dem (dem Tibull zugeschriebenen) Panegyrikus auf M. Valerius Messalla (Tib. 3, 7, 48 ff.) wird der Gefeierte als größer denn Nestor und ein anderer berühmter Held, Odysseus, gepriesen – erinnern wir uns, daß Matthias, nach Brandolini (s. oben p. 4), die Valerier seine eigenen Vorfahren nannte, woran er als einen hervorragenden Vertreter dieser gens die namentliche Nennung dieses Messalla als eines *maximus imperator und nitidissimus suæ ætatis orator* knüpft. – Geradezu als einen römischen Achilles (und einen römischen Herakles) betrachtet Alessandro Cortesi den Ungarnkönig in einem Epigramm (Vers 11), das, als Abschluß seiner Prosapræfatio, das Geleitgedicht zu seinem Epos (s. o. Anm. 2) ist (ÄBEL, *op. cit.*, p. 301).



intensive Bautätigkeit, die absolute Leidenschaft des Königs, wie wir aus vielen zeitgenössischen Zeugnissen wissen;<sup>36</sup> sie ist von Marullus zweimal (6 und 8) und jeweils an letzter Stelle, also als das höchste in der Wertung, aufgezählt, und diese Bautätigkeit erfolgt *e proprio* „aus eigenen Mitteln“.

Die Erneuerung des Landes betrifft aber nicht nur die Bauten (*tecta nova*, 8). Auch eine *plebs nova* wächst „allenthalben“ (*passim*): damit kann, was Vers 6 zunächst nahezu legen scheint („bei allenthalben wachsender neuer *plebs* baust du aus eigenen Mitteln Häuser“), nicht ein sozialer Charakterzug, Wohnungen für Zuwachs des Volkes, gemeint sein, sei es durch Eingliederung fremder Völker im Krieg, seien es hohe Geburtenraten in Friedenszeit – solches Engagement war der Zeit fremd; es muß sich aber um eine auch für das Ausland bemerkenswerte und für Matthias wichtige Sache handeln, da Marullus sie zweimal unmittelbar zu dessen Hauptinteresse, zur Bautätigkeit, gestellt hat. Man wird annehmen dürfen, daß *plebs nova* – analog zu *homo novus* – die Entstehung eines 'neuen Standes', des „Neuadels“ ausdrücken will, vergleichbar dem plebeischen Adel der Antike, also die neue politisch soziale Elite aus dem niederen Adel, mit der sich Matthias (selbst ein *homo novus*) als Gegengewicht zum Altadel, den Magnaten, umgeben und ihr zum entsprechenden Rahmen („Paläste und Häuser“) verholfen hat.<sup>37</sup> Die wichtigsten Leistungen des Königs, im 4. Distichon schlagwortartig zusammengefaßt, sind demnach für Marullus: Ordnung/Macht – Musen (Kulturelle Blüte) – Neugestaltung der sozialen Ordnung – Neugestaltung des äußeren Erscheinungsbildes des Landes durch Bauten.

Auf die innenpolitischen Schwierigkeiten mit dem alten Adel kommt ein anderer Dichter zu sprechen, der schon (Anm. 21 und 27) erwähnte, aus Ragusa stammende Ælius Lampridius Cervinus – Ragusa war mit Ungarn befreundet, Ragusa war auch die erste Wahlheimat des Marullus und seiner Familie nach der Flucht aus Griechenland! – Cervinus hat im

<sup>36</sup> Vor allem durch BONFINI und GALEOTTO MARZIO: s. die in Anm. 34 zitierte Arbeit von BALOGH, *op. cit.*, pp. 75 ff., und *Die Kunst der Renaissance in Ungarn*, in *Katalog*, pp. 81 ff.

<sup>37</sup> Dazu M. CSÁKY, *Ungarn und die Länder der Habsburger im Zeitalter des Matthias Corvinus*, in *Katalog*, pp. 39 ff. (bes. 41 und 44 f.). – Zu den *plebei nobiles* der Antike, deren Aufstieg (bedingt durch ihren Reichtum) ab etwa 400 v. Chr. begann und die dann in politischer und sozialer Hinsicht fast gleichrangig dem alten Adel wurden, s. Siber, RE XXI 77, 63 ff.

Auftrag des Ragusiner Stadtsenats die offizielle Leichenrede auf Matthias im Jahr 1490 gehalten<sup>38</sup> und sie mit „*Elogia*“ gekrönt, mit 10 Versen auf die Taten des Verstorbenen. Zu ihnen rechnete er auch die Überwindung der innenpolitischen Turbulenzen: *pacavitque Hunnos proceres* (Vers 5).

Das daran anschließende Grabepigramm des Cervinus, in dem wiederum, wie bei Anselmi, der Tote selbst spricht, enthält etwas, das für uns aus einem ganz anderen Grund interessant ist. Es beweist nämlich, daß das Enkomion des Costanzi vom Jahr 1464 noch immer im Umlauf war – und man darf annehmen, daß die meisten der hier behandelten Dichter (was wohl schon die verglichenen Textpartien deutlich gemacht haben) durch dessen Lektüre direkt oder indirekt beeinflußt worden sein dürften. Costanzi hatte nämlich über den Vater des Matthias gesagt (47):

namque quater ac decies fudit certamine Thurcos,<sup>39</sup>

was Cervinus zitiert, indem er Matthias selbst des Vaters Leistungen gegenüber den eigenen Türkenerfolgen hervorheben läßt (7 f.):

vix ego perstrinxi Turcas, pater ipse Joannes  
quos quater et decies vicerat ante meus.

<sup>38</sup> Dies entspricht genau der Definition Quintilians, für eine „Lobrede am Grab“ sei vom Senat ein (offizieller) Redner zu bestellen (inst. 3, 7, 2). Zur oratio funebris des Cervinus und allgemein zum Dichter (1496–1520), dessen Name eigentlich Elias de Crieva bzw. Ilija Crievic lautete) s. ŠKUNKA, *op. cit.*, pp. 94 und 159 f.

<sup>39</sup> Die Erwähnung der Kämpfe des Vaters war für den Dichter besonders wichtig, weil er sie stellvertretend für die fehlende edle Geburt des Matthias setzen konnte und eine somit gleich starke, wenn nicht für seine Zwecke noch bessere Legitimierung des jungen Herrschers bot, als es alter Adel sein konnte. In diesem Sinne stellt auch Ludovico Carbone in seinem Dialog (s. o. Anm. 10, ÁBEL, *op. cit.*, p. 192) die Frage: *Quis dubitat, quin multo præclarius et ad nominis famam excellentius sit propria virtute florere quam aliorum opinione niti, cæteris præluere quam a maioribus generosetatem accipere?* Und wenig später läßt er seinen Dialogpartner eine Anekdote berichten, die zeigt, wie berühmt und gefürchtet der Vater des Matthias, János Hunyadi, selbst bei den Türken gewesen war (ÁBEL, *op. cit.*, p.: *lanco ... a Turchis pater nostri regis appellabatur, cuius hominis tantus erat terror, ut, si quando infantes eorum flerent, solo lanconis nomine a fletu deterrerent hoc modo dicentes: Tace, lanco adest!* (Anekdoten solcher Art wurden auch gerne in die historiographische Literatur der Zeit eingestreut).

Abschließend sei noch auf einen gänzlich anderen Typ eines Lobepigramms kurz eingegangen, dem es gewissermaßen nicht primär um eine Charakterisierung der Person des Gefeierten geht (es könnte jeder beliebige andere Name eingesetzt werden), wichtig ist nur das 'Wie' der Darstellung.

Zu diesem Typ gehört das Enkomion des Paolo Giovio, der seine einleitende Anrede daher auch nicht an Matthias richtet oder das Gedicht ihm in den Mund legt, sondern seine Dichterkollegen anspricht. Ihnen allen gilt die dezidierte Aufforderung (7 f.):

auratæ cytharæ modos  
insignemque lyram ponite, ponite!

In Weiterführung der feierlichen, auf Orphischem beruhenden Eingangsstrophe des Horaz (c. 3,1 ff.), der dem „nicht geweihten Haufen“, dem *profanum vulgus*, Schweigen gebietet, weil der Dichter „noch nie zuvor Gehörtes als Musenpriester singen will“ (*carmina non prius / audita Musarum sacerdos /...canto*), gebietet Giovio eben diesen, den Musenpriestern, die „um den Dichterlorbeer des Parnaß kämpfen“ (1–6) Schweigen. Giovios zweifache Aufforderung, *ponite ponite*, erinnert an den zweifachen Befehl der Sibylle bei Vergil an die profani, *procul o procul este profani* (*Æn.* 6, 258), bzw. an das ἕκασ ἕκασ ὅστις ἄλιτρός (Kallimach. Hymn. 2, 2): müssen in den antiken Textstellen die Ungeweihten fort, weil die Gottheit naht, oder schweigen, weil die Allmacht Gottes das Thema des Gesanges sein wird, so fordert Giovio die Dichter zum Schweigen auf wegen der Unmöglichkeit, Matthias gebührend zu preisen (*meritis tollere honoribus – summis... tollere versibus*, 11f. bzw. 17f.), selbst wenn ein Pindar unter ihnen wäre,<sup>40</sup> ein Homer oder ein Vergil (9–16); dies sei nicht einmal dem Dichtergott Apollo möglich und auch nicht der höchsten der Musen, Calliope (20–22),

<sup>40</sup> Pindars feierliche Gesänge, seine schwierige Sprachkunst (hier in Vers 10 mit *grandiloquum carmen* angedeutet; s. auch den Vergleich Pindar – Vergil bei Gellius 17, 10), gelten auch sonst als vorbildhaft für den Preis des Herrscher: vgl. den Beginn des Epos von Ugolino de Vieri (o. Anm. 8):

Magnanimi æternos regis memorare triumphos  
gestaque Pindaricis numeris scribenda Matthiæ  
fert animus...

(letztes wohl eine Anleihe bei Ovids *In nova fert animus...*)



die dem epischen Gesang, dem heroischen Lied vorsteht. Giovio rückt damit Matthias Corvinus auf dieselbe hohe Ebene wie die Aussage des Tebaldeo, die wir zu Beginn betrachtet haben: „er war den Taten nach ein Gott“.

Mit diesem Gedichtstyp geht Giovio weit über einen üblichen Bescheidenheitstopos hinaus, wie ihn etwa noch Costanzi formuliert hatte (71–82):

Hei michi! Non elegis hæc decantanda fuerunt  
versibus, altiloquo sed referenda pede.  
Non erat hæc nostro res carmine digna, sed illo  
quo vivunt Rutulus Dardaniusque duces  
75 vel quo Mæonides nimia consumpta ruina  
Æacide ad Troiam bella cruenta refert.  
Aut si defuerant hac tempestate poetæ  
Mæonidæ ingenio Virgiliique pares,  
Corduba Lucanum debuit genuisse secundum  
80 aut iterum nasci furtulus (so Ábel) ipse tibi,  
ut meliore lira post divi gesta Johannis  
parta tua caneret clara trophæa manu.

Nicht die elegische Versform sei – so Costanzi – die geeignete, Matthias zu preisen, sondern jene, mit der einem Turnus und Æneas das Fortleben gesichert sei und mit der Homer den Untergang Trojas durch Achill berichte; wenn aber seiner eigenen Zeit ein Dichter vom Genie eines Homer oder Vergil fehle, so müßte wenigstens einer der flavischen Epiker wiedergeboren werden, ein zweiter Lucan oder ein zweiter „furtulus“ wie Ábel liest, der hinter diesem Wort (was immer es auch heißen mag) Silius Italicus vermutete. Man wird hier aber „Surculus“ („Schößling“) eher annehmen, einen in der Renaissance öfter gebrauchten Beinamen des Statius<sup>41</sup>, auf dessen *Achilleis*, eine Darstellung der Jugend des Helden – mit dem ja, wie wir gesehen haben, Costanzi den jungen Ungarnekönig verglichen hat –, hier wohl angespielt werden sollte.

<sup>41</sup> Dieser Beiname geht eigentlich auf ein Mißverständnis zurück: im Mittelalter wurde Statius mit dem Rhetor Statius Ursulus (aus neronischer Zeit) identifiziert, dessen cognomen verballhornt, und dies schließlich als *Surculus* interpretiert; s. E. KLECKER, *Statius' Silvæ in der Renaissance*, Diplomarbeit, Wien, 1986, p. 11.



## Die Anfänge des Humanismus in Süd- und Westböhmen

Während sich in Italien im Verlauf des 15. Jahrhunderts der Humanismus als eine neue Strömung entwickelte, die nach und nach zur inneren Erneuerung der europäischen Bildung und Kultur führte, begann seine Rezeption in Mitteleuropa nur langsam. Dies war nicht nur durch die geographische Entfernung gegeben, sondern auch durch andere Umstände: Das Königreich Ungarn mußte sich immer intensiver mit der Türkenfrage auseinandersetzen, das Königreich Böhmen erlebte eine Zeit innerer Unruhen und gedanklicher Gärung, die man als Hussitenepoche zu bezeichnen pflegt.

Im Böhmen des 15. Jahrhunderts hielt sich der größte Teil der Bevölkerung an die Lehre von Jan Hus, ein kleinerer Teil, besonders in Süd- und Westböhmen, blieb der römischen Kirche treu, deren Hauptstütze in Südböhmen die Herren von Rosenberg waren, in Westböhmen die königliche Stadt Pilsen, die in Verbindung mit dem katholischen Adel der umliegenden Gebiete den größten Teil Westböhmens beherrschte. Diese beiden Enklaven hielten enge Verbindungen mit dem Metropolitankapitel zu Sankt Veit auf der Prager Burg aufrecht und boten in den Kriegszeiten seinen Mitgliedern Zuflucht. Materiell und militärisch wurden sie durch den römischen Kaiser und ungarischen König Sigismund (†1437) unterstützt, und nach der Beendigung der Kriegereignisse konnten sie mit den übrigen europäischen Ländern, besonders mit Italien, intensivere kulturelle Wechselbeziehungen pflegen als die Anhänger der Lehre von Jan Hus. Davon zeugen unter anderem auch die Kontakte von Personen aus Süd- und Westböhmen mit dem führenden europäischen Humanisten Eneas Silvius Piccolomini, der für einen bedeutenden Verbreiter der humanistischen Ansichten in den transalpinen Ländern gehalten wird. In dieser Hinsicht war allerdings die Stellung Österreichs und Ungarns günstiger als die des Königreichs Böhmens, weil dieses von Italien weiter entfernt war und weil die hussitisch denkende Bevölkerung zur römischen Kirche und zum Humanismus im 15. Jh. meist eine ablehnende Haltung einnahm: dies kann auch über seine Beziehung zu Ungarn gesagt werden, weil die



ungarischen Könige Sigismund und Matthias Corvinus in ihrer Außenpolitik als Verbündete der römischen Päpste in ihrem Kampf gegen den böhmischen Utraquismus auftraten. Wenn wir also über den Humanismus und seine äußeren Beziehungen in Böhmen in der 2. Hälfte des 15. Jh. nachdenken sollen, muß unsere Aufmerksamkeit besonders auf Süd- und Westböhmen gerichtet sein.

Südböhmen war der Rezeption von humanistischen Bestrebungen mehr als die übrigen böhmischen Regionen aufgeschlossen: die geographische Lage erleichterte den Herren von Rosenberg und ihren Untertanen ungestörte Beziehungen zu Österreich und Italien, die bereits im 14. Jh. zur Rezeption von frühhumanistischen Anregungen geführt hatten.<sup>1</sup> Diese Tendenzen setzten sich auch im 15. Jahrhundert fort, obwohl während der Hussitenkriege die gemeinsamen Beziehungen eher den Charakter von diplomatischen und anderen rein zweckgebundenen Missionen hatten. Zum Beispiel in der Korrespondenz Ulrichs von Rosenberg kommen mehrere Belege vor, die über seine ziemlich regen Kontakte mit den Kaisern Sigismund und Friedrich III. und deren Höfen Zeugnis ablegen.<sup>2</sup>

Eine neue Qualität brachte in diese Kontakte das Wirken von Eneas Silvius in der Kanzlei Friedrichs III. Schon angesichts seiner Sekretärfunktion mußte sich Eneas Silvius nicht nur mit der Korrespondenz beschäftigen, die er unter anderem auch mit dem Königreich Böhmen und dem Königreich Ungarn führte, sondern auch mit politischen Angelegenheiten, unter denen damals sowohl die ungarische als auch die böhmische Frage eine bedeutende Rolle spielten. Die erstere war mit dem türkischen Problem verbunden, die letztere mit dem Hussitentum. Böhmen kannte Eneas Silvius aus Autopsie, und er hatte persönliche Kontakte mit den führenden Vertretern des damaligen politischen Lebens angeknüpft – unter anderem mit dem Landesverweser und späteren böhmischen König Jiří von Poděbrady sowie mit seinem Rivalen, dem südböhmischen Magnaten Ulrich von Rosenberg (†1462) und vielen anderen. Die Bedeutung, die Eneas Silvius der böhmischen Frage beimaß, ergibt sich aus der Tatsache,

<sup>1</sup> Eduard WINTER, *Frühhumanismus. Seine Entwicklung in Böhmen und deren europäische Bedeutung für die Kirchenbestrebungen im 14. Jahrhundert*, Berlin, 1964, p. 52; Josef HEJNÍČ, *Das Zisterzienser-Stift Hohenfurt und der Frühhumanismus*, in „Philologus“ 115(1971), pp. 114–117; derselbe, *Antike Autoren in südböhmischen Handschriften des 14. und 15. Jhs.*, in „Philologus“ 123(1979), pp. 184–186 (mit Hinweisen auf weitere Forschungsliteratur).

<sup>2</sup> Blažena RYNEŠOVÁ, *Listář a listinár Oldřicha z Rožmberka, 1418–1462* (Urkunden und Briefe Ulrichs von Rosenberg), I–IV, Praha, 1929–1954 (Band IV. in Zusammenarbeit mit Josef PELIKÁN).

daß er im Jahre 1458 eine Abhandlung über die böhmische Geschichte schrieb (*Historia Bohemica*), das erste und bis in die Mitte des 16. Jahrhunderts eigentlich einzige Werk über die böhmische Geschichte, das nach humanistischen Prinzipien konzipiert war, wie Eneas Silvius – bereits als Pius II. – in seinen Memoiren ausdrücklich bemerkte.<sup>3</sup> Er zögerte dabei nicht, in der „Historia Bohemica“ seine Zeit als eine gewisse Wende zu bezeichnen – er war sich dessen bewußt, daß die humanistische Aktivität in die historische Entwicklung neue Qualitäten bringen und auch in der mitteleuropäischen Geschichte eine neue Epoche eröffnen wird.<sup>4</sup> Die ungarische und böhmische Problematik hingen dabei nach Silvius eng zusammen und sollten in gegenseitiger Verknüpfung gelöst werden. Übrigens strebten sowohl der ungarische König Matthias Corvinus als auch der böhmische König Jiří von Poděbrady eine komplexe Lösung der Zeitproblematik an, die den Rahmen eines Staates überschreiten würde.<sup>5</sup> Wie man sieht, handelt es sich um einen Komplex von Fragen, die man kaum in einem Referat lösen kann. Mein Ziel ist deshalb wesentlich bescheidener. Es geht mir nur um eine kurze Überlegung über die Bedeutung, die die beginnenden humanistischen Studien in Süd- und Westböhmen für die spätere kulturelle und teilweise auch politische Orientierung dieser Gebiete hatten.

Im Vergleich zum 14. Jahrhundert, wo sich die frühhumanistischen Tendenzen in Böhmen mittels des königlichen Hofes, der Kircheninstitutionen und der bedeutenden Adelssitze verbreiteten, haben sich die Verhältnisse in der Hussitenzeit (1419–71) verändert. Man kann nicht den königlichen Hof in Betracht ziehen, der sich meistens nicht in Prag aufhielt oder dem Hussitenkönig Jiří von Poděbrady (1458–71) diente. Seine

<sup>3</sup> *Pii II. Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, ed. Adriano van HECK, II, Citta del Vaticano, 1984 p. 562 (Studi e testi 313): audiret (scil. Georgius, rex Bohemorum) cum toto regno Pii pastoris vocem sciretque illum bohemicæ gentis amantissimum esse, qui et in Bohemia aliquando versatus fuisset et historiam bohemicam barbaram scriptam romano illustraverit eloquio non sine magna regni laude...

<sup>4</sup> *Æneæ SYLVII Opera omnia*. Basileæ, 1551, p. 143 (*Historia Bohemica*, cap. LXXII): Mira rerum mutatio et syderum influxus. Duo potentissima regna eodem tempore rege orbata ex nobilissimo atque altissimo sanguine ad mediocris homines pervenire. Nos divinæ providentiæ cuncta tribuimus. Utriusque regis electionem nonnulli calumniantur, vim adhibitam dicunt neque iure valere, quod metus extorserit. Nobis persuasum est armis acquiri regna, non legibus.

<sup>5</sup> *Přehled dějin Československa* (Geschichte der Tschechoslowakei in Übersicht), red. Jaroslav PURŠ, Miroslav KROPIĀK, I 1, Praha, 1980, pp. 452f. und 576.

Hofleute zeigten Interesse an den humanistischen Studien nur in Ausnahmefällen, und zwar meistens nur dann, wenn sie sie während ihrer früheren Studien in Italien oder am Kaiserhof in Wien durch Verdienst von Eneas Silvius kennengelernt hatten, der z.B. freundschaftliche Beziehungen mit dem Prager Domherrn Václav von Krumlov (†1450), seinem Landsmann Jan Šimánek (†1488), sowie mit Kaspar Schlick (†1449), Hanuš von Kolovraty (†1483), Václav von Bochoř, Hilarius von Litoměřice (†1468) und mit anderen pflegte. Alle diese Männer stammten aus Süd- oder Westböhmen, bzw. sie waren mit diesen Regionen durch ihre Lebensschicksale oder durch ihre literarische Tätigkeit und durch humanistisch orientierte bibliophile Interessen eng verknüpft.<sup>6</sup> Man darf auch Prokop und Jan von Rabštejn nicht vergessen, dessen Bibliothek, mit zahlreichen Werken antiker Autoren ausgestattet, ursprünglich in der südböhmischen Stadt Prachatice aufbewahrt wurde und sich heute zum größten Teil im Kloster Schlägl in Oberösterreich befindet.<sup>7</sup> Die humani-

<sup>6</sup> Václav von Krumlov und Jan (Šimánek) von Krumlov: *Antonín Podlaha, Series praepositorum ... s. metropolitanæ ecclesiae Pragensis ...*, Pragæ, 1912, Nr. 577, p. 90 sowie Nr. 581, p. 93; Josef HEJNIC, *Českokrumlovská latinská škola v době rozmborské* (Die Lateinschule von Krumau zur Zeit der Herren von Rosenberg), in *Rozpravy Československé akademie věd* 82, 1972, Heft 2, p. 52 (mit Hinweisen auf weitere Forschungsliteratur); derselbe, K dopisu Jana ze Středy c. 122 Piur (De Iohannis Noviforensis ad Arnestum de Pardubice epistula – Piur n. 122), in „Listy filologické“ 96(1973), p. 165, Anm. 3; Kaspar ŠLUK, Josef TRUHLÁŘ, *Počátky humanismu v Čechách* (Die Anfänge des Humanismus in Böhmen), in „Rozpravy III. třídy České Akademie“ 1(1893), Nr. 3, pp. 19, 22, 30; František ŠMAHEL, *Humanismus v době poděbradské* (Humanismus zur Zeit des Königs Jiří von Poděbrady), in „Rozpravy Československé akademie věd. Rada společenských věd“ 73(1963), Heft 6, p. 46; Hanuš von KOLOVRATY, *Antonín Podlaha, Series praepositorum ... s. metropolitanæ ecclesiae Pragensis ...*, Pragæ, 1912, Nr. 604, pp. 95–100. – Hilarius von Litoměřice: Josef HEJNIC, Miloslav POLÍVKA, *Plzeň v husitské revoluci* (Plzeň am Ende der hussitischen Revolution), Praha, 1987 (Rotaprint des Instituts für böhmische und Weltgeschichte der Tschechoslowakischen Akademie der Wissenschaften), pp. 6–45; Jindřich und Jiří Egerz: Anděla FIALOVÁ, Josef HEJNIC, *Z korespondence Jindřicha Egerze Litoměřického 1464–67* (Aus der Korrespondenz Heinrichs Egerz von Litoměřice), in „Listy filologické“ 103(1980), pp. 167–176; dieselben, *Z korespondence Hilaria Litoměřického, Jindřicha Egerze, Bartoloměje z Roudnice a Václava z Rokycan 1466–1470* (Aus der Korrespondenz des Hilarius Litomericensis, Heinrich Egerz, Bartholomäus aus Roudnice und Václav aus Rokycany 1466–1470), in „Strahovská knihovna“ 16–17(1981–82), pp. 75–98; HEJNIC, POLÍVKA, *op. cit.*, pp. 7, 11, 14, 15, 27, 81, 172 und die Anm. 18 und 20.

<sup>7</sup> Vgl. G. VIELHABER, G. INDRA, *Catalogus codicum Plagensium*, Lincii, 1918, passim; F. ŠMAHEL, *Humanismus v době poděbradské ...*, pp. 81–83.



stisch orientierten bibliophilen Bemühungen fanden ihren Höhepunkt auf südböhmischem Boden in der Tätigkeit des rosenbergischen Kanzlers Václav von Rovné (†1531), die allerdings erst in das letzte Viertel des 15. und in den Beginn des 16. Jh. fällt und durch enge Beziehungen mit dem italienischen Humanisten Philippus Beroaldus dem Älteren charakterisiert wird. Václav von Rovné erwarb für seine Bibliothek auch mehrere italienische Wiegendrucke aus dem Besitz seiner älteren Zeitgenossen Alexander von Krumlov und Mikuláš von Telč sowie seines jüngeren Verwandten Martin Mareš (†1499), der zuletzt Domherr in Breslau war. Diese Männer hatten in Bologna bei Philipp Beroaldus dem Älteren studiert und vermittelten ihrem Gönner Václav von Rovné die Korrespondenz mit diesem italienischen Humanisten. Die Bibliothek wurde schließlich in den 20er Jahren des 16. Jh. vom aus Krumlov stammenden und dort als Kaplan wirkenden Ambrosius Kitzhäupel geordnet.<sup>8</sup> In den Jahren 1497–1500 weilte im südböhmischen Zisterzienserkloster Goldenkron der niederländische Humanist Jacob Cant (†1539), der in dem dramatischen Spiel *Rosa Rosensis* die Sage über die fiktive italienische Herkunft der Herren von Rosenberg bearbeitete. Die Buchkultur wurde damals in Český Krumlov und in den umliegenden Klöstern vom aus Westböhmen stammenden Buchbinder Bartoloměj Trnka gefördert, der mit Erfolg die italienischen Einbände der Renaissancezeit imitierte und schließlich einen eigenständigen Stil geschaffen hat.<sup>9</sup>

Von ähnlicher Bedeutung wie das rosenbergische Zentrum war in Westböhmen die königliche Stadt Pilsen, die während der ganzen Hussitenzeit ihre Treue zur römischen Kirche bewahrt hatte. In den 60er Jahren des 15. Jh. stellte sie sich gegen den König Jiří von Poděbrady und bot Hilarius von Litoměřice Zuflucht, der die Verbindung Pilsens mit dem ungarischen König Matthias aushandelte, wie davon die erhaltene Rede von Hilarius Zeugnis ablegt. Diese Rede, in der Hilarius öfters Silvios

<sup>8</sup> Josef HEJNIC, *O knihovně Václava z Rovného* (Über die Bibliothek Václavs von Rovné), in *Sborník Národního muzea v Praze, Řada A – Historie XXII* (1968), Nr. 5, pp. 229–356.

<sup>9</sup> Iacobus CANTER Frisius, *Rosa Rosensis*, ed. Bohumil RYBA, Budapest, 1938; J. HEJNIC, *Českokrumlovská latinská škola...*, p. 46 und Anm. 230, p. 54 und Anm. 287, pp. 55 f. und Anm. 292–296, p. 58, 59 und Anm. 322 mit Hinweisen auf weitere Literatur; *Rukověť humanistického básnictví v Čechách a na Moravě*, založili Antonín TRUHLÁŘ a Karel HRDINA, pokračovali Josef HEJNIC a Jan MARTÍNEK (*Enchiridion renatae poesis Latinae in Bohemia et Moravia cultae, Opus ab Antonio TRUHLÁŘ et Carolo HRDINA inchoatum Josef HEJNIC et Jan MARTÍNEK continuaverunt*) – weiter nur als *Rukověť* zitiert – 1, Praha, 1966, p. 297.

*Historia Bohemica* befolgte, wurde in Pilsen am 10. Mai 1467 gehalten.<sup>10</sup> Für seine erfolgreiche Tätigkeit hatte Hilarius in Pilsen günstige Bedingungen, teilweise durch vorherige Korrespondenz von Eneas Silvius mit dem Pilsner Pfarrer Jan vorbereitet, der jedoch absolut kein Interesse am Humanismus zeigte und ihn als noch verderblicher als das hussitische Ketzertum ansah.<sup>11</sup> Der Pilsner Pfarrer hat so auf seine Weise die spätere Abkehr Silvius' vom Humanismus vorgezeichnet.<sup>12</sup> Auch Hilarius stützte sich in seiner oben erwähnten Rede absichtlich viel mehr auf die Belege aus der Bibel als auf die antiken griechischen und römischen Autoren, obwohl er diese gut kannte.<sup>13</sup> Dieses gedämpfte Interesse am Humanismus, den wir Kirchenhumanismus bezeichnen könnten, hielt sich in Pilsen fast bis zum Ende des 15. Jahrhunderts, wo die lateinischen Verse des Pilsner humanistischen Dichters Simon Fagellus Villaticus trotz einigen traditionellen Elementen nicht nur durch italienische, sondern auch ungarische Renaissancereminiszenzen eine deutliche Anlehnung an humanistische Traditionen andeuteten.<sup>14</sup> Etwa zu der gleichen Zeit ersetzte der Pilsner Buchdrucker Mikuláš Bakalář, Slowake aus dem Königreich Ungarn, die ältere, vorwiegend durch kirchliche Ziele bestimmte Produktion der Pilsner Buchdruckerei (spätestens 1476 gegründet) durch Herstel-

<sup>10</sup> HEJNIC, POLÍVKA, *op. cit.*, pp. 85–136 (Edition).

<sup>11</sup> F. ŠMAHEL, *Humanismus v době poděbradské...*, p. 47, Anm. 82.

<sup>12</sup> Vgl. Georg VOIGT, *Enea Silvio de' Piccolomini, als Papst Pius II. und sein Zeitalter*, III, Berlin, 1863, pp. 127 f. und 606 ff.

<sup>13</sup> Hilarii de LITHOMERZICZ, *Hystoria civitatis Plznensis*, 5–10: Nec velim vos, o cives invictissimi, exemplis ethnicorum aut Romanorum civium ad fidei sancte defensionem invitare. Quid enim? Si bella Punica, si navalia, si civilia commemorem, quid Ayas fortissimus, quid Pompeyus aut Cesar et ille Affricanus Hanibal imperterritus fecerit, frustra tempus tererem: Plena sunt laudum Titi Lyvii, Commentariorum Cesaris, Virgilii nostri, Stacii aliorumque volumina. Posteaquam omnia dicerem, nihil tanen in laudem diei nostre dicere possem. Et ubi ex Sacra hystoria nobis comonendum esset, que ars est sufficientissima et fidei conservationis et heresis confutationis, in penas beatissimi viri Hieronimi incidisse me damnarem, qui libros gentilium legere et figmentum paganorum non intendere astruebat...; HEJNIC, POLÍVKA, *op. cit.*, pp. 86 f.

<sup>14</sup> J. HEJNIC, *Šimon Fagellus Villaticus a Frantova práva* (Šimon Fagellus Villaticus und die Regeln der Franta–Schelmzunft), in „Listy filologické“ 101(1978), pp. 25–38; derselbe, *Šimon Fagellus Villaticus. Literatura, dílo, úkoly* (Šimon Fagellus Villaticus. Literatur, Werk, Aufgaben), in „Strahovská knihovna“ 11(1976), pp. 189–205; derselbe, *Básen Šimona Fagella Villatika Ad Musas a její předlohy* (Das Gedicht von Šimon Fagellus Villaticus Ad Musas und seine Vorlagen), in „Zprávy Jednoty klasických filologů“, 21(1979), pp. 46–50.

lung von Büchern, die den niederen Schichten hinsichtlich der Sprache (Tschechisch), der Form (kleinere, preisgünstigere Formate, meistens Oktav) und des Inhalts (Übersetzungen durch die tschechischen Humanisten Viktorin Kornel von Všebrdy und Řehoř Hrubý von Jelení, belehrende und moralisch erbauliche Literatur) besser entsprachen.<sup>15</sup> Der lateinische Humanismus begann sich hier also relativ bald mit dem in der Nationalsprache verbreiteten Humanismus zu verflechten.

Dies ist nicht überraschend. Die Bibliothek der Pilsner Stadtschule war bereits in den 80er Jahren des 15. Jahrhunderts durch zahlreiche Wiegendrucke antiker, mittelalterlicher und humanistischer Autoren ausgestattet und die Absolventen dieser Schule – ebenso wie die der von Český Krumlov – besuchten nicht nur die Leipziger, Krakauer und Wiener Universität, sondern auch italienische Hochschulen.<sup>16</sup> Der Musterautor blieb auch weiterhin Eneas Silvius, dessen Verse, im Abschluß der Nürnberger Ausgabe von Briefen Silvius' aus dem Jahre 1481 abgedruckt (Hain-Copinger 151 = Goff P-717), der erwähnte Pilsner Buchdrucker Mikuláš Bakalář in seinem lateinischen autobiographischen Vierzeiler mit einer kleinen Veränderung nachahmte, die er 1498 am Ende seines tschechischen Wiegendruckes „Život Mohamedův“ (Knihopis, Nr. 5) abdruckte.<sup>17</sup> Übrigens schon fast vierzig Jahre früher konnte dem bezwingenden Zauber, der aus der humanistischen Korrespondenz von Silvius ausstrahlte, auch der utraquistisch orientierte Anhänger des Königs Jiří von Poděbrady, Šimon von Slaný, nicht widerstehen, der in der westböhmisches Stadt Klatovy lebte und der in seinem Brief, den er irgendwann in den Jahren 1459–60 an seinen Landsmann, Mag. Eliáš von Slaný, schickte, seine humanistische Überzeugung auf die Weise äußerte, daß er aus dem bekannten Brief, den Silvius am 5. Dezember 1443 an den Herzog

<sup>15</sup> Josef HEJNIC, *Renesanční Plzeň a kniha*. Průvodce výstavou Západočeského muzea v Plzni od 4. února – 11. dubna 1982 v Plzni (Das Pilsen der Renaissancezeit und das Buch. Führer durch die Ausstellung des Westböhmisches Museums in Pilsen vom 4. Februar bis 11. April 1982 in Pilsen), Rotaprint des Westböhmisches Museums in Pilsen, pp. 8 ff.

<sup>16</sup> Josef HEJNIC, *Latinská škola v Plzni a její postavení v Čechách, 13–18. století* (Die Lateinschule in Pilsen und ihre Stellung in Böhmen im 13–18. Jh.), in *Rozpravy Československé akademie věd. Řada společenských věd* 89(1979), Heft 2, pp. 59–62; derselbe, *Počátky renesančního humanismu v okruhu latinské školy v Plzni* (Die Lateinschule und die Anfänge des Renaissance-Humanismus in Pilsen), in „Minulostí Západočeského kraje“ XIX(1983), pp. 117–135.

<sup>17</sup> Josef HEJNIC, *K prvotisku Mikuláše Bakaláře Život Mohamedův* (Zum Wiegendruck Mikuláš Bakalářs Das Leben Mohameds), in „Listy filologické“ 107(1984), pp. 41–44.



Sigismund von Österreich sandte,<sup>18</sup> lange Passagen wortwörtlich übernahm, ohne allerdings – wie im Mittelalter üblich – seine gleichzeitige Quelle zu zitieren. Anklänge an das Werk von Silvius kommen auch bei Bohuslav von Lobkovice vor, dessen bibliophile Interessen und literarische Beziehungen zum Königreich Ungarn schon einige Male untersucht wurden.<sup>19</sup>

Die schon angeführten Tatsachen zeigen, daß sowohl Süd- als auch Westböhmen in der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts humanistische Impulse – ähnlich wie das Königreich Ungarn unter der Regierung des Matthias Corvinus – vor allem aus italienischen Quellen schöpften. Dies betrifft nicht nur literarische Impulse, sondern auch Analogien auf dem Gebiet der Buchkultur. In der Fachliteratur wurde bis jetzt die Frage nicht gründlich untersucht, ob und wenn ja, in welchem Maße, in West- und Südböhmen die vom ungarischen Königshof ausgehenden humanistischen Anregungen wirksam wurden. Diese Frage sollte schon aus dem Grund gestellt werden, weil sich Süd- und Westböhmen wenigstens eine gewisse Zeit vor den Vereinbarungen von Olmütz (1478) mit ihrer politischen Orientierung zum ungarischen König Matthias Corvinus bekannten. Wie bereits angeführt, konnten diese beiden Gebiete an gute Kontakte mit der ungarischen Krone vom Beginn des 15. Jahrhunderts anknüpfen, wo sowohl Pilsen und der umliegende Adel als auch der südböhmische Magnat Ulrich von Rosenberg im engen Bündnis mit dem ungarischen König Sigismund standen. Diese Tradition wurde auch in den 60er Jahren des 15. Jh. durch die Verbindung mit dem Prager Metropolitankapitel zu

<sup>18</sup> Anděla FIALOVÁ, Josef HEJNIC, *Jiří z Litoměřic a jeho Oratio ad studiosos* (Quo modo Georgius de Litomericio Orationem ad studiosos compuserit), in „Listy filologické“ 102(1979), pp. 141–144. Die Abhängigkeit Simons von Slaný von Eneas Silvius wurde von Milan Kopecký weder in seinem Buch *Pokrokové tendence v české literatuře od konce husitství do Bílé hory* (Fortschrittliche Tendenzen in der tschechischen Literatur vom Ende des Hussitentums bis zur Schlacht am Weißen Berge), Brno, 1979, p. 12 noch in seinem Werk *Český humanismus* (Der tschechische Humanismus), Praha, 1988, pp. 12 ff. berücksichtigt. Kopecký stützte sich lediglich auf die ältere Abhandlung von Rudolf URBÁNEK, *První utrakvistický humanista Šimon ze Slaného* (Der erste utraquistische Humanist Šimon aus Slaný), in „Listy filologické“ 65(1938), pp. 335–340.

<sup>19</sup> Rukověť 3. Praha, 1969, pp. 170–203; Jan MARTÍNEK, *Bobuslav z Lobkovic a severozápadní Čechy* (Bobuslav von Lobkovice und Nordwestböhmen), in „Zprávy a studie Krajského muzea v Teplicích“ 15(1982), pp. 55–62; *Bobuslav Hassensteini a Lobkovicz Epistula*, edd. Jan MARTÍNEK, Dana MARTÍNKOVÁ, I–II, Leipzig, 1969–1980. Ursula BRUCKNER, *Zu Bobuslaus von Lobkowitz und Aeneas Silvius Piccolomini*, in „Listy filologické“ 103(1980), 79–81. Weitere belege bei Zdeněk KALISTA, *Siena e la Boemia nel Quattrocento*, in „Terra di Siena“ XX(1966), pp. 30 ff.

St. Veit fortgesetzt, in dem eine entscheidende Stellung Hilarius von Litoměřice innehatte, Mitglied der Vereinigung von Grünberg (Zelenohorská jednota), Freund von Eneas Silvius und also auch Parteigänger des ungarischen Königs Matthias.

Die Kontakte der süd- und westböhmisches Humanisten mit dem ungarischen Königshof wurden auch während der Regierung der Jagiello-Dynastie gepflegt. Wenn wir sie heute im südböhmischen Gebiet lediglich aus den Fragmenten der nach Ofen geschickten Korrespondenz sowie anhand der Aufzeichnungen über die Reisen des böhmischen Vizekönigs Peters IV. von Rosenberg und seiner Diener zum ungarischen Königshof verfolgen können, dann sind aus Pilsen auch einige literarische Beziehungen bekannt: der Pilsner Humanist Simon Fagellus Villaticus traf in Bologna einige ungarische Studenten und besuchte später die Slowakei und den ungarischen Königshof.<sup>20</sup> In Italien studierte auch Fagellus' Pilsner Landsmann und Freund Jan Dubravius, der wohl im Jahre 1509 in die Dienste des Olmützer Bischofs Stanislaus Thurzó trat und später (1542) sein Nachfolger wurde. Dubravius veröffentlichte im Jahre 1520 die allegorische Dichtung *Theriobulia* und widmete sie dem ungarischen und böhmischen König Ludwig, um ihm Herrschertugenden vor Augen zu stellen – ähnlich wie einst Eneas Silvius seinen Vorgänger Ladislaus auf die Vorzüge der humanistischen Erziehung aufmerksam gemacht hatte.<sup>21</sup> Auch in seinem Werk *Historiæ regni Bohemiæ... libri XXXIII*, das 1552 in Prostějov erschien, knüpfte Dubravius teilweise an das bereits erwähnte analoge historische Werk von Eneas Silvius, teilweise an Bonfinius' *Rerum Hungaricarum* decades an. Einen Teil der Regierungszeit der Könige Wladislaw und Ludwig Jagiello, wo es zur Vereinigung der Königreiche Ungarn und Böhmen kam, die durch kulturelle und diplomatische Tätigkeit von Eneas Silvius und seiner ungarischen und böhmischen Fortsetzer vorbereitet worden war, konnte Dubravius bereits anhand von eigener Erfahrungen schildern.<sup>22</sup>

<sup>20</sup> Siehe oben Anm. 14.

<sup>21</sup> Rukověť 2. Praha, 1966, pp. 74–84, bes. pp. 78–80; Jan DUBRAVIUS, *Theriobulia – Řada zvířat* (Thariobulia – Rat der Tiere), ed. Eduard PETRU, Praha, 1983; *Der Briefwechsel des Eneas Silvius Piccolomini*, ed. Rudolf WOLKAN, Wien, 1912, Nr. 40, pp. 103–108 (vom Februar 1450) (Fontes rerum Austriacarum. Zweite Abteilung: Diplomata et acta LXVII).

<sup>22</sup> Rukověť 2, Praha, 1966, pp. 82 f.





---

---

## Callimaco Esperiente e il parallelo Mattia Corvino – Attila

Nella schiera degli umanisti italiani che hanno tramandato nei loro scritti testimonianze davvero positive, e spesso con termini addirittura encomiastici, sulla personalità di Mattia Corvino, ve ne è uno che si distingue nettamente dagli altri. Filippo Buonaccorsi, detto anche Callimaco Esperiente sembra infatti rappresentare il rovescio della medaglia, in quanto egli si rivela, più d'una volta, un deciso oppositore del re magiario, tutto inteso a contrastare i suoi piani politici.

Quest' atteggiamento tuttavia non è dovuto ad una scelta spontanea, ma ad una necessità imposta dalle vicende drammatiche di una vita avventurosa, cui allude anche l'epiteto « Esperiente » dello pseudonimo adottato dall'umanista. Buonaccorsi, nativo di San Gimignano, (1437), fu infatti implicato nel 1468 in una congiura contro il papa Paolo II attribuita ai soci dell'accademia romana di Pomponio Leto di cui faceva parte anche lui. Fu perfino accusato di aver tramato un attentato contro la vita del pontefice. Riuscì comunque a salvarsi con la fuga e, dopo varie tappe nel Regno napoletano, nelle isole di Candia, di Cipro e di Chio – dove pare non fosse estraneo ad un'altra congiura locale – pervenne a Costantinopoli, per giungere infine nel 1470 in Polonia, la quale sarebbe diventata la sua seconda patria.<sup>1</sup>

Trovò asilo nella casa del vescovo di Leopoli, Gregorio di Sanok, uomo erudito che aveva trascorso qualche anno in Ungheria al seguito del re di Polonia e di Ungheria, Vladislao I Jagellone, quindi, – caduto questi nel grande scontro di Varna contro il Turco –, come precettore dei due figli di Giovanni Hunyadi. Il vescovo aveva lasciato memorie scritte del suo soggiorno in Ungheria, onde lo spunto, per Callimaco, di metter mano più tardi, tra il 1484 e il 1490, alla sua maggiore opera, l'*Historia*

<sup>1</sup> H. ZEISSBERG, *Die polnische Geschichtschreibung des Mittelalters*, Leipzig, 1873, p. 352; J. HUSZTI, *Callimachus Esperiens költeményei Mátyás királyhoz* (Poesie di C. E. dirette a re Mattia), Budapest, 1927, p. 9 (Értekezések a Nyelv- és Széptudományok Köréből XXIV, 10); D. CACCAMO, *Filippo Buonaccorsi*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XV, Roma, 1971, pp. 79 e segg.

*de rege Vladislao seu clade Varnensi* in tre libri. Morto il 28 luglio 1471 Paolo II – che aveva vanamente tentato di ottenere la sua estradizione – il Buonaccorsi poté finalmente sentirsi libero di trasferirsi nella capitale Cracovia ; divenne precettore dei figli minori del re Casimiro IV e seppe farsi notare in corte per le sua cultura e intelligenza : non era passato molto tempo che divenne segretario e uomo di fiducia del sovrano, una specie di « Mazzarino polacco », legato ormai definitivamente alla politica dei regnanti, esponente e difensore dei loro interessi.

Era pertanto nella logica dei fatti che, servendo Casa Jagellone, Callimaco dovesse divenire antagonista del re d'Ungheria, data l'irriconciliabile ostilità nutrita dai suoi signori nei riguardi del sovrano ungherese. A Cracovia, dove la regina Elisabetta si riteneva erede legittima del trono d'Ungheria, perchè figlia del defunto re Alberto d'Absburgo, Mattia Corvino, figlio del governatore Hunyadi, era considerato un usurpatore e la sua elezione non valida. Poco dopo l'arrivo di Callimaco in Polonia, nel 1471, era fallito il tentativo del giovane principe Casimiro, primogenito del re, invitato dai malcontenti ungheresi, di rovesciare Mattia e impadronirsi del regno. L'impresa infelice ebbe i suoi strascichi nella guerriglia che continuava a travagliare le zone di confine. Un altro motivo di contrasto era la successione al trono di Boemia, al quale aspiravano ugualmente Mattia e Vladislao Jagellone, altro figlio del re Casimiro. Mattia, appoggiato dal papa, era riuscito a farsi eleggere dai cattolici della Moravia, mentre gli Ussiti boemi proclamarono re il principe polacco. Nella lunga guerra che ardeva tra i due rivali, re Casimiro sostenne il figlio con le armi, e alla coalizione aderì anche l'imperatore Federico III, già in urto con Mattia per le sue pretese di successione alla corona d'Ungheria. Con abile manovra Mattia riuscì a scompigliare le forze degli avversari e ad imporre un armistizio nel 1474, terminato nel 1479 con una pace tra Vladislao che conservava la Boemia, e lui stesso che ebbe la Moravia e la Slesia. L'anno dopo anche Casimiro fu costretto ad accordarsi con l'avversario, anche per metter fine al suo lungo conflitto armato con l'ordine dei cavalieri tedeschi, sostenuti dal re magiaro. Ma un altro pomo della discordia divideva i due rivali : la questione della sovranità, almeno nominale, sulla Moldavia, il cui voivoda, Stefano detto il Grande, sotto la pressione della minaccia turca, faceva atto formale di dedizione ora al re polacco e ora a quello ungherese, a seconda delle speranze di ottenere soccorsi armati dall'uno o dall'altro.

E' in questo clima di tensione e di diffidenza che si svolse nel 1476 la missione diplomatica del Buonaccorsi in Italia ; e si spiega perchè egli si adoperasse per convincere la Signoria di Venezia prima, e il papa Sisto

IV poi, a non mandare sussidi in denaro al re d'Ungheria. Questi infatti aveva sollecitato il contributo dei principi italiani per condurre un'offensiva massiccia contro gli Ottomani nei territori della Serbia e della Moldavia. Venezia era pronta ad aiutare Mattia, al quale era legata da formale alleanza militare fin dal 1463; quanto al papa, egli aveva convocato i rappresentanti degli stati della penisola per raccogliere la somma di 400.000 ducati che si proponeva di inviare in Ungheria, per sostenere un'impresa che considerava interesse di tutta la cristianità. L'ambasciatore di Casimiro intervenne per bloccare l'iniziativa: fece notare che il re magiario, per ambizione e cupidigia, trascurava la lotta contro l'espansione ottomana per rivolgere tutte le sue forze contro la Boemia e l'Austria; somministrargli aiuti avrebbe potuto essere controproducente, perchè avrebbe alimentato così una guerra dannosa alla causa della difesa comune contro l'infedele.<sup>2</sup> La causa della cristianità, argomento estremo impugnabile in tutte le controversie internazionali del tempo, fu tirata in ballo anche stavolta, come ad ogni occasione, per servire interessi particolari delle singole potenze. Finalmente la somma spedita a Mattia si ridusse a 70.000 ducati, sborsati solo da Sisto e da Venezia; gli altri stati si astennero, ma più per gelosia della potente repubblica che per le argomentazioni del fiduciario del re di Polonia.

Il quale, persistendo nel suo atteggiamento ostile, cercò di opporsi, nel 1479, alla conclusione della pace tra il suo sovrano e Mattia. In un memoriale consigliava ai dirigenti della Polonia di preferire ad una pace svantaggiosa e di durata incerta la continuazione della guerra fino a rendere incapace l'avversario di rinnovare le ostilità, ed eliminare così definitivamente ogni rischio di nuova offensiva da parte del vicino aggressivo. E a questo punto non mancò di rilanciare l'accusa, tante volte mossa al Corvino, non solo all'estero, ma anche nel suo proprio paese:

<sup>2</sup> Philippi CALLIMACHI, *De his quæ a Venetis tentata sunt Pèrsis ac Tartaris contra Turcos movendis*, Varsoviæ, 1952, p. 58 (Bibliotheca Latina Medii et Recentioris Ævi 5): «... si... instituissent ipsi, sive Italia omnis simul, pecuniam mittere Mathiæ Hungariæ regi – darent operam, ne ea quæ pro rei Christiane conservatione impenderent, in illius exitum converterentur. Regem quidem illum magnitudine animi, virtute, rebus a se et parente suo feliciter gestis dignissimum, cui tutela religionis committeretur, sed – quod bona illius venia dictum foret – per ambitionem et cupiditatem iampridem nonnihil velut a se ipso degenerasse ac prope ommissa cura tuendi sua ab infidelibus conatus omnes convertisse contra Bohemiam et Austriam, quibus impugnandis si auxilia ei subministrarentur, tam iniquum esse quam perniciosum, quandoquidem eiusmodi intestinis certaminibus omnis ratio simul et facultas Christianæ defensionis corrumpetur.»



di sacrificare cioè alle sue mire espansionistiche la sicurezza del suo popolo e di altri popoli cristiani.<sup>3</sup>

Ma la strategia diplomatica di Mattia, valendosi del contrappeso dei cavalieri tedeschi e del granduca di Moscovia, ostili alla Polonia, riuscì a indurre Casimiro a garantirsi contro ulteriori conflitti armati col suo avversario concludendo la pace nel febbraio 1480; e perchè fosse più salda, vi fu uno scambio di ambasciatori tra le due parti nel 1483.<sup>4</sup> Casimiro volle far rappresentare degnamente il suo paese mandando alla corte del re magiaro, splendido protettore delle lettere e delle arti, il suo umanista italiano, il quale godeva già, grazie ai suoi scritti, di un prestigio internazionale. Della presenza di Callimaco nella capitale ungherese, intorno al 1483-84, ci dà notizia una poesia del poeta fiorentino Ugolino Verino indirizzata «Ad Callimachum Etruscum, poetam insignem, Pannonii regis amicum», in cui lo prega di raccomandare a Mattia una sua raccolta di versi scritti in lode di questi.<sup>5</sup> Le poesie in questione furono portate a Buda da Silvestro, fratello di Ugolino, il quale tornò in Italia nell'estate 1484. E del periodo ungherese del nostro, sono testimonianza alcuni suoi componimenti poetici che non hanno nulla da invidiare alle opere dei più noti panegiristi di Mattia.<sup>6</sup>

Non solo Callimaco esalta le virtù belliche del re ma, per mettere in maggior rilievo la sua grandezza, lo confronta con l'imperatore Federico usando come termini di paragone i simboli dei due sovrani: l'aquila dell'insegna imperiale e il corvo, animale araldico del Corvino, nonchè il diamante del suo anello. E il confronto è tutto a scapito di Federico, allora di nuovo in guerra con Mattia: senza riguardo alla dignità imperiale, suprema autorità secolare del mondo cristiano e già alleato del suo re, il poeta, in un tono quasi di scherno, ammonisce l'aquila invecchiata e impotente di non cimentarsi con il diamante duro e resistente a ogni colpo, e di non paragonarsi al corvo, compagno del vate Apollo, che con il suo volo fatidico dischiude i segreti di eventi a venire. Le insegne reali di Mattia assumono, per il nostro umanista, un

<sup>3</sup> CALLIMACHUS Experiens, *Memoriale a Zbigniew Olesnicki vice-cancelliere* (Acta Tomiciana I), Poznan, s. a., App. p. 12.

<sup>4</sup> J. TELEKI, *A Hunyadiak kora Magyarországon* (L'epoca degli Hunyadi in Ungheria), V, Pest, 1856, p. 291: Mattia mandò il vescovo di Szerém, István Fodor (Crispus), già discepolo di Guarino Veronese a Ferrara.

<sup>5</sup> J. ÁBEL, *Irodalomtörténeti emlékek* (Monumenti di storia della letteratura), II, Budapest, 1890, p. 346.

<sup>6</sup> Pubblicati da HUSZTI, *op. cit.*

significato simbolico e danno la misura della sua grandezza : la virtù adamantina lo rende invincibile in guerra, l'uccello delfico gli dà la saggezza e l'anello, col suo cerchio che ritorna in sè stesso, indica l'eternità del suo regno. In una lunga elegia, invece, Callimaco fa parlare la regina Beatrice, la quale lamenta la massima separazione dal marito, in procinto di partire per affrontare il terribile nemico, non solo dell'umanità, ma di Dio stesso. Ma Beatrice è rassegnata : riconosce la missione affidata al suo consorte, « religionis sola salus », ed è sicura che la compirà trionfalmente, aggiungendo ai suoi titoli di gloria quello di « columen Dei ».

E' evidente, in questi componimenti classicheggianti del poeta umanista, l'intento di suggerire al re, secondo le istruzioni ricevute, la condotta politica auspicata dalla corte polacca : metter fine cioè al conflitto armato con Federico, il cui esito è già scontato, e rivolgere tutte le forze contro il nemico comune, la potenza ottomana, che, attraverso la Moldavia, minacciava zone di interesse vitale della Polonia. Ma è altrettanto evidente che la permanenza alla corte di Mattia Corvino, i contatti diretti col re e col suo ambiente di uomini colti e letterati – Callimaco cita i nomi dell'arcivescovo Péter Váradi e del prelado e poeta Péter Garázda – non hanno mancato di avere effetto sul fiduciario di Casimiro : egli non poteva non subire il fascino indiscutibile di quella personalità singolare e complessa che era re Mattia e di quel fasto rinascimentale che questi aveva saputo creare intorno a sè. Non è da attribuirsi unicamente a secondi fini se egli si associava al coro dei lodatori del Corvino, tanto da essere apostrofato da uno di loro come amico del re della Pannonia.

La sua missione in Ungheria, d'altronde, non fu coronata da successo : anzi, la guerra in Austria continuava, mentre invece con la Porta venne concluso un armistizio di cinque anni.<sup>7</sup> Ciò permise ai Turchi di dirigere i loro attacchi contro la Moldavia e le terre dell'imperatore : la Stiria, la Carnia, la Carinzia. E non passò molto che anche il re polacco si trovò di fronte alla stessa alternativa del suo collega ungherese : di accettare o meno la proposta di pace del sultano, allora in urto col sovrano d'Egitto. Fu il momento opportuno, per il Buonaccorsi, di mettere in atto una sua idea prediletta : quella cioè di interessare la Repubblica di Venezia, o per una mediazione di pace presso la Porta a favore della Polonia, onde ottenere concessioni territoriali, o, in caso di insuccesso, per la ripresa della sua guerra antiturca in alleanza con Casimiro. Per convincere la

<sup>7</sup> TELLEKI, *op. cit.*, V, p. 275.

Signoria, egli credette utile di valersi dell'adesione dell'imperatore, e procurò di farsi accompagnare a Venezia dagli ambasciatori di questi, i quali dovevano perorare la causa di una triplice lega veneto-polacco-imperiale contro la potenza ottomana. Ma per aver mano libera contro questo comune nemico, egli riteneva che occorresse prima, con l'intervento di Venezia, por fine alla guerra tra l'imperatore e Mattia, o imponendo la pace a quest'ultimo, o schiacciandolo con una duplice offensiva austro-veneta. Perchè – così Callimaco ragiona in una relazione sulla sua azione diplomatica – « con la sua pacificazione, lo stato della Cristianità sarebbe più forte, ma con la sua eliminazione molto più tranquillo. »<sup>8</sup> Siamo nel 1486: le truppe di Mattia stavano operando in Austria e avevano già preso, insieme con altre piazzeforti, anche la capitale Vienna: il nostro diplomatico umanista vedeva confermato il suo giudizio già espresso nel memoriale del 1479, che cioè la politica di Mattia, tutta diretta ad allargare il suo dominio verso Occidente, impediva ogni efficace coalizione cristiana contro il Turco, ed era perciò estremamente dannosa agli altri stati minacciati dall'infedele. E' da notare, tuttavia, che stavolta Callimaco, secondo quanto risulta dalla sua relazione, si asteneva dal pronunciarsi ufficialmente contro il re d'Ungheria e si limitava, davanti al Senato veneto, a chiedere la mediazione a Costantinopoli a favore della pace polacco-turca, lasciando all'ambasciatore imperiale di lanciare accuse violente contro Mattia e gli Ungheresi in genere. Quest'ultimo asseriva addirittura che il re magiaro, mosso da cupidigia insaziabile, si serviva deliberatamente dei Turchi per indebolire i paesi confinanti, onde poter poi conquistarli più facilmente, e che perciò il suo procedere sùbdolo e insidioso non era meno deleterio, per la comunità cristiana, delle aperte aggressioni turche.<sup>9</sup>

<sup>8</sup> CALLIMACHI, *De his...*, *op. cit.*, p. 80: « Christiana res pacato illo fortior, sublato autem multo tranquillior futura esset ».

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 88: « Nam cum sit in Mathia Hungariæ rege infinita instabilisque cupiditas ampliandi quaquam versus regnum suum, nec satis fidat viribus propriis si, quæ concupiscit, integra aggrederetur, instituit Turcorum opera et manu uti debilitandis prius illis, cum quibus mox congregi cogitat. Quæcumque autem Turci sibi subiiciunt, non tam perdita esse quam ceu deposita apud illos credit, quasi facillimum futurum sibi, cum libuerit, postea cuncta recuperare... Immature tamen non modo actio, sed etiam cogitatio susciperetur adversus illos, priusquam reprimantur machinationes Hungarorum, qui non ut Turci directa fronte, sed oblique ac per insidias grassantes, ad idem naufragium rem Christianam occulte impellunt, ad quod illi rapiunt manifeste. »



Ma gli sforzi degli ambasciatori per indurre Venezia ad un'alleanza contro Mattia, facendo leva sugli attriti e le tensioni venutisi a creare tra la Repubblica e il re d'Ungheria, naufragarono di fronte alla ferma decisione del governo ducale di conservare la sua neutralità; anche la mediazione a Costantinopoli, scopo diretto della missione di Callimaco, ebbe esito negativo. Ma al nostro umanista, personalmente, i due mesi di attesa trascorsi a Venezia non furono del tutto inutili. Egli stesso ci informa dei contatti avuti colà con gli ambienti dotti della città lagunare, di conversazioni erudite – con Ermolao Barbaro, Giorgio Valla, Emiliano Cimbriaco e altri –, di amicizie nate; e indubbiamente quel soggiorno gli sarà stato d'incentivo per la stesura della sua breve biografia di Attila, opuscolo che avrebbe avuto una fortuna duratura: nel secolo successivo vide ben otto edizioni.<sup>10</sup>

La biografia, sull'esempio di Plutarco, allora molto letto, era un genere letterario diffuso nella cultura dell'umanesimo: si ricordavano volentieri le gesta delle grandi figure dell'antichità classica che servivano anche da modello agli autori per glorificare, nelle loro « vite », personaggi contemporanei di rilievo. E l'interesse per la romanità comprendeva anche l'epoca che aveva visto il tramonto della dominazione di Roma imperiale con le ondate susseguitesì delle invasioni barbariche. Sotto questo aspetto, assumeva particolare importanza la comparsa degli Unni e del loro terrificante capo Attila, il quale durante la sua breve carriera era riuscito a sconvolgere la vita di quasi tutta l'Europa, dal bacino danubiano ai Balcani, dalla Germania alla Gallia e all'Ispania, dalla Dalmazia e l'Istria fino a tutta la penisola italiana. L'impressione profonda che egli aveva lasciato fu tramandata dalla tradizione e dalla poesia popolare, dalle saghe e dalle leggende: le scarse notizie delle fonti vennero arricchite di elementi favolosi e di particolari nati dalla fantasia, rivestendo la figura del principe degli Unni di caratteri sovrumani e di poteri fatalmente irresistibili. Queste rievocazioni, nella loro astrattezza mitica, presentavano il loro personaggio sotto differenti aspetti: se da un lato nei territori abitati da popolazioni germaniche che si erano sottomesse agli Unni e convivevano con essi in uno stato di vassallaggio, partecipando come alleati alle loro campagne, il potente principe appariva nell'*Heldenbuch*, nel ciclo dei *Nibelunghi*, nelle saghe scandinave e in altri canti leggendari come un regnante splendido, ospitale, giusto, eroico e

<sup>10</sup> T. KARIXOS, *Callimachus. Tanulmány Mátyás király államrezonjáról* (Callimaco. Saggio sulla ragion di stato di re Mattia), Budapest, 1931, p. 28 (Minerva-könyvtár XXVI).

fondamentalmente umano, d'altro canto, nelle regioni dei popoli latini, in Francia e in Italia, dove le devastazioni delle incursioni barbariche avevano impresso nella memoria dei posteri immagini di orrore, Attila diventava un crudele genocida inumano, il « flagello di Dio » mandato dalla giustizia divina a punire i peccati dell'umanità.<sup>11</sup> Le varie città conservavano testimonianze locali legate al suo passaggio, attribuendogli la propria distruzione, talvolta anche la propria salvezza, o, addirittura, la loro fondazione.<sup>12</sup>

Nello Stato Veneto si riscontravano tutte e tre le varianti: la tradizione voleva che Attila avesse distrutto Aquileia, Vicenza, Padova, Altino; avesse risparmiato Treviso e Verona che si erano arrese, e avesse fondato Udine per farne il suo quartier generale.<sup>13</sup> E la stessa Venezia attribuiva a lui la propria origine: sarebbero stati gli abitanti superstiti di Aquileia, assediata per tre anni, e dei suoi dintorni, a rifugiarsi sulle isole vicine della laguna per poi costruire a Rivoalto la capitale Venezia.<sup>14</sup> Pertanto i cronisti locali, da Paolo Diacono ad Andrea Dandolo, cominciavano la storia della loro città con gli Unni, e il loro esempio fu seguito dagli storiografi del Quattrocento come Bernardo Giustiniani e Marcantonio Sabellico, il quale, proprio durante la permanenza di Callimaco a Venezia, stava attendendo alla sua voluminosa storia della Repubblica. Doveva essere nota nella città anche la biografia di Attila di quel Juvencus Caelius Calanus, identificato fino a poco tempo fa con un vescovo di Pécs del XIII secolo, e che pare invece debba aver compilato questo suo lavoro, spesso utilizzato come fonte da altri autori, negli anni cinquanta o sessanta del '400.<sup>15</sup> Vide inoltre due edizioni veneziane, nel 1472 e 1477, una vecchia variante padovana della vita del re degli Unni, che fa

<sup>11</sup> A. THIERRY, *Histoire d'Attila et de ses successeurs jusqu'a l'établissement des Hongrois en Europe, suivie des légendes et traditions*, II, Paris, 1864, pp. 225–281; A. D'ANCONA, *Attila flagellum Dei. Poemetto in ottava rima*, Introduzione, Pisa, 1864, pp. X–XIII.

<sup>12</sup> D'ANCONA, *op. cit.*, pp. XII, XXVII, XLIV.

<sup>13</sup> Juvenci Cælii CALANI *Dalmatæ Attila*, ed. M. BÉL, Posonii, 1735, pp. 116–117.

<sup>14</sup> M. A. SABELLICUS, *De vetustate Aquileiæ et Fori Iulii*, Lugdunum Batavorum, 1722, p. 21; Johannes de THUROCZ, *Chronica Hungarorum*, ed. E. GALÁNTAI, Gy. KRISTÓ, Budapest, 1985, p. 52 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum).

<sup>15</sup> J. HORVÁTH, *Calanus püspök és a Vita Attilæ* (Il vescovo Calanus e la Vita Attilæ), Budapest, 1941, p. 80.

discendere il flagello di Dio da un cane e paragona i suoi tempi calamitosi ai recenti disastri causati dal Turco.<sup>16</sup>

Il soggetto quindi si prestava nell'ambiente che Callimaco ebbe occasione di frequentare durante il suo periodo veneziano, e si spiega perchè, al suo ritorno in Polonia, egli sia stato portato a trattarlo a sua volta. E con successo: quando l'opuscolo pervenne nelle mani del suo amico veneziano, il poeta Emilio Cimbriaco, che doveva curarne la pubblicazione, questi lo fece precedere da una presentazione, sottolineando che l'autore, poeta, oratore e storiografo illustre, aveva riassunto con la massima fedeltà la storia di Attila re degli Unni raggiungendo sia la brevità che la maestà dello stile di Sallustio.<sup>17</sup> Cimbriaco completò lo scritto dell'amico con una lunga dedica a Massimiliano, figlio dell'imperatore Federico III ed eletto re dei Romani nel 1486, e lo diede alle stampe nel 1488 o '89.

Alcuni studiosi ungheresi, in primo luogo Tibor Kardos, considerano l'Attila di Callimaco un libello politico tendenziosamente diretto contro re Mattia,<sup>18</sup> onde mettere in guardia Massimiliano e l'opinione pubblica in genere, contro le mire conquistatrici del re d'Ungheria, altrettanto gravi di conseguenze per l'Europa quanto quelle dell'irruente principe barbaro. Nel suo saggio, Kardos crede di scorgere nel libretto dell'umanista certi parallelismi tra la vita e il regno di Attila e quelli di Mattia Corvino. Gli sembra che la spedizione di Attila nei Balcani contro l'imperatore bizantino Marziano possa essere paragonata alle campagne antiturche di Mattia; quanto ai rapporti del re unno con l'Impero d'Occidente, l'imperatore Valentiniano sarebbe da identificarsi col papa Innocenzo VIII – in contrasto con Mattia a causa di Ferdinando di Napoli –, il re dei Visigoti, Teoderico, con Federico III e suo figlio, Turismondo, con Massimiliano re dei Romani. La politica di Attila, tendente a dividere

<sup>16</sup> *La Hystoria di Atila dicto flagellum Dei. Incomincia il libro di Atila el qual fu inzenerato da un cane*, Venezia, 1472, 1477; cf. A. BALLAGI, *Attila bibliographiája*, in « Irodalomtörténeti Közlemények » II(1892), p. 237.

<sup>17</sup> CALLIMACHUS Experiens, *Attila*, ed. T. KARDOS, Lipsiæ, 1932, p. 19 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum).

<sup>18</sup> KARDOS, *op. cit.*, p. 27; L. VAYER, *Témák, formák, ideák* (Temi, forme, idee), Budapest, 1988; P. KULCSÁR, *Bonfini magyar történetének forrásai és keletkezése* (Fonti e origine della storia ungherese di Bonfini), Budapest, 1973, p. 208 (Humanizmus és Reformáció 1). Anche chi scrive si era conformata al parere di Kardos [M. JÁSZAY, *Párhuzamok és keresztezések. A magyar-olasz kapcsolatok történetéből* (Parallelismi e interferenze. Dalla storia dei rapporti italo-ungheresi), Budapest, 1982, p. 172] prima di aver studiato attentamente il testo di Callimaco.



Valentiniano dai Goti offrendo la sua alleanza a entrambi contro l'altro, corrisponderebbe ai tentativi di Mattia di allontanare il papa dall'imperatore, mentre Innocenzo, nel suo gioco d'equilibrio tra Federico e Mattia, agirebbe come Ezio, condottiero dei Romani, che interruppe la battaglia di Catalauno per non accrescere troppo, con una vittoria completa, il potere del goto Teoderico.

Rispetto a queste conclusioni piuttosto arbitrarie alquanto più convincente perchè dedotta da fatti storici obiettivi narrati da Callimaco con adesione alle fonti, sembra la descrizione del carattere di Attila che in certi dettagli ricorda quello di Mattia. Era infatti – così racconta Callimaco – « desiderosissimo di gloria e di guerre, e nel condurle usava tanta riflessione, quanto era l'impulso con cui le aveva intraprese ; era strenuo nell'azione, ma nello stesso tempo temperato. Verso i supplicanti era facile fino alla mollezza, e se una volta aveva riposto la sua fiducia in qualcuno, persisteva nel proteggerlo anche a proprio danno e rischio. Nel menare i suoi affari e nel portarli a termine era di una destrezza e di una rapidità ammirevole, e ancora più da ammirare era la sua costanza nei pericoli da affrontare. Ma se mostrava clemenza a chi si sottometteva, era tanto più inesorabile con i vinti. »<sup>19</sup> E continua arricchendo di altri particolari il ritratto del suo personaggio : il suo Attila ama il fasto perchè confacente alla sua maestà regale ; si abbandona volentieri ai piaceri della tavola e del vino, ma sa anche moderarsi ; è religioso fino alla superstizione, convinto tuttavia che il modo migliore di conciliarsi gli dei è di trattare gli uomini con giustizia e con beneficenze. Dà il buon esempio ai suoi per educarli alle virtù, soprattutto alla temperanza e alla resistenza in tempo di guerra. Anche i brevi accenni ai tratti fisici di Attila potrebbero suggerire certi confronti con Mattia : la statura piuttosto bassa, la testa un po' grande, il petto largo e robusto, gli occhi piccoli, l'atteggiamento composto e altero.

Senonchè, la sostanza di questa descrizione del re unno si ritrova già nell'opera che costituisce la fonte più antica e attendibile della storia di Attila e degli Unni, e cioè nella *De origine actibusque Getarum* di Giordane,<sup>20</sup> un vescovo di origine gotica attivo intorno al 550, il quale potè attingere alla relazione, successivamente andata dispersa, del greco Prisco Retore. Quest'ultimo, recatosi nel 448 nella sede di Attila con un'ambasceria bizantina, aveva avuto occasione di conoscere personalmente quel re e di osservare da vicino il suo ambiente. Giordane utilizzò

<sup>19</sup> CALLIMACHUS, *Attila*, op. cit., p. 5.

<sup>20</sup> JORDANES, *A gótok eredete és tettei*, trad. J. BOKOR. Brassó, 1904, p. 35.

le sue informazioni, e fu a sua volta utilizzato dai successivi biografi di Attila, tra cui Calano, i cronisti ungheresi Kézai e Thuróczy, Antonio Bonfini e il nostro Callimaco. Il quale, ancor più fedelmente degli altri, segue la sua fonte non solo nel racconto dei fatti storici, come lo scontro con Ezio, la spedizione in Italia, l'episodio di papa Leone, le nozze e la morte di Attila, ma perfino nella ripetizione delle leggende relative alle origini soprannaturali degli Unni, – nati dal connubio delle alirunne, donne con poteri magici, con fauni – nonchè della fiaba del cervo magico che conduce i nomadi in una nuova patria. Solo che Callimaco, da buon umanista impegnato a emulare i classici, arricchisce lo scarno tessuto della storia di Giordane con elementi della tradizione locale francese e italiana, completando l'esposizione dei fatti con commenti e osservazioni personali.

Non è certo da escludere che, nel comporre una biografia quanto mai suggestiva del suo personaggio storico, egli avesse sotto gli occhi la figura del re magiario da lui personalmente conosciuto. Tanto più che nell'ambiente di Mattia, la tesi dell'identità unno-magiara, già comparsa nelle cronache e nelle leggende occidentali sin dalle incursioni unghere del X secolo e proclamata dal cronista duecentesco Simone de Kéza, aveva trovato nuovi propagatori. Lo stesso re incoraggiava, per fini di propaganda politica, i sostenitori della continuità unno-magiara: il Bonfini narra infatti di aver cominciato le sue *Rerum Ungaricarum Decades*, con la storia degli Unni, per espresso desiderio di Mattia; e pertanto egli qualifica i Magiari come discendenti di quel popolo.<sup>21</sup> E il notaio aulico János Thuróczy, nella sua *Chronica Hungarorum* composta nel 1486, parla ripetutamente di «Huni sive Hungari».<sup>22</sup> Non solo: ma arriva addirittura a definire Mattia «un secondo Attila». E ancora prima di lui, Giano Pannonio parla in un suo poema di «noi Unni»; alla stessa maniera poi si esprimerà un ambasciatore del Corvino, László Vetési, chiedendo al papa Sisto IV un sussidio per gli Unni e il loro re, difensori di Roma contro l'infedele.<sup>23</sup> Ma anche fuori d'Ungheria l'identità unno-magiara era una nozione diffusa: tanto è vero che il Sabellico, nel suo lungo poema narrativo in lode del patrizio veneto Giovanni Emo,

<sup>21</sup> A. BONFINI, *Rerum Ungaricarum Decades*, ed. J. FÖGEL, B. IVÁNYI, L. JUHÁSZ, I, Lipsiae, 1936, p. 54 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum).

<sup>22</sup> THURÓCZY, *op. cit.*, pp. 25 e segg.

<sup>23</sup> E. MÁLYUSZ, *A Thuróczy-krónika és forrásai* (La cronaca di Thuróczy e le sue fonti), Budapest, 1967, pp. 150, 161 (Tudománytörténeti Tanulmányok 5); *Magyar Irodalomtörténeti Emlékek* (Monumenti della storia della letteratura ungherese), ed. F. TOLDY, Budapest, 1986, pp. 153, 160, 162.

raccontando la presa del forte di Iaitza, in Bosnia, accenna a Mattia come al « rex hunnius ».<sup>24</sup>

Che questa identificazione, così ricorrente in quei tempi in Ungheria e non ignota in Italia, abbia spinto il Buonaccorsi ad associare, nella fantasia, il protagonista del suo racconto con la personalità così incisiva del grande sovrano contemporaneo, traspare da alcune interpolazioni personali presenti nel testo redatto, altrimenti, sulla falsariga delle varie fonti. Basti pensare alle parole che egli mette in bocca ad Attila legislatore : « principem vivam esse legem » e avente autorità di cambiarle secondo l'opportunità delle condizioni e dei tempi, così rivelatrici dell'attitudine di Mattia ; o all'episodio – noto tramite le memorie di Galeotto Marzio – del poeta adulatore redarguito dal sovrano. E' più di tutto, alla scena simbolica in cui un corvo giunto in volo da oriente, sfiora la spalla destra di Attila in procinto di dirigersi verso l'Italia, per poi scomparire in alto : lo stesso augurio che figurava in una delle poesie encomiastiche di Callimaco dirette a Mattia.

Ma questa – non troppo accentuata – associazione delle due grandi personalità, del passato e del presente, non implica necessariamente un intento di propaganda ostile – come suggerito da Kardos e altri – come pure non si possono attribuire simili velleità agli scrittori devoti a Mattia. Anzi, a confrontare i testi di questi ultimi col racconto di Callimaco, non può sfuggire che l'Attila del nostro autore è presentato sotto una luce ancora più favorevole del personaggio di Bonfini o di Thuröczy. Mentre infatti questi due riportano senza reticenze i fatti più crudi della vita del regnante barbaro : gli eccidi, le devastazioni e gli incendi, la distruzione di intere città, la sete di dominio e la terribile fama di « flagellum Dei », Callimaco sembra evitare deliberatamente di mettere in cattiva luce il suo eroe : omette gli episodi tragici ricordati nelle leggende occidentali e ripresi da Thuröczy, quale il massacro del santo vescovo di Reims e di sua sorella o il martirio di Sant'Orsola e delle 11.000 vergini, e si limita a citare, invece, il caso di San Lupo vescovo di Troyes, le cui preghiere inducono Attila a risparmiare la città, nonchè la storia della povera vedova fuggiasca con le sue dieci figlie, che muove a pietà « l'animo naturalmente mite » del conquistatore. Non tralascia mai di motivare le azioni del re unno : così, scrivendo delle campagne dirette in Occidente racconta che Attila, procedendo verso il Reno, impose una severa disciplina alle sue truppe per non lasciare un cattivo ricordo di sè ;

<sup>24</sup> M. A. SABELLICUS, *De vetustate Aquileiensis patriæ. Carmen in Utini originem*, s. I., e a., pp. 77-91.



quando poi non può tacere le stragi e le distruzioni nelle regioni dell'odierna Francia, cerca di giustificare il comportamento feroce degli Unni, facendo notare che ivi la popolazione aveva rifiutato alle truppe di Attila non solo le vettovaglie, ma perfino il libero transito ; in Gallia la crudeltà di quei guerrieri barbari deliberatamente scatenata, doveva servire a terrorizzare quelle genti per impedire la loro alleanza con i Goti ed i Romani, avversari di Attila.<sup>25</sup>

Callimaco sa anche come spiegare l'eccidio dei Tungri, germanici abitanti nell'odierno Belgio, col fatto che si erano opposti alla sua ingiunzione di arrendersi. Ecco il perchè delle dure vendette rivolte anche contro quelle città della Gallia e dell'Italia che avevano preferito resistere invece di capitolare, mentre altre, pronte alla dedizione, come Verona, Treviso o Ravenna, si salvarono.<sup>26</sup> La distruzione delle città murate è inoltre dovuta, secondo il nostro autore, alla convinzione del capo nomade che il riparo delle fortificazioni potesse incoraggiare le rivolte dei loro cittadini.

Nel corso della narrazione viene dato risalto al valore del condottiero : durante il lungo assedio di Aquileia, per esempio, va da solo a esplorare le mura e, sorpreso e circondato dai nemici, li vince con le armi e li terrorizza con il potere magico dello sguardo ; sotto Vicenza, è il primo a saltare nella fossa d'acqua per dare l'esempio ai suoi ; nel passaggio delle Alpi ridà coraggio con le sue esortazioni alle squadre sfinite e demoralizzate dagli stenti. Ma oltre alle virtù militari, Attila possiede anche qualità di uomo politico accorto e di capo che governa sapendo giustamente dosare rigore e clemenza per imporre la sua autorità. Il ritratto che Callimaco ne presenta non è quindi nulla in comune con lo spauracchio dalle sembianze canine di un Calano e altri, ma è invece quello di un sovrano dotato di quei caratteri di grandezza degli eroi dell'antichità che venivano esaltati dagli umanisti.

Callimaco avrebbe veramente dato prova di scarso giudizio, se avesse inteso valersi di questa sua opera come arma contro il re d'Ungheria. Nessun accenno, d'altronde, a secondi fini politici neppure nella dedica che il suo amico Cimbriaco rivolge a Massimiliano d'Austria. Nell'esaltare, come d'obbligo, le virtù di quel principe, non manca invece di esprimere una bensì velata critica ironica dell'indole poco bellicosa e troppo passiva del padre imperatore, quasi volesse contrapporlo al protagonista dell'opera che presenta. Confronto che rievoca le poesie di

<sup>25</sup> CALLIMACHUS, *Attila*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 12.

Callimaco dirette, a suo tempo, a Mattia. Non abbiamo alcuna prova che il nostro umanista abbia mai rinnegato l'ammirazione allora tributata al re magiaro. Anche se cercava doverosamente di difendere gli interessi del proprio sovrano, si asteneva, come a Venezia nel 1486, dallo schierarsi apertamente contro il Corvino, cedendo questa incombenza all'inviato dell'imperatore.

E durante la sua ultima missione diplomatica in Italia, nel 1490, fece di più. Mattia era ancora vivo, o almeno la notizia della sua morte non era ancora giunta a Roma, e le sue trattative di pace con Federico promettevano buon esito. Papa Innocenzo pensava quindi esser giunto il momento di rilanciare l'idea della crociata antiturca. Callimaco era stato incaricato di convincere il pontefice ad affidare la direzione dell'impresa – e i relativi sussidi – a re Casimiro di Polonia, quale il più adatto ad affrontare il potente nemico. Ma nel suo lungo discorso persuasivo, l'umanista italiano, esponendo le eventuali prospettive del futuro scontro, colse anche l'occasione per tributare il suo omaggio ai due Hunyadi, padre e figlio. « Credo – così si esprimeva – che il destino si sia opposto a che Hunyadi annientasse fin dalle radici il nome turco solo perchè la virtù divina, l'incredibile grandezza d'animo, la singolare ed ammirevole provvidenza e la felice mano in tutti gli affari del suo egregio figlio re Mattia avesse dove esplicare la sua potenza e fortuna per salvaguardare la cristianità.»<sup>27</sup> Dalla bocca del cortigiano di un re rivale, questo riconoscimento acquista doppio valore.

<sup>27</sup> CALLIMACHI *Experientis, De bello Turcis inferendo, Oratio gravissima, ac iam temporibus convenientissima*, Hagancæ 1533 : « ... crebræ ac maximæ victoriæ Hunadiani, omnis memoriæ, omniumque ætatum Ducis celeberrimi. Cui cum Hungariæ præesset, ne nomen Turcicum funditus deleret, id eo fata se opposuisse crediderim, ut esset, in quod inclyti filij sui Mathiæ regis divina virtus, incredibilis animi magnitudo, singularisque et admiranda in rebus omnibus providentia simul et fœcitas, vim suam et fortunam, Christianis rebus conservandis, exerceret ».

---

## La corte di Mattia Corvino e il pensiero accademico

Quasi tutte le accademie del Rinascimento sorsero da piccoli raggruppamenti spontanei di alcuni umanisti, da diversi cenacoli (contubernia, coetus) i quali ebbero come prima forma di attività le dispute e conversazioni amichevoli, i convivium, i symposia.<sup>1</sup> Per iniziativa di Giovanni Vitéz, anche in Ungheria – ed abbastanza presto – inizia a svilupparsi questa forma di attività umanistica, conformemente alla formazione delle accademie italiane. Le ricerche storiche hanno ormai dimostrato che il primo cenacolo umanistico in Ungheria venne organizzato nella casa di Buda di Vitéz tra il 1442 e il 1444. Come in Italia, anche qui si può constatare una certa continuità nella formazione di questi cenacoli. I piccoli gruppi spesso si sciolgono, ma i loro membri si radunano in altri gruppi mantenendo così viva la continuità dell'attività umanistica ed il pensiero accademico. Lo stesso fenomeno si ripete anche nel caso di Giovanni Vitéz, il quale più tardi a Várad, nella sua nuova sede vescovile, riorganizzerà intorno a sé un altro cenacolo umanistico, e quando diverrà Arcivescovo di Esztergom, le sue dispute verranno frequentate da umanisti di rango come Giano Pannonio, Galeotto Marzio, Giovanni Regiomontano, Giovanni Gatti, segretario del Bessarione, ma anche dallo stesso re umanista, Mattia Corvino.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Cf. Michele MAYLENDER, *Storia delle Accademie d'Italia*, I-V, Bologna, 1926-1930, repr. Bologna, 1976; August BUCK, *Die humanistische Akademien in Italien*, in *Der Akademiegedanke im 17. und 18. Jahrhundert*, ed. Fritz HARTMANN, Rudolf VIERRHAUS, Bremen-Wolfenbüttel, 1977, pp. 11-25; *Università, Accademie e Società scientifiche in Italia e in Germania dal Cinquecento al Settecento*, ed. Laetitia BOEHM, Ezio RAIMONDI, Bologna, 1981; Vincenzo DE CAPRIO, *I cenacoli umanistici*, in *Letteratura italiana*, I, ed. Alberto ASOR ROSA, Torino, 1982, pp. 799-822.

<sup>2</sup> Tibor KLANICZAY, *Das Contubernium des Johannes Vitéz (Die erste ungarische «Akademie»)*, in *Forschungen über Siebenbürgen und seine Nachbarn. Festschrift für Attila T. Szabó und Zsigmond Jakó*, ed. Kálmán BENDA et alii, München, 1988, II, pp. 227-243.



Il destino di questo contubernium umanistico di Giovanni Vitéz non fu dissimile da quelli di molti cenacoli italiani. La storia, gli avvenimenti politici, ne cancellarono esistenza. Nel caso del Vitéz, i suoi contrasti politici con il re resero impossibile il consolidamento di questa prima accademia ungherese. Dal 1476 in poi possiamo però seguire la formazione di un altro circolo di umanisti, questa volta nella corte di Buda del re Mattia Corvino. Naturalmente dobbiamo essere molto cauti, e non possiamo subito considerare accademica quel tipo di attività intellettuale che fioriva nella corte di Mattia Corvino. La fondazione ed il continuo arricchimento della Biblioteca Corviniana, le famose cene a corte, i convivii, durante i quali – secondo Galeotto Marzio – «semper... disputatur aut sermo de re honesta aut iocunda habetur aut carmen cantatur»,<sup>3</sup> appartenevano al fascino della corte, ebbero la funzione di rappresentare la grandezza della potenza reale. Queste iniziative, però, non erano nemmeno aliene dall'intento di creare una vera attività accademica in Ungheria. Ciò è dimostrato dagli stretti legami dei rappresentanti della corte di Mattia Corvino con l'Accademia Platonica fiorentina e, prima di tutto, dai loro contatti personali con Marsilio Ficino.

Le fondamentali ricerche di Jenő Ábel e József Huszti hanno dimostrato con grande evidenza che il maggior interprete e divulgatore del neoplatonismo ficiniano in Ungheria risultò essere quel Francesco Bandini, il quale nel 1476 era giunto a Buda al seguito della regina Beatrice, dopo essere stato uno dei maggiori organizzatori dei symposia organizzati nella Villa Careggi, nonchè membro attivo dell'Accademia Platonica fiorentina.<sup>4</sup> Egli divenne il mezzo di comunicazione, il tramite naturale tra la corte di Buda ed il Ficino; con il suo aiuto giunsero a Buda, una dopo l'altra, le nuove opere del padre del neoplatonismo rinascimentale, alcune di esse con dediche al re o ad alcuni personaggi di spicco della corte. Secondo le testimonianze dei carteggi dell'epoca, le nuove idee riscossero ampi consensi tra i lettori di Buda – come è stato già rilevato con grande chiarezza da József Huszti mezzo secolo fa. Lo Huszti, commentando i diversi tentativi del re e della «platonica familia» di Buda per convincere

<sup>3</sup> Galeottus MARTIUS Narniensis, *De egregie, sapienter, iocose dictis ac factis regis Mathiae*, ed. Ladislaus JUHÁSZ, Lipsiae, 1934, p. 18 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum).

<sup>4</sup> Per le circostanze esatte della sua venuta a Buda, vedi: Paul Oskar KRISTELLER, *An unpublished description of Naples by Francesco Bandini*, in «Romanic Review», XXXIII (1942), pp. 290–306; ried. in P. O. K., *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Roma, 1958, pp. 395–410.

un illustre personaggio dell'Accademia Platonica fiorentina a trasferirsi a Buda per avere un « pater » per la loro « familia », giunge alla conclusione che anche a Buda fosse cominciato il processo per la formazione di una vera accademia, simile a quella fiorentina.<sup>5</sup> Sappiamo che il primo invitato fu lo stesso maestro, Marsilio Ficino. Naturalmente egli non potè accettare l'invito, ma, come risulta da una sua lettera del 1482, un suo parente, Sebastiano Salvini, era già pronto a trasferirsi alla corte di Buda. Alla fine nemmeno lui intraprese il viaggio (nonostante le vive insistenze di Miklós Báthory, vescovo di Vác). Alla fine toccò a Filippo Valori, il quale nel 1490 si preparava già a partire. Ma ormai era tardi. La morte del re, e le vicissitudini politiche della successione non resero possibile il suo viaggio; o, nel caso giungesse Buda – di cui non abbiamo tuttora tracce –, dovette ritornare ben presto a Firenze.

La mancanza del « pater » o del « princeps » non significa però che l'attività intellettuale della corte di Buda non avesse avuto una certa organizzazione e una certa continuità. Possiamo supporre con pieno diritto che, come nella biblioteca di Várad di Giovanni Vitéz, anche nella Biblioteca Corviniana di Buda le dispute non fossero casuali, ma seguissero una certa continuità. Sappiamo dal *Symposion* del Bonfini che i symposia della corte, cui partecipò anche Mattia Corvino, vennero organizzati secondo programmi ben definiti.<sup>6</sup> Alla loro preparazione presero parte anche i maggiori prelati della Chiesa e non pochi personaggi chiave della corte. Klára Pajorin ha ricordato recentemente come Francesco Pescennio Negro (Franciscus Niger Venetus), il quale era giunto ad Esztergom con l'incarico di istruire il giovane cardinale Ippolito d'Este, indicasse proprio gli ungheresi (Pannonios principes) quali esempi nell'organizzazione dei symposia e dei convivii, delle discussioni umanistiche. L'umanista italiano sottolineava l'importanza del fatto che queste dispute si svolgessero nelle

<sup>5</sup> Giuseppe HUSZTI, *Tendenze platonizzanti alla corte di Mattia Corvino*, in « Giornale critico della filosofia italiana », IX(1930), pp. 135–162, 220–287. Le lettere del Ficino inviate in Ungheria sono pubblicate in *Analecta nova ad historiam renascentium in Hungaria litterarum spectantia*, ed. Eugenius ÁBEL, Stephanus HEGEDŰS, Budapest, 1903, pp. 271–290. Cf. Tibor KLANICZAY, *Mattia Corvino e l'umanesimo italiano*, Roma, 1974 (Problemi attuali di scienza e di cultura 202).

<sup>6</sup> Antonius BONFINIS, *Symposion de virginitate et pudicitia coniugali*, ed. Stephanus APRÓ, Budapest, 1943 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum); Klára PAJORIN, *Bonfini Symposionja* (Il Symposion di Bonfini), in « Irodalomtörténeti Közlemények », LXXXV(1981), pp. 511–534; Péter KULCSÁR, *Az újplatonizmus Magyarországon* (Il neoplatonismo in Ungheria), in « Irodalomtörténeti Közlemények », LXXXVII(1983), pp. 41–47.

biblioteche, perchè in tal modo erano i libri gli arbitri nelle discussioni : i partecipanti nel corso delle dispute consultavano « innumerevoli codici » per poter meglio commentare il testo discusso.<sup>7</sup>

Il Negro giunse a Buda, con ogni probabilità, dopo la morte di Mattia Corvino, ma le circostanze da lui descritte valgono anche per le dispute del periodo precedente. Anche Galeotto Marzio menziona i dibattiti avvenuti in occasione dei « pomposi ricevimenti quotidiani » (convivia) presso la casa di Orbán Nagylucsei,<sup>8</sup> nondimeno quelli avvenuti nella sede vescovile di Vác di Miklós Báthory. Riguardo all'ultimo leggiamo nel testo di Galeotto : « semper enim in eius domo aut oratur aut studetur aut carmen cantatur ad lyram aut sermo habetur honestus... Num ab arce ad hortos, quos ipse munivit piscinisque ornavit, ab hortis vero ad arcem frequens deambulatio non sine et proborum hominum commercio comitibus libris efficit, ut iter quoque disputationibus teratur ».<sup>9</sup>

Proprio in questo brano sulla corte dell'eccellente vescovo di Vác, si descrive una scena molto simile alla vita svolta nell'Accademia Platonica fiorentina. Anche lì le dispute si svolgevano tanto nel palazzo quanto nel giardino ; anche lì il canto accompagnava le conversazioni umanistiche ; anche lì convivevano la stima per la sapienza ed il piacere delle bellezze artistiche e naturali. Solo che qui mancava quel personaggio, quell'autorità intellettuale filosofica, che potesse illustrare sistematicamente le idee di Platone nel corso delle passeggiate o in occasione dei convivia. Non a caso fu proprio il vescovo Báthory, accanto al Bandini, il maggior sostenitore della necessità di invitare il Ficino e poi il Salvini in Ungheria.<sup>10</sup> Del resto fu proprio nella corte, nel giardino del palazzo vescovile del Báthory, che Francesco Bandini scrisse la sua unica opera concepita in terra ungherese : il dialogo consolatorio – in lingua italiana

<sup>7</sup> « In symposiis vero non epulæ solum apponuntur sed epulantium lepidissimæ disceptationes, ... quales ego sæpius in longis conviviis apud Pannonios principes cum sociis meis meminisse me frequentasse, ubi etiam inter medias dapes, si quid inter nos controversiæ nascebatur, innumeri codices afferebantur, legebantur et vario interpretamento enodabantur ». Cit. PAJORIN, *op. cit.*, pp. 513–514. Cf. Giovanni MERCATI, *Ultimi contributi alla storia degli umanisti*, Fascicolo II, Città del Vaticano, 1939, pp. 24–109 ; appendice 1–68 (Studi e testi 91).

<sup>8</sup> « Nam in illo suo et lauto et quotidiano convivio viri docti versentur, accidit me præsentem, ut sermo haberetur ambiguus de re satis ardua, et diversis diversa dicentibus iussit e cubiculo suo libros afferri unoque momento auctoritates, quæ ad causam faciebant, invenit... » *Ed. cit.*, p. 36.

<sup>9</sup> *Ed. cit.*, p. 35.

<sup>10</sup> Cf. HUSZTI, *op. cit.*



del più elevato stile letterario – sopra la morte di Simone Gondi, il giovane italiano morto precoce a Visegrád nel 1480.<sup>11</sup> Ma anche Francesco Pescennio Negro, grande estimatore dei convivia ungheresi, dovette essere presente diverse volte alle dispute della corte Báthory, tanto che per un certo periodo risultò essere proprio lui il rettore della scuola di Vác.<sup>12</sup> Accanto al re Mattia Corvino, proprio a Báthory venne dedicata un'opera più modesta del Ficino; e sappiamo pure che il vescovo di Vác era in possesso anche delle opere stampate del grande maestro fiorentino.<sup>13</sup> Così tra i personaggi più rilevanti del circolo neoplatonico di Buda – accanto all'italiano Bandini – va subito menzionato Miklós Báthory, il quale doveva avere un ruolo determinante nei progetti per la formazione di una futura accademia a Buda.

Ma chi erano gli altri partecipanti e membri di questo circolo accademico? Nonostante le numerose ricerche, purtroppo non abbiamo a tutt'oggi un'immagine sufficientemente chiara e dettagliata riguardo agli umanisti ungheresi ed italiani presenti alla corte di Mattia Corvino negli anni ottanta, ovvero proprio nel periodo della fioritura. Tra i possibili membri di questa accademia, mai organicamente costituita, dobbiamo in primo luogo immaginare – dopo il Bandini e il Báthory – i conoscenti ungheresi del Ficino; dunque il poeta Péter Garázda,<sup>14</sup> il dotto agostino János Váradi, il quale ebbe pure una disputa epistolare con il maestro,<sup>15</sup> e Péter Váradi, arcivescovo di Kalocsa, il più grande umanista ungherese

<sup>11</sup> Paul Oskar KRISTELLER, *Francesco Bandini and his consolatory dialogue upon the death of Simone Gondi*, in P. O. K., *Studies in Renaissance Thought and Letters*, Roma, 1956, pp. 411–435.

<sup>12</sup> MERCATI, *op. cit.*, pp. 71–75.

<sup>13</sup> Marsilii FICINI Florentini, ... *Opera*, Basileæ, 1561, II, pp. 688–690; Denis E. RHODES, *Battista Guarini and a Book at Oxford*, in «Journal of the Warburg and Courtauld Institutes», XXXVII(1974), pp. 349–353 (si tratta di un esemplare della edizione fiorentina del 1496 dei *Commentaria in Platonem* del Ficino, che una volta era di proprietà del Báthory).

<sup>14</sup> Sándor V. KOVÁCS, *Garázda Péter*, in «Irodalomtörténeti Közlemények» LXI(1957), pp. 48–62; Marianna D. BIRNBAUM, *An Unknown Latin Poem, Probably by Petrus Garazda, Hungarian Humanist*, in «Viator», IV(1973), pp. 303–309.

<sup>15</sup> Florio BANFI, *Joannes Pannonius – Giovanni Unghero, Váradi János*, in «Irodalomtörténeti Közlemények», LXXII(1968), pp. 194–200. (Nella letteratura che si occupa di Marsilio Ficino si confonde costantemente questo «Joannes» Pannonius col poeta Giano Pannonio. Quando l'agostiniano János Váradi – Joannes Pannonius – scrisse la sua ben conosciuta lettera al filosofo fiorentino, il poeta Giano era già morto da circa 15 anni!)

della generazione successiva a Giano Pannonio e a Giovanni Vitéz, il quale, fino a che non fu arrestato, dovette senz'altro partecipare alle conversazioni umanistiche del cenacolo di Buda.<sup>16</sup> Dovette parteciparvi anche il già menzionato Orbán Nagylucsei, il quale negli anni ottanta era possessore di quel manoscritto ficiniano (*Commentariorum in Platonis Convivium de amore*), dedicato e regalato nel 1469 a Giano Pannonio da parte del grande maestro fiorentino.<sup>17</sup> Nel manoscritto si trova, accanto al nome del possessore, anche lo stemma del Nagylucsei. Uno dei probabili membri di questa accademia doveva essera anche László Geréb, vescovo di Transilvania, uno dei personaggi del *Symposion* del Bonfini, il quale ebbe il desiderio di trovare come capo della Chiesa un personaggio corrispondente alle aspettative filosofiche platoniche.<sup>18</sup> Nonostante la sua visione del mondo fosse ben lontana dal neoplatonismo, uno dei membri più attivi della futura accademia doveva essere lo stesso Galeotto Marzio, il quale, nel corso dei suoi frequenti soggiorni a Buda, prese sempre parte ai dibattiti ed ai symposia. Tra gli altri partecipanti dobbiamo menzionare oltre all'autore del *Symposion*, il Bonfini – il cui profondo legame con le idee neoplatoniche è stato dimostrato solo recentemente dalle ricerche di Péter Kulcsár<sup>19</sup> –, anche il bibliotecario, Taddeo Ugoletto, precettore di Giovanni Corvino – il quale ebbe meriti importanti nell'approfondimento dei legami tra la corte di Buda ed il circolo neoplatonico di Firenze<sup>20</sup> –, nonché il poeta-medico

<sup>16</sup> Rabán GERÉZDI, *Egy magyar humanista : Váradi Péter* (Un umanista ungherese : Péter Váradi), in « Magyarorságtudomány », I(1942), pp. 305–328 ; ried. R. G., *Janus Pannontustól Balassi Bálintig*, Budapest, 1968, pp. 75–142.

<sup>17</sup> Csaba CSAPODI, *Die Bibliothek des Janus Pannonius*, in « Acta Litteraria Academiae Scientiarum Hungaricae », XIV(1972), p. 392.

<sup>18</sup> Nella sua lettera del 8 dicembre 1492, il vescovo Geréb saluta Alessandro VI, il papa recentemente eletto, con tali parole : « Nam quid utilius, quid præstabilius, quid in rebus humanis iocundius quam sapientem habere rectorem? Plato tunc denum beatas esse Res Publicas iudicabat, cum a sapientibus regentur. Felix igitur populus, felix Res Publica christiana que talem sortita est pastorem ». Cit. Jenő ÁBEL, *Magyarországi humanisták és a Dunai Tudós Társaság* (Umanisti in Ungheria e la Sodalitas Litteraria Danubiana), Budapest, 1880, p. 13 (Értekezések a Nyelv- és Széptudományok Köréből VIII, 8).

<sup>19</sup> KULCSÁR, *op. cit.*

<sup>20</sup> A. CIAVARELLA, *Un editore e umanista filologo : Taddeo Ugoletto detto della Rocca*, in « Archivio storico per le provincie Parmensi » 1967, pp. 133–173 ; Vittore BRANCA, *Mercanti e librai fra Italia e Ungheria in Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, ed. V. B., Firenze, 1983, pp. 344–345.

del re, Giulio Milio, il cui nome troveremo più tardi, nel 1497, tra i membri della *Sodalitas Litteraria Danubiana*.<sup>21</sup>

Con ogni probabilità presero parte alle dispute filosofiche ed artistiche della corte, anche quegli intellettuali i quali, giunti come ospiti a Buda, dopo un breve tempo avevano lasciato la corte. Così tra i partecipanti del symposion descritto dal Bonfini troviamo anche il cardinale Francesco d'Aragona, fratello maggiore di Beatrice,<sup>22</sup> ed è d'obbligo supporre, con fondatezza, che nel corso del suo soggiorno a Buda, nel 1483, anche Callimaco Esperiente debba aver partecipato alle conversazioni umanistiche della corte. Questa nostra supposizione viene rafforzata dai suoi contatti privati con Péter Garázda e con Péter Váradi, e dal fatto che proprio qui a Buda conobbe la *Theologia Platonica* del Ficino, quell'opera che avrebbe determinato le sue ulteriori scelte e ricerche filosofiche.<sup>23</sup>

Negli ultimi anni della vita di Mattia Corvino, il numero degli umanisti italiani recatisi nella corte del re d'Ungheria si moltiplicò. Tra di loro, i più interessanti, – dal punto di vista della nostra analisi – sono due: il primo è Bartolomeo della Fonte, copiatore di alcune delle Corvine, amico di Péter Garázda, che apparteneva al circolo più vicino al Ficino, e che era già stato invitato in Ungheria da Giovanni Vitéz alla fine degli anni sessanta,<sup>24</sup> l'altro è Aurelio Brandolini Lippo, membro dell'Accademia Romana di Pomponio Leto, autore di due dialoghi umanistici, il cui principale interlocutore è lo stesso re Mattia Corvino, e che rispecchiano con grande chiarezza l'atmosfera e gli argomenti delle discussioni

<sup>21</sup> Jolán BALOGH, *A művészet Mátyás király udvarában* (L'arte nella corte di re Mattia), Budapest, 1966, I, pp. 646, 653, 724.

<sup>22</sup> Cf. *ed. cit.*

<sup>23</sup> Tibor KARDOS, *Callimachus. Tanulmány Mátyás király államrezonjáról* (Callimaco. Saggio sulla ragione di stato di re Mattia), Budapest, 1931, pp. 26–27 (Minerva-Könyvtár XXXVI); PAPARELLI, *op. cit.*, pp. 138, 144–145, 176–178; CALLIMACHII, *Carmina*, *ed. cit.*, p. 316.

<sup>24</sup> Charles TRINKAUS, *A Humanist's Image of Humanism: The Inaugural Orations of Bartolommeo [!] della Fonte*, in « Studies in the Renaissance », XIII(1960), pp. 90–147; C. T., *The Unknown Quattrocento Poetics of Bartolommeo [!] della Fonte*, *ibid.*, XIII(1966), pp. 40–122; C. T., *In our Image and Likeness. Humanity and Divinity in Italian Humanist Thought*, London, 1970, II, pp. 626–633; Stefano CAROTI, Stefano ZAMPONI, *Lo scrittoio di Bartolomeo Fonzio, umanista fiorentino*, Milano, 1974 (Documenti sulle arti del libro X); Klára CSAPODI-GÁRDONYI, *Bartholomæus Fontius. Újabb adalékok magyarországi kapcsolataihoz és poétikája* (Bartolomeo Fonzio. Nuovi contributi alle sue relazioni con l'Ungheria e la sua poetica), in « Magyar Könyvszemle », XCIII(1977), pp. 38–42.



umanistiche della corte di Buda.<sup>25</sup> Nel primo dialogo, il *De humana vitæ conditione*, i due interlocutori sono il re Mattia Corvino e lo storico Pietro Ransano, che a quei tempi soggiornava a Buda; in esso si discute sul valore e sulle qualità della dignità umana, seguendo gli insegnamenti del Ficino. Nell'altro, il *De comparatione reipublicæ et regni*, il re Mattia espone i vantaggi del potere monarchico. Quest'ultimo dialogo però, con ogni probabilità, venne ultimato solo dopo la morte del re ungherese, così anche la dedica non è rivolta a lui, come nel caso del primo, ma a Lorenzo de' Medici.<sup>26</sup>

Nonostante che tutti questi personaggi non si trovassero mai insieme nello stesso tempo a Buda, possiamo supporre con pieno diritto, che essi formassero un gruppo ben definibile. Ugolino Verino, membro del circolo neoplatonico di Firenze, il quale dedicò i suoi epigrammi a Mattia Corvino, definisce il circolo di Buda « coetus », che secondo l'uso dei tempi serviva a denominare le accademie.<sup>27</sup> Lo stesso termine viene usato per indicare gli studiosi della corte di Buda da Conrad Celtis, grande divulgatore del pensiero accademico fuori d'Italia. Il « padre » dell'umanesimo tedesco fece la sua prima visita a Buda nel 1489, allorchè partì dall'Italia per recarsi a Cracovia.<sup>28</sup> Più tardi, ormai dopo la morte di Mattia Corvino, scrisse la sua famosa ode *Ad Coetum Ungarorum de Monstris quæ præcesserant mortem divi Mathiæ regis Ungariæ*, che venne poi stampata anche in appendice alla sua *Epitoma in utrumque Ciceronis rhetoricam*, pubblicata ad Ingolstadt nel 1492. In questa sua poesia il Celtis descrive le sue ore passate in compagnia degli amici pannonicî « famosi per la loro sapienza », le calde discussioni, le bevute piacevoli. L'interpretazione giusta del termine « coetus » usato dal Celtis viene chiarita

<sup>25</sup> Elisabetta MAYER, *Un umanista italiano nella corte di Mattia Corvino. Aurelio Brandolini Lippo*, in « Studi e documenti della R. Accademia d'Ungheria di Roma », II(1938), pp. 123-167; TRINKAUS, *In Our Image...*, I, pp. 298-321; Antonio ROTONDO, *Brandolini, Aurelio Lippo*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XVI, Roma, 1972, pp. 26-28.

<sup>26</sup> Edizione moderna dei testi: *Olaszországi XV. századbéli íróknak Mátyás királyt dicsőítő művei* (Opere laudative di scrittori italiani del Quattrocento, in onore di re Mattia), ed. Jenő ÁBEL, *Irodalomtörténeti Emlékek* (Monumenti di storia della letteratura), II, Budapest, 1890, pp. 1-183.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 347.

<sup>28</sup> A proposito dell'itinerario del Celtis e della data della sua visita a Buda, vedi: Tibor KLANICZAY, *Celtis und die Sodalitas Litteraria per Germaniam*, in *Respublica Guelferhytana (Festschrift für Paul Raabe)*, ed. August BUCK, Martin BIRCHER, Amsterdam, 1987, pp. 82-83.

dallo stesso umanista tedesco, quando più tardi cambia il titolo della sua ode, che nel 1513 viene pubblicata postuma col titolo : *Ad sodalitatem litterariam Ungarorum de situ Budæ et monstris quæ præcesserant mortem divi Mathiæ Pannoniæ regis*.<sup>29</sup> La trasformazione del « coetus » in « sodalitas litteraria », denominazione usata anche dall'accademia romana di Pomponio Leto, è rivelatoria poichè, nel vocabolario del Celtis, l'espressione vuole indicare, in qualità di sinonimo, una « Accademia Platonica ».<sup>30</sup>

L'ambiente intellettuale della corte di Buda rammentava all'umanista tedesco le accademie italiane conosciute a Firenze e a Roma. Nella vita delle accademie italiane ricoprivano grande importanza le diverse feste, la simbologia usata, ed il luogo delle riunioni, in quanto luoghi cultici. In base alle più recenti ricerche di Ágnes Ritoók-Szalay possiamo supporre che il Celtis, anche in occasione della sua visita a Buda, potesse trovarsi in mezzo a un ambiente simile.<sup>31</sup> Egli riporta in libera trascrizione un famoso epigramma, « Huius nympha loci... », <sup>32</sup> che, secondo la testimonianza di Felice Feliciano – il quale negli anni 1479–1480 raccoglieva in Ungheria le iscrizioni romane – si poteva vedere in forma di iscrizione su una statua di ninfa lungo il Danubio (« super ripam Danubii »). All'inizio del Cinquecento, la fontana decorata da una statua di ninfa (« huius nympha loci... »), era, negli ambienti accademici romani, il simbolo della sorgente di Elicona. Così possiamo supporre che anche a Buda, forse utilizzando una statua romana della Pannonia, avessero costruito una fontana sulle rive del Danubio. Forse, e perchè no, proprio nei giardini sotto il palazzo reale di Buda, punto d'incontro preferito degli

<sup>29</sup> Conradus CELTIS Protucius, *Libri odarum quattuor*, ed. Felicitas PINDTER, Lipsiæ, 1937, pp. 34–36, 122 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum).

<sup>30</sup> KLANICZAY, *Celtis...*, p. 86.

<sup>31</sup> Ágnes RITOÓK-SZALAY, *Nympha super ripam Danubii*, in « Irodalomtörténeti Közlemények », LXXXVII(1983), pp. 67–74.

<sup>32</sup> Otto KURZ, *Huius nympha loci, a Pseudo-Classical Inscription and a Drawing by Dürer*, in « Journal of the Warburg and Courtauld Institutes », XVI(1953), pp. 171–173 ; Dieter WUFTKE, *Zu « Huius nympha loci »*, in « Arcadia », III(1968), pp. 306–307 ; Elizabeth MacDOUGALL, *The Sleeping Nymph : Origins of a Humanist Fountain Type*, in « Art Bulletin », LVII(1975), pp. 357–365 ; Phyllis Pray BOBER, *The « Coryciana » and the Nymph Corycia*, in « Journal of the Warburg and Courtauld Institutes », XL(1977), pp. 223–239 ; Iosephus IJSEWIJN, *De Huius Nympha loci (CIL VI/5, 3 + e) eiusque fortuna poetica syntagmation*, in *Studia in honorem Iiro Kajanto*, Helsinki–Helsingfors, 1985, pp. 61–67 (Arctos. Acta Philologica Fennica, Supplementum II).

umanisti della corte. Ma di questo non possiamo avere la certezza. Come non sappiamo nemmeno con certezza, se il Celtis, non avesse copiato già a Roma la soprammenzionata poesia. Ma anche in questo caso poteva aver visto una cosa simile anche a Buda; e doveva essere una cosa importante per lui, poichè non solo la trascrisse, ma la fece pure mandare al suo amico Dürer, il quale avrebbe poi fatto la sua incisione sulla ninfa dormiente, con sotto questa iscrizione.<sup>33</sup> E forse questo disegno, del resto non troppo riuscito, nacque proprio come ricordo del tentativo del circolo umanistico di Mattia Corvino di fondare anche a Buda un'accademia platonica.

La nostra ricostruzione rafforza ulteriormente la convincente tesi di József Huszti, secondo il quale nella corte di Mattia Corvino, negli ultimi dieci anni della sua vita, doveva esistere un circolo platonico, una forma di « coetus » accademico, nonostante che le forme consolidate, e le feste rituali della vita accademica, simili a quella dell'accademia fiorentina, non avessero potuto del tutto sviluppare a causa della mancanza di tempo, dovuta alla sopravvenuta morte del grande re. Ma la particolare attenzione di Marsilio Ficino verso la vita intellettuale della corte di Buda, la presenza del Bandini alla corte del re, la sua attività organizzativa, le notizie sui convivia umanistici svoltisi in Ungheria, i dialoghi del Bonfini e di Brandolini Lippo, ci offrono, a nostro avviso, la possibilità di chiamare con pieno diritto « accademia » il « coetus » platonico di Buda.

<sup>33</sup> Vedi la riproduzione : KURZ, *op. cit.*, p. 174, t. 23.



---

---

## Miklós Zrínyi über König Matthias

Um die Mitte der 1650er Jahre bestand nach langer Zeit zum ersten Mal wieder die Hoffnung, daß das königliche Ungarn und Siebenbürgen sich einen Herrscher ungarischer Abstammung wählen werden. Seit 1637 trug Ferdinand III. die Krone, der zum ersten Mal 1645, im Frieden von Linz, vor dem Fürsten von Siebenbürgen, György I. Rákóczi, dann im Jahre 1648, im Westfälischen Frieden, vor den Waffen der deutschen Kleinstaaten gezwungen war, sich zurückzuziehen. Das Reich der Habsburger wurde in die Defensive gedrängt. Der Herrscher war todkrank und verstarb 1657. Einer seiner Söhne, Ferdinand, seit 1647 auch gekrönter König von Ungarn, war 1654 ebenfalls verstorben. Sein anderer Sohn, der vierzehnjährige Leopold, war sehr kränklich und interessierte sich nicht für die Politik, denn er wollte Priester werden.

Bei den Türken herrschten ständig Thronzwiste. Zuletzt wurde 1648 der siebenjährige Mehmed IV. an die Stelle des ermordeten Ibrahim I. auf den Thron gesetzt. Niemand hielt die Regierung in den Händen, der Staatshaushalt war zerrüttet, die fortwährenden Revolten der Janitscharen legten die Verwaltung und die Armee lahm.

Nachdem der Druck von beiden Seiten nachgab, eröffneten sich vor dem Fürsten von Siebenbürgen, György II. Rákóczi, ermutigende Perspektiven. Er machte sich die Moldau und die Walachei untertan, schloß ein Bündnis mit den Kosaken und den Schweden ab, und wollte, während er sich nicht um die Proteste der Pforte kümmerte, für sich die polnische Krone erringen. Anfang 1657 setzte er seine Truppen gegen Polen in Marsch und nahm im Juni Warschau ein.

Zu diesem Zeitpunkt bestand also eine reale Möglichkeit, daß die Ungarn sich auf den Thron, der bald frei zu werden schien vorbereiten und die Wahl eines nationalen Königs vorbereiten. Der Kandidat Nr. 1 war der Fürst von Siebenbürgen. An die Spitze dieser Bewegung trat Miklós Zrínyi, der bis dahin schon seine Hoffnung verloren hatte, daß die Habsburger instande oder bereit sind, die von den Türken besetzten Gebiete zu befreien und das Land zu verteidigen. Er war davon

überzeugt, daß sein ungarisches Volk Kraft genug hat, sich zu erretten, wenn es unter einer politischen und militärischen Führung steht, die die ungarischen Interessen berücksichtigt. Dieser Gedanke war auch früher schon in seinen Briefen, in seinen lyrischen und Prosawerken zum Ausdruck gelangt.

Die Möglichkeit der Unabhängigkeit begeisterte aber nicht alle, weil die Erfahrungen von mehreren Jahrhunderten es bewiesen hatten, daß gegen die barbarische Übermacht bis zu einem gewissen Grade nur die Koalition der mitteleuropäischen Nationen einen Schutz bieten konnte. Und diese Koalition konnte sich nur um die Habsburger herausbilden. Die Erfahrungen der Vergangenheit zeigten auch, daß die Entfernung von den Deutschen unweigerlich mit der Annäherung an die Türken einherging. Davor hatten aber alle einen Greuel. Denn schließlich war hier nicht von einer Art Kurswechsel die Rede, sondern von einer Wahl zwischen der westlichen und der östlichen Lebensform. An die Spitze der Gegner dieser Einstellung trat der Erzbischof von Esztergom György Lippay.

Auf der Ständeversammlung des Jahres 1655 wollten beide Parteien einen großen Schritt voran zu ihren eigenen Zielen unternehmen. Die Partei der Kaiserlichen betrieb die Stabilisierung der Herrschaft der Habsburger und trat mit dem Vorschlag auf, der Adel solle zu ihren Gunsten auf das Recht der freien Königswahl verzichten. Zrínyi und seine Anhänger vereitelten jedoch die Realisierung dieses Vorschlags. Sie waren in der anderen wichtigen Frage jedoch gezwungen nachzugeben. Sie wollten nämlich auf den frei gewordenen Stuhl des Palatins (des Reichsverwesers) Miklós Zrínyi setzen, damit die nach dem König folgende zweitwichtigste militärische und staatsrechtliche Würde in ihre Hand gelangt. Dieser Umstand konnte bei einer eventuellen Königswahl sogar eine entscheidende Rolle erhalten. Dieses wurde jedoch von der Gegenpartei verhindert.

Als natürliche Begleiterscheinungen der politischen Kämpfe traten jene literarischen Werke auf, die für die eine oder für die andere Partei warben. Zrínyi hatte schon 1653 in einer Denkschrift seine Ansichten in bezug auf das nationale Königreich, auf die Aufgaben und Möglichkeiten seiner eigenen Person und György II. Rákóczis verwiesen. Zu diesem Zeitpunkt nahm er eine seit langer Zeit vorbereitete Serie von Betrachtungen hervor und setzte sie fort, die unter dem Titel „Der Tapfere Feldherr“ (*Vitéz hadnagy*) bekannt sind. In diesem Werk umriß er das Porträt des idealen Feldherrn und analysierte den Begriff der „Tapferkeit“.

Sein ideologisches System – zumindest dessen ethischer Teil – folgt Machiavelli und den Machiavellisten des 17. Jahrhunderts.

Im Winter 1656/57 brachte er seine „Betrachtungen über König Matthias“ zu Papier. In diesen entwickelt er die im „Tapferen Feldherrn“ aufgenommenen Gedanken weiter. Seine Ideen sind dieselben, doch dehnt er den Begriff der Tapferkeit auf gesellschaftliche Dimensionen aus. Während der gute Feldherr eine Schlacht mit Hilfe seiner Tugenden gewinnt, haben die Tugenden des guten Herrschers das Aufblühen des Landes zur Folge. Dabei spielen auch die Erfolge im Feld eine Rolle, doch ist das Militärwesen für den König in erster Linie eine politische Frage und erst in zweiter Linie eine praktische.

Zrínyi verwendete jenen Typ des Kommentars, der von Machiavelli als erstem gebraucht wurde. Er übernahm keine vollständige Biographie des Königs Matthias, sondern greift aus ihr jene Momente heraus, unter deren Vorwand er seine eigenen Meinungen in bezug auf die aktuelle Situation ausführen kann. Aus der Matthias-Biographie Miklós Zrínyis lernen wir also nicht den König, sondern den Autor kennen.

Zrínyi schreibt, daß er sein Werk innerhalb von zwei Wochen zusammengestellt habe. Dies kann sich auf die Formulierung beziehen. Die darin ausgeführten Gedanken waren aber nicht damals entstanden, sie beschäftigten ihn schon seit seiner Kindheit.

Im Alter von vierzehn Jahren, im Jahre 1634, hatte Miklós Zrínyi eine Rede über den König Ladislaus den Heiligen gehalten, die – was die Redaktionsmethode anbelangt zur Gänze, was den ideologischen Gehalt anbelangt zum großen Teil – einen Vorläufer der Matthias-Betrachtungen darstellt. Zu dieser Zeit ist er Schüler des Wiener Gymnasiums und Mitglied der „natio Hungarica“ der Wiener Universität. Damals war es in Wien schon ein mehrere Jahrhunderte alter Brauch, daß am Tag des Hl. Ladislaus, am 27. Juni, ein ungarischer Gymnasiast oder Student in einer Festansprache die Verdienste des heiligen Königs würdigte. In diesem Jahr war Miklós Zrínyi der Redner. Diese Rede stand jedoch an der Peripherie der Zrínyi-Forschung, sie war kaum bekannt, und dazu, um sie in seinem Lebenswerk als Autor und Politiker unterzubringen, wurde nicht einmal ein Versuch unternommen. Auch die Frage der Autorenschaft war nicht geklärt. Denn es bestand der Verdacht, daß der Text nicht von dem jungen Zrínyi, sondern von seinem Lehrer geschrieben worden war. Aus Zeitmangel kann ich mich jetzt nicht mit diesem Thema befassen. Ich kann mich aber auf eine Arbeit berufen, in der ich den Text Zrínyis mit dem von fünfzig anderen Ladislaus-Ansprachen in Wien verglichen habe. Ich glaube, ich konnte es nachweisen, daß Zrínyi von



seinen Vorgesetzten nur das Thema vorgeschrieben bekam, nämlich in König Ladislaus den guten Feldherrn darzustellen und ihn als Vorbild vor Ferdinand III., den jüngeren König, zu stellen, der gerade zu der Zeit ins Feld zog. Der Gedankengang, die grammatischen und stilistischen Lösungen und die in den Detailfragen ausgeführten Meinungen und Urteile sind die von Miklós Zrínyi. Wenn ich mich eventuell auch geirrt habe, auch dann ist es Fakt, daß zwischen der Ladislaus-Rede und den Betrachtungen große Parallelen in der Auffassung bestehen. Ob die 1634 vorgetragenen Gedanken nun von Zrínyi stammen oder nicht, sie waren in ihm schon in der Kindheit fest verwurzelt, und auch nach zwanzig Jahren hatte er sie nicht vergessen. Das gilt auch dann, wenn sich in der Zwischenzeit seine Meinung auch in vielen Fragen geändert hatte.

In der Reihe der Abweichungen ist am auffallendsten und wichtigsten jene starke deutschfeindliche Tendenz, die die Betrachtungen durchdringt, und von der in der Jugendrede noch keine Spur zu finden ist. Die Themenwahl der Betrachtungen an sich kann schon als politische Stellungnahme gewertet werden. Mit dem Tode von König Matthias erkannten schon seine Zeitgenossen einen Abschluß einer Epochen, und ihre Meinung wurde von der Nachwelt noch bestärkt. Nach der Niederlage bei Mohács wurde der Tod von Matthias eindeutig der Anfang des zum Untergang führenden Weges. Die Zeit seiner Herrschaft wurde allmählich zu einem Höhepunkt der ungarischen Geschichte, seine Person gelangte auf den angesehensten Platz im nationalen Pantheon. Die Matthias-Tradition wurde organisch in die Ideologie der patriotischen Kräfte von unterschiedlicher Tendenz eingebaut, und zwar in erster Linie wegen jener Elemente, die auch die Grundpfeiler des politischen Systems von Zrínyi waren: die Absicht des Ausbaues der absolutistischen Monarchie, die zielgerichtete Finanzpolitik, das ständige Heer und über all diesem eine „geeignete“ Persönlichkeit in der Renaissancebedeutung, die in ihren Taten vom Gemeinwohl und von der Tapferkeit geleitet wird. Das waren jene Faktoren, die auch in der Folgezeit die Katastrophe vermeidbar gemacht hätten bzw. die das Land wieder zum Aufschwung geführt hätten. Dieses Ideal des Herrschers enthielt in den ersten Jahrzehnten noch keine nationalistischen Elemente. Ja, von seinen Propagandisten wurde es geradezu als Maßstab vor die Habsburger gestellt. Der nationale Charakter verlor sich erst in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts, vor allem seit der Zeit Gábor Bethlens ging auf das Porträt des idealen Fürsten, über was dann gleichzeitig auch eine antihabsburgische Farbe erhielt. Bis zu den 1650er Jahren war dieses Matthiasbild allgemein bekannt, und dies wurde auf beiden Seiten der

Barrikade betont. Auch von Kardinal Péter Pázmány existiert eine Ansprache, in der der Usurpator Hunyadi den aus dem weiblichen Zweig der Árpáden stammenden legitimen Habsburgern gegenübergestellt wurde.

Die Auffassung Zrínyis zeigt in dieser Hinsicht einen allmählichen Wandel, an dessen Endpunkt die Betrachtungen stehen. Die Oratio begrüßt in Ferdinand III. geradezu den Heiligen Ladislaus, der in ihm Gestalt angenommen hat, und ihm Hilfe leisten will, damit er sein ungarisches Volk zum Aufstieg führen kann. Unter den zahlreichen Gegnern Ladislaus' wird der Kaiser nicht einmal erwähnt. Als ob auch die patriotische Voreingenommenheit von bescheidenen Ausmaßen eher für die Deutschen schmeichlerisch wäre, als ob der Redner zu ihm aufblicken würde: Ladislaus hatte Ungarn so mächtig gemacht, schreibt er, daß sogar Germania seinen Ruhm mit geneigter Freundschaft anerkannt hatte. Das Epos über die Belagerung von Sigeth wie auch der Tapfere Feldherr wird in bezug auf die Habsburger-Herrscher von einer hoffnungsvollen Erwartung charakterisiert, obzwar König Matthias hier schon über ihnen steht. In dieser Hinsicht gelangt Zrínyi in den Betrachtungen am weitesten, in ihnen kommt, wie zu sehen war, schon die Themenwahl einer Stellungnahme gleich. Das Motto des Werkes bezeichnet das Wesen der Tätigkeit von König Matthias im Krieg gegen Österreich.

Der Standpunkt Zrínyis in einigen Fragen wird in hohem Maße von der deutschfeindlichen Stimmung gefärbt. Mit Vorliebe führt er Beispiele an, die ein schlechtes Licht auf das Deutschtum, auf das kaiserliche Haus und auf einige seiner Mitglieder werden. Gern zitiert er Episoden aus der viele Jahrhunderte umfassenden Geschichte des Zwists zwischen Deutschen und Ungarn. Ulrich von Cilly, der den bösen Ratgeber verkörpert, der von Haß erfüllte Deutsche, der Ladislaus V., der die Ungarn überhaupt nicht liebt, noch mehr gegen sie aufhetzt. Auch der deutsche Hochmut, der Geiz der Habsburger, ihr Eidbruch, ihr Neid und ihr falscher Charakter und anderes wird erwähnt. Wer in Wien wohnt, kann nicht für die Ungarn Sorge tragen. Obendrein verweichlicht dort auch seine Natur, sein Mut nimmt ab. „Deutsche und Ungarn können nie unter einem Oberhaupt stehen“, hält er fest.

Ich muß jedoch zugeben, daß diese Voreingenommenheit sein gedankliches System nicht verzerrt. Sie verursacht darin nur Akzentverschiebungen und spielt nur bei der Nuancierung eine Rolle. Ich glaube, er hat kein einziges Urteil, das unter diesem Einfluß entstanden wäre. Nicht einmal unter denen, die scheinbar sicher derartigen Ursprungs sind.

Eine offensichtliche aktualpolitische Beziehung hat jene Ausführung, die bei der Auswahl des Herrschers gegenüber der Legitimität der Eignung den Primat zuerkennt. Den durch glorreiche Vorgänger legitimierten, doch trägen Herrscher stellt er hinter den Herrscher illegitimer Herkunft, der aber tatkräftig ist. Matthias und der von Zrínyi vorgestellte ungarische König der Zukunft ist natürlich tatkräftig, so ist es nicht notwendig, daß er aus der kaiserlichen oder aus einer königlichen Familie stammt. In der gegebenen Situation enthält diese Erklärung selbstverständlich eine gegen die Habsburger gerichtete Spitze. Zrínyi hatte jedoch schon zwanzig Jahre früher denselben Standpunkt vertreten, als von einer Deutschfeindlichkeit noch nicht einmal die Rede war. Das Recht von Ladislaus auf die Herrschaft war unbestritten, sagte Zrínyi über ihn in seiner Rede, denn seine Vorfahren waren ja auch selbst Könige. Doch hatte er die Macht nicht durch das Erbe angetreten, sondern als Belohnung für seine Tugenden erhalten. In bezug auf dieses Thema formuliert Zrínyi in den Betrachtungen keinen neuen Gedanken, sondern wendet ein Prinzip, zu dem er sich schon lange bekannte, auf die konkret bestehende Situation an.

Eine ähnlich kühne, in der Leidenschaft der alltäglichen politischen Agitation entstandene Idee scheint auch jene Ausführung zu sein, die die Berechtigung des Ergreifens der Macht durch Gewalt verkündet. Man kann nicht mißverstehen, gegen wen und was die Erklärung gerichtet ist, darnach Matthias „den von den Praktiken des deutschen Goldes unterstützten Kaiser Friedrich“ nur mit der Waffe aus dem Sattel werfen konnte. Doch ist auch dieser Gedanke nicht neuen Ursprungs. Schon 1634 hielt er es für selbstverständlich, daß Ladislaus, der geeignet zur Herrschaft war, den rechtmäßigen Thronfolger Salamon mit Gewalt niedergeschlagen hatte. So verlange es damals das Interesse des Landes. Dieser Gedanke ist auch aus dem Grunde interessant, weil der Vorschlag der zu Gunsten des Staates angewandten, im alltäglichen Leben zu verurteilenden Gewalt von Machiavelli stammt. Zrínyi hatte also schon im Alter von vierzehn Jahren die Anschauungen des italienischen Theoretikers kennen und lieben gelernt. Entweder war jemand in seiner Umgebung, der ihn in diesem Geiste erzogen hatte, oder er hatte instinktiv selbst ähnliche Ideen im Kopf.

Einen offensichtlich aktuell-politischen Bezug hat die Untersuchung der Situation des Landes zur Zeit von König Matthias. Von außen her zerstören die Deutschen und die Türken das Land, die erstrangige Aufgabe von Matthias besteht darin, sich und seine Nation gegen sie zu verteidigen. Dies wird auch die erste Aufgabe des neuen Königs sein.



Der Deutsche als Gegner ist bei Zrínyi eine neue Erscheinung. Das Grundproblem hatte er aber schon zwanzig Jahre früher in den Eingeschlossenheit von Ungarn erkannt gehabt, derentwegen Ungarn gezwungen ist, einen Mehrfrontenkrieg zu führen. Zur Zeit des Ladislaus wird Ungarn zur gleichen Zeit von den Kumanen, Tataren, Dakern, Kroaten und Dalmatinern angegriffen. Er nutzt den Druck von außen zu seinem eigenen Vorteil, dadurch wird die Situation durch die inneren Feinde erschwert, das waren sowohl unter Ladislaus als auch unter Matthias die verräterischen Magnaten. Ihre Wühlarbeit erweckt in den Menschen Unsicherheit, treibt sie zur Verzweiflung, die Disziplin wird lockerer sowohl im Kriegswesen als auch bei der Errichtung der Steuer, die Staatskasse leert sich, der Handel wird gelähmt, die Kopflosigkeit greift um sich, das Volk verfällt manchmal in Panik, manchmal läßt es sich zu selbstvernichtender Tollkühnheit hinreißen stürzt sich ins Verderben. In den Zeilen, in denen die Lage beschrieben wird, sind zwischen der Ladislaus-Rede und den Betrachtungen auch Parallelen im Text nachzuweisen.

Bemerkenswert ist, daß der ältere Zrínyi in den Reihen des inneren Feindes der katholischen Kirche einen breiten Raum zuweist. Davon war früher nicht die Rede gewesen. Matthias hatte mehrmals Schwierigkeiten mit seinen gewinnsüchtigen, von sich selbst eingenommenen und verräterischen hohen Geistlichen, die er hart bestrafte. Parallel hierzu prangert er die Rolle der Priester an, die sie im politischen Leben spielen. Dazu kommt noch die betonte Toleranz, mit der Zrínyi die gewaltsame Verbreitung des Glaubens, die unduldsame Gegenreformation und den Religionskrieg verurteilt. Dieselbe Auffassung strömt jene strenge Kritik aus, die er dem scheinheiligen, frömmelnden Friedrich dem weltlich eingestellten Matthias gegenüber vorwirft. Die übertriebene Religiosität verbannt er aus der Reihe der Eigenschaften der fürstlichen Tapferkeit. All das kann damit erklärt werden, daß seine politischen Gegner überwiegend aus der Reihe des katholischen Klerus stammten, und es in erster Linie der Erzbischof Lippay war, der seine Wahl zum Palatin verhinderte. Es konnte ausschlaggebend sein, daß der Königskandidat der Habsburger-Partei jener Leopold I. war, der, wie bereits erwähnt, zum Priester erzogen worden war. Zrínyi erblickte in ihm jenen bigotten, verweichlichten, zum Regieren ungeeigneten Mann, der von Bonfini in der Person des gegen Matthias auftretenden Friedrichs dargestellt hatte. Denn seiner Auffassung nach besteht die Aufgabe des Königs in der Rechtsprechung, im Regieren, in der Durchführung von großen Taten, im

Sieg über den Feind und nicht im minderwertigen Frömmeln, im Waschen der Füße der Bettler und im Beten des Rosenkranzes.

In bezug auf dieses Thema bemerkten die Wissenschaftler, daß auch die Ladislaus-Rede eine weltliche Einstellung aufweist. Diese erkennt in ihrem Helden nicht den Heiligen, sondern den Soldaten, widmet seiner Tätigkeit beim Aufbau der Kirche keine Aufmerksamkeit, erwähnt kein einziges seiner Wunder. Als ob dadurch die Mentalität der Betrachtungen angedeutet würde. Ich meine jedoch, daß nicht davon die Rede ist. Wenn der alte Zrínyi die Tätigkeit der Kirche kritisch betrachtet und die tiefe Religiosität nicht zu den königlichen Tugenden zählt, dann ist dies auf seine Erfahrungen zurückzuführen und nicht auf eine ihm angeborene Meinung. Dies war in der Jugendzeit nicht charakteristisch für ihn. Mit der festlichen Oratio hatte er eine bestimmte Aufgabe erhalten, und nicht er hatte sich den Gesichtspunkt der Darstellung ausgewählt. Er hatte den Soldaten und nicht den Heiligen zu charakterisieren. Im Vergleich dazu ist in König Ladislaus sehr viel Andacht enthalten, und dieses unterscheidet sich auffallend von dem Ideal, das später in König Matthias Gestalt annehmen wird. Ladislaus verheimlicht in seiner Bescheidenheit sogar seine königliche Abstammung, mit Freude berührt er den Mantel der Armen, pausenlos betet er, küßt er den Boden, sucht er die Einsamkeit und so weiter. Sogar seine Anhänger tadeln ihn deshalb, und viele zweifeln an seiner Eignung zum Herrschen. Die Ladislaus-Rede will einen Herrscher darstellen, in dem Tapferkeit und Frömmigkeit gleich groß sind. Die Priorität gebührt jedoch dem christlichen Glauben, die weltlichen Tugenden bilden sich erst auf diesem Boden, wenn sie in der Praxis dann auch einen breiteren Raum erhalten. Hierin hatte Zrínyi im Laufe von zwanzig Jahren seine Meinung gründlich geändert.

Auch in der Frage hatte sich sein Standpunkt ebenfalls bedeutend geändert, was die wichtigste Aufgabe des Herrschers im Leben des Staates ist. In der Oratio sind die Tapferkeit des Soldaten, das taktische Geschick und der persönliche Mut die wichtigsten Eigenschaften des Königs. Sein Volk macht er durch eine lange Reihe von Erfolgen auf dem Schlachtfeld glücklich. Ladislaus erduldet mit seinen Soldaten zusammen Hunger und den Durst, mit ihnen zusammen friert und schwitzt er, in der Schlacht steht er im ersten Glied, sticht nach Pferden und Menschen, duelliert mit dem feindlichen Anführer, ermutigt die anderen mit seinem persönlichen Vorbild. Die Betrachtungen vertreten einen gerade entgegengesetzten Standpunkt. Eine derartige Tollkühnheit – ist hier zu lesen – ist in den Feldherren nicht erwünscht und nicht löblich. Ein Schuß aus dem Gewehr vernichtet mit seinem Leben zusammen sein ganzes Heer und das ganze

Land. Nicht das ist die Aufgabe des Königs. Die persönliche Tollkühnheit ist nur als Ausnahme zuzulassen.

Was sich jedoch auf die Feldherrnkunst selbst, ihre Strategie und Taktik bezieht, darin hat sich die Meinung Zrínyis in zwanzig Jahren überhaupt nicht geändert. Ladislaus und Matthias siegen deshalb, weil sie fähig sind, den geeignetsten Platz, den besten Zeitpunkt und die geeignetste Art und Weise zu wählen. Wenn es sein muß, befehlen sie einen unerwarteten Sturm, wenn es sein muß, wenden sie eine List an oder hungern den Gegner aus. Zu ungewohnter Zeit, im Winter greifen sie an. Einen Teil des äußeren und inneren Feindes töten sie, den anderen Teil versetzen sie in Furcht und Schrecken, den dritten Teil bestechen sie, den vierten befriedigen sie. Die wichtigste Waffe beider ist die Geschwindigkeit. Bei diesen Abschnitten sind zwischen den beiden Werken ebenfalls Identitäten im Text nachzuweisen.

Kehren wir zu unserem Ausgangspunkt zurück: das Land, von äußeren und inneren Feinden bedrängt, kann nur von einem idealen Fürsten gerettet werden, von Ladislaus oder Matthias, von einem mit Renaissanceemut bekleideten Herrscher. Das Ergebnis ihrer Tätigkeit ist der Friede und der Wohlstand des Volkes. Die Meinung des jungen und des erwachsenen Zrínyi ist hierin identisch. Am Ende der Herrschaft des Ladislaus „zieht ein triumphierender und reicher Frieden in das Land ein, aus Schwertern werden Pflugschaare geschmiedet“. Das Ergebnis des Eifers von Matthias ist „das Glück des Landes, Sicherheit und Ruhe der Untertanen, der allgemeine Wohlstand“. Auch der neue Fürst muß also das Land hierher führen. Der junge Miklós Zrínyi hatte diese Aufgabe schon 1634 Ferdinand III. gesteckt und hat seine Prinzipien auch später nicht aufgegeben. Seine jugendliche Leidenschaft hat sich innerhalb von zwanzig Jahren gedämpft, die reichen Erfahrungen und die vielen Enttäuschungen haben seine Vorstellungen gründlich modifiziert und seine Gedankenwelt bereichert. Die Betrachtungen über das Leben von König Matthias werden von vielen an die Spitze seiner theoretischen Werke, an den Anfang der Klassiker der nicht allzu reichen ungarischen politologischen Literatur gestellt.



## Literatur

Die umfassendere Variante der vorliegenden Arbeit in ungarischer Sprache: *Zrínyi és az eszményi fejedelem. 1634–1656* (Zrínyi und der ideale Herrscher), in Gróf ZRÍNYI Miklós, *Mátyás király életéről szóló elmélkedések* (Betrachtungen über das Leben von König Matthias), Budapest, 1990. pp. 45–64.

Die neueste Edition der Prosawerke von Miklós Zrínyi: ZRÍNYI Miklós *Prózai művei* (Miklós Zrínyis Prosawerke), aus dem Nachlaß von László NÉGYESY redigiert unter der Leitung von Iván Sándor Kovács vom Zrínyi-Seminar des Lehrstuhles für alte ungarische Literatur der Loránd Eötvös Universität, Budapest, Budapest, 1985 (Zrínyi Könyvtár I). In diesem Band sind die Betrachtungen über das Leben des Königs Matthias auf pp. 179–205, die ungarische Übersetzung der Ladislaus Rede auf pp. 449–458 enthalten. Des einzige Exemplar des lateinischen Originals letzteren Werkes ist in der Széchényi Nationalbibliothek zu finden, Sign. RMK III. 1498.

Grundlegende und heute richtungsweisende Monographie: Tibor KLANICZAY, *Zrínyi Miklós*, 2., bearb. Auflage, Budapest, 1964 (Irodalomtörténeti Könyvtár 14). Vgl. noch: Géza PERJÉS, *Zrínyi Miklós és kora* (Miklós Zrínyi und seine Zeit), Budapest, 1965.; ZRÍNYI Miklós *Hadtudományi munkái* (Miklós Zrínyis militärwissenschaftliche Arbeiten), Einleitung von László BENCZÉDI, Studien von Géza PERJÉS, 2. Auflage, Budapest, 1976.

Über den Ladislaus Kult in Wien: Károly SCHRAUF, *A bécsi egyetem magyar nemzetének anyakönyve 1453-tól 1630-ig* (Matrikel der ungarischen Nation an der Universität in Wien von 1453 bis 1630), Budapest, 1902 (Magyarországi Tanulók Külföldön IV.) pp. LXVI–LXX; Vilmos FRAKNÓI, *Zrínyi Miklós, a költő első irodalmi műve* (Das erste literarische Werk des Dichters Miklós Zrínyi), in „Magyar Könyvszemle“, XXV(1917), pp. 146–150; Béla HOLL, *Ferenczffy Lőrinc*, Budapest, 1980, pp. 102–104, und Nr. 23 (über die Edition der Ladislaus Rede).

## L'educazione umanistica e Mattia Corvino

Di ritorno in Italia Enea Silvio Piccolomini, «l'apostolo dell'umanesimo in Germania», poté guardare con un certo senso di sconfitta alla sua missione culturale in Austria. Presso l'imperatore Federico III, di cui fu, per più di un decennio, funzionario di cancelleria, si trovò in opposizione e non riuscì a guadagnare agli studi umanistici nemmeno il giovane principe del Tirolo Sigismondo.<sup>1</sup> Al giovane re ungherese Ladislao V, che allora viveva sotto la protezione di suo zio l'imperatore, consigliò lo studio pedagogico intitolato *De liberorum educatione*,<sup>2</sup> ma il giovanissimo re non seppe realizzare le speranze in lui riposte. All'età di dodici anni dovette abbandonare gli studi regolari per salire al trono e, ancora diciassettenne, fu colto dalla morte. Il suo successore, Mattia Corvino, fu istruito da János Vitéz, sostenitore di Piccolomini, del quale condivideva le concezioni ideali. Mattia Corvino divenne re lo stesso anno in cui Piccolomini fu eletto papa – col nome di Pio II – e più tardi, nel 1485, entrò a Vienna come vincitore di Federico III, con quella cultura che l'umanista italiano aveva invano cercato, un tempo, di instillare nell'imperatore e nei principi tedeschi.

Il precettore di Mattia Corvino, János Vitéz, il «magister et moderator»,<sup>3</sup> aveva un enorme stima delle doti pedagogiche di Piccolomini.

<sup>1</sup> József HUSZTI, *Aeneas Sylvius humanista tórekvései III. Frigyes udvarában* (Tendenze umanistiche di Enea Silvio nella corte di Federico III), in «Egyetemes Philológiai Közlöny» XLIII(1919), pp. 96–107, 220–238; August BUCK, *Humanistische Bildung. Enea Silvio Piccolomini an Herzog Sigismund von Österreich, in Interpretation. Das Paradigma des europäischen Renaissance-Literatur. Festschrift für Alfred Noyer-Weidner zum 60. Geburtstag*, hrsg. von Klaus W. HEMPFER, Gerhard REGN, Wiesbaden, 1983, pp. 394–404.

<sup>2</sup> V. in Aeneas Sylvius PICCOLOMINIUS, *Opera quae extant omnia*, Basileæ, officina Henricpetrina, 1571.

<sup>3</sup> Antonius de BONFINIS, *Rerum Ungaricarum decades*, ed. I. FÖGEL, B. IVÁNYI, L. JUHÁSZ, Budapest, 1941, III, 8, p. 235 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum).

Proprio a queste si rifaceva in una lettera del 1453, nella quale, a nome del suo re Ladislao V, chiedeva a papa Nicola V la carica dignitaria di cardinale per il suo amico italiano.<sup>4</sup> Proprio del *De liberorum educatione* ebbe modo di ricavare conoscenze basilari, non solo per la sua stessa formazione, ma anche per quella dei giovani Hunyadi.

Probabilmente, però, non fu Piccolomini a condurre Vitéz nella sfera dell'educazione umanistica, bensì Pier Paolo Vergerio, che, già intorno al 1402, nel suo trattato *De ingenuis moribus et liberalibus adolescentiæ studiis*,<sup>5</sup> aveva tracciato per primo gli elementi pedagogici fondamentali della nuova epoca. Quest'opera portò cambiamenti decisivi nella storia dell'educazione e dell'istruzione in Europa, esercitando una significativa influenza sui teorici che seguirono, e sullo stesso Piccolomini. Come è noto Pier Paolo Vergerio, dopo la conclusione del concilio di Costanza, entrò al servizio, nel 1418, del re ungherese e imperatore Sigismondo di Lussemburgo; e, fino alla sua morte, avvenuta nel 1444, visse e operò a Buda. All'inizio degli anni quaranta frequentò la casa di Vitéz, dove, insieme agli ospiti – tra cui vi erano il greco Filippo Podocatero e il polacco Gregorž z Sanok (Gregorius Sanoceus, Sanocensis) –, trascorse il tempo in dotte conversazioni e in certami poetici.<sup>6</sup> Vergerio, quando era ancora in Italia, aveva stretto amicizia con Guarino Veronese il quale, in seguito, fece spesso riferimento a lui ed usò come materiale di insegnamento l'opera pedagogica sopra ricordata.<sup>7</sup> All'inizio degli anni quaranta uno dei primi biografi di Vergerio ebbe la notizia da Guarino che l'anziano umanista viveva a Buda quasi come un eremita («tanquam

<sup>4</sup> Johannes Vitéz de Zredna, *Opera quæ supersunt*, ed. Iván BORONKAI, Budapest, 1980, p. 186 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum).

<sup>5</sup> Edizione moderna a cura di Attilio GNESOTTO in Atti e memorie della R. Accademia di Scienze, Lettere ed Arti in Padova, n. s. XXXIV(1918), pp. 75–146.

<sup>6</sup> Cf. Philippus CALLIMACHIUS, *Vita et mores Gregorii Sanocei*, ed. Irmína LICHÓNKA, Varsavia, 1963, p. 68 (Bibliotheca Latina Medii et Recentioris Ævi 12).

<sup>7</sup> Per la vita e l'attività di Vergerio in Ungheria v. Florio BANFI, *Pier Paolo Vergerio il Vecchio in Ungheria*, in «Archivio di scienze, lettere ed arti della Società Italo-Ungherese Mattia Corvino, Supplemento a Corvina Rassegna Italo-Ungherese», 1(1939), fasc. 1. pp. 1–3, fasc. 2. pp. 17–29, 2(1940) fasc. 1. pp. 1–30; József HUSZTI, *Pier Paolo Vergerio és a magyar humanizmus kezdetei* (Pier Paolo Vergerio e gli inizi dell'umanesimo ungherese), in «Filológiai Közöny» 1(1955), pp. 521–533; Klára PAJORIN, *A magyar humanizmus Zsigmond-kori alapjai* (Fondamenti dell'umanesimo ungherese nell'età di re Sigismondo), in *Művészet Zsigmond király korában* (L'arte nell'età di re Sigismondo), kiad. MTA Művészettörténeti Kutató Csoport, 1, *Tanulmányok* (Studi), Budapest, 1987, pp. 193–211.



in eremo »). Allo stesso biografo un certo Pannonio aveva raccontato, in Italia, che in viaggio dalla Polonia aveva fatto visita al Vergerio a Buda e gli aveva comunicato di partire alla volta dell'Italia, da Guarino. Vergerio rispose così: « Salutalo infinitamente a mio nome, poichè è come un figlio per me ».<sup>8</sup> La personale influenza di Vergerio contribuì sicuramente a far sì che i giovani parenti e i protetti più dotati di Vitéz studiassero presso il Guarino.

Il grande condottiero anti-turco János Hunyadi, padre del re Mattia, probabilmente non cominciò mai quegli studi verso i quali pure lo aveva incoraggiato Poggio Bracciolini in una lettera del 1453.<sup>9</sup> Egli provvide tuttavia all'accurata formazione dei suoi figli. Un principio fondamentale della pedagogia umanistica richiedeva che i bambini, fin dall'inizio, venissero educati dalle persone più virtuose e più colte. I teorici, in questo senso, amavano ricordare l'esempio di Aristotele, precettore di Alessandro Magno. Da Callimachus Experiens sappiamo che il primo precettore dei figli di Hunyadi fu l'umanista polacco, Gregorž z Sanok. Allora Mattia era ancora molto piccolo poichè quando Gregorž z Sanok ritornò definitivamente in Polonia – nel 1450 circa – egli poteva avere al massimo sette anni. Proprio la sua età dovette costituire il principale motivo per cui, assieme al fratello maggiore, furono sottratti all'insegnamento dell'umanista polacco, su suggerimento del Vitéz, in quanto i bambini avevano bisogno di un precettore ungherese.<sup>10</sup> Il loro maestro permanente, però, non fu di certo Vitéz, nonostante che egli potesse controllare e dirigere i progressi dei bambini negli studi.

Gli studi regolari di Mattia terminarono probabilmente, già nel 1456, dopo la morte del padre. A partire dal tredicesimo anno di età prese parte alle lotte politiche a fianco del fratello maggiore, e aveva ancora quattordici anni quando fu eletto re. La sua guida spirituale, il suo maestro fu, anche in seguito, il Vitéz, accanto al quale, in qualità di collaboratore, giunse presto Janus Pannonius che aveva allora terminato gli studi in Italia. Il famoso poeta dimostrò di persona quanto fossero valide l'educazione e la formazione umanistiche, e proprio con le poesie scritte sul suo maestro di Ferrara, prima di tutto con il panegirico su Guarino, conquistò ulteriori seguaci alla pedagogia umanistica in Ungheria.

<sup>8</sup> *Ei dicito milies meo nomine salve, quem in filium habeo.* *Epistolario* di Pier Paolo VERGERIO, a cura di Leonardo SMITTI, Roma, 1934, pp. 477–478.

<sup>9</sup> Csaba CSAPODI, *Hunyadi János és Poggio Bracciolini* (János Hunyadi e Poggio Bracciolini), in « *Filológiai Közlöny* », XI(1965), pp. 155–158.

<sup>10</sup> Cf. CALLIMACHUS, *op. cit.* (v. n. 6), pp. 32–34, 40.

La fama di Vitěz crebbe con il suo allievo, del quale i contemporanei ritenevano che nessun sovrano avrebbe potuto superarne la grandezza in campo culturale. Secondo Naldo Naldi, Mattia ricevette un'educazione eccezionale nelle materie del trivium, lesse le opere di poeti, storici e retorici – lesse Quintiliano e Cicerone –, studiò inoltre la filosofia politica e la scienza militare, le scienze naturali e l'astronomia, la filosofia della natura e la filosofia di Platone.<sup>11</sup> Tutto ciò coincide in gran parte con quanto sappiamo da altre fonti circa l'erudizione di Mattia Corvino. È probabile che anche le sue basi cultural-teologiche gli venissero dal Vitěz. Citava e consultava molto la Bibbia, così come San Girolamo e San Agostino.<sup>12</sup> Gli umanisti preferivano, della letteratura teologica, i padri della chiesa del primo cristianesimo, poiché potevano assaporare in essi l'insegnamento della letteratura e della retorica antica. Nell'erudizione di Mattia, – secondo Galeotto Marzio –, si univano accanto al latino la conoscenza della lingua tedesca e di quella ceca; e, sulla base di queste, poté apprendere anche il polacco ed il bulgaro, o almeno declamare in queste lingue.<sup>13</sup> Proprio come il Vitěz, egli fu eccellente scrittore di lettere e ottimo oratore. « Est enim rex doctus » – scrisse di lui al papa Sisto IV il messo della Santa Sede, Bartolomeo di Maraschi vescovo di Castello. « Se vedesse Santità – scrisse il Maraschi – quale piacevole e dignissima eloquenzia possiede, direbbe che visse in Italia e parlò sempre la lingua latina. »<sup>14</sup>

Come gli umanisti di professione, così anche Mattia passava il tempo che gli restava nella lettura e nello studio. Prima di prender sonno, durante i simposii, nelle pause dei clamori delle armi. Come scrive il Naldi :

Quicquid ab armorum strepitu superesse videtur,  
Temporis in studiis penitus consumit honestis.<sup>15</sup>

<sup>11</sup> Cf. Naldus NALDIUS, *De laudibus Agustæ bibliothecæ*, in *Olaszországi XV. századbeli íróknak Mátyás királyt dicsőítő művei*, ed. Jenő ÁBEL, Budapest, 1880, pp. 272–276, versi 85–218.

<sup>12</sup> BALOGH Jolán, *Die Anfänge der Renaissance in Ungarn. Matthias Corvinus und die Kunst*, Graz, 1975, pp. 19–20 (Forschungen und Berichte des Kunsthistorischen Institutes 4).

<sup>13</sup> Galeottus MARITUS Narniensis, *De egregie, sapienter, iocose dictis ac factis regis Mathiæ*, ed. Ladislaus JUHÁSZ, Lipsiæ, 1934, pp. 4–5 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum).

<sup>14</sup> Citato in latino in BALOGH, *op. cit.* (v. n. 12), p. 48.

<sup>15</sup> NALDIUS, *op. cit.* (v. n. 11) p. 275, versi 178–179.

Prendendo parte alla congiura del 1471 Vitéz, non solo divenne un traditore del re e della patria, ma, rivoltandosi contro il suo stesso allievo, gettò un'ombra sulla stessa dignità professionale dell'educatore. Per un certo periodo di anni sembrò che Mattia si fosse ingannato, non solo riguardo a Vitéz e a Janus Pannonius, ma anche riguardo a tutta l'educazione umanistica. Secondo Ludovico Carbone egli voleva, attraverso un decreto, vietare ai suoi sudditi di frequentare scuole italiane, poichè riteneva che in esse sarebbero stati educati solo all'impertinenza e a commettere misfatti.<sup>16</sup>

Il matrimonio con Beatrice d'Aragona aprì nuove possibilità al Re, il quale, assumendo il ruolo di guida culturale, desiderava – come scrive Bonfini – « fare dell'Ungheria una seconda Italia ».<sup>17</sup> Mattia accolse alla sua corte, con fare principesco, una schiera di umanisti stranieri, che, secondo le sue aspettative, avrebbero dovuto gettare le basi di una moderna cultura letteraria e scientifica ungherese. La morte lo colse però troppo presto. Avrebbe avuto bisogno solo di qualche anno ancora affinché la sua biblioteca non avesse rivali al mondo, e affinché si costruisse definitivamente quella « schola » di Buda<sup>18</sup> il cui fine doveva essere assorbire e propagandare la cultura umanistica, non solo in Ungheria, ma anche nell'Europa centrale.

Poichè non ebbe figli dal suo matrimonio, e poichè non riteneva la moglie Beatrice adatta alla reggenza, Mattia designò a succedergli al trono il suo figlio illegittimo János Corvin. Fin da piccolo lo aveva fatto educare a corte e gli aveva assicurato una formazione eccezionale, degna di un futuro regnante.

Proprio per il dodicenne János Corvin Galeotto Marzio scrisse in Italia l'opera *De egregie, sapienter, iocose dictis ac factis regis Mathiæ*, libro che conteneva i più importanti elementi della pedagogia umanistica. Questi principi appaiono oggi come luoghi comuni, ma per il secolo XV rappresentavano una grande rivelazione. Il principio guida dell'educazio-

<sup>16</sup> Cf. LUDOVICUS CARBONE, *Dialogus de laudibus rebusque gestis regis Mathiæ*, in *Olaszország... op. cit.* (v. n. 11), p. 190.

<sup>17</sup> *Pannoniam alteram Italiam reddere conabatur*. BONFINI, *op. cit.* (v. n. 3), IV, 7, p. 87.

<sup>18</sup> Per l'università umanistica di Mattia Corvino v. FEUERNE TÓTHI RÓZSA, *A budai «Schola»*. Mátyás király és Chimenti Camicia reneszánsz ideálvárosnegyed-terve («La Schola di Buda. Progetto di un quartiere ideale di città rinascimentale di re Mattia e di Chimenti Camicia»), in «Építés-Építészettudomány» 5(1973), pp. 373-385.



ne umanistica era la virtù. Con questo concetto si intendeva quella sapienza che era indispensabile al « recte agere », cioè alla giusta azione.<sup>19</sup> « Nella vita è necessario mirare alla sola virtù », scrisse Guarino Veronese al suo allievo, Lionello d'Este.<sup>20</sup> Da Vergerio in poi ogni autore pedagogo sottolinea, quale fine più importante, l'educazione alla virtù, e questo fu anche l'obiettivo di Marzio. « Quando rifletto – egli scrive – su cosa possa appropriatamente alla tua età condurre alla virtù, allora penso ai detti e ai fatti saggi, eccellenti e ricchi di spirito di tuo padre, il re ».<sup>21</sup> La virtù è una sapienza che non può essere insegnata, nè appresa, usando la persuasione, per mezzo della razionalità. Il mezzo educativo principale degli umanisti era l'esempio (exemplum), il quale può agire sull'uomo totalmente, sia sulla sua sfera razionale che su quella emozionale, e che non può essere appreso con lo studio intellettuale, bensì con l'imitazione. Il ruolo dell'esempio fu grande anche nell'insegnamento, e soprattutto per gli umanisti in campo letterario, laddove le opere della letteratura contengono innumerevoli esempi adatti all'imitazione.<sup>22</sup> Ma ciò che si riteneva avesse la maggior influenza era l'esempio dei genitori. Come scrive Marzio a János Corvin : « Infatti gli esempi dei genitori della famiglia e degli avi incitano e spronano i bambini alla virtù ». La raccolta letteraria di esempi, la *De dictis ac factis*, nella quale l'autore tramanda detti, fatti « di indubbia e certa autenticità » come modelli da seguire,<sup>23</sup> espone le molteplici virtù del padre di János Corvin, della sua matrigna e di alcuni suoi compatrioti.

La pedagogia umanistica scoprì che il bambino dispone di proprietà differenti a secondo dell'età. Marzio si conformò così all'età di János Corvin non solo per quanto riguardava i contenuti della sua opera, ma anche per i suoi toni, per mezzo dei suoi « iocosa dicta ». Sebbene vi fossero degli autori – tra i quali lo stesso Piccolomini – che proclamavano la necessità che il precettore non fosse arido e insipido,<sup>24</sup> era raro trovare pedagoghi simili a Guarino, uomo sereno e che scherzava volentieri con

<sup>19</sup> Renate SCHWEYEN, *Guarino Veronese. Philosophie und humanistische Pädagogik*, München, 1973, pp. 47, 64–67 (Humanistische Bibliothek).

<sup>20</sup> Citato in SCHWEYEN, *op. cit.*, p. 83.

<sup>21</sup> Cf. MARTIUS, *op. cit.* (v. n. 13), Dedicatio 2, p. 1.

<sup>22</sup> Cf. SCHWEYEN, *op. cit.*, pp. 83–126.

<sup>23</sup> Cf. MARTIUS, *op. cit.*, Dedicatio 3 e 8, p. 1.

<sup>24</sup> PICCOLOMINIUS, *op. cit.* (v. n. 2), p. 970.

i suoi allievi. Anche Marzio – un tempo discepolo di Guarino – amava essere di spirito ed i suoi contemporanei tramandavano di bocca in bocca i suoi scherzi ed i suoi motti spiritosi.<sup>25</sup>

Marzio, egli stesso maestro « virtuoso », prese in considerazione anche le doti personali di János Corvin. Parlando di un uomo che aveva sei dita citava un detto di Mattia e, interpretandolo, concludeva che in un corpo deforme anche la morale è per lo più deforme. Ma è tutt'altro discorso quando – così scrive – i difetti del corpo sono stati causati da qualche incidente, come per esempio fu per Filippo, padre di Alessandro Magno, o per Annibale ; le opere compiute da costoro sono infatti comunque eccezionali. Orazio Coclite – così leggiamo – disse di un suo difetto di andatura che ad ogni passo faceva ricordare gli altri della sua gloria.<sup>26</sup> Da altre fonti sappiamo che János Corvin, ancora fanciullo, a causa di un infortunio, zoppicava con la gamba sinistra. Nonostante questo difetto fisico, cavalcava bene e divenne, proprio come i suoi predecessori, un soldato coraggioso ed un eroico cavaliere anti-turco.<sup>27</sup>

Il precettore di János Corvin fu il parmense Taddeo Ugoletto che giunse nel 1477 a Buda. Ugoletto conosceva perfettamente il greco ed aveva già avuto esperienze di insegnante : era stato infatti professore a Reggio Emilia dal 1475 al gennaio del 1477. La formazione e l'educazione di János Corvin si concluse nel 1487 ; Mattia pose allora Ugoletto alla guida della sua biblioteca. Prima di assumere quest'ufficio, l'umanista si recò all'estero per raccogliere dei libri. Nel 1488 era a Firenze,<sup>28</sup> dove ordinò molti codici a Vespasiano da Bisticci e dove chiese agli umanisti opere per la biblioteca di Mattia Corvino. Era in rapporti con Marsilio Ficino, con Giovanni Pico della Mirandola, con Bartolomeo Fonziò, e fu lui a incoraggiare Naldo Naldi a scrivere un'opera di elogio della biblioteca, i cui clati derivavano da lui stesso. Dopo la morte di Mattia, Ugoletto tornò

<sup>25</sup> V. un motto spiritoso di Marzio in Baldassare CASTIGLIONE, *Il cortegiano*, libro 2, capitolo LX.

<sup>26</sup> Cf. MARNUS, *op. cit.*, cap. 22, pp. 20–21.

<sup>27</sup> Per la sua vita v. SCHÖNHERR Gyula, *Hunyadi Corvin János, 1473–1504*, Budapest, 1894 (Magyar Történeti Életrajzok).

<sup>28</sup> Cf. con la lettera di Bartolomeo Fonziò scritta al re Mattia il 30 gennaio 1488, edita in Bartholomæus FONZIUS, *Epistolarum libri III*, ed. Ladislaus JUTHÁSZ, Budapest, 1931, p. 36 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum).

a Parma dove divenne famoso per le sue edizioni di autori greci e latini e per la sua attività di professore.<sup>29</sup>

Secondo Naldi, Ugoletto infuse in Corvin gli insegnamenti del trivium, dell'astronomia e dell'astrologia, della giurisprudenza e della concezione dello stato. Gli fece conoscere e leggere tutti i poeti e gli storici latini.<sup>30</sup> Gli insegnò anche il greco, affinché potesse leggere i poeti ed i rettorici greci, « come se fosse nato al centro di Atene ». Così narra il Naldi :

... Taddeus eundem  
Edocuit Graios etiam recludere fontes,  
Usque adeo puer ut legeret, quæcumque fuere  
Scripta per auctores, quos protulit olim  
Vates atque bonos oratoresque supremos  
Non aliter quam si mediis hic natus Athenis  
Esset...<sup>31</sup>

Se si può credere a quello che dice Naldi, la cultura di János Corvin era simile all'erudizione di Janus Pannonius di cui Bonfini scrisse, che parlava il greco « come se fosse nato al centro di Atene ».<sup>32</sup> Quanto all'educazione di suo figlio Mattia seguiva con grande probabilità, non tanto l'esempio del grande poeta, bensì le istruzioni pedagogiche di Enea Silvio Piccolomini. Quando Piccolomini, nel 1450, scrisse il *De liberorum educatione*, si lamentò del fatto che Ladislao V non avesse un insegnante greco. Riteneva importante che il futuro regnante ungherese studiasse il greco, poichè credeva che l'Ungheria avesse molti sudditi greci.<sup>33</sup> Ladislao V non riuscì ad ottenere quella formazione che il grande umanista desiderava per lui. Una generazione più tardi János Corvin divenne l'allievo con il quale si realizzarono i sogni educativi e pedagogici di Enea Silvio Piccolomini. Egli, però, non divenne re.

<sup>29</sup> Per la vita e l'opera di Ugoletto v. Fortunato RIZZI, *Un umanista ignorato Taddeo Ugoletto*, in « Aurea Parma » 1953, fasc. I-II, pp. 1-17, 79-90 ; Angelo CIAVARELLA, *Un editore ed umanista filologo Taddeo Ugoletto detto Della Rocca*, in Archivio storico per le province parmensi, serie quarta, IX(1957), pp. 133-173.

<sup>30</sup> Cf. NALDIUS *op. cit.* (v. n. 11), pp. 277-280, versi 260-354.

<sup>31</sup> *Ibidem*, pp. 279-280, versi 352-360.

<sup>32</sup> Si Latine loquebatur in urbe Roma, si Grece, mediis natum Athenis affirmasses. (BONFINIUS. *op. cit.*, IV, 3, p. 107.)

<sup>33</sup> PICCOLOMINEUS, *op. cit.* (v. n. 2), p. 981.



## Zu den Beziehungen zwischen den Böhmischen Ländern und Ungarn zu Zeiten Matthias Corvinus'

Die Geschichte der Böhmisches Länder und Ungarns des 15. Jahrhunderts greift in mancherlei Hinsicht tief und fördernd in die Geschichte Europas ein. Das Hussitentum stellt das erste mitteleuropäische Vorspiel zu der europäischen Reformation dar und bedeutet in erster Linie, daß sich das böhmische Volk zu einer erstaunlichen moralischen Leistung aufraffte. Es bekundete damit sein Verlangen und seine Sehnsucht nach der sozialen Gerechtigkeit und Freiheit, und durch seinen Kampf für die Freiheit des Gewissens und des Glaubensbekenntnisses fesselte es damals die Aufmerksamkeit ganz Europas. Das Hussitentum hat auch der kulturellen Entwicklung in Ungarn sein Gepräge verliehen. Großes Interesse für Ungarn herrscht bereits in der tschechischen mittelalterlichen Chronographie (Cosmas, der Prager Domherr Vincenz, die Sazawaer Chronik u. a.); doch erst nach dem Hussitentum nimmt dieses Interesse einen breiteren gesellschaftlichen Charakter an und ist auch von besonderer kultureller und sprachlicher Bedeutung. Magister Johannes Hus, dessen Lehrtätigkeit zu der Zeit anfängt, wo Maunu Tavast, der spätere Vorgänger der Reformation und einer der ersten Vertreter für die Sprachpflege des Finnischen an der Prager Universität sein Bakkalaureat erlangt, betreut unter seinen Schülern auch eine ganze Reihe von Studenten aus Ungarn. Zu ihnen gehören auch die beiden Autoren der hussitischen Bibelübersetzung ins Ungarische, Tamás Pécsi und Bálint Újlaki. Hus selbst soll von ihnen ein bißchen Ungarisch gelernt haben, und ihm wird sogar die Autorschaft des sog. viersprachigen Planctus vom Anfang des 15. Jahrhunderts zugeschrieben. Hus' System diakritischer Zeichen hat auch eine anregende Wirkung auf die Entwicklung der ungarischen Rechtschreibung ausgeübt, und zwar nicht nur auf die berühmte hussitische Bibel, sondern auch auf die zeitgenössischen Franziskanerkodexe, obwohl gerade die Franziskaner damals in Ungarn als erbitterte geistige Gegner der Hussiten galten. Die Übernahme der diakritischen Zeichen von Hus stellte eine derart typische Erscheinung des ungarischen Franziskanerschrifttums dar, daß diese Rechtschreibung damals in Ungarn als Franziskanerrechtsschrei-

bung bezeichnet wurde. In diesem Zusammenhang ist noch zu bemerken, daß viele ungarische Franziskaner später – um die Wende des 15. zum 16. Jahrhundert – sehr radikale Positionen eingenommen, die hussitischen Traditionen in Ungarn belebt und auch das hussitische Gedankengut im Rahmen des Bauernaufstandes Dózsas aus dem Jahre 1514 verwirklicht haben. Hus' Bestrebungen, die Ideen der revolutionären Reformation dem Volk in einer ihm nahen, verständlichen Sprache zu vermitteln, was auch in seiner Sprachpflege des Tschechischen, des Ungarischen und der anderen Nationalsprachen zum Ausdruck kommt, waren von historischer Bedeutung und ebneten während der Reformation im 16. Jahrhundert auch den Ideen des Erasmus über die dringende Notwendigkeit der Nationalsprachen den Weg.

Ein ähnlich bedeutsames mitteleuropäisches Phänomen wie das böhmische Hussitentum ist allerdings auch die allseitige Entfaltung des Humanismus und der Renaissance in Ungarn, auf deren Anfänge man bereits unter den Anjous und insbesondere unter Sigismund von Luxemburg stoßen kann und die dann während der Regierung des Königs Matthias Corvinus, des bedeutendsten Kulturmäzens des damaligen Mitteleuropas, ihren Höhepunkt erreichen. Die Expansion des hussitischen Gedankengutes sowie die Entfaltung der humanistischen Kultur waren jedoch in mancherlei Hinsicht gegensätzlich. Die Bestrebungen des Kaisers Sigismund von Luxemburg, die einheitliche europäische katholische Kultur zu festigen, zerschellten an der hussitischen Reformation, und die Bemühungen des Königs Georg Podiebrad, die hussitischen Reformen in utraquistischer Gestalt fortzusetzen, stieß auf einen entschiedenen Widerstand der päpstlichen Kurie, der gerade von Ungarn aus durch Matthias Corvinus tatkräftig gefördert wurde. Die eben erwähnten historischen Zusammenstöße und Auseinandersetzungen zwischen böhmischen und ungarischen Interessen nahmen zugleich die bedeutendsten Erscheinungen der weiteren europäischen Entwicklung – die protestantische Reformation und die katholische Gegenreformation – vorweg. In der prinzipiell gegensätzlichen Bestrebungen des Königs Georg Podiebrad und des Königs Matthias' Corvinus sind jedoch zugleich viele verwandte Grundzüge vorzufinden. Georg Podiebrad bemüht sich ständig, das Erbe des Hussitentums im Geiste des Humanismus zu kultivieren, es den vorherrschenden europäischen Kulturtraditionen anzupassen und näher zu bringen; Matthias Corvinus ist genauso bestrebt, Ungarn durch den Humanismus in das damalige Europa auf höherem Kulturniveau einzugliedern. Beide bemühen sich dann gemeinsam, die politische und kulturelle Rolle Mitteleuropas im gesamteuropäischen Kontext zu unterstreichen. Die Friedens-

vorschläge Georg Podiebrads, die den Böhmisches Ländern bei der Lösung gesamteuropäischer Konflikte die Vermittlungsrolle zuerkennen, wie auch Matthias Vorhaben, Ungarn zu einem der bedeutendsten Zentren der europäischen humanistischen und Renaissancekultur zu machen, verdienen unsere volle Anerkennung; sie zeugen von besonderer Bedeutung dieser beiden Herrscher, die man mit vollem Recht zu den hervorragendsten schöpferischen Persönlichkeiten der tschechischen und ungarischen Geschichte zählen kann. Zuerst bemühten sie sich, ihre Vorstellungen von einem starken Mitteleuropa gemeinsam als Schwiegervater und Schwiegersohn zu verwirklichen, als die Tochter Georg Podiebrads Katharina, deren Budaer Grab noch Anfang des 19. Jahrhunderts zum Gegenstand eines gelehrten Streites zwischen dem Begründer des Tschechischen Nationalmuseums Kašpar Sternberk und dem Kustos des Ungarischen Nationalmuseums Miklós Jankovich wurde, Matthias' auf dem Wege zum ungarischen Thron begleitete. Katharinas früher Tod trat bereits in einer Zeit ein, wo die päpstliche Kurie immer entschiedener gegen den böhmischen „Hussitenkönig“ auftrat und im Jahre 1462 die Baseler Kompaktaten aufhob.

Nachdem Georg Podiebrad durch die päpstliche Bulle vom 3. Januar 1466 exkommuniziert worden war, erhoben sich gegen ihn nicht nur die Katholische Liga der böhmischen Herren, sondern auch sein ehemaliger Schwiegersohn Matthias Corvinus, den die böhmischen katholischen Stände am 3. Januar 1469 in Olmütz zum böhmischen König und zugleich auch zum Markgrafen von Mähren ausgerufen hatten. Matthias Vorgehen gegen Georg Podiebrad wurde damals sowohl von einem der hervorragendsten böhmischen Humanisten, dem katholischen Edelmann Johann von Rabstein in dessen Dialogus als auch von dem Kalixtiner Wenzel von Chrudim, die früher beide mit vielen ungarischen Studenten in Italien studiert hatten, aufs schärfste verurteilt.

Matthias' Vorhaben, das gesamte Königreich Böhmen zu erobern, ist jedoch gescheitert. Im Jahre 1469 eroberte er faktisch nur Mähren, das er bis zu seinem Tode im Jahre 1490 beibehalten hat; seinen Rivalen und Nachfolger Georg Podiebrads auf dem böhmischen Thron, Wladislaw II. Jagiello hat er auf diese Art und Weise zur Rolle eines Anwärters auf die Markgrafschaft Mähren verurteilt. Matthias' kurzfristige Herrschaft über Mähren blieb zwar nur eine kurze Episode in seinen böhmischen Eroberungen, nichtsdestoweniger aber war sie in den böhmisch-ungarischen Kulturbeziehungen von positiver Bedeutung. Obzwar die böhmische Eroberungspolitik Matthias' auf Widerstand zweier ungarischer Humanisten, Johannes Vitéz und Janus Pannonius gestoßen ist und dem



Gericht der Geschichte nicht standgehalten hat, konnte die politische Spannung zwischen den Böhmisches Ländern und Ungarn durch die kulturelle Zusammenarbeit der beiden Länder wettgemacht werden. Durch diesen Zusammenwirken ist eine einheitliche mitteleuropäische Kulturpolitik, bei der die Frage nach der politischen Hegemonie der einen oder der anderen Seite von zweitrangiger Bedeutung war, in der Praxis verwirklicht worden.

Der böhmisch-ungarischen Zusammenarbeit lagen bereits gemeinsame Studien böhmischer und ungarischer Studenten an den italienischen Universitäten Mitte des 15. Jahrhunderts zugrunde. Damals haben zur gleichen Zeit in Ferrara und Padua der größte ungarische humanistische Dichter Janus Pannonius und der führende böhmische humanistische Magnat Tas (Prothasius) von Boskowitz studiert und miteinander feste Freundschaft geschlossen. Beiden waren hier Schüler von Galeotto Marzio und Guarino Veronensis, und ihre Freundschaft dauerte auch später noch an, als Prothasius von Boskowitz im Jahre 1457 Bischof in Olmütz wurde und Janus Pannonius im Jahre 1458 die Bischofswürde in Fünfkirchen erlangte. Anfang der sechziger Jahre kam Galeotto Marzio in Ungarn am Hofe des Großwardeiner Bischofs an, und von dort aus schrieb er einen undatierten Brief auch an Prothasius von Boskowitz, in dem er sich bei ihm nicht nur zum Besuch in Olmütz anmeldete, sondern ihm auch die Worte des Lobes, die der führende ungarische Humanist Johannes Vitéz an Prothasius' Adresse gerichtet hatte, mitteilte: „laudeat enim et linguæ elimatæ elocutionem et vitæ integritatem et in agendis rebus solertiam et perspicacitatem; te semper patriæ columen vocat.“ Bald darauf, am 26. März 1461, schrieb an Prothasius auch Janus Pannonius, der sich ganz im Gegenteil bei ihm für jene anerkennenden Worte bedankt, die Prothasius vor Pannonius' Onkel Johannes Vitéz über ihn ausgesprochen hat. In Prothasius' Antwort von 17. April 1461 wird uns mitgeteilt, Prothasius sei der Autor der Grammatik gewesen, die er nach dem Vorbild Lorenzo Vallas verfaßt habe, was bisher das einzige Zeugnis von der schöpferischen wissenschaftlichen Tätigkeit dieses Olmützer Bischofs darstellt. Es dürfte sich wohl um keine Grammatik im üblichen Sinne des Wortes gehandelt haben, lehnte doch Valla selbst die damalige Auffassung von der Grammatik ab; in seinem Werk *Elegantiarum latinæ linguae* konzentrierte er seine Aufmerksamkeit – im Vergleich mit den klassischen Grammatikern und Lexikographen – vor allem auf die phraseologische und stilistische Funktion der Sprache. Schon früher hatte Prothasius auch mit Johannes Vitéz brieflich verkehrt, der als ungarischer Kanzler einen regen Briefwechsel mit den Böhmisches Ländern unterhielt; im Rahmen seiner diplomatischen

Missionen nach Prag (1457) und Mähren (1458, 1465, 1469) hat er die Böhmisches Länder auch besucht.

Die Frage nach den Kontakten Galeotto Marzios mit den Böhmisches Ländern ist bisher wenig geklärt. Außer Prothasius von Boskowitz könnte Galeotto Marzio auch den Hofhistoriographen Georg Podeibrads, Magister Simon von Schlan (Šimon ze Slaného), einen utraquistischen Humanisten und Autor des nicht überlieferten Werkes *Chronicae annotationes*, das einen Abriß der böhmischen Geschichte in den Jahren 1417–1473 beinhaltet und eine besondere Aufmerksamkeit auch der Geschichte Ungarns widmete, gekannt haben. Das Werk Simons von Schlan war für die Ära Georgs von Podiebrad von ähnlicher Bedeutung wie die Werke Galeotti Marzios und Antonio Bonfinis für die Zeit Matthias Corvinus'. In diesem Zusammenhang ist hinzuzufügen, daß die negative Entwicklung der Beziehungen zwischen Georg Podiebrad und Matthias Corvinus die gesamte humanistische Gemeinschaft auf beiden Seiten schwer belastet hat. Sowohl die böhmischen als auch die ungarischen Humanisten wußten, daß es sich um hervorragende Herrscher handelte, von denen ein jeder auf seine Art und Weise zur Entwicklung seiner eigenen Länder wie auch ganz Mitteleuropas sehr viel beitrug. Sie versuchten, diese mißliche Lage, die durch die Widersprüche und Konflikte zwischen der päpstlichen Kurie und den utraquistischen Erben der böhmischen Hussiten verursacht wurde, positiv zu beeinflussen. An dieser Stelle ist zu sagen, daß der Berater Georg Podiebrads im Bereich der Außenpolitik, Gregor Heimburg in der 2. Hälfte der 60er Jahre des 15. Jahrhunderts versucht hat, eine Union zwischen den Böhmisches Ländern, Ungarn und Venedig zu schaffen, die sich für die Beilegung des Streites zwischen der päpstlichen Kurie und Georg Podiebrad wie auch für das gemeinsame Vorgehen der erwähnten Länder gegen die Türken hätte einsetzen sollen. Auch Johannes Vitéz und Janus Pannonius haben dem ungarischen König die Schuld dafür gegeben, daß er wegen seiner böhmischen Eroberungen die Verteidigung des Landes gegen die Türken vernachlässigte. Die Einstellung von Vitéz zu dieser Sache muß auch durch seinen umfangreichen Briefwechsel mit Gregor Heimburg, der sich z.B. in seinem Brief an Vitéz vom 19. Februar 1469 auf die Sympathien der „pannonischen Slawen“ dem böhmischen König gegenüber beruft, beeinflußt worden sein.

Von den böhmischen Humanisten stand Johannes Vitéz in regem Briefwechsel mit Prothasius von Boskowitz sowie dem bekannten böhmischen Astronomen Johann Nihil, der von Johann Tröstler in der wissenschaftlichen Abhandlung *De amore als „doctus Bohemus, Ptolemaus gnomone (!)“* bezeichnet wird. Johann Nihil wie auch Kaspar Schlick

zählten zu den vertrauten Freunden von Æneas Sylvius Piccolomini, dem späteren Papst Pius II., der in die böhmische Geschichte nicht nur als Politiker, sondern auch als Autor des Werkes „*Historia Bohemiæ*“ in beträchtlichem Maße eingegriffen hat. Diese Arbeit beeinflusste durch ihre konsequente katholische Auffassung sehr stark die weitere Entwicklung der böhmischen katholischen Geschichtsschreibung, insbesondere die Werke des berühmten Chronisten des 16. Jahrhunderts Wenzel Hayek von Liebotschan (Václav Hájek z Libočan). Im Rahmen der böhmisch-ungarischen Beziehungen zu Matthias' Zeiten ist die damals in Ungarn und Böhmen sehr beliebte Renaissanceerzählung Euryalus und Lucretia von Sylvius zu erwähnen, die z. B. im Běldi-Kodex aus dem Ende des 15. Jahrhunderts erhalten blieb. Den Anstoß zu dieser Erzählung gab eine wahre Begebenheit aus dem Leben eines der vertrauten Freunde von Sylvius Kaspar Schlick während dessen Aufenthaltes in Siena in Italien. Auch der Begründer der Donau-Literaturgesellschaft *Sodalitas litteraria Danubiana*, der berühmte deutsche Humanist Konrad Celtes hat einen bedeutenden Beitrag zu der böhmisch-ungarischen humanistischen Zusammenarbeit geleistet. Er besuchte z.B. während seiner Reise von Krakau nach Buda im Jahre 1488 in Olmütz Augustinus Olomucensis und bezeichnete ihm in seinem Gedichte als den ersten Humanisten Mährens. Celtes war auch mit Bohuslaw Hassenstein von Lobkowitz sehr vertraut, der in den Jahren 1502–1503 ebenfalls in Ungarn wirkte und sich für die Werke von Pannonius und Bonfini interessierte. Die Werke von Bohuslaw Hassenstein beinhalten nicht viele ungarische Themen: Außer dem im Geiste Vergils verfaßten Gedicht *Ecloga sive idyllion Budæ* sind es vor allem die bekannten Epigramme *Comparatio Bohemiæ et Pannoniæ* und *Bohemia ad Hungariam sororem*. Trotzdem weisen seine Arbeiten in mancherlei Hinsicht verwandte Grundzüge und Ähnlichkeiten mit der ungarischen literarischen Produktion, in erster Linie mit den Werken des größten humanistischen Dichters Janus Pannonius, auf, und zwar sowohl dank den italienischen Vorbildern als auch der allgemeinen dichterischen Ausdrucksweise sowie der Hervorhebung der patriotischen Thematik, die gerade Pannonius in der ungarischen lateinischen Literatur zur Geltung kommen ließ. Bereits der vertraute Freund Bohuslaws Johannes Sturnus, dem Hassenstein seine Schrift *De avaritia* widmete, brachte die geistige Verwandtschaft dieser beiden Dichter treffend zum Ausdruck und verherrlichte ihre Größe in dem folgenden elegischen Distichon:

Convocat Oceanus Nymphas, et flumina pontus:  
Quisque suos, quis se venditet, amnis habet.



Molda Bohusleo, Iano adsurrexerat Ister:  
Terra Bohema suo, Pannonia ora suo.

Bohuslaw Hassenstein von Lobkowitz gehört allerdings bereits der Jagellonenära an, und ich habe ihn hier nur im Zusammenhang mit den Werken von Janus Pannonius erwähnt. Unmittelbare Beziehungen zwischen den böhmischen und ungarischen Humanisten zu Matthias' Zeiten sind verhältnismäßig rar. Es geht durchweg nur um gelegentliche und zufällige Kontakte im Rahmen gemeinsamer Studien in Italien, diplomatischer Missionen u. ä., was auch für Johannes Vitéz, Janus Pannonius und Prothasius von Boskowitz zutrifft. Von besonderer Bedeutung ist jedoch die Ungarische Hofkanzlei des Königs Matthias, wo es insbesondere unter dem aus Proßnitz (Prostějov) in Mähren gebürtige Kanzler Johann Filipecz, der das Amt des ungarischen Kanzlers in den Jahren 1472–1490 bekleidete, zu einem auffallend häufigen Gebrauch der tschechischen Sprache kam, und zwar nicht nur im Kontakt mit Mähren, sondern auch mit den oberungarischen Gebieten der heutigen Slowakei. Filipecz muß als persönliches Verdienst angerechnet werden, daß das Tschechische in der ungarischen Kanzlei Praxis ein immer höheres Niveau erreichte und mit Hilfe klassischer Vorbilder immer besser gepflegt und geformt wurde. Johann Filipecz spielte eine bedeutende Rolle im Bereich diplomatischer und politischer Kontakte Ungarns mit dem Ausland und war als Hauptberater des ungarischen Königs Matthias auf dem Gebiet der böhmischen, mährischen und schlesischen Angelegenheiten tätig. Im Rahmen unseres Themas möchte ich das Verdienst Filipecz' um die Errichtung einer Druckerei in Brünn hervorheben, wo bereits am 7. Oktober 1486 die *Agenda Olomucensis*, am 20. Mai 1488 die berühmte *Chronica Hungarorum* von Johann von Thurócz und am 21. November 1491 das *Missale Strigoniense* erschienen sind, abgesehen von einigen gelegentlichen Schriften, wie z.B. der *Almanach ad annum 1488*. Das bedeutsamste der erwähnten Werke war die *Chronik von Thurócz*, die als das letzte und in vielerlei Hinsicht das hervorragendste Werk der mittelalterlichen Chronographie in Ungarn anzusehen ist. Diese *Chronik* widmet auch der böhmischen Geschichte eine besondere Aufmerksamkeit. Trotz ihrer deutlichen katholischen Auffassung und Einstellung erwähnt sie die Hussiten im großen und ganzen positiv, indem sie sie als „Kämpfer für das vergossene Blut Christi“ bezeichnet, wenn sie auch Johannes Hus und Jeronimus von Prag im Geiste der damaligen Anschauung am Hofe Matthias' für Ketzer hält und ihre Verurteilung an dem Konstanzer Konzil gutheißt. Sie gibt jedoch ein völlig negatives Bild von ihren oberungarischen Nachfolgern,

den böhmischen Hussitensöldnern (den sog. „bratřici – Brüderchen“), die als Gegner und Widersacher der Hunyadier gegolten haben. Viel Aufmerksamkeit schenkt Thuróc z ebenfalls den Beziehungen zwischen Georg Podiebrad und Matthias Corvinus. In einem selbständigen Kapitel schildert er anschaulich, wie Matthias aus dem Prager Gefängnis entlassen und später zum böhmischen König am 3. Mai 1469 in Olmütz gekrönt wurde. Er veröffentlicht hier auch ein zeitgenössisches Lobgedicht, einen lateinischen Hymnus auf dieses bedeutsame Ereignis.

Im Zusammenhang mit der Herausgabe der Chronik von Thuróc z in Brünn möchte ich betonen, daß die kurzfristige Regierung König Matthias' in Mähren für die Entfaltung der Stadt Brünn von großer Wichtigkeit war. Damals war Brünn noch nicht die größte Stadt in Mähren, sondern es blieb mit seinen 34 ha der bebauten Baufläche innerhalb der Stadtmauern in der Entwicklung deutlich zurück. Olmütz, wo diese Baufläche 46,5 ha einnahm, lag an erster Stelle. Der Abstand zwischen Brünn und den weiteren großen mährischen Städten Iglau (29 ha) und Znaim (28 ha) war sehr gering. Insbesondere in den ersten Jahren seiner Regierung, von 1469 an bis Ende der siebziger Jahre des 15. Jahrhunderts, fördert Matthias die Unternehmertätigkeit im Bereich des Handels sowie des Gewerbes und Handwerks in Brünn besonders zielbewußt. Er bestätigt alle städtischen Vorrechte und beschenkt die Stadt mit umliegenden Ortschaften. Der Fall des Schusters Jan Morava beweist, daß Matthias nicht zögert, sich agiler Unternehmer anzunehmen, um sie vor dem Unwillen der Zünfte, die in ihnen eine unwillkommene Konkurrenz sahen, in Schutz zu nehmen. In den achtziger Jahren des 15. Jahrhunderts greift Matthias nicht mehr so fördernd in die städtischen Angelegenheiten ein und ermöglicht es, daß die Macht des Adels in Brünn dauernd zunimmt. Er bestätigt jedoch weiterhin das Privileg der Stadt bei dem Verkauf von Wein, das von ihm, was die kirchlichen Kreise betrifft, nur dem Altbrünner Kloster erteilt wird. Das Augustinerkloster in Altbrünn wurde damals zum Mittelpunkt des Kultes der heiligen Elisabeth von Thüringen, der Tochter des ungarischen Königs Andreas II. In der Klosterbibliothek befand sich ein Kodex aus der 2. Hälfte des 14. Jahrhunderts, der unter anderem auch einen in tschechischer Sprache verfaßten Lebenslauf der heiligen Elisabeth wie auch die Sermones de sanctis Johannis de Pannonia aus der Zeit um 1400 mit einer in lateinischer Sprache verfaßten Lebensgeschichte der heiligen Elisabeth beinhaltete.

Kennzeichnend für die böhmisch-ungarischen Beziehungen zu Matthias' Zeiten sind nicht nur die grundlegenden politischen und religiösen Gegensätze zwischen Georg Podiebrad und Matthias Corvinus sowie die

Rivalität zwischen Matthias und Wladislaw Jagiello, dem Nachfolger von Georg Podiebrad, sondern auch eine umfangreiche und verhältnismäßig produktive Zusammenarbeit. Zu den bedeutendsten Tatsachen auf diesem Gebiet gehört die tschechische Sprachpraxis bei der Herausgabe von Urkunden in der Ungarischen Hofkanzlei des Königs Matthias unter Führung des Kanzlers Johann Filipecz. Auch die Bestrebungen böhmischer und ungarischer Humanisten, einen gemeinsamen mitteleuropäischen Kontext beim Schaffen kultureller Werte zu gestalten, an dem sich sowohl Johannes Vitéz und Janus Pannonius auf der ungarischen Seite als auch Prothasius von Boskowitz und Johann von Rabstein auf der böhmischen Seite beteiligten, sind von ausschlaggebender Bedeutung.

Von großer Wichtigkeit ist auch die kurzfristige Regierung von Matthias in Mähren. Als Beschützer der mährischen Katholiken hat er hier die Positionen der katholischen Kirche, die zu den größten Eigentümern des Bodens gehörte, unterstützt. In den ersten Jahren seiner Regierung hat er auch die Position der Städte zielbewußt gefestigt. Dies wirkte sich günstig auch auf die Entfaltung des Humanismus aus. Die neue humanistische Kultur hat in Mähren festen Fuß gefaßt, und zwar in jenen Bereichen, die von dem Hussitentum nicht total erfaßt worden sind, d. h. auf den Besitzungen des Olmützer Bischofs und in einer ganzen Reihe mährischer Städte. Besonders erwähnenswert ist die von Matthias in Brünn genehmigte Druckerei, in der im Jahre 1488 zum erstenmal auch eines der grundlegenden Werke der ungarischen mittelalterlichen Literatur die *Chronica Hungarorum* von Johann von Thurócz erschienen ist.

Die böhmisch-ungarischen Beziehungen zu Matthias' Zeiten sind nicht nur an dieser Zeit zu messen, wo die kulturelle Zusammenarbeit oft durch die gegenseitig ungünstige Politik stark beeinträchtigt worden ist. Man muß sich auch folgender Tatsachen bewußt werden: Die damals in Ungarn in stärkerem Maße entfaltete humanistische Kultur diente ebenfalls der Entwicklung des Humanismus in den Böhmisches Ländern. In ähnlicher Weise kam das geistige Vermächtnis des Hussitentums erst später während der ungarischen Reformation zur Geltung. Das nationale Programm der hussitischen Revolution, ihre Bemühungen um die Entfaltung der Muttersprache übten im ungarischen Milieu einen fruchtbaren Einfluß auch auf die Entfaltung der ungarischen Sprache aus. Sie konnte sich deshalb in dem ungarischen Kulturleben nach 1526 so überzeugend durchsetzen, weil die Reformation hier durch den Humanismus gefördert und von der humanistischen Kultur der vorhergehenden Zeit Matthias' sowie der jagellonischen Ära geläutert und verfeinert wurde. Auf diese Art und Weise brachten die grundsätzlichen Streitigkeiten und Gegensätze zwischen



Georg Podiebrad und Matthias Corvinus letzten Endes für beide Seiten doch positive Ergebnisse. Der ungarische Humanismus hat das tschechische Hussitentum kultiviert und das Hussitentum hat seinen Teil dazu beigetragen, daß die einheimischen Sprachen in Ungarn, einschließlich des Ungarischen, zur Geltung gelangen konnten.

---

---

## Le poesie sconosciute di Ladislao Vetési

Nella sua storia dei pontefici il Platina scrive che alla corte di Pio II accanto agli « utriusque iuris doctores » che curavano gli affari di ufficio, « inerant poetae et oratores plerique qui certe non minus ornamenta ipsi curiae afferebant quam ab eadem acciperent »<sup>1</sup> Questi poeti ed oratori erano gli umanisti delle corti italiane, protagonisti indispensabili delle cerimonie diplomatiche e di altro genere. Le loro declamazioni in prosa o in versi erano seguite con piacere e la loro partecipazione accresceva lo splendore delle feste. Al di là delle Alpi la corte di Mattia Corvino fu la prima a potersi vantare di un tale « ornamento ». Il ruolo di Giano Pannonio alla corte reale può essere compreso soltanto se si conoscono i modelli italiani.

Abbiamo buoni motivi per poter ritenere un suo imitatore il giovane Ladislao Vetési che nel 1475 fu l'oratore di re Mattia Corvino alla corte papale. Uno dei partecipanti alla cerimonia, il cardinale Ammannati-Piccolomini racconta che il giovane oratore era il cugino del capo della delegazione, il vescovo di Veszprém, e che inoltre era « Ferrariæ ad humanitatem eruditus ».<sup>2</sup>

Anche noi possiamo testimoniare dell'erudizione di Vetési, poiché oltre alla suddeta orazione romana ce n'è pervenuta un'altra precedente, tenuta per conto della facoltà di giurisprudenza dell'Università di Ferrara. La nostra conoscenza delle sue opere è dovuta all'ambizione del giovane oratore che le inviò agli umanisti più rinomati d'Italia. Conosciamo le lettere responsive di Giovanni Argiropilo, Francesco Filelfo e Francesco Maturanzio, dalle quali si può dedurre che destinatari delle suddette opere non furono<sup>3</sup> soltanto gli stessi. Il tono delle lettere è il medesimo :

<sup>1</sup> *Historia B. Platince de vitis pontificum Romanorum*, Coloniae, 1574, p. 304.

<sup>2</sup> JACOPO AMMANNATI-PICCOLOMINI, *Il Diario Concistoriale (1472-1479)*, a cura di Enrico CARUSI, Città di Castello, 1904, pp. 147-148 (Rerum Italicarum Scriptores XXIII/III).

<sup>3</sup> ISTVÁN HEGEDŰS, *Vetési László és Janus Pannonius* (Ladislao Vetési e Giano Pannonio), in « Irodalomtörténeti Közlemények », VIII(1898), pp. 470-471 ; JÓZSEF HUSZTI, *Francesco Maturanzio magyar vonatkozású költeményei* (Francesco Maturanzio e le sue poesie riguardanti l'Ungheria), in « Egyetemes Filológiai Közlöny », LI(1927), pp. 7-18.

un giovane che scrive tanto bene sia in greco sia in latino e che inoltre è anche poeta o «vate», studiando diligentemente potrà fare carriera. Questo significa che deve essere stato troppo giovane per essere considerato un umanista. Aveva onorato del suo dono anche Giano Pannonio, ricevendo anche da lui una lettera responsiva e la celebre poesia :

Tu scribis Graio, scribis sermone Latino<sup>4</sup>

Quella del 1469 è la prima data che si conosce riguardo a Ladislao Vetési.<sup>5</sup> In quel periodo deve aver studiato a Ferrara alla Facoltà delle Arti. È del 1473 la sua orazione in cui ormai giurista laureato rivolge il saluto al nuovo podestà di Ferrara.<sup>6</sup> Nel 1473 il suo nome appare anche nelle fonti ungheresi. Il vescovo di Veszprém Alberto Vetési, opponendosi alla diversa decisione del re, gli fece avere la prepositura maggiore di Veszprém. Dopo alterne vicende il re acconsentì.<sup>7</sup> A prova dell'avvenuta pacificazione l'orazione al cospetto del Papa fu tenuta a suo nome dal giovane Vetési. I benefici della prepositura gli fornirono i mezzi per proseguire suoi studi. Ma ebbe anche l'accortezza di far stampare dal tipografo della curia il discorso che egli aveva tenuto al collegio cardinalizio.<sup>8</sup> Fu il primo dei nostri compatrioti ad avvalersi di questo moderno strumento per raggiungere la tanto ambita fama. Evidentemente ottenne la carica di cubicolario papale con il favore del parente diplomatico, il vescovo Vetési, se già nel titolo della sua opera si vantava di tale carica. Mentre da una parte gli interessi del paese richiedevano

<sup>4</sup> Iani PANNONII *Poemata*, Utrecht, 1784, Pars 1, Epigr, I, 88 ; Pars 2, 102–103.

<sup>5</sup> La risposta di Giano Pannonio : Ex Quinque-ecclesiis decimo tertio Septembris. An MCCCCLXIX.

<sup>6</sup> HEGEDŰS, *op. cit.*

<sup>7</sup> MOL Df 260800, 260801. Vilmos FRAKNÓI, *Oklevéltár a magyar királyi kegyűri jog történetéhez* (Diplomatario per la storia del giuspatronato reale ungherese), Budapest, 1899. XIX. I dati mi sono stati gentilmente forniti dal Dott. László Solymosi.

<sup>8</sup> Ladislai VETESII *Pannonii cubicularii apostolici oratio ad summum sanctissimum-que pontificem Sixtum IIII pro præstanda obedientia nomine invictissimi principis divi Mathiæ serenissimi Hungarorum ac Bohemorum regis quarto nonas Februarii MCCCCLXXV*, J. SCHURENER, Roma, 1475. Ed. 2. : St. PLANCK, Roma, c. 1481. Ed. 3. : Ferenc TOLDY, *Analecta monumentorum Hungariæ*, Pest, 1862, pp. 151–164. Ed. 4. : *Monumenta Romana episcopatus Vesprimiensis*, III, Budapest, 1902. pp. 324–334. Ed. 5. : Ferenc TOLDY, *Analecta*, ed. 2. curavit Geisa ÉRSZIEGI, Budapest, 1986. pp. 151–164.



rapporti sempre più stretti con la Curia, egli era mosso anche dall'ambizione personale. Proprio nel 1475 il venerato Argiropilo e l'anziano Filelfo vi avevano trovato una favorevole accoglienza. Nel suo discorso di Roma menziona un « Libellus » che si accinge a scrivere sulle gesta del re Mattia Corvino, e che sarebbe stato dedicato al Papa.<sup>9</sup> Non conosciamo il libello politico, ma il progetto stesso dimostra che il suo autore si preparava consapevolmente al ruolo di umanista.

Quello dell'ambasceria romana è l'ultimo dato relativo a Ladislao Vetési, il cui nome non compare più in nessuna fonte.

È di per sé interessante esaminare il modo in cui poteva avere inizio la carriera di un giovane diplomatico ai tempi di re Mattia Corvino. Ma il nome di Ladislao Vetési non è ricordato nella storia della letteratura per questo motivo. Non vi è ragione di dubitare del parere dei contemporanei sulle sue eccellenti doti di poeta. Si poteva accusare solo la sua e la nostra sorte avversa di non averci servato le sue poesie. Lo avevamo classificato come una delle speranze della generazione successiva a Giano Pannonio e ritenevamo che le sue poesie fossero perdute per sempre.

Durante le mie ricerche riguardanti i contemporanei di Giano nella Biblioteca Ariostea di Ferrara mi è capitata tra le mani una raccolta di copie, opera del monaco carmelitano Giovanni Battista Panetti, vissuto alla fine del XV secolo, il quale riunì le opere letterarie ferraresi della sua epoca.<sup>10</sup> Si può stabilire che il volume allo stato attuale è mutilo, in base a un indice più recente. Nell'indice ci sono anche voci che ormai non si trovano più nel volume. Compariva fra l'altro un certo Ladislaus Pannonius con una dozzina di poesie, delle quali due erano indirizzate a Joannes Archiepiscopus Strigoniensis, una invece menzionava Janus Pontifex. Già altri avevano notato le lacune dell'opera. Accanto al volume di Ferrara si trovano infatti alcune foto tratte dalla collezione modenese intitolata « Autografoteca Campori », dove sono custodite sotto il nome di Giovanni Battista Panetti, come autografi del XV secolo, alcune pagine mancanti del nostro volume di Ferrara, contenenti proprio queste poesie.

Il primo quesito che sorge è quello relativo alla persona di Ladislaus Pannonius. La sua attività in Ferrara è certa, poichè Panetti raccoglieva notizie locali. Tra il 1460 e 70 a Ferrara studiavano numerosi giovani ungheresi, fra cui uno di nome Ladislaus, probabile autore di poesie latine che può essere identificato solo con Vetési. Il suo nome infatti negli

<sup>9</sup> Verum de his cumulatius agam in eo libello quem ad te de Serenissimo Rege meo scribere institui.

<sup>10</sup> Ferrara. Bibl. Ariostea, Coll. Antonelli 393.

scambi epistolari con gli umanisti italiani compare solo nella forma di Ladislaus Pannonius. In base a ciò ritengo senza alcun dubbio che l'autore della raccolta di poesie ferrarese sia Ladislao Vetési.

Ora, esaminando la raccolta di poesie che si trova a Modena dobbiamo affermare che essa non è completa. Secondo l'indice di Ferrara mancano due pagine, una all'inizio ed una alla fine. Il numero delle poesie è però superiore a quanto non si potesse supporre in base all'indice, perchè tra queste ce ne sono alcune senza titolo, non menzionate dal redattore dell'indice. Abbiamo quindi un indice ferrarese incompleto e un manoscritto modenese lacunoso. Mettendoli a confronto si può ricostruire la raccolta originale.

Secondo l'indice ferrarese il nostro manoscritto iniziava in questo modo: *Ladislai Pannonii carmen de pace confecta ad Dom Joannem Archiepiscopum Strigoniensem carmen (!)*, seguito da *Ejusdem carmen aliud*, ovvero una poesia senza titolo. Tale parte non ci è pervenuta.

Il foglio manoscritto di Modena inizia con otto distici non recanti alcun titolo. Segue il primo titolo: *In Illyrici iuvenis minor Philerdi sagittatoris egregii laudem*. In ventotto esametri si loda l'arte venatoria di un certo giovane Minto, superiore al leggendario Filerdo nel tirare sagitte e dardi.

A questo punto segue un distico senza titolo:

Aspiciunt alii turmas in bella ruentes  
Pierides nobis posse videre sat est.

Questa è forse ars poetica. Sembra potersi intendere che l'autore voglia trattenersi presso le muse e non abbia intenzione di scrivere un poema eroico. Se abbiamo ben compreso, questa è la dimostrazione di una temperanza piuttosto rara a quei tempi. Ma è plausibile che semplicemente aborrisse la guerra.

Il titolo successivo è: *Ad præstantissimum virum M. Hieronymum Castellum in optimi vini commendationem*. Il destinatario era il medico di corte del duca di Ferrara, noto protettore delle belle arti e degli umanisti. Ogni poeta che transitava a Ferrara si premurava a salutarlo in versi. Il « Pannonius iuvenis » gli offrì del vino, probabilmente di Szerém. Alla corte di Ferrara non si usava porgere dei doni che non fossero incartati. Gli umanisti allegavano anche una poesia di accompagnamento, al cui genere appartiene quest'opera.

Seguono privi di titolo, tre distici, forma, questa, a lui congeniale. L'inizio: *Discite fallacis mortales ...* rammenta il modello antico, seguendone anche l'argomento.

Nella seguente *De Turci adventu*, il poeta sostiene che se le armi pannoniche non l'avessero difesa, allora anche l'Italia sarebbe stata invasa dalle devastanti truppe turche.

È invece dedicata ad un suo compagno di studi la *Ad Nicolaum Amaltum Illyricum iuvenem ... De Jani pontificis excellentia*. La poesia celebra Giano Pannonio. Il giovane poeta ritiene che l'eccellenza del suo ispiratore, che è ormai un prelado, consista nella conoscenza del greco e del latino :

Præsulibus quantum sacro precellit honore  
Præsul qui Petri scepra verenda tenet,  
Ingenio tantum gemina laus maxima linguæ  
Pontifices Janus presul, Amalte, preit.  
Cuius fama vigens toto florescit in orbe  
Et fugit a Stygio gloria summa lacu.

A questo punto segue una poesia di occasione ben riuscita, ma che non reca titolo :

Præsulis ad docti veniunt convivia lauta  
Pannoniæ iuvenes donaque digna ferunt.

Gli studenti ungheresi che da tempo non mangiavano cibi nostrani sono stati invitati da un prelado : sperano che li attenda una tavola riccamente imbandita. Conoscono il galateo, anche loro portano i doni degni di un gran signore (probabilmente i vini conservati per queste occasioni), e naturalmente questa poesiola di accompagnamento. Tutto ciò che io ho detto in più frasi, il poeta è riuscito a concentrarlo in un unico distico, in cui nessuna parola è superflua, tutte avendo un contenuto concreto.

La seguente elegia però dimostra che Vetési era in grado di scrivere anche in modo prolisso : *Ad generosum et eruditum iuvenem Laurentium Strozzam*. La poesia è stata scritta quando il giovane membro della famiglia Strozza, Lorenzo, dopo aver terminato gli studi alla Facoltà delle Arti si iscrisse alla Facoltà di Giurisprudenza. Il contenuto dei versi può essere così reso : il giovane « vate » che finora ha accresciuto la gloria di suo padre e dei suoi antenati ora si unisce a Baldo. Che il fuoco di Giove possa annientare Sulpicio e tutte le leggi dei papi ! Allora non sarebbe infedele ai suoi vecchi compagni, al « chorus vatum », che ora richiamano il fuggiasco su invito diretto di Apollo.



Dopo i cinquantasei esametri ci vengono in mente per prima cosa i versi del contemporaneo Paganelli :

...tot Ferrara vates  
Quot ranas tellus Ferrariensis habet.

Ricordiamo ancora che di solito questo passaggio decisivo nel corso degli studi veniva celebrato con una poesia d'addio. Anche Giano « valedicit Musis » tra Ferrara e Padova.

Ora segue di nuovo una poesia dedicata a Giovanni Vitéz : *Ad Reverendissimum Dominum Joannem Strigoniensem Archiepiscopum*.

Si mihi divitias Croesi fortuna dedisset  
Aurifer et prestet si sua dona Tagus,  
Fertilis Aegyptus fulvum si traderet aurum  
Ditet et Alcinoi me pretiosus ager,  
Si tua transmittas oriens pia munera nobis,  
Et quod Erythreo colligis inde mari,  
Haud tibi, Strigonii presul placidissime, libros  
nec tenues versus sed pretiosa darem.

Ovvero se tutti i tesori del mondo appartenessero a lui, allora Giovanni Vitéz, arcivescovo di Strigonia, riceverebbe da lui tesori e non libri e scarne poesie. La dea bendata, potremmo dire senza tema di smentite, ha favorito più noi che lui con queste poesie.

Il manoscritto ferrarese a questo punto si interrompe. Secondo l'indice di Ferrara faceva seguito una poesia : *Ad Luciam Ludovici Carbonis uxorem designetam*. Anche questa poesia è stata composta da Vetési, ma non è stata rinvenuta sino ad oggi alcuna traccia della stessa. Ludovico Carbone fu il suo maestro di retorica e di humanæ litteræ. La critica che si occupa di Carbone ha qualche notizia sui suoi rapporti con Lucia.<sup>11</sup>

Nella mia presentazione ho seguito l'ordine originale del manoscritto, perché ritengo che questo sia stato stabilito dall'autore. Si può notare che le due dediche a Vitéz incorniciano una raccolta articolata. La prima poesia è l'ossequio d'obbligo allo statista diplomatico.

Della successiva, se n'è conservata una parte, o forse il testo intero ? Essa così recita :

<sup>11</sup> LAO PAOLETTI, *Ludovico Carbone*, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, XIX, Roma, 1976, p. 701.

Quæsumus ut sistas transis quicumque parumper,  
Quisquis es et faciem sic specularè tuam.  
Nondum bis denos ætas previderet annos  
Forsitan et fata nos voluere mori.

Un giovane neanche ventenne forse prossimo alla morte, si rivolge in prima persona ad un passante. Se questo è il poeta stesso, allora questa è l'unica poesia lirica del volume, il proprio epitaffio. La poesia si trova in una posizione accentuata, dopo la dedica, è una sorta di presentazione. Anche se era un brano della poesia sepolcrale tanto in voga, nel caso di Vetési il fato si avverò ben presto. L'elogio di Giano Pannonio caro anche a Vitéz è posto al centro della raccolta. Prima e dopo di questa si trovano poesie più o meno brevi disposte armonicamente, che ci mostrano un quadro della sua vita ferrarese, dei suoi amici e padroni. I suoi progressi nel campo delle scienze sono testimoniati dal volumetto stesso che, ricopiato per bene, fu da lui inviata in Ungheria al prelado insieme ad un manoscritto. La seconda poesia dedicata a Vitéz chiude il volume, ed è allo stesso tempo anche la poesia di accompagnamento del dono inviato in patria.

Il nostro quadro iniziale sull'oratore si è completato ora con quello del poeta. Le poesie costituiscono un contributo allo svolgimento della sua carriera. Sembra che Ladislao Vetési sia stato aiutato negli studi da Giovanni Vitéz. Alberto Vetési, suo lontano parente lo prese sotto la sua protezione soltanto dopo il 1472. Il loro viaggio a Roma è la tappa simbolica del cambio di guardia tra due generazioni. È qui che l'anziano prelado cede la sua carica al giovane Vetési, con la speranza che questi divenisse il suo successore.

Ma il fato volle che egli non potè entrare a far parte della corte del re Mattia Corvino.





JAN ŚLASKI  
(Warszawa)

---

---

## L'Umanesimo nella Polonia del XV secolo e l'Italia

Il XV secolo nell'Europa a nord delle Alpi fu – com'è noto – un periodo di transizione fra il Medioevo ed il Rinascimento. Con questo secolo viene associato l'Umanesimo, da vari studiosi concepito diversamente, o come una formazione in contrapposizione alla scolastica medievale, oppure – per la letteratura – come un preannuncio in lingua latina del Rinascimento, o addirittura come una delle sue fasi, ecc. Nella concezione semplificata, adeguata alle esigenze della presente relazione, sotto l'insegna dell'«Umanesimo» troveranno luogo i fenomeni nuovi nel mondo delle idee, nella vita intellettuale, nella cultura e nella letteratura, estranei al Medioevo, contianuati invece e sviluppati nel Rinascimento.

Il centro propulsore del nuovo movimento il cui splendore si irradiava in tutta l'Europa transalpina, si trovava in Italia. Questa rifulgeva nel XV secolo per il suo patrimonio del Trecento ed in particolare del Quattrocento, ponendosi anche come mediatrice fra l'antichità classica e l'Europa contemporanea. Il confine più significativo allora era segnato dalle Alpi: l'Umanesimo si sviluppava praticamente con analogo ritardo sia a Norimberga che a Vienna, sia a Praga che a Buda.

La Polonia entrò nel XV secolo sotto il regno degli Iagelloni. Casimiro IV Iagellone (1447-1492) condusse il paese alla floridezza politica, economica e culturale, creando le basi della potenza iagellonica. Cracovia, verso la fine del secolo, si avvicinò con il suo Umanesimo ai più eccellenti centri europei a nord delle Alpi. L'Italia svolse un ruolo decisivo nel veloce avanzamento della capitale polacca verso la nuova cultura.

I lunghi studi finora condotti sulle relazioni fra la Polonia e l'Italia nel XV secolo, hanno offerto molti contributi particolareggiati su singoli legami fra i due paesi.<sup>1</sup> Ultimamente invece sono stati pubblicati due testi

<sup>1</sup> Cf. J. ŚLASKI, *La Polonia postbellica (1946-1982) sui rapporti letterari italo-polacchi all'epoca del Rinascimento*, in *Rinascimento letterario italiano e mondo slavo. Rassegna degli studi dell'ultimo dopoguerra*, a cura di S. GRACIOTTI e E. SGAMBATI, Roma, 1986, passim; IDEM, *I rapporti letterari italo-polacchi durante il Rinascimento* (Contributo ad una rassegna degli studi polacchi compiuti dopo il 1945), in «*Studia Italo-Polonica*», II(1987) («*Zeszyty Naukowe Uniwersytetu Jagiellońskiego*», vol. DCCCLXXIV «*Prace Historyczne*», fasc. 82), passim.

da cui emerge una ricchissima visione complessiva di quei legami.<sup>2</sup> Questi due studi, accompagnati da altri dati dettagliati, ci permettono di delinearne la questione segnalata nel titolo del presente saggio.

I legami che ci interessano si basavano su contatti personali di polacchi con l'Italia e con italiani. Tali contatti si intensificarono nel XV secolo, diventando vari ed importanti come mai in precedenza. I polacchi dell'epoca andavano spesso in Italia, per motivi di studio, per missioni politiche o religiose, in pellegrinaggio o perfino come turisti. Gli incontri fra polacchi ed italiani avvenivano anche in altre occasioni ed altrove, specialmente durante i Concili di Costanza e di Basilea, ed inoltre in Ungheria. D'altra parte, gl'italiani, diplomatici laici ed ecclesiastici, monaci e studiosi, e perfino profughi venivano in Polonia sempre più numerosi. I rapporti personali con gl'italiani favorivano un diretto ed immediato contatto dei polacchi con l'Umanesimo proprio alle sue fonti.

La circolazione di testi aveva conseguenze simili a quelle della circolazione di persone. Nel XV secolo giunsero in Polonia – con l'andar del tempo in numero sempre più grande – prima manoscritti, poi incunaboli, stesi, stampati in Italia, contenenti testi di autori italiani, ovvero testi di autori antichi da loro elaborati (cioè tradotti, commentati). Disponiamo oggi di molte informazioni sulle risorse delle biblioteche polacche del secolo (si veda il IV volume dell'*Iter Italicum* pubblicato recentemente, il catalogo di incunaboli stampato in Polonia, inventari stampati di manoscritti facenti parte di singole collezioni, studi dedicati a singole biblioteche private, saggi sui rapporti della incunabolistica cracoviense con quella italiana).<sup>3</sup>

La circolazione di persone e di testi fra l'Italia e la Polonia fu notevolmente favorita dalle istituzioni: la Chiesa con la diocesi di

<sup>2</sup> J. DOMAŃSKI, *Początki Humanizmu*, Wrocław, 1982, passim; T. ULEWICZ, *Humanizm polski i Humanizm włoski (Punkt wyjścia i dalszy rozwój historyczny)*, in « Ricerche Slavistiche », 1982–1984.

<sup>3</sup> Cf. *Iter Italicum accedunt alia itinera...*, compiled by P. O. KRISTELLER, IV (*Alia itinera II*): Great Britain to Spain, London–Leiden–New York–Kobenhavn–Köln, 1989; W. WISŁOCKI, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Universitatis Jagellonicae Cracoviensis*, 1–2, Kraków, 1877–1881; M. BOHONOS, E. SZANDOROWSKA, *Incunabula, quae in bibliothecis Polonicae asservantur*. Moderante A. Kawecka-Gryczowa, I–II, Wrocław, 1970; W. SZELIŃSKA, *Biblioteki profesorów Uniwersytetu Krakowskiego w XV i początkach XVI wieku*, Wrocław, 1966; A. LEWICKA–KAMIŃSKA, *Renesansowy księgozbiór Mikołaja Czepla w Bibliotece Jagiellońskiej*, Wrocław, 1965; T. ULEWICZ, *Wśród impresorów krakowskich doby Renesansu*, Kraków, 1977, passim.

Cracovia, la Corte e la Cancelleria Reale, l'Università di Cracovia. Queste istituzioni, che si andavano anche esse trasformando informate del nuovo spirito, radunavano e formavano seguaci e propagatori dell'Umanesimo, contribuendo così alla sua diffusione.

Tutti questi fattori esterni, ovvero la circolazione di persone e di testi e l'azione delle istituzioni, garantirono una veloce penetrazione dell'Umanesimo dall'Italia in Polonia, favorendo la creazione di canali attraverso i quali far filtrare i nuovi valori culturali.

Per uno sotrigo della letteratura sono però i testi ad avere l'importanza maggiore. Sofferziamoci dunque innanzitutto sul canone degli umanisti italiani, che non solo furono presenti nelle collezioni polacche ma furono anche usufruiti dai loro proprietari. Tale canone subì trasformazioni che possiamo riassumere in tre fasi.<sup>4</sup>

La prima fase comprende gli anni trenta e quaranta del XV secolo. A Cracovia apparve allora il Petrarca latino (fra l'altro *De remediis utriusque fortunæ, De vita solitaria, Epistolæ familiares*).<sup>5</sup> Accanto al « padre spirituale dell'Umanesimo » era presente il Boccaccio latino (*Genealogia deorum gentilium, De casibus virorum illustrium*)<sup>6</sup> ed anche Pier Paolo Vergerio il Vecchio (*De ingenuis moribus et adolescentiæ studiis liberalibus*). Erano questi appena gli inizi, timidi e sporadici, limitati ad autori ed opere non proprio recenti.

La seconda fase comprende gli anni cinquanta e sessanta. Vi è accertata la presenza dei tre autori appena citati. Appaiono tuttavia anche tanti scrittori nuovi, fra cui almeno sei meritano una menzione : Leonardo Bruni Aretino (più frequenti le orazioni, le lettere ed i dialoghi ; ma anche la traduzione dell'opera di San Basilio il Grande *De moribus*, attribuita al

<sup>4</sup> Cf. ULEWICZ, *op. cit.*, pp. 60-62 e passim ; DOMAŃSKI, *op. cit.*, pp. 62 e sgg.

<sup>5</sup> Cf. anche N. CONTIERI, *La fortuna del Petrarca in Polonia nei secoli XIV e XV*, « Annali dell'Istituto Universitario Orientale » Sezione Slava, 1961 (ristampa in Eadem, *Petrarca in Polonia e altri studi*. Prefazione di G. MAVER, Roma, 1966).

<sup>6</sup> Cf. anche : I. ZARĘBSKI, *Problemy wczesnego Odrodzenia w Polsce. Grzegorz z Sanoka-Boccaccio-Długosz*, in « Odrodzenie i Reformacja w Polsce », 1957 ; Idem, *Kodeks Bf 413: Giovanni Boccaccio Genealogia deorum a Gontier Col, humanista francuski wczesnego Odrodzenia*, in « Biuletyn Biblioteki Jagiellońskiej », 1964 ; J. ŚLASKI, *La fortuna del Boccaccio nella Polonia del Rinascimento*, in *Il Boccaccio nelle culture e letterature nazionali*, a cura di F. MAZZONI, Firenze, 1978.



Bruni, la commedia *Poliscene*, le poesie);<sup>7</sup> Guarino Veronese (le orazioni e le lettere, l'opera lessicografica); Francesco Filelfo (le lettere); Poggio Bracciolini (le orazioni, le lettere, le facezie); Giorgio da Trebisonda (le lettere); Enea Silvio Piccolomini – papa Pio II – (le lettere). La cerchia di autori, dunque, si allarga adesso notevolmente. Tutti gli scrittori sopra citati, tranne Bruni, erano all'epoca ancora vivi, appartenevano quindi alla contemporaneità. Essi rappresentavano l'Umanesimo italiano del miglior stampo (Bracciolini, per esempio, è ritenuto il più eminente prosatore di quei tempi). La loro influenza era favorita e perfino intensificata dai contatti personali o epistolari dei polacchi con gli italiani (cfr. particolarmente Guarino Veronese, Filelfo, Piccolomini).<sup>8</sup>

Nella terza fase, cioè dagli anni settanta fino alla fine del XV secolo, aumentò notevolmente il numero degli autori e delle opere italiane nelle biblioteche polacche. Questo fu il risultato dell'incremento della produzione letteraria italiana e del crescente fabbisogno da parte dei lettori polacchi, ambedue moltiplicati dalla diffusione della stampa. Incontriamo di nuovo gli autori già menzionati; questa volta però si tratta non tanto di manoscritti quanto piuttosto di incunaboli, che dominano in quel periodo (Bruni con *De studiis et litteris*; Guarino Veronese e Filelfo con le lettere; Bracciolini con i manoscritti *De miseria condicionis humanae* e con la traduzione della *Ciropedia* di Senofonte; Giorgio da Trebisonda con la traduzione, manoscritta, delle opere di San Giovanni Crisostomo, con quella, a stampa, dell'opera di Eusebio da Cesarea *Præparatio evangelica* ed infine con la propria *Retorica*, anche a stampa; Piccolomini, con gli incunaboli di *In Europam*, con la famosa lettera al sultano Maometto II e con *Epistulae familiares*). Appaiono anche autori finora non nominati, di cui otto sono degni di menzione: Giovanni Bessarione (il trattato polemico contro Giorgio da Trebisonda); Lorenzo Valla (fra

<sup>7</sup> Su uno dei manoscritti cracoviensi di L. BRUNI ha richiamato l'attenzione H. BARON, *Humanistic and Political Literature in Florence and Venice at the Beginning of the Quattrocento. Studies in Criticism and Chronology*, Cambridge Mass, 1955, pp. 138–139, 152. Per quel che riguarda la *Poliscena*, cf. J. LEWAŃSKI, *Losy komedii humanistycznej w Polsce*, in *Literatura staropolska i jej związki europejskie. Prace poświęcone VII Międzynarodowemu Kongresowi Słowistów w Warszawie w roku 1973*. Pod red. J. PELCA, Wrocław, 1973, pp. 196–197.

<sup>8</sup> Cf. J. BRÜSTIGEROWA, *Guarino a Polska*, in «Kwartalnik Historyczny», 1925; S. ŁEMPICKI, *O czym Francesco Filelfo śnił na Wawelu*, in IDEM, *Renesans i Humanizm w Polsce. Materiały do studiów*, Słowo wstępne K. BUDZYKA, Warszawa, 1952; I. ZARĘBSKI, *Stosunki Eneasza Sylwiusza z Polską i Polakami*, Kraków, 1939.

l'altro *Elegantiae, De libero arbitrio*); Marsilio Ficino (fra l'altro la traduzione delle opere di Platone ed il commento a Platone); Giovanni Pico della Mirandola (la raccolta delle opere, le lettere, *Heptaplus, l'Apologia* ed anche il compendio delle famose *Conclusiones*); Ognibene da Lonigo (Omnibonus Leonicensis) (commento all'opera ciceroniana *Laelius* ovvero *De amicitia*); Niccolò Perotti (*Cornucopiae linguae Latinae*, la traduzione della *Storia* di Polibio); Ermolao Barbaro (fra l'altro *Plinianae castigationes*); Filippo Beroaldo il Vecchio (fra l'altro i commenti alle *Metamorfosi* di Ovidio ed alle *Vite dei Cesari* di Svetonio). Nella terza fase, dunque, di nuovo primeggiavano in Polonia autori italiani contemporanei, spesso fra i più eccellenti rappresentanti dell'Umanesimo. Possiamo anche dire che godevano di pari interesse sia gli umanisti « filosofanti » che quelli inclini alla filologia.

Vale la pena ricordare che fra i codici che ci interessano, due si distinguono per la loro curiosa storia: il codice comprendente la *Genealogia* del Boccaccio, portato dall'Italia nel 1439 circa, un tempo appartenuto all'umanista francese Gontier Col; e un altro codice, anch'esso portato dall'Italia, con la terza deca di Tito Livio, recante in margine le glosse autografe del Petrarca ed appartenuto a Lorenzo Valla.<sup>9</sup>

I diciassette scrittori italiani sin qui nominati arrivarono in Polonia con le loro opere in lingua latina. Quelle opere furono create avvalendosi del contributo inconsapevole degli autori dell'antichità classica. Il latino, le traduzioni dal greco, i commenti alle opere antiche sono i più visibili sintomi di quella « cooperazione », anche se non gli unici. Grazie a ciò, gli scrittori italiani non soltanto trapiantarono il loro Umanesimo in Polonia ma funsero inoltre da mediatori nel processo di diffusione dell'antichità classica.

L'elenco dei diciassette scrittori sopra menzionati va completato con un nome ancora, che rappresenta un fenomeno particolare. Filippo Buonaccorsi, noto come Callimaco Esperiente, arrivò in Polonia nel 1470 e sulle rive della Vistola rimase fino alla morte (1496).<sup>10</sup> Qui continuò la sua attività poetica iniziata in Italia, qui sviluppò l'attività prosaica e

<sup>9</sup> G. BILLANOVICH, *Nuovi autografi (autentici) e vecchi autografi (falsi) del Petrarca*, in « Italia Medievale e Umanistica », 1979, pp. 223 e sgg. Cf. anche ULEWICZ, *op. cit.*, pp. 60-61.

<sup>10</sup> Cf. G. PAPARELLI, *Callimaco Esperiente (Filippo Buonaccorsi)*, Seconda edizione, Roma, 1977 (prima edizione; Salerno, 1971); *Callimaco Esperiente, poeta e politico del '400*. Convegno Internazionale di Studi (San Gimignano, 18-20 ottobre 1985). A cura di G. C. GARFAGNINI, Firenze, 1988 (fra l'altro J. Ślaski, *La fortuna dell'opera letteraria di Callimaco in Polonia*).

scrisse la sua opera retorica. Tutti questi erano scritti di carattere nuovo, già umanistico, sia nel contenuto che nella forma. E benchè fra questi solo l'*Attila* venisse stampato nel XV secolo (Tarvisio, 1489 circa), diffusi in numerose copie manoscritte essi esercitarono una notevole influenza sui seguaci dell'Umanesimo in Polonia. Tale influenza fu accresciuta ancora dalla vivace e vasta attività di Callimaco, grazie alla quale egli acquistò autorità, seguaci ed amici, e che gli permise di creare un ambiente intellettuale.

Abbiamo presentato qui solo una scelta degli autori del Trecento e del Quattrocento. Molte ragioni ci inducono a ritenere, però, che la loro presenza in Polonia non fosse casuale, bensì il risultato di sollecitazioni e di acquisti ben premeditati, che rispecchiavano i bisogni locali. Si potrebbe, dunque, tentare di rispondere alla domanda sul che cosa i polacchi del XV secolo cercassero in Italia e che cosa interessasse loro in particolare.

Nella prima fase che abbiamo qui delineato si osservano già i primi segnali dell'attenzione, che si svilupperà in seguito, per il nuovo stile, per il patrimonio di origine antica (Boccaccio) e per i valori ideologico-dottrinali intesi nel senso più ampio (Petrarca, Vergerio).

Nella seconda fase si possono notare chiaramente vari interessi « letterari », che si manifestano sia nel collezionismo di orazioni e di epistole (piccole forme « applicate » che favoriscono l'imitazione dei generi e dello stile), sia nei privilegi di cui gode la nuova prosa (Bracciolini), sia nell'uso di nuovi generi, come la facezia (Bracciolini) e la commedia (Bruni), sia nell'interessamento per la nuova poesia (Bruni).

Nella terza fase non viene meno l'attenzione per le piccole forme, specialmente per le lettere (Guarino, Filelfo, Piccolomini, Pico). Cresce invece notevolmente il fabbisogno di testi divulgativi, traduzioni dal greco in latino (Bracciolini, Giorgio da Trebisonda, Perotti, Ficino), accanto agli autori del primo cristianesimo (Eusebio da Cesarea, San Giovanni Crisostomo) appaiono anche scrittori antichi (Senofonte, Platone, Polibio) ed i commenti alle loro opere (Ficino – Platone, Ognibene da Lonigo – Cicerone, Beroaldo – Ovidio, Svetonio). Agli umanisti italiani si dovevano innanzitutto opere dedicate a discipline nuove in Polonia, come la teoria della lingua e dello stile (le retoriche di Giorgio da Trebisonda e di Callimaco Esperiente, le *Elegantiae* di Valla e le *Cornucopiae* di Perotti), indagini filologiche (*Castigationes* di Barbaro), considerazioni teoretiche, anche polemiche, concernenti fra l'altro importanti questioni ideologico-dottrinali (Bracciolini, Bessarione, Valla, Pico).

Infine, i testi dell'Umanesimo italiano, ed in particolar modo quelli la cui provenienza è indicata, ci permettono di ricostruire la cerchia dei loro



proprietari e lettori polacchi. Nella prima fase, si trattò di una ristretta élite intellettuale, composta soprattutto di ecclesiastici e diplomatici che avevano frequentato l'Europa. Nella seconda fase, la cerchia dei proprietari e dei lettori si allargò notevolmente, comprendendo in primo luogo i professori dell'università di Cracovia, ed in particolare quelli che avevano studiato in Italia. Nella terza fase, infine, nel novero dei proprietari e dei lettori dei testi umanistici italiani entrarono anche persone che non avevano né studiato in Italia, né insegnato nell'Accademia Cracoviense, ma avevano acquisito la propria cultura umanistica principalmente attraverso le letture.

Queste le supposizioni e le conclusioni a cui si giunge avendo esaminato solo il canone degli autori umanistici italiani presenti in Polonia nel XV secolo. Passiamo adesso agli umanisti polacchi del secolo.

Fra i loro numerosi rappresentanti abbiamo scelto nove personaggi eminenti, di educazione varia (fra l'altro giuristi, teologi, medici, filosofi), svolgenti varie funzioni (professori universitari e diplomatici, dignitari laici ed ecclesiastici, oratori e predicatori, scrittori politici e storiografi), legati in vari modi all'Umanesimo italiano (viaggi in Italia, studi nelle università italiane, partecipazione ai concili, contatti personali ed epistolari con gli umanisti italiani, lettura delle loro opere). Così, questi luminari sono in larga misura rappresentativi del loro ambiente.

Nella prima fase sono : Paulus Vladimiri – Paweł Włodkowic (1370 circa–1435 circa) e Mikołaj Kozłowski (1370 circa–1444). Per la seconda fase : Joannes de Ludzisko – Jan z Ludziska (1400 circa–prima del 1460), Jan Dąbrówka (1400 circa–1472), Gregorius Sanocensis vel Sanoceus – Grzegorz z Sanoka, Szánoki Gergely (1406 circa–1477), Nicolaus Lasocius – Mikołaj Lasocki (1380 circa–1450) e Sbigneus Olesnicus – Zbigniew Oleśnicki (1389–1455). Per la terza : Joannes Dlugossius vel Longinus – Jan Długosz (1415–1480) e Jan Ostroróg (1432 circa–1501).

Tenteremo adesso di mostrare in che misura essi fossero debitori della « lezione » umanistica italiana. A questo scopo cercheremo di individuare ed esaminare il loro lavoro intellettuale, la loro opera letteraria e la loro attività pratica.<sup>11</sup> Queste tre sfere, in vero, non sempre si lasciano dividere nettamente, ma una distinzione di questo tipo rende più facile la loro sistemazione e più chiara la presentazione degli abbondanti materiali a nostra disposizione.

<sup>11</sup> Cf. DOMAŃSKI, *op. cit.*, passim.

Gli inizi, nella prima fase, furono modesti: i primi singoli frutti dell'influsso italiano si manifestarono prima di tutto nel lavoro intellettuale. Nei trattati che difendevano gli interessi della Polonia nel conflitto con i Cavalieri Teutonici, Paulus Vladimiri sviluppò la direttiva di non convertire a forza (tale direttiva, collegata con l'idea della tolleranza religiosa, si è radicata nella moderna dottrina del diritto internazionale).<sup>12</sup> Kozłowski, invece, nelle orazioni e nei sermoni si serviva già di citazioni e di allusioni erudite agli umanisti italiani, adottava le idee che gli erano vicine (per esempio quella dell'attività morale) ed accostava gli ideali cristiani a quelli antichi ed umanistici.<sup>13</sup>

Nelle fasi successive l'influenza dell'Umanesimo italiano sul lavoro intellettuale degli umanisti polacchi divenne sempre più vasta e più profonda. Joannes de Ludzisko nelle orazioni, che erano compilazioni di testi del primo Quattrocento, elogiava l'eloquenza e la filosofia e dimostrò i vantaggi della lettura degli autori greci.<sup>14</sup> Lasocius nelle orazioni e nelle epistole indirizzate a destinatari stranieri (fra l'altro un'abbondante corrispondenza con Guarino Veronese) adoperò i concetti diffusi dagli umanisti.<sup>15</sup> Olesnicius, nella corrispondenza con Piccolomini, affrontò la discussione sullo stile latino ideale (è significativo che egli anteponesse la prosa dei contemporanei neolatinisti italiani a quella dell'antichità classica) ed esaminò anche le possibilità di entrare in contatto con i personaggi del passato attraverso i loro testi o i testi su di loro.<sup>16</sup>

Riflessioni di tal genere, che testimoniano un risveglio della coscienza teoretica, troveranno continuatori nell'ultima fase. Dlugossius vel Longinus, nel suo monumentale compendio di storia della Polonia (*Annales seu cronicae inclyti Regni Poloniae*), dimostra un atteggiamento critico di fronte alle fonti storiche, si dichiara in favore della distinzione, ovvero l'estrazione della storia dal complesso di scienze facenti parte della filosofia (propone perfino di elevare la storia sopra la filosofia), rivela l'orgoglio di creare un'opera nuova (pur manifestando nel contenuto del suo compendio i sintomi di una concezione religiosa dei processi storici).<sup>17</sup> Ostroróg invece, in un trattato politico (*Monumentum pro*

<sup>12</sup> *Ibidem*, pp. 168–170.

<sup>13</sup> *Ibidem*, pp. 57–60.

<sup>14</sup> *Ibidem*, pp. 88–89, 194–201, 228–230.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 54.

<sup>16</sup> *Ibidem*, pp. 113–115, 142–146.

<sup>17</sup> *Ibidem*, pp. 115–115, 120–121, 146–149.

*Reipublicæ ordinatione*), sviluppa la teoria della totale sovranità dello Stato e del signore (detto fra parentesi, l'autonomizzazione della politica da lui proposta fa pensare alla emancipazione della storia presupposta contemporaneamente nel compendio di Dlugossius vel Longinus).<sup>18</sup> Lo stesso Ostroróg, però, nel discorso tenuto a Roma al cospetto di Paolo II (1467), sulla scia di una cronaca medievale parla delle presunte lotte vittoriose degli antichi polacchi con... Alessandro Magno e Giulio Cesare.

Passiamo adesso all' opera letteraria. Paulus Vladimiri e Kozłowski, quanto al loro lessico, alla stilistica ed alla forma letteraria degli scritti, rimanevano ancora legati al Medioevo. Soltanto Joannes de Ludzisko cercò di imitare la prosa retorica italiana, ma non vi uguagliava in limpidezza ed eleganza. Gregorius Sanocensis vel Sanoceus nei suoi componimenti letterari (orazioni, epistole, epigrammi, elegie), bensì conservati fino ai nostri tempi solo in frammenti e conosciuti principalmente grazie a varie menzioni, pare piuttosto vicino al Medioevo (Callimaco Esperiente, favorevole al nostro Gregorius, giudica lo stile della sua prosa come « intermedio fra quello vecchio e quello nuovo »).<sup>19</sup> Lasocius era già capace di adoperare con disinvolture lo stile della prosa epistolare umanistica. Soltanto, però, Olesnicius nelle orazioni e specialmente nella corrispondenza era in grado di elevarsi allo stile perfettamente modellato sulla prosa antica e quattrocentesca, privo di carattere medievale. Dlugossius vel Longinus, negli scritti agiografici e nelle biografie dei vescovi polacchi, adottò le convenzioni medievali del genere letterario, negli *Annales* scelse la composizione somigliante gli annali medievali, nella stilistica invece oscillava fra la prosa medievale e quella antico-umanistica (lo caratterizzava, dunque, un tradizionalismo per quanto riguarda il genere letterario ed un sincretismo stilistico). Ostroróg, nella stilistica scevro di patina medievale, sapeva già perfino variare lo stile : nell'orazione romana dimostrò una buona padronanza della retorica, propria dell'arte oratoria umanistica ; nel trattato politico invece si servì della prosa sentenziosa, composta di frasi brevi e semplici.

Si può constatare, dunque, che nell'opera letteraria le nuove tendenze umanistiche si concretizzarono principalmente in brevi orazioni ed epistole. Nelle forme più lunghe invece, dove la tradizione medievale era più forte ed opponeva più resistenza (p. es. nella storiografia), le nuove tendenze si facevano strada con maggiore difficoltà. Altra osservazione :

<sup>18</sup> *Ibidem*, pp. 111-113, 170-173.

<sup>19</sup> *Ibidem*, pp. 118-119, 230-232.



risultava più facile assimilare (o quanto meno adoperare) le nuove idee ed i nuovi ideali nel corso del lavoro intellettuale che non padroneggiare la nuova stilistica.

Sofferamoci, infine, sull'attività pratica che sotto l'influenza italiana manifestava in Polonia una grande apertura a tutto ciò che era nuovo. Dąbrówka, un attento lettore e glossatore dei primi umanisti italiani, nei commenti alle opere di altri scrittori rimaneva ancora fedele piuttosto alle autorità medievali; ebbe, invece, grandi meriti in quanto promotore della riforma dell'insegnamento universitario nello spirito umanistico (1449).<sup>20</sup> Anche Gregorius Sanocensis vel Sanoceus si distinse anzitutto per la sua attività pratica: essendo arcivescovo di Leopoli aveva particolare cura della locale scuola cattedrale; nella sua residenza suburbana a Dunajów creò un centro umanistico; non esitò ad offrire asilo a Callimaco Esperiente, profugo dalla... Roma papale. Lasocius aveva ambizioni di mecenate su scala internazionale: la gioventù polacca ed anche ungherese grazie a lui poteva formarsi nello Studio ferrarese di Guarino Veronese. Olesnicius si prendeva cura con generosità dell'università di Cracovia; nella sua cancelleria vescovile radunava, educava ed appoggiava studiosi e scrittori (grazie a ciò la sua cancelleria irradiava il nuovo stile letterario in tutto l'ambiente cracoviense). Anche Długossius vel Longinus sosteneva l'attività dell'università di Cracovia.

Se si volesse tentare adesso un bilancio per accertare chi fosse il più impegnato nell'Umanesimo di provenienza italiana e nello stesso tempo il meno carico della zavorra medievale, si dovrebbe indicare senza dubbio Olesnicius. Molto più importante di un tale bilancio individuale si prospetta però un bilancio collettivo. Gli umanisti polacchi del XV secolo, così come i luminari da noi menzionati, aiutati da Callimaco Esperiente, con un comune sforzo sollevarono il declino del Medioevo e contribuirono in maniera decisiva alla vittoria dell'Umanesimo, ponendo così le basi della fioritura del Rinascimento polacco nel XVI secolo. Ed a questo punto possiamo chiudere le conclusioni per ciò che concerne la prospettiva polacca.

Grazie all'Umanesimo la Polonia del XV secolo con la sua cultura destò interesse ed approvazione all'estero. L'Europa notò per la prima volta i nuovi toni nelle orazioni dei polacchi probabilmente durante i concili. Le lodi per i polacchi appaiono spesso nella corrispondenza dei

<sup>20</sup> *Ibidem*, pp. 98-100, 138-142.

più illustri umanisti, i quali non si limitano a banali complimenti (p. es. Vergerio, Guarino Veronese, Bracciolini).<sup>21</sup> Perfino Piccolomini, non sempre favorevole ai polacchi, non solo distinse Olesnicius con la corrispondenza sugli argomenti cari agli umanisti) ma anche valutò altamente le opere polacche in lingua latina.<sup>22</sup> Callimaco Esperiente invece, nel ritratto scritto (*De vita et moribus Gregorii Sanocensis*), attribuì all'arcivescovo di Leopoli le caratteristiche di un umanista ideale, e forse sotto la maschera del dignitario ecclesiale polacco presentò il proprio autoritratto.<sup>23</sup> In tal modo la Polonia grazie all'Umanesimo si avvicinò all'Europa latina sud-occidentale, per la prima volta stringendovi relazioni favorite, in un certo senso sancite dagli italiani.

Al lettore ungherese partecipe di queste osservazioni non dovrebbe essere ignota la gran parte della suddescritta realtà italiana e polacca. Il canone degli autori umanistici italiani presenti sulle rive del Danubio e della Vistola era molto simile. Buda e Cracovia venivano frequentate dagli stessi apostoli dell'Umanesimo, fra cui si distinse in particolare Callimaco Esperiente. I polacchi benemeriti della cultura umanistica patria, che viaggiavano spesso in Italia, soggiornavano anche in Ungheria; alcuni vi si fermavano più a lungo, attingendo alle esperienze del giovane Umanesimo ungherese (Gregorius Sanocensis vel Sanoceus) o contribuendo al suo sviluppo (Lasocius); altri, venendo con varie missioni ufficiali, o si limitavano alle trattative diplomatiche (Paulus Vladimiri), oppure allargavano i loro interessi al campo culturale (Dlugossius vel Longinus all'occasione cercava in Ungheria il codice di Tito Livio per sé e per Olesnicius).<sup>24</sup>

Fra gli umanisti polacchi che avevano rapporti con l'Italia c'erano degli ungarofili assidui, come Olesnicius stesso, conoscitore sembra della lingua e della cultura ungherese, il quale basava i suoi progetti politici sull'alleanza polacco-ungherese realizzata attraverso l'unione personale.

<sup>21</sup> Cf. ULEWICZ, *Związki kulturalno-literackie Polski z Włochami w wiekach średnich i Renesansie* (Ogólny szkic panoramiczny), in AA. VV., *Literatura staropolska w kontekście europejskim (Związki i analogie)*, pod red. T. MICHAŁOWSKIEJ i J. ŚLASKIEGO, Wrocław, 1977, pp. 43-44.

<sup>22</sup> DOMAŃSKI, *op. cit.*, pp. 118-119, 133.

<sup>23</sup> F. BUONACCORSI (Callimachus Experiens), *Vita et mores Gregorii Sanocei*, ed., comment. illustr., in Pol. vertit I. LICHONSKA, Warszawa, 1963. Cf. DOMAŃSKI, *op. cit.*, pp. 118-119, 230-232.

<sup>24</sup> M. BOBRZYŃSKI, S. SMOLKA, *Jan Długosz, jego życie i stanowisko w piśmiennictwie*, Kraków, 1893, pp. 66-67.

D'altra parte gli ungheresi frequentavano in gran numero l'università di Cracovia, rinnovata e riorganizzata (1400) grazie anche alla regina polacca Edvige (figlia del re ungherese Luigi il Grande d'Angiò), riformata nello spirito umanistico secondo i modelli italiani (1449); ed a Cracovia detti ungheresi abitavano nei convitti fondati fra l'altro da Olesnicius e da Dlugossius vel Longinus (Bursa Jerusalem, Bursa Hungarorum) ed apprendevano da professori educati in Italia (Paulus Vladimiri, Kozłowski, Joannes de Ludzisko, Dąbrówka), con l'ausilio di manuali d'origine italiana.

Molti di quei rapporti ebbero naturalmente uno sfondo geopolitico (il confine polacco-ungherese, la politica dinastica degli Iagelloni in Ungheria, la rivalità fra le due potenze in questa parte dell'Europa, l'impegno comune nel conflitto con i Turchi). Ma nello stesso tempo erano importanti anche i fattori culturali (un orientamento estero della cultura simile e simili aspirazioni; il reciproco complementarsi delle due culture – per esempio Cracovia aveva la sua università che mancava come istituzione stabile in Ungheria, la quale invece era più avanzata per quanto riguarda lo sviluppo della nuova arte, specialmente l'architettura). Ad ogni modo, nei rapporti con l'Umanesimo italiano nel XV secolo la Polonia e l'Ungheria sono in un certo senso assimilabili, come assimilabili dovevano apparire agli occhi degli italiani, sia nel loro aspetto politico che culturale.<sup>25</sup>

In conclusione, quindi, abbiamo individuato l'Ungheria e la Polonia come una entità politica e soprattutto culturale, formatasi già nel XV secolo grazie ai vincoli reali, e percepibile come tale dall'estero. Ne risulta che le comuni connessioni con l'Umanesimo italiano permettono di cogliere una fase iniziale del consolidamento dell'Europa centro-orientale, fase in cui all'Ungheria ed alla Polonia spetta un ruolo importante. Vi si apre, dunque, una prospettiva diversa, più vasta, non limitata soltanto alla creazione della base umanistica del « triangolo aureo » per il Rinascimento europeo, cioè il triangolo italo-ungaro-polacco.

<sup>25</sup> Cf. J. ŚLASKI, *Italia, Ungheria e Polonia al tempo dell'Umanesimo e del Rinascimento (Proposte di ricerca)*, in *Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, a cura di V. BRANCA, Firenze, 1973; Idem, *Il « triangolo aureo » italo-polacco-ungherese all'epoca dell'Umanesimo e del Rinascimento*, in « Rivista di Studi Ungheresi », 4(1989), pp. 83-90.



---

---

**L'età corviniana nella *Historia*  
*de regibus Ungariæ*  
di Michele Ricci**

La letteratura specifica ungherese, ad eccezione della scoperta bibliografica del testo da parte di Sándor Apponyi, e di una sola menzione da parte di Emma Bartoniek, non si è ancora interessata all'opera di Michæl Ritius, ovvero Michele Ricci detto Riccio da Apponyi.<sup>1</sup> Eppure il fenomeno riveste per noi un'importanza particolare, poichè abbiamo a che fare con un autore che si era occupato della storia ungherese, pur non avendo alcun contatto personale con l'Ungheria, e non trovandosi quindi nell'obbligo di inneggiare al re Mattia Corvino o a Vladislao Jagellone.

La prima edizione del libro apparve a Milano nel 1506. Il suo titolo era allora *De regibus Franciæ, Hispaniæ, Hieroslimarum* (sic!), *Siciliæ, Neapolis et Ungariæ*.<sup>2</sup> Il titolo della seconda edizione, apparsa a Basilea nel 1517, mostra una lieve modifica alla parte iniziale: *De regibus Francorum libri III ecc.*<sup>3</sup> Il libro venne poi tradotto in italiano e pubblicato a Venezia nel 1543.<sup>4</sup> Brunet ne conosce un'edizione pagina (1507), una

<sup>1</sup> Graf Alexander APPONYI, *Hungarica. – Ungarn betreffende in Auslande gedruckte Bücher und Flugschriften. Gesammelt und beschrieben von –*, I (XV. und XVI. Jahrhundert), München, 1903. p. 54, Nr. 71 ; p. 92, Nr. 119 ; p. 212, Nr. 295 ; II (XVII. und XVIII. Jahrhundert ; bis 1720), München, 1903. p. 87, Nr. 838. ; IV (Neue Sammlung II. XVII. und XVIII. Jahrhundert, besorgt von L. Dézsi München, 1927) pp. 321–323, Nr. 2422. (Sull'opera di Stockhausen che cita fra le sue fonti anche il Ricci). Cf. Emma BARTONIEK, *Fejezetek a XVI–XVII. századi magyarországi történetírás történetéből* (Capitoli della storia della storiografia di Ungheria dei secoli XVI e XVII), Budapest, 1975, p. 220.

<sup>2</sup> APPONYI, *op. cit.*, I, p. 54, Nr. 71.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 92, Nr. 119.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 212, Nr. 295.

di Basilea (1543) e una di Tubinga (1630).<sup>5</sup> L'ultima edizione vide la luce a Napoli nel 1645.<sup>6</sup>

Solo l'edizione di Basilea contiene il proemio in forma di lettera indirizzata a Guido (Guido de Rupeforti, ovvero Rochefort), Gran Cancelliere di Francia, nella quale l'autore spiega i motivi che lo avevano indotto a scrivere il libro. In base al manoscritto del proemio, custodito a Toronto, dove ho avuto occasione di consultarlo, si può stabilire la data della stesura: il 15 ottobre del 1503.<sup>7</sup> Nell'edizione di Basilea la data appare modificata: 15 ottobre del 1505, forse per errore di stampa. Vista la quasi inaccessibilità del proemio, ne cito qui il testo integrale.

« A Guido Gran Cancelliere della Francia, cavaliere di chiara fama e sapientissimo dottore del diritto romano e canonico, il giurista napoletano Michele Ricci, consigliere di Sua sacra e altissima Mæstà il Re della Francia, invia saluti.

Mentre stavo fuggendo dalla mia terra, e per l'avversità dei tempi ero più ozioso di quanto avessi voluto, stando io a Roma, cominciai a considerare fra me come la Campania, una volta felicissima, si trovasse ora in tanta miseria, e i suoi confini, una volta inviolati, fossero talmente offesi dalle guerre tra varie nazioni straniere, in modo che essa si trova ridotta quasi a campo di battaglie ferocissime tra francesi, spagnoli, ungari e talvolta tedeschi: e se di tutto ciò fosse cagione la bontà di quella terra, o il fato, o se fosse vero il mito secondo cui lì sarebbero nati i giganti, ovvero le ragioni fossero altre e quasi a noi recondite. Così cominciai a sfogliare i vecchi scritti di storia, e in particolare quelli dove erano descritte le genealogie e le parentele dei regnanti, per trovare colui che per primo si era imposto in modo legittimo. E considerato che tale

<sup>5</sup> Jacques-Charles BRUNET, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, IV, Paris, 1863, pp. 1314–1315.

<sup>6</sup> APPONYI, *op. cit.*, II, p. 87, Nr. 838; cf. Mario Emilio COSENZA, *Biographical and Bibliographical Dictionary of the Italian Humanists and of the World of Classical Scholarship in Italy, 1300–1800*, Boston, 1962, p. 3045, coll. 1–2. L'opera del Ricci fu ristampata nel 1543 anche nell'appendice (« Coronis ») all'edizione del Bonfini curata da Martinus Brenner (ed. Sambucus): cf. APPONYI, *op. cit.*, I, pp. 206–207, Nr. 292; poi nel 1568, a Basilea: Antonii BONFINII *Rerum Hungaricarum decades quatuor, cum dimidia*, pp. 840–856.

<sup>7</sup> Seymour de Ricci with the assistance of W. J. WILSON, *Census of Medieval and Renaissance Manuscripts in the United States and Canada* (reprint), New York, 1961, pp. 2237–2238; Thomas Fisher Rare Book Library, University of Toronto, Toronto, Ms. 104. f. 1<sup>r</sup>–1<sup>v</sup>; cf. Paul Oskar KRISTELLER, *Iter Italicum, III, (Alia itinera I), Australia to Germany*, London–Leiden, 1983, p. 146.

argomento, come Tu ben lo sai, riempie tanti vastissimi volumi, la cui lettura è assai malagevole, e a malapena se ne può ottenere una visione sicura, trovai di far cosa degna preparando la somma di essi in forma di breviario o compendio. E trovata buona l'idea, mi dedicai a tale compito, cercando di interpretare il tutto con la massima fedeltà. Là dove ci fu differenza d'opinioni, o il giudizio della storia si trovò vacillante, io seguii l'opinione accettata dai più, affinché Tu, o altri del Tuo ordine, a cui di rado viene dato il potersi togliere dai gravosi affari dello Stato, e pur desiderosi di conoscere siffatte cose, non si trovassero costretti a percorrere lunghe giravolte per investigare su tali argomenti, ma potessero trovare con poca fatica il sapere che ristora loro l'anima. E visto che i nostri re (nel ms. il re di Napoli) ebbero anticamente origine dalle case reali della Francia e della Spagna, e portavano talvolta il titolo di re di Gerusalemme e dell'Ungheria, pensai di dover risalire fino ai tempi remoti, per seguire le orme delle case reali di quelle nazioni fin dalla culla e dalle origini, per poi passare in rassegna i re di Gerusalemme e quindi quelli dell'Ungheria (nel ms. : per arrivare ai re di Gerusalemme, della Sicilia e di Napoli, e infine a quelli dell'Ungheria). Le quali mie fatiche di poco conto a chi potrebbero essere dedicate se non a Te, cui nulla diletta di più che l'evocare nella mente le gesta magnifiche e virtuose dei nostri avi, nonché le loro imprese e i loro casi di vario esito. In ciò assomigli ad Alessandro Magno al quale, mentre visitava Ilio, si voleva mostrare la citara di Paride, e lui invece disse : preferirei vedere quella di Achille, con cui egli soleva cantare le magnifiche gesta degli eroi. A dedicarti la mia opera mi muove in particolare la Tua umanità che mi dà la grazia della Tua benevolenza ; e perciò vorrei che questo mio piccolo dono testimoniassero l'obbligazione che devo alla tua munificenza e virtù ; ti affido questo libro affinché Tu lo legga non con l'animo indulgente dell'amico, ma piuttosto con l'animo severo del giudice. Vorrei che anche gli altri facessero altrettanto, e in tal modo, o magnanimo, daresti ampia ricompensa per questo mio modesto dono, dando un'altra prova di quell'animo che solevi dimostrarmi, e che mai cesserai di avere per me. Salute a te ! Dalla città di Roma, addì 15 ottobre del 1505.<sup>8</sup>

Come abbiamo visto, vi sono alcune differenze di formulazione nel testo del manoscritto, rispetto alla prima edizione stampata. Per questo è possibile che non si tratti di un errore di stampa nella datazione, bensì del fatto che l'autore abbia cercato, nel testo stampato, di mitigare le

<sup>8</sup> APPONYI, Nr. 119, f. 2<sup>r</sup>-2<sup>v</sup> (=a<sup>2</sup>).



proprie reminiscenze dolorose, evitando di scrivere con troppa frequenza il nome di Napoli. Originariamente anche nella prima frase si trovava invece di « mia terra », il nome greco di Napoli, *Partenope*.<sup>9</sup> Il fenomeno è assai eloquente : ci dice infatti che il Ricci, col passar del tempo, vedeva allontanarsi sempre di più la prospettiva di uno anelato ritorno in patria dall'esilio.

In appendice all'edizione napoletana del 1645 si trova una biografia piuttosto dettagliata dell'autore, dedicata ad Aloisio Ricci, discendente dello stesso, scritta dal giurista e patrizio napoletano Carlo de Lellis.<sup>10</sup> (Kristeller menziona un'altra biografia custodita a Napoli, che non ho ancora avuto opportunità di studiare.)<sup>11</sup> La biografia precisa le origini della famiglia Ricci. La famiglia era oriunda di Firenze, e si era trasferita nel regno di Napoli perchè bandita dalla città natale. Tra i suoi avi, Michele aveva lati funzionari e prelati ; egli era nato probabilmente nel 1445. Fin dalla prima gioventù si era distinto negli studi ; ebbe come primo maestro Pietro Summontio, eminente studioso contemporaneo di Pontano e Sannazaro. Studiò giurisprudenza all'università di Napoli, e vi terminò gli studi nel 1465. Parrasio, la cui biografia si legge nel libro di Paolo Giovio sugli uomini illustri, parla in termini lodevolissimi del sapere giuridico del Ricci, in una lettera premessa al testo dell'opera in tutte le sue edizioni, compresa la prima. Nel 1487 Ricci divenne professore di diritto all'università di Napoli, dove ebbe molti allievi provenienti anche da città lontane. Il re Ferrante gli diede vari incarichi : prima lo nominò patrono della tesoreria di Stato, poi *magister* supremo del fisco. Dopo la prima caduta della dinastia aragonese, il Ricci godette anche la protezione di Carlo VIII che lo confermò in tutte le sue cariche, anzi lo scelse come suo consigliere particolare. Così, quando Carlo dovette allontanarsi dalla città, il Ricci lo seguì, andando in esilio. Poi con Luigi XII poté rientrare ancora una volta ; nel 1501 divenne di nuovo consigliere particolare, gli furono restituiti i possedimenti confiscati, anzi ottenne altri doni. Dopo lo scioglimento dell'alleanza di breve durata tra spagnoli e francesi, il

<sup>9</sup> « Quum nuper a patria profugus iniquitate temporum, plus ocij nactus essem quam velim, coepissemque Romæ mecum metipse cogitare... » ; cf. nel manoscritto : « ...nuper Rome exul a Partenope ob sevicias temporum duxi :... »

<sup>10</sup> *Auctoris vita a Carolo de Lellis I. C. Neapolitano, Viroque Patricio Conscripta*. Appendice in *De regibus Hispaniæ, Hierusalem, Galliæ, Utriusque Siciliæ, et Ungariæ Historia*, Auctore Michæle Riccio I. C. ac Patricio Neapolitano, (...) Neapoli, Ex Regia Typographia Egidij Longhi, 1645, pp. 1-28.

<sup>11</sup> KRISTELLER, *op. cit.*, I, London-Leiden, 1963, p. 435.

Ricci restò dalla parte di questi ultimi ; e fu costretto a fuggire da Napoli tanto precipitosamente da doversi lasciare moglie e figli. Divenne in seguito presidente del tribunale supremo della Borgogna, poi senatore a Parigi, e sembrava – secondo quanto afferma, forse con un po' di esagerazione, il suo biografo – che fosse lui a governare la Francia. Nel 1503 si recò a Roma, mandato in missione dal papa Giulio II, in occasione della sua elezione al soglio pontificio. Con il papa ebbe trattative anche su un eventuale riacquisto di Napoli da parte francese ; malgrado l'esito negativo, la sua orazione pronunciata davanti al collegio dei cardinali, ottenne un clamoroso successo, e venne anche stampata.<sup>12</sup>

La sua opera venne composta in simili circostanze ; in seguito il Parrasio la giudicò, per veridicità e serietà, tale da elevare l'autore tra i massimi ingegni della storiografia. De Lellis menziona, oltre alla sua traduzione italiana, anche una francese e una tedesca.

Dopo la missione romana ne svolse altre in varie città. Nel 1506 lo troviamo a Genova nel ruolo di paciere tra la plebe e la nobiltà (e i suoi modi vennero lodati anche dal Guicciardini). La terza missione lo portò a Firenze nel 1508. Morì nel 1515, probabilmente avvelenato, forse da coloro che provavano invidia nei suoi confronti per il posto di fiduca che ricopriva presso il re. Fu sepolto a Napoli vicino al fratello.<sup>13</sup>

Abbiamo dovuto dilungarci sui particolari del proemio, tracciando almeno a grandi linee – sulla base a una biografia secentesca – la carriera dell'autore, poichè la storiografia moderna si interessa a lui con scarso riguardo. Eric Cochrane gli dà spazio nella sua fondamentale opera sulla storiografia rinascimentale, ma pronuncia su di lui un giudizio piuttosto severo : « Ricci si era rifugiato nella Francia, e al dolore di un impossibile ritorno in patria non trovò altra consolazione che raccontare, in modo assai diluito, tutto quello che aveva sentito dei fatti avvenuti nel suo paese nei secoli intercorsi tra Ruggero e Ferdinando, senza ricorrere affatto alle fonti storiografiche o alle cronache. Poi raccolse tutta una collezione di leggende e tradizioni non verificabili che si riferivano ad altri regni della cristianità, cioè la Francia, la Spagna, l'Ungheria e il cosiddetto regno di Gerusalemme, e poi le pubblicò in una serie di libri tascabili di novanta pagine, allo scopo di dar conforto a coloro che erano, al par suo, vittime della Fortuna, ritenuta da lui essere la sola forza a decidere sull'ascesa e sulla caduta dei regni. Gli erano del tutto ignoti i programmi obbligatori dell'umanesimo, quali la selezione e la periodizzazione. Per lui, il merito

<sup>12</sup> Cf. BRUNET, *op. cit.*, p. 1315.

<sup>13</sup> V. l'epitaffio : Carolus de Lellis, *op. cit.*, p. 27.

di Luigi IX stava nell'aver diviso la propria potenza regia tra i fratelli. Un terzo del capitolo su Carlo VIII è dedicato alla storia del daino dal collare d'oro. L'invasione del 1494-95 viene da lui attribuita esclusivamente a un capriccio di Carlo VIII.<sup>14</sup>

Noi riteniamo essere priva di fondamento l'affermazione che si tratti di una serie di libri, e che il Ricci abbia composto la sua opera senza attingere alle fonti storiche. Prima di parlare di quella parte dell'opera ove si narra dei re ungheresi, passiamo brevemente in rassegna l'architettura del libro, e, per quanto sia possibile, anche le sue fonti e il suo linguaggio.

La prima parte è intitolata *De Regibus Hispaniæ*. In conformità con la successione cronologica delle dinastie, essa è divisa in tre libri: il primo parla dei re visigoti fino a Tulga, il secondo finisce con la morte di Veremundo, e il terzo parte da Alfonso V per arrivare fino alla cacciata dei francesi da Napoli. È un fatto interessante che subito all'inizio venga menzionato Attila il quale, per mano dei suoi capitani, aveva soggiogato una parte della Spagna. Gli unni vengono menzionati anche a causa di un'etimologia sbagliata: viene infatti contestata l'opinione di coloro che fanno derivare il nome dell'Ispania dalla parola unna – cioè unghera – « ispán » che significa capo, comandante. Ricci concentra la propria attenzione sull'origine e sulle condizioni familiari dei regnanti, ma ciò avviene in piena conformità con gli obiettivi esposti nel proemio. La serie degli avvenimenti viene davvero trattata con la brevità di un compendio, anche questo in conformità con gli scopi prestabiliti, dando la preferenza alle campagne belliche e alle conquiste. Ricci indulge raramente alla leggenda: per esempio, pur menzionando il famoso Cid, non entra nei dettagli della sua storia.<sup>15</sup>

Nella storiografia spagnola, lo stile proprio dell'umanesimo si era affermato con relativo ritardo. Nel Quattrocento, invece, vennero compilati, in base a talune cronache, dei manuali che poterono servire da fonte e da modello al Ricci. Stando all'opinione di B. Sanchez Alonso, a tale categoria di compendiatori può essere annoverato per esempio Don Pablo de Cartagena (1350-1435), che scrisse una *summa* desunta da varie

<sup>14</sup> Eric COCHRANE, *Historians and Historiography in the Italian Renaissance*, Chicago-London, 1985, pp. 158-159.

<sup>15</sup> « Rodericus Viuar, is, cui postea cognomentum Cido fuit, Alumnus Ferdinandi fuisse dicitur, et in eius aula adoleuisse; qui sæpe victis acie Saracenis, Valentiam recepit, atque sui iuris fecit. Ab hoc originem traxisse Mendozam Familiam plerique credunt. » APPONYI, *op. cit.*, Nr. 838, p. 24.



cronache ; ma oltre alla sua *Suma de crônicas de España*, vi erano in quell'epoca anche altre opere di tal genere.<sup>16</sup> Per esempio, Alfonso de Cartagena (morto nel 1456) scrisse – già in latino – la propria opera, che, similmente a quella del Ricci, conteneva storie parallele: *Regum Hispanorum, Romanorum Imperatorum, Summorum Pontificum, necnon Regum Francorum, anacephaleosis*.<sup>17</sup> Tale innovazione serviva ad ampliare la cerchia dei dati riferibili ai re di Spagna, aggiungendovi la cronologia delle altre case regnanti. Il manuale di Pedro de Escavias, il quale offre una breve storia dei re spagnoli, e porta il titolo *Repertorio de Principes de España*, arriva fino agli avvenimenti del 1474.<sup>18</sup> Simili compendi venivano composti anche sulla vita e sulle vicende dei re dell'Aragonia e della Catalogna, sia in latino, sia in catalano. Gli autori naturalmente si occuparono anche delle conquiste della casa aragonese in Italia. Lópe de Espejo addirittura scrisse in italiano la propria opera che illustrava la storia dei primi re di quella dinastia.<sup>19</sup>

Nel Ricci la distribuzione del materiale non avviene in modo proporzionato : è ovvio che l'autore dedichi uno spazio assai maggiore al periodo che segue la conquista della Sicilia da parte di Alfonso,<sup>20</sup> visto che fu proprio quel ramo della dinastia a determinare le buone e le cattive sorti della sua patria.

Solo a causa del titolo, portato anche dai re spagnoli, il Ricci si occupa molto brevemente della storia tribolata dei re di Gerusalemme.<sup>21</sup> Poi viene la volta dei re francesi (*De regibus Galliae*). È vero che si parla anche di una leggendaria origine troiana, ma solo per affermare che era diffusa una simile credenza. L'autore cita peraltro Tito Livio, affermando che gli antichi avevano spesso fatto risalire la propria stirpe agli dèi o agli eroi, per dar lustro alle loro famiglie, in verità di bassa condizione ; ma egli, il Ricci, non ha intenzione di confermare nè di confutare tali leggende.

Egli, invece, ritiene molto più attendibile il parere di Partenio, il quale afferma che i franchi erano una tribù celtica che originariamente abitava

<sup>16</sup> B. Sánchez ALONSO, *Historia de le historiographia española*, I, *Hasta la publicación de la crónica de Ocampo (...-1543)*, Segunda edición revisada y añadida, Madrid, 1947, p. 311.

<sup>17</sup> *Op. cit.*, pp. 317-318.

<sup>18</sup> *Op. cit.*, p. 324.

<sup>19</sup> *Op. cit.*, p. 332.

<sup>20</sup> APPONYI, Nr. 838, pp. 40-48.

<sup>21</sup> *Op. cit.*, pp. 49-56.

nella zona delle Alpi.<sup>22</sup> Cita l'opinione – solo perchè generalmente nota – riguardo all'etimologia del nome della tribù, nome che risalirebbe al fatto che l'imperatore Valentiniano li aveva esonerati per dieci anni dal pagamento del tributo, rendendoli perciò «franchi».<sup>23</sup> Il primo libro arriva fino a Lotario, il secondo fino a Filippo di Valois, mentre il terzo interrompe il filo del racconto nel maggio del 1503, quando i francesi si trovarono accerchiati dagli spagnoli durante la guerra di Napoli.

Benchè avesse sostenuto al cospetto del papa i diritti dei francesi verso il regno di Napoli, il Ricci, nella sua opera, si astiene da ogni argomentazione giuridica in tal senso, e si accontenta di narrare i fatti di quella guerra. A questo punto segue la parte più estesa dell'opera, quella della storia del regno di Napoli e della Sicilia, divisa in quattro libri. Il primo libro si occupa dei normanni, il secondo della dinastia sveva, il terzo degli Angiò, e, infine, il quarto della casa aragonese. Naturalmente il regno aragonese, e in particolare i suoi ultimi anni vengono trattati più. Il tono del racconto, fino ad allora spassionato, qui cambia: l'autore dà voce anche al proprio sdegno e commozione, come nel racconto dell'esecuzione di Giovannantonio Marzano, tenuto in prigione per trentaquattro anni.<sup>24</sup> Anche qui il racconto s'interrompe nel bel mezzo degli avvenimenti bellici, quando i napoletani fanno passare Federico che costringe alla resa i francesi ancora rimasti.<sup>25</sup>

Possiamo dunque constatare che il libro segue principi compositivi molto severi, e quindi non è affatto una serie di libri mal connessi. Se il modo in cui viene trattata la storia delle dinastie risente ancora dei metodi storiografici del medioevo, lo stile e il controllo delle fonti – nella misura in cui il carattere compendiale lo permette – sono già chiari segni di una formazione umanistica. Ricci non per niente era giurista, e per giunta napoletano. Egli cita solo una volta verbalmente una fonte: una bolla papale.<sup>26</sup> Lo stato di Napoli era feudo papale, e quindi le argomentazioni tese a far valere qualsiasi diritto – nel caso specifico il diritto al trono – presupponevano una conoscenza di alto livello del diritto canonico. Vi sono anche altre testimonianze di carattere ecclesiastico: il Ricci reputa sempre importante menzionare la lotta contro le eresie. L'eloquio si

<sup>22</sup> *Op. cit.*, p. 58.

<sup>23</sup> *Loc. cit.*: « Appellationis causam nonnulli putant immunitatem stipendiorum, quibus ab Imperatore Valentiniano leuati sunt in decennium. »

<sup>24</sup> *Op. cit.*, pp. 197–198.

<sup>25</sup> *Op. cit.*, p. 200.

<sup>26</sup> « Pastoralis sub rubrica de re iudicata », bolla di Clemente V., v. *op. cit.*, p. 156.

attiene rigorosamente a quello di Tito Livio, e, per far valere tale criterio, l'autore si trova spesso costretto a circoscrivere con il massimo puntiglio un gran numero di termini – essendo il solo modo per rendere il senso dei concetti medievali ed ecclesiastici – usando il latino classico. Ad ogni modo, possiamo supporre che in tale campo sia stato determinante l'influsso di Lorenzo Valla, il quale, come hanno ribadito di recente, tra gli altri, Mario Santoro e Donald R. Kelley, ebbe un ruolo fondamentale nella storia dello sviluppo dell'umanesimo napoletano.<sup>27</sup> E possiamo senz'altro confermare tale opinione, nonostante fosse proprio uno tra gli interlocutori della polemica iniziata dal Valla, ovvero il Fazio, a ribadire la necessità di usare un latino rigorosamente classico, di contro alla posizione più indulgente del Valla.

Possiamo invece accettare da parte di Cochrane, peraltro tanto rigoroso nei confronti del Ricci, l'affermazione secondo cui l'opus del nostro autore rientra perfettamente nel contesto della scuola napoletana, considerata da Cochrane come una serie di storiografi che, fatto insolito in Italia, sostenevano, riguardo ad ogni tema, gli interessi e le mire di una monarchia nazionale. Il vaglio della legittimità delle varie dinastie successive, in lotta tra loro, determina l'originaria ispirazione giuridica del libro, il quale però nella realizzazione segue i criteri della storiografia.

La storia dei re ungheresi è divisa in due libri: il primo parte da Attila e arriva fino a Géza, mentre il secondo parla dei re cristiani. A mio parere, la fonte principale del Ricci deve essere stata l'Epitome di Pietro Ransano. Non possiamo escludere l'utilizzazione della cronaca di Turóczi – essendo essa accessibile anche in un'edizione stampata – ma l'uso di certe forme di nomi testimoniano che l'autore abbia preso appunti dal manoscritto del Ransano. Per esempio il nome di Adeodato, missionario originario di San Severino, viene usato in tale forma solo da Ransano.<sup>28</sup> (È da notare che il testo stampato è costellato di errori per quanto riguarda i nomi

<sup>27</sup> Discussioni grammaticali v. p. e.: *op. cit.*, pp. 82–85; cf. Mario SANTORO, *Humanism in Naples*, in *Renaissance Humanism—Foundations, forme, and legacy*, I, *Humanism in Italy*, ed. by Albert RABIL, jr. University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1988. pp. 286–331; Donald R. KELLEY, *Humanism and History*, in *Ibidem*, pp. 236–270.

<sup>28</sup> APFONYI, *op. cit.*, Nr. 838, p. 212; cf. Petrus RANSANUS, *Epithoma rerum Hungararum id est Annalium omnium temporum liber primus et sexagesimus*, Curam gerebat Petrus KULCSÁR, Budapest, 1977, p. 102. (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Ævorum, Series nova II).



ungheresi, ritenuti barbarici, mentre nel manoscritto la maggior parte dei nomi figura con l'ortografia corretta.)<sup>29</sup>

Un posto di rilievo viene riservato ai re ungheresi della dinastia angioina, e agli Hunyadi, probabilmente a causa del matrimonio di Mattia con Beatrice d'Aragona. Anche in questa parte sono validi i criteri finora seguiti, e pertanto si sottolinea la lotta di Giovanni e Mattia Corvino contro gli eretici ussiti. La storia di Giovanni Hunyadi viene inserita nella parte in cui si tratta di Vladislao Jagellone I. Ricci parla piuttosto dettagliatamente di Ladislao V, ritenuto erroneamente figlio di Sigismondo; poi vengono descritti avvenimenti quali la battaglia di Varna, la crociata e la difesa di Belgrado; poi viene trattata alquanto per esteso la morte di Ladislao Hunyadi. La descrizione della prigionia, e poi della liberazione e dell'acclamazione a re di Mattia, viene seguita dalla narrazione appassionata delle campagne di Mattia. Purtroppo nessuno spazio viene dedicato al mecenatismo e all'attività culturale del re; ma in tutta la sua opera il Ricci menziona solo due volte tale attività, nel caso di Carlomagno e di Ferdinando d'Aragona. Confrontando la parte dedicata a Mattia con quelle dedicate agli altri re, possiamo affermare che al re ungherese viene assicurato un posto d'onore, e non gli si addebita alcun errore nelle vicende di guerra o di pace.

Verso la fine del secondo libro si parla a lungo dell'infelice matrimonio di Vladislao II con Beatrice, per poi terminare la storia con la separazione, o meglio con la constatazione che Vladislao ebbe a spendere una somma esorbitante per ottenere dal papa l'annullamento del matrimonio, rendendo così possibile le nozze con la principessa francese.<sup>30</sup>

Santoro dedica un lungo saggio per documentare come l'invasione francese avesse causato negli umanisti, e in particolare in quelli napoletani, un cambiamento radicale nel giudizio sulla Fortuna.<sup>31</sup> Così l'anno 1494 divenne uno spartiacque tra due epoche: quella precedente, un'età aurea, idealizzata, e quella seguente, un'età torbida e sconvolta. Ricci stesso, pur stando dalla parte dei francesi, rientra in tale contesto, visto che l'esilio lo rese vieppiù suscettibile a sentire tutto il peso di quella svolta fatale. È in tale contesto che avviene la scelta del materiale per il

<sup>29</sup> p. e. « Herdechelin » (APPONYI Nr. 838, p. 213) nel manoscritto = « Herdehelm », dal nome ungherese di Transilvania, « Erdély ».

<sup>30</sup> APPONYI, *op. cit.*, Nr. 838, pp. 262-263.

<sup>31</sup> MARIO SANTORO, « Fortuna e 'prudenza' nella lezione del Pontano », in *Fortuna, ragione e prudenza nella civiltà letteraria del Cinquecento*, Napoli, 1967, pp. 23-66.

suo lavoro, ed è questo lo sfondo su cui si delinea la storia dello splendore e del crollo della dinastia corviniana. Appare in modo evidente che, nel dare un giudizio complessivo sull'opera di Mattia, l'autore condivide le opinioni di Beatrice, costretta a tornare in patria, e ritenuta dal Ricci molto popolare nell'ambito dell'aristocrazia ungherese.<sup>32</sup> Potè in tal modo crearsi una situazione in cui re Mattia, poco dopo la sua morte, potè divenire, agli occhi di uno storiografo napoletano, una personalità quasi mitica, creatore di un'epoca aurea, che terminò bruscamente proprio con la morte del re. È un'immagine che diventerà di lì a poco diffusa e accettata a livello di coscienza nazionale anche in Ungheria, in particolare dopo la battaglia di Mohács.

Va infine menzionato il fatto che la letteratura europea di argomento storico delle epoche successive fece uso dell'opera del Ricci proprio a causa dei suoi riferimenti ungheresi, con particolare riguardo alla dinastia Hunyadi. Ne è un buon esempio la tragedia in lingua tedesca di H. C. L. Stockhausen, il cui argomento abbraccia l'epoca di Vladislao I, o più precisamente quella della battaglia di Varna; le note aggiunte, il cui volume supera di gran lunga quello della tragedia stessa, fanno conoscere quasi tutta la storia d'Ungheria, e fanno innumerevoli riferimenti all'opera del Ricci.<sup>33</sup>

<sup>32</sup> « eius enim maxima apud Hungariæ Principes ob naturæ liberalitatem auctoritas erat », APFONYI Nr. 838, p. 262 ; cf. Albert BERZEVICZY, *Beatrix királyné (1457-1508)* (Regina Beatrice), Budapest, 1908.

<sup>33</sup> APFONYI, Nr. 2422. *Viladislaus und sein blutiger Untergang bey Varna in einem Trauer-Spiele vorgestellt Und durch Historische und Politische Anmerckungen aus denen Hungarischen und andern Geschichten erläutert von H. C. L. STOCKHAUSEN*, Halle in Magdeburgischen, 1721, p. e. pp. 7, 43, 56, 74, 88, 90, 91, 124, 131, 135, 139, 142, 147, 165, ecc.





---

## La pensée pythagorienne dans la poésie de Janus Pannonius

Dans les poésies intitulées « De Monade et Dyade, numeris » (I. 355 : Sur la Monade, la Dyade et les Nombres) et « De corporibus mathematicis (I. 354 : Sur les corps mathématiques), Janus Pannonius se propose de renfermer en hexamètres une prose de dissertation élaborant un thème philosophique. La poésie sur les nombres est restée en torse, et, après le développement des idées de la monade et de la dyade, le poète a manqué d'inspiration. Peut-être ne savait-il pas ou ne voulait-il plus suivre la mystique des nombres du pythagorisme platonisant :

Quod sit prima Monas summæ Deitatis imago,  
Mascula dividuas admittere nescia partes,  
Non numerus, verum numeri pollentis origo.  
Hæc Dyadem geminata creet, quam prima secare  
Possit, et imbellem referat, ceu femina, sexum.

Nous pouvons interpréter cette poésie difficile à comprendre d'après les explications provenant de Macrobe, sa source (Somn. Scip. I. 5. 18) : « La Monade (unitas, unité) est la première image de la suprême déité ; masculine, indivisible en parties ; elle n'est pas un nombre, mais l'origine du nombre de grand pouvoir. Ceci crée en se doublant la Dyade (dualité), qu'il peut diviser, étant la première ; et dans laquelle – Monas étant aussi féminine – elle crée, reproduit le sexe féminin ». Dans la poésie, sans compter l'hexamètre, deux moyens poétiques peuvent être observés : l'adjectif « pollentis » de la troisième ligne, « nombre de grand pouvoir », et la périphrase de la dernière ligne : « Imbellum sexum », c'est-à-dire : « le sexe non belliqueux », soit le sexe féminin. L'emploi des mots de la poésie est macrobien, excepté l'idée du mot pris dans le latin ecclésiastique « Deitas » (divinitas, déité), qu'il emploie au lieu du mot « deus » (dieu) de Macrobe. Il avait emprunté ceci à Saint Augustin, dont l'œuvre capitale *De civitate Dei*, de la même manière que celle de Macrobe, avait servi de livre scolaire à l'école de Ferrare de Janus. C'est dans celui-ci,

qu'il explique, au sujet de cette expression : « Hanc divinitatem, vel, ut sic dixeram, *Deitatem*, nam et hoc verbo uti iam nostros non piget, ut e Græco expressius transferant, quod illi θεότητα appellant ». C'est-à-dire : « Cette divinité, ou, pour mieux m'exprimer, l'essence de la déité ; c'est que nous n'hésitons plus à nous servir de ce mot, étant donné que l'on traduit par ceci précisément ce qu'ils appellent en grec θεότης ». Cette poésie est l'une des plus rares dans l'œuvre de Janus dont le vocabulaire prend son origine au cinquième siècle de notre ère.

Il y a encore un mot dans cette poésie qui mérite toute notre attention, notamment le mot « imago » du premier vers. Cette expression est l'équivalent latin du grec platonicien εἰκὼν. Apuleius l'emploie dans le même sens (image, image spirituelle : Plat. l. 6. et 10.). Cicéron le traduit en latin par « simulacrum ». Platon l'emploie aussi dans ce sens dans son *Timaios* (37 d) : « L'être éternel, l'existence éternelle avait imaginé qu'il allait créer l'image mobile de l'éternité, et en aménageant le ciel, avec tout ceci il créerait l'image éternelle de l'éternité avançant selon le nombre et restant dans l'unité, l'image, à laquelle nous avons donné la dénomination du temps ».

Janus pouvait se mettre à cette entreprise difficile, parce qu'il avait été inspiré par la beauté et par la rationalité du système reposant sur les bases mathématiques et logiques de la philosophie de Pythagore. Par contre, lorsque Pythagore s'embrouillait dans la mystique des nombres, sur ce chemin tortueux, il ne suivait plus son enchaînement. C'est pour cela qu'il a pu achever sa poésie sur les corps mathématiques (I. 354), parce que dans celle-ci il pouvait passer en revue la série totale des notions fondamentales, que Macrobe avait aussi trouvées coïncidentes (adplicantur), similaires au nombres : « Puisque nous imaginons la monade comme point, car comme le point, elle n'est pas un corps, mais elle crée des corps d'elle-même comme de la monade on dit qu'elle n'est pas un nombre, mais la source et l'origine des nombres. Le premier nombre est donc dans le deux, qui est similaire à la ligne qui se produit du point de telle manière qu'elle est délimitée par deux points ».

Cela vaut la peine d'établir une comparaison entre l'explication de Macrobe sur les corps mathématiques (c'est-à-dire non soumis aux sens, mais seulement aux idées) et la version janusienne afin de comprendre la formation et le développement d'idées philosophiques en poésie. Macrobe développe ainsi sa pensée : « Dicunt enim *punctum* corpus esse individuum, in quo neque longitudo neque latitudo nec altitudo deprehendatur, quippe quod in nullas *partes* dividi possit ». C'est-à-dire : « C'est que le point est dit d'être un corps indivisible, dans lequel on ne peut

découvrir ni longueur, ni largeur, ni profondeur, comme il ne peut pas être divisé en aucune partie ». Janus a transformé ceci en poésie – omettant les parties qu’il ne trouvait pas appropriées pour les faire figurer dans une poésie – de la façon suivante :

*Punctum sit, cuius non possis sumere partem*

(Le point est ceci qui ne peut pas être divisé en parties.) Mot à mot on peut traduire : « Un point est ceci dont tu ne peux plus enlever une partie »

Macrobe continue ainsi : « Hoc protractum *efficit lineam*, id est corpus unius dimensionis : longum est sine lato, sine alto, et duobus punctis ex utraque parte solam longitudinem terminantibus continetur ». C’est-à-dire : « Ceci crée, en se répandant, la ligne, soit le corps unidimensionnel ; c’est qu’il est long, sans largeur ni profondeur, et de tous les deux côtés il n’est borné que par deux points délimitant la longueur ». Janus condense tout ceci en une ligne, ou se trouve une épithète décorative (*gracilis* : mince, fine) :

*Extento gracilis decurrat linea puncto*

Ceci veut dire : « L’extension du point résulte en une ligne mince ». Si nous traduisons d’une façon plus précise, on comprend que Janus a employé une personnification poétique : « decurrat » veut dire que : courir vers le bas, avancer à pas rapides. De nouveau le mot est à Macrobe : « Hanc *lineam* si *geminaveris*, alterum mathematicum corpus efficies, quod duabus dimensionibus æstimatur, longo latoque, sed alto caret, et hoc est, quod apud illos *superficies* vocatur, punctis autem quattuor continetur, id est per singulas lineas binis ». C’est-à-dire : « Si tu doubles cette ligne, tu créeras un autre corps mathématique qui est déterminé par deux dimensions, la longueur et la largeur, mais il n’a pas de profondeur, ainsi il est appelé plan ; il est borné par quatre points, c’est-à-dire deux points par ligne. » Janus condense tout ceci en deux lignes :

*Inde superficiem geminato linea tractu  
Efficiat, nullo pateat quæ lata profundo*

Cela veut dire : Le point crée le plan par dimension doublée, et ce plan à la dimension de grande étendue ne s’ouvre ni ne s’étend vers aucune profondeur (*pateat*).



C'est ainsi que Macrobe arrive enfin à la formation de la troisième dimension : « Si vero hæc duæ lineæ fuerint duplicatæ, ut subiectis duabus duæ superponantur, adicietur *profunditas*, et hinc *solidum corpus efficitur*, quod sine dubio octo angulis continebitur, quod videmus in tessera, quæ Græco nomine κύβος vocatur ». C'est-à-dire : « Et si les deux lignes se doublent de telle manière que nous en plaçons deux au-dessus de celles qui leur sont inférieures, la profondeur s'y ajoute, et ainsi se crée le corps pareil à l'espace qui est nommé en grec κύβος (cube) ». Janus, à son tour, décrit la naissance du corps pareil à l'espace :

Bina superficies solidi vim corporis edat,  
Quod longo, et lato dimensum constat et alto,  
Tessera, seu cubus, seu quadrantale vocatum ;  
Quod promptum semper quovis consistere jactu,  
Sena superficies, octonus et angulus ambit ».

Cela veut dire : « Deux plans forment la forme et l'essence du corps pareil à l'espace, qui, comme corps étendu, est basé sur la longueur, la largeur et la profondeur. On l'appelle « tessera », « cubus » ou « quadrantale », et il est toujours prêt à se fixer quelque soit la façon dont il a été jeté ; il est bordé par six plans et huit angles ».

Le poète rend le thème abstrait plus suggestif et léger avec une image prise dans le jeu de dés dans la septième ligne de la poésie, avec la rime pour l'œil double de la huitième (s – s ; a – a), ainsi qu'avec le rythme vibrant de l'hexamètre plus caressant. D'ailleurs Janus suit les traces des disciples de Pythagore qui avaient versifié les enseignements de leur maître. Il fait allusion à ces poésies d'or dans l'une de ses épigrammes (I/273) :

*Aurea Pythagoras, argentea carmina fecit*  
Phocylides ; sed tu plumbea, Grylle, facis.

C'est-à-dire : « Pythagore écrivit des poésies d'or ».

C'est par Vitruve que nous sommes informés de ces enseignements formulés en poésies, qui (*De architectura*, V. 104. 1.) nous apprend en un latin abâtardi et difficile à comprendre : « Pythagore et les suivants de son système philosophique étaient d'accord pour décrire leurs enseignements selon le mode de calcul cubique (cubicis rationibus) sur leurs parchemins. Le nombre cubique fut créé par 216 poésies (six fois six fois six), et ils pensaient qu'un groupe ne devait en contenir plus que trois.

Le cube est pourtant un corps de forme carrée parfaite, qui est délimité par six côtés de largeur égale.

Quand il est jeté, sa position reste toujours stable et immobile tant que l'on n'y touche pas, tout comme celle du dé. Il semble que la ressemblance provient du fait que de ce nombre de vers, quelque soit l'idée à laquelle on s'arrête, tout comme du dé qui est jeté et reste fixé, il résulte une stabilité immuable de la mémoire ».

Les expressions employées dans les poésies de Janus sont remplies de sens, de la signification mystique des enseignements des pythagoriens. Tel est par exemple le nombre de grand pouvoir, robuste et de grande influence (*numerus pollens*), ou bien quand Janus parle de la force (*vis*) du corps pareil à l'espace. Donc l'emploi du mot symbolique rend sensible la force mystique de la mystique des nombres. Macrobe dit (I. 2. 12-18) que quand on parle de la déité qui surpasse la réflexion humaine, il faut recourir aux similitudes et aux symboles (*ad similitudines et exempla*). C'est pourquoi il parle de la dignité des nombres (*dignitas*), puisque – comme il dit – les nombres avaient existé avant l'âme universelle, et selon *Timaios* de Platon, le maître-créditeur de l'univers avait créé à partir d'eux l'âme du monde.

Les textes de Macrobe qui ont été cités jusqu'ici avaient un rôle prépondérant dans l'histoire culturelle hongroise. Outre qu'ils ont servi de base aux deux poésies de Janus, deux décades plus tard, Antonio Bonfini y a également puisé. Dans son œuvre intitulée *Discours sur la chasteté et la pureté de la vie conjugale* il décrit un symposium tenu à la cour du roi Mathias. Le festin royal auquel participèrent tous les hauts fonctionnaires durait trois jours. Au troisième c'étaient Mathias et Béatrix qui discutaient de la question suivante : laquelle des deux vertus est plus grande, la chasteté ou la pureté de la vie conjugale ? Bonfini a synthétisé la partie essentielle du discours de Mathias en partant du commentaire de Macrobe sur Cicéron. Le roi, selon ce document, a jeté les contours d'une vision cosmique grandiose et rationnelle, tout en employant la théorie des nombres pythagoriens platonisants. Béatrix, dans son discours de réponse, cite le même texte de Macrobe quand elle prétend que la chasteté est symbolisée par la monade et le mariage par la dyade.





---

## I memoriali ungheresi di Diomede Carafa

### 1. Marginalia a Diomede Carafa

Nella storia dell'umanesimo nell'Italia meridionale i *Memoriali* di Diomede Carafa (ca. 1406–1487) non sembrano aver avuto, fino a pochi anni or sono, una collocazione adeguata alle loro peculiari caratteristiche di riflessione autonoma e concreta di una realtà politica, quella del regno aragonese di Napoli, nel pieno della sua maturità e della sua forza.

Forse, a fronte di un giudizio parzialmente limitativo nei confronti dei testi (ora rinviati alla « scuola teologica medievale », <sup>1</sup> ora snocciolanti « precettistica utilitaristica », <sup>2</sup> ora confrontati con Machiavelli e Castiglione), <sup>3</sup> è emersa soprattutto la simpatia per l'uomo Carafa, a cominciare dal Persico, che lo definì « un uomo d'azione, che scrive per l'azione, disposto sempre ad apprezzare i fatti, le istituzioni, le idee in ragione della loro utilità ». <sup>4</sup> E per il Croce quei memoriali furono « non opere già di teorico e pensatore, ma di uomo d'esperienza, che era passato per gravi vicende e aveva tenuto molteplici ed alti uffici ; e perciò giovane,

<sup>1</sup> A. ALTAMURA, in *Storia di Napoli*, a c. di E. PONTIERI, IV/2, Napoli, 1974, p. 531 ; ma più attenta appare la lettura che dei *Memoriali* suggerisce M. SANTORO, nello stesso volume, pp. 424–426 ; e cf. anche, dello stesso studioso, *Fortuna, ragione e prudenza nella civiltà letteraria del 500*, II ed., Napoli, 1978 ; L. MIELE, *Tradizione ed esperienza nella precettistica politica di Diomede Carafa*, in « Atti dell'Accademia Pontaniana », 24(1975), pp. 141–151.

<sup>2</sup> M. S. SAPEGNO, *Il trattato politico e utopico*, in *Letteratura italiana*, a c. di A. ASOR ROSA, III, *Le forme del testo*, 2, *La prosa*, Torino, 1984, p. 970.

<sup>3</sup> Per la Mayer, il Carafa fu soprattutto « precursore » del Machiavelli e del Castiglione : E. MAYER, *Diomede Carafa. Nápolyi szellem Mátyás udvarában* (Diomede Carafa. Spirito napoletano alla corte di re Mattia), Pécs 1936, p. 41. (Pannonia Könyvtár 22) ; cf. anche G. PATRIZIA, « Il libro del Cortegiano » e la trattatistica sul comportamento, in *Letteratura italiana*, op. cit., III, p. 881. Ma al Carafa simili idee di precorimento, e tentativi di confronto per trovare quel che non ci sia 'ancora', non possono che nuocere.

<sup>4</sup> T. PERSICO, *Diomede Carafa, uomo di stato e scrittore del secolo XV*, Napoli, 1899, pp. 255–256 ; studio ancor oggi rilevante per la vasta informazione di fonti documentarie e archivistiche, oggi perdute.

chi bene li adoperi, a lumeggiare i concetti, i costumi, le tendenze degli uomini del Rinascimento». <sup>5</sup> A quei giudizi s'accosta ora il saggio più approfondito sul pensiero politico del Carafa, ad opera di uno storico del Mezzogiorno d'Italia della statura di Giuseppe Galasso, saggio premesso alla nuova edizione critica dei *Memoriali*, e in cui finalmente, oltre l'interpretazione teorica, appare il panorama storico in cui effettivamente il Carafa ebbe a muoversi: la questione del rapporto tra monarchia e baronaggio e l'ideale di conformazione al signore, l'unità della politica dinastica, l'esempio di re Ferrante, le spinte economiche e mercantilistiche, l'evoluzione delle tecniche militari. <sup>6</sup>

Del resto, la 'fortuna' (se così si può dire) di quegli scritti nei secoli successivi alla loro prima composizione e diffusione risente direttamente del primitivo aspetto di scrittura 'privata' (solo in un secondo momento divenuta 'pubblica'), nata nell'ambito di un rapporto univoco, dal consigliere e cortigiano al principe e signore. Anzi, in area meridionale, non mi sembra di poter riconoscere in alcun campione della trattatistica, variamente politica o morale o filosofica, d'ascendenza umanistica, la medesima cifra d'immediatezza e spontaneità, e quasi involontario realismo, che invece affiora ad ogni pagina dei *Memoriali*: da un lato s'andrà verso gli scritti più vivi di un Pontano, dall'altro l'assoluta conformazione del cortigiano all'ideale di corte e alla volontà del signore porterà, oltre la riflessione politica, alla pura annotazione cronachistica delle *Effemeridi del duca di Calabria* di Giovan Pietro Leostello. E in nessun altro testo come nei *Memoriali* si avverte meglio il senso del rapporto cortigiano nella Napoli del secondo Quattrocento (come anche in altre corti italiane della stessa epoca), rapporto per il quale il Carafa sente il diritto (e il dovere) di intervenire con la voce della propria esperienza (se non della propria virtù o prudenza, che non si dovrà riconoscere al principe di possederne una dose inferiore a quella del cortigiano).

La consapevolezza della propria insostituibile funzione, nella mediazione, se vogliamo, tra il principe e la mutevole realtà delle cose, è consegnata dal Carafa a più d'una sua pagina, e manifesta la possibilità,

<sup>5</sup> B. CROCE, *Di Diomede Carafa conte di Maddaloni e di un suo opuscolo inedito*, in « Rassegna pugliese », 11(1894), pp. 343-348, riedito col titolo *Il memoriale a Beatrice d'Aragona e gli altri opuscoli in volgare di Diomede Carafa conte di Maddaloni*, in *Curiosità storiche*, Napoli, 1919, pp. 1-13, e in *Aneddoti di varia letteratura*, II ed., Bari, 1953, pp. 84-94 (da cui si cita).

<sup>6</sup> G. GALASSO, *Politica umanesimo milizia nei Memoriali di Diomede Carafa*, in DIOMEDE CARAFA, *Memoriali*. Ed. crit. a c. di F. PETRUCCI Nardelli, Roma, 1988, I-XXV.

per il consigliere e uomo politico, di continuare ad intervenire nell'azione di governo anche con lo strumento della scrittura ; e credo che sia anche grazie alla presenza di personaggi come il Carafa, non certo intellettuale di professione o letterato di corte, che ai suoi scritti si possano accostare, tra le scritture politiche meridionali, opere di intellettuali veri e propri, dal *De principe* del Pontano al *De maiestate* di Giuniano Maio, al *Reggimento* di Pietro Iacopo De Iennaro ; e intellettuali e umanisti furono variamente e intensamente impiegati nella cancelleria aragonese, in incarichi diplomatici e di governo di milizia, e anche di semplice educazione dei giovani principi : Pontano, Sannazaro, Cariteo, Altilio, Albino... Ovunque è la fiducia in un'azione che può essere guidata e ispirata da un principio di comprensione razionale della storia e della politica, nella quale l'operato del signore (mai definito in termini assoluti, o con prerogative di potere di diritto divino o religioso, ma ancorato a una vicenda di transitorietà) può e deve essere efficacemente coadiuvato dalla parola dell'intellettuale-cortigiano. E giova rileggere la più bella pagina del Carafa sulla figura del perfetto consigliere, per capire quanto la sua riflessione potesse anelare ad esiti che, con altro vigore, emergeranno veramente solo nel *Principe*.

« Quilli che veramente stando cogitando le cose presenti et le future, si li pò dire veramente digni de essere consillyeri de stato, nẽ se vole aspectare che venga la pyena et poy acconzare el imargine de fiume, ma providerli prima, ché sempre le savie persune providino ante lo venga lo casu ; quelle non so' savie lli volino providere poy. Et si dicissimo sulo Idio sa indivinare le cose future, io dico che li savii ne devinano puro assay ; et sì bene de broccha no le donasse, se cogita per li savii per quante vie possano intravenire li inconvenienti et si vole parlare : si èy per questa via, se le ha da fare tale provisione, et si fosse in quisto altro modo, si li bisogna fare in quisto altro modo ; et recercando le vie possano intravenire, trovaray poy ad omne uno de quelle, che no, almeno so' state preparate, accadendo » (III 2 : 119,12-121,11).<sup>7</sup>

Ad una prima lettura, queste parole, tratte dal memoriale sui doveri del principe composto dal Carafa per Eleonora d'Aragona (andata sposa

<sup>7</sup> I testi di Diomede Carafa s'intendono citati dall'edizione critica curata da Franca Petrucci Nardelli : DIOMEDE CARAFA, *Memoriali*, Ed. crit. a c. di F. PETRUCCI Nardelli. Note linguistiche e glossario di A. LUPIS, Saggio introduttivo di G. GALASSO, Roma, 1988 (I volgari d'Italia, 2) si riporta prima il numero romano del memoriale, nell'ordine dato dall'edizione, e il numero di paragrafo poi le indicazioni di pagina e di riga. Si ringrazia l'editore per la cortesia con la quale ha messo a nostra disposizione il testo dell'edizione subito dopo la sua pubblicazione.



ad Ercole d'Este nel 1472), potrebbero sembrare vicine a quelle altre, universalmente note, del Machiavelli, che assomiglia la fortuna « a uno di questi fiumi rovinosi, che, quando s'adirano, allagano e' piani, ruinano gli alberi e gli edifizii, lievono da questa parte terreno, pongono da quell'altra »; ma in tempi quieti gli uomini possono « fare provvedimenti, e con ripari e argini ». Sarebbe certo più arduo andare al di là del semplice accostamento dei testi, e proporre, da parte del segretario fiorentino, una qualche conoscenza degli scritti (o di questo scritto) del fedele cortigiano di re Ferrante: resta una distanza notevole fra la Napoli aragonese degli anni '70 e la Firenze del primo Cinquecento (anche se è innegabile, ricorda Galasso, la presenza di re Ferrante, « l'immagine di questo principe della politica di freddissimo calcolo, ma anche duttilissimo e possibilista », negli scritti del Machiavelli).<sup>8</sup> Come ha ben avvertito il Dionisotti, la figura del Carafa sembra legarsi *naturaliter* a quella del Machiavelli, per quell'essere, « ad alto livello, un uomo del mestiere, un tecnico della politica », oltre che per aver goduto di relazioni dirette con Firenze, e con Lorenzo il Magnifico: anche se appare « affatto improbabile » che Machiavelli « fosse disposto a ingerire la prosa napoletana e cortigiana di un Maio o di un Carafa », « improbabile non è che Machiavelli giungesse a conoscere il *De regentis et boni principis officiis*, ossia la traduzione latina, fatta da Battista Guarino, dell'opuscolo che il Carafa aveva dedicato a Leonora d'Aragona, duchessa di Ferrara ».<sup>9</sup> Peccato che il riscontro del testo volgare del Carafa qui citato con i luoghi corrispondenti delle due traduzioni latine sopravvissute, l'una del Guarino, l'altra di Colantonio Lentulo (p. 120), non dia i risultati sperati; entrambi i traduttori omettono l'immagine del fiume in piena, (alquale il savio consigliere debba porre argini per tempo) sostituendo espressioni banali e generiche: il Guarino, « Quo tamen tempore plurima providenda et cavenda supersint »; il Lentulo, « Ergo iis, qui talem gerunt magistratum, cogitanda et providenda sunt quæ in utranque partem possunt accidere, frustra enim postea quærentur, quod facilius culpatur quam emendatur ».

S'era detto della controversa 'fortuna' dei *Memoriali*, e aver sfiorato due traduzioni umanistiche ripropone la questione della traduzione del testo, e della sua intelligenza critica. Diomede Carafa era uno dei più

<sup>8</sup> GALASSO, *op. cit.*, pp. IX-X (e pp. V-VII per i rapporti con Machiavelli).

<sup>9</sup> C. DIONISOTTI, *Machiavellerie. Storia e fortuna di Machiavelli*, Torino, 1980, p. 113, n. 9. Si vedano anche, per la trattatistica politica del rinascimento prima di Machiavelli, B. CROCE, *Discorsi di varia filosofia*, Bari, 1959, II, pp. 200-216; F. GILBERT, *Machiavelli e il suo tempo*, Bologna, 1964.

influenti personaggi della corte di re Ferrante d'Aragona, ch'egli aveva seguito dagli anni di regno di Alfonso il Magnanimo, come scrivano di razione e poi precettore dei suoi figli.<sup>10</sup> Il lungo e fedele servizio degli Aragonesi fu ricompensato da una serie di concessioni feudali culminate nel titolo di conte di Maddaloni, nel 1465, che Diomede, riconoscente, fece iscrivere accanto al suo nome sulla fronte del piccolo ma splendido palazzo, di pure forme rinascimentali, edificato entro il 1466 nel cuore di Napoli: «In honorem optimi regis et nobilissimæ patriæ Diomedes Carafa Comes Matalone MCCCCLXVI».<sup>11</sup> E l'ultimo ventennio della sua vita, fino alla morte (1487), vide la composizione di alcuni opuscoli in volgare, i *Memoriali*, rivolti quasi tutti a principi della dinastia, e legati all'occasione contingente che li ha originati: un viaggio o un'ambasceria, la pratica militare, la morale familiare o cortigiana.

Proprio quel carattere così scopertamente occasionale sembrerebbe togliere al Carafa ambizioni di diffusione delle proprie opere, o di pubblicazione; e parrebbe dir bene Gilbert, che «l'opera del Carafa deriva il suo carattere eccezionale dal fatto che non si connetteva alla tradizione umanistica degli *specula principis*», nella sua qualità di memorandum politico non «concepito per essere pubblicato».<sup>12</sup> Questo è vero, naturalmente, se ci riferiamo ai *Memoriali* originali come furono consegnati ai diretti committenti e destinatari, nella loro veste linguistica che è vero «documento della *koiné* napoletana e del linguaggio cancelleresco, scevra d'influssi toscani e senza ambizioni umanistiche»;<sup>13</sup> in questo caso, si trattava di testi che difficilmente avrebbero potuto non solo varcare gli stretti confini di una realtà regionale e municipale, ma

<sup>10</sup> Sulla biografia del Carafa, PERSICO, *op. cit.*; F. PETRUCCI, in Dizionario biografico degli Italiani, XIX, Roma, 1976, pp. 524-30; T. D. MOORES, *New Light on Diomede Carafa and his «perfect Loyalty» to Ferrante of Aragona*, in «Italian Studies», 26(1971), pp. 1-23, con la pubblicazione di molte lettere inedite; CARAFA, *Memoriali*, pp. 3-7.

<sup>11</sup> G. CECI, «Napoli Nobilissima», 2(1983), pp. 149-152, 168-170; PERSICO, *op. cit.*, pp. 87-89.

<sup>12</sup> GILBERT, *Op. cit.*, pp. 130-31.

<sup>13</sup> F. TATEO, *L'umanesimo meridionale*, Bari, 1972, p. 87: al Tateo si deve la proposta di «rivalutazione» dei *Memoriali* «per la serietà del pensiero, l'acume psicologico e la notevole capacità di analisi e di argomentazione, tutta riferita a una lunga esperienza dei problemi della vita reale». Ma per gli aspetti linguistici e l'analisi delle *scriptae* v. soprattutto il saggio di Lupis posposto all'edizione critica, con un utile glossario.

finanche approdare alla lettura di ambienti di cultura umanistica, in latino e in volgare illustre, legati alla stessa corte aragonese.

Ma la stessa osservazione potrebbe non essere più tanto difendibile, se si considera che le prime traduzioni latine di opuscoli del Carafa sono volute dallo stesso autore, che affida allora a Colantonio Lentulo (chierico e umanista salernitano, morto nel 1482, quando divenne vescovo di Rapolla)<sup>14</sup> l'incarico di « nobilitare i suoi memoriali con una lingua 'scritta' più elevata », come nota acutamente il Lupis nel suo studio sulla lingua del Carafa : « E' insomma possibile che il Carafa stesso abbia ripudiato i suoi scritti, almeno così esposti in volgare, immediatamente preferendo loro le ben più ampie e ornate versioni latine, e contribuito quindi in modo determinante alla loro cattiva e parziale trasmissione ».<sup>15</sup> Perduti infatti gli opuscoli originali in volgare, solo un manoscritto ce ne conserva la quasi totalità (nell'ed. Petrucci, i *Memoriali* III–XIII), il codice di Napoli, Biblioteca della Società Napoletana di Storia Patria, XX C 26, della fine del XV secolo, purtroppo anch'esso mutilo, e specchio di archetipi a loro volta lacunosi e imperfetti, ricostruibili in via d'ipotesi in base al confronto con altri manoscritti o con le traduzioni latine.<sup>16</sup>

## 2. I memoriali ungheresi

Il codice napoletano parrebbe dare l'impressione di un *corpus* omogeneo e unitario, lì raccolto dall'autore, e a sua volta passibile di una scansione non solo cronologica (nel manoscritto i memoriali seguono parzialmente l'ordine di composizione), ma anche tematica e contenutistica, tanto è vero che il Persico dispose nel suo studio l'analisi dei testi in « scritti morali, politici, militari ». Ma è impressione fallace, almeno per quel che riguarda gli originali in volgare, raccolti nel codice napoletano probabilmente dopo la morte dell'autore. I *Memoriali*, nella loro prima stesura, sono testi perfettamente autonomi, che semmai rinviano dall'uno

<sup>14</sup> I. AMMANNATI PICCOLOMINI, *Epistolæ et commentarii*, Milano, 1506, p. 159r-v ; C. EUBEL, *Hierarchia catholica Medii Ævi*, II, Monasterii, 1914, p. 220.

<sup>15</sup> LUPIS, in CARAFA, *Memoriali*, p. 393. Ci si riferirà qui, naturalmente, solo alle prime traduzioni latine, avvenute quando l'autore era ancora in vita, e non alle altre traduzioni o ai tardi rifacimenti dal sec. XVI in poi consegnati dalla traduzione manoscritta e a stampa.

<sup>16</sup> P. O. KRISTELLER, *Iter Italicum*, I, London–Leiden, 1963, p. 438 ; CARAFA, *Memoriali*, pp. 32–33. In generale, per la descrizione e classificazione dei testimoni, e per la storia del testo, F. PETRUCCI, *Per un'edizione critica dei Memoriali di Diomedea Carafa. Problemi e metodo*, in « Archivio storico per le province napoletane », s. IV, 15(1976), pp. 213–214, rifiuto in CARAFA, *Memoriali*, pp. 7–40.



all'altro per frequenti ripetizioni di consistenti nuclei di pensiero, e spesso di medesime espressioni, o costrutti, o formule gnomiche e proverbiali: il Carafa rielaborava liberamente, su quel suo scrittoio, che non era di « letterato » ma restava quello dello « scrivano di ragione », con la sua scrittura cancelleresca (testimoniata dalle lettere illustrate dal Moores), testi già scritti in altre occasioni, nell'unità di un'unica meditazione delle proprie esperienze. Più che sui contenuti, allora (analizzabili comunque nelle relazioni intertestuali), sarà della massima importanza interrogarsi, nel caso del Carafa, sui destinatari dei suoi scritti, per riconoscere che alcuni memoriali sono legati dalle stesse ragioni politiche e ideologiche. E sarà il caso, tra gli opuscoli in cui è maggiormente presente una dimensione europea, di quei memoriali che in varia misura si indirizzano al contesto storico dell'Ungheria di Mattia Corvino, strettamente legata alla Napoli aragonese dopo il matrimonio del sovrano con Beatrice d'Aragona, nel 1476. Di quei memoriali s'è detto che circolarono alla corte corviniana, e che influirono sulla politica di Mattia;<sup>17</sup> anche se forse il peso della loro reale influenza andrà ridimensionato, il dato della loro parziale diffusione resta innegabile, tanto da rendere possibile la valutazione unitaria di quelli che potremmo ormai definire i « memoriali ungheresi ».

Il Carafa 'utilizzava' con consapevolezza due livelli di scrittura: la prima, 'privata', in volgare cancelleresco e senza soverchie preoccupazioni stilistiche, nella comunicazione immediata col principe; la seconda, 'pubblica', in latino, destinata ad un pubblico più vasto, italiano o europeo, attraverso la traduzione strumentale del Lentulo (o quella del Guarino a Ferrara, sollecitata, per gli stessi motivi, da Eleonora d'Aragona), che nel complesso è abbastanza fedele e cura di aggiungere, con l'assenso dell'autore, la coloritura umanistica di citazioni ed esempi d'autori antichi, che la scrittura privata non poteva avere. Diomede, 'omo senza lettere', in quanto professionista di cose di governo e di milizia, domanda ad un suo familiare quel che lui non può fare, ma di cui intuisce l'importanza a livello di diffusione intellettuale. L'edizione critica della Petrucci, che pubblica tutti i testi, in volgare e in latino, permette finalmente di confrontare le due tipologie di scrittura, e di valutare appieno il singolare esperimento del Carafa.

Riassumendo, Colantonio Lentulo traduce in latino il memoriale a Eleonora (III, *De regimine principum*, nel ms. di dedica di Leningrado,

<sup>17</sup> MAYER, *op. cit.*, pp. 28, 42.

Ermitage, O R N 26, copiato da Giovan Marco Cinico nel 1477),<sup>18</sup> il memoriale a Beatrice d'Aragona (IV, *De institutione vivendi*, nel ms. di dedica, già della Biblioteca Corviniana, di Parma, Parm. 1654, copiato dal Cinico e miniato da Cola Rapicano),<sup>19</sup> e forse un memoriale ad Alfonso d'Aragona duca di Calabria per un viaggio ad Ancona (1467: I, *Institutiones observandæ in itinere faciundo ad Alfonsum Illustrissimum Calabriæ ducem ac militum imperatorem præstantissimum*, nel ms. di Torino, Bibl. Reale, Saluzzo 486).<sup>20</sup> Tali traduzioni s'erano compiute in un periodo che direi fra la fine degli anni '70 e l'inizio degli anni '80: momento tipico per l'umanesimo napoletano, che vede la crescita degli umanisti latini guidati dal Pontano sui poeti cortigiani in volgare, presto estromessi dall'ambiente di corte, come il De Iennaro, mentre Sannazaro passava da alcune egloghe convenzionali alla costruzione classica della prima *Arcadia*, ai primi carmi latini, alle prime esperienze filologiche e antiquarie. Ne furono interessati alcuni dei memoriali cronologicamente più antichi (III, IV, I), e forse l'impresa del Lentulo doveva proseguire per tutti i memoriali ai quali il Carafa volesse dare l'auspicata veste pubblica: ma l'interruppe la morte del Lentulo nel 1482, e il Carafa non seppe o non volle rivolgersi ad altri umanisti della cerchia pontaniana per compiere l'opera, bensì ad un vecchio amico, Giovan Marco Cinico,

<sup>18</sup> T. DE MARINIS, *La biblioteca napoletana dei re d'Aragona*, I, Milano, 1952, p. 49, *Supplemento*, I, p. 31, II tavv. 184a-b; CARAFA, *Memoriali*, pp. 13-14, 28-29. Le splendide miniature (delle quali un saggio in De Marinis) circondano il testo di un'atmosfera perfettamente rinascimentale: iniziali figurate con profili di imperatori (Vespasiano, f. 10r), medaglioni muliebri (Europa, Virginia, Napoli, Geta, f. 7r), il mito di Ercole e Caco (9v), riproduzioni in oro e argento di monete imperiali (Commodo, Agrippa, Traiano, Adriano, f. 10r). Che sia la copia di dedica a Eleonora sembra suggerire la scena di Diomede che in ginocchio offre il codice alla duchessa (f. 7r). A f. 6v un arco trionfale (eco di quello del Laurana) include il titolo, e presenta nei due pilastri le quattro statue delle virtù cardinali, nella disposizione che si riconosce anche nella tomba del Carafa a San Domenico Maggiore (Cappella del Crocifisso), cf. PERSICO, *op. cit.*, pp. 143-145.

<sup>19</sup> DE MARINIS, *op. cit.*, I, pp. 50, 149, *Supplemento*, I, pp. 31, II tavv. 183a-b; KRISTELLER, *op. cit.*, II, London-Leiden, 1967, p. 49; Cs. CSAPODI, K. CSAPODI-GÁRDONYI, *Bibliotheca Corviniana. Die Bibliothek des Königs Matthias Corvinus von Ungarn*, Budapest, 1978, pp. 121; CARAFA, *Memoriali*, pp. 14-15, 34-35. Ne fu tratta l'edizione di J. CSONTOSI, *Diomedes Carafa: De institutione vivendi*. A Pármái Corvin-codexből, in «Magyar Könyvszemle», XV(1890), pp. 65-86. Come nel codice gemello per Eleonora, anche in questo appare la miniatura in cui Diomede offre il libro a Beatrice (f. 4r).

<sup>20</sup> CARAFA, *Memoriali*, pp. 11-12, 36.

per diffondere due delle traduzioni già compiute attraverso il veicolo di lusso del codice di dedica (a Eleonora e a Beatrice).

Il ricorrere del nome del Cinico, noto copista della biblioteca aragonese,<sup>21</sup> nell'esecuzione degli splendidi manoscritti, sembra anzi suggerire che l'unico approdo alla stampa di un memoriale, vivente l'autore, sia avvenuto col consenso dello stesso: si tratta dell'edizione del memoriale VI, rivolto al figlio Giovanni Tommaso Carafa (intitolato nel codice *De la electa vita cortesana*), pubblicato a Napoli col titolo *Lo libro delli precepti ovvero instructione delli cortesani*, da un team editoriale costituito dal Cinico, da Pietro Molini (che copiò lo stesso testo nel ms. Firenze, Magliabechiano XXX 238 nel 1479),<sup>22</sup> e dal tipografo Mattia Moravo (IGI 2508).<sup>23</sup> E la lettera di dedica del Cinico rivela un filo comune, fra alcuni memoriali del Carafa, nel nome della destinataria: «Alla serenissima donna Beatrice de Aragona felicissima regina de Hungaria Boemia etc.».<sup>24</sup>

L'occasione della stampa era stata fornita dall'incarico, affidato al Cinico dall'amico Carafa, di trascrivere «el tractato dello ottimo cortesano», indirizzato al figlio «et per doctrina et beneficio suo et per tucti quelli desiderano essere boni et honesti cortesani»: già l'intelligente copista ed editore intuiva quindi la trasformazione di quelle regole private di comportamento in manuale per i «boni et honesti cortesani», e lo proiettava, oltre la corte di Napoli, alla corte ungherese di Beatrice e di Mattia Corvino, stampandone trecento copie e intitolandolo alla regina,

<sup>21</sup> M. DE NICHILO, in *Dizionario biografico degli Italiani*, XXV, Roma, 1981, pp. 634-36; A. DEROLEZ, *Codicologie des manuscrits en écriture humanistique sur parchemin*, I, Turnhout, 1984, pp. 145-46.

<sup>22</sup> M. FAVA, G. BRESCIANO, *La stampa a Napoli nel XV secolo*, I, Leipzig, 1911, pp. 74-76; E. MAYER, *Un opuscolo dedicato a Beatrice d'Aragona regina d'Ungheria*, Roma, 1937; CARAFA, *Memoriali*, pp. 15, 27.

<sup>23</sup> CARAFA, *Memoriali*, pp. 36-37 (ed. della dedica di Cinico a Beatrice d'Aragona). Unico esemplare conosciuto è nella Biblioteca Trivulziana di Milano, C 219: M. SANTORO, *La stampa a Napoli nel Quattrocento*, Napoli, 1984, p. 107, n. 78 (con elenco degli esemplari conosciuti: e sarebbe interessante esaminarne eventuali stampe su pergamena, per rinvenire la copia di dedica a Beatrice, appartenuta alla Biblioteca Corviniana). Si noti che i tre dedicarono ancora al Carafa il *Confessionale per quelli che non sono letterati* (IGI 684: titolo eloquente, per il Carafa; i bibliografi lo datano al 1489, ma sarà anteriore al 1487), e a Beatrice d'Aragona i *Sermones de laudibus sanctorum* di Roberto CARACCILO (IGI 2458: stampa certo coeva alle due già citate).

<sup>24</sup> CARAFA, *Memoriali*, pp. 36-37.



«estimando quella haverà a caro de nuovo legere li savii precepti de quello soto el cui honestissimo regimento V. Maiestà èy regalemente nutrita con costumi tucti optimi et sancti». Il testo, in realtà, viene proposto a Beatrice, affinché lo diffonda nella propria corte, e lo imponga a livello normativo in un ambiente che, soprattutto per il suo tramite, stava assumendo forme e costumi della civiltà umanistica italiana: «Et per causa de V. Maiestà fare comune la sapientia del generoso Diomedes a tucti quelli desiderano bene et beate vivere». Ma non sfugga allora il valore politico dell'intera azione editoriale, che probabilmente fu sorretta e finanziata dallo stesso «generoso Diomedes», come anche le stampe del *Confessionale per quelli che non sono letterati* di sant'Antonino e i *Sermoni* di fra Roberto Caracciolo: siamo certo alla metà degli anni '80, il Carafa, che continua a essere in contatto con l'antica allieva e con la corte d'Ungheria, avverte, con l'intuito dello scaltrito cortigiano, che le cose in quella corte lontana non vadano poi così felicemente per la regina, e che i rapporti tra il gruppo d'italiani che la circonda (segretari, chierici e prebendari, artisti e letterati e medici) e l'ambiente circostante, legato ad altre tradizioni o altri privilegi, non siano del tutto rosei. E risponde, come può nei suoi anni più avanzati, secondo il suo stile, cioè attraverso l'invio d'una scrittura (originariamente 'privata', e destinata ad uno stretto familiare) in cui s'è condensata la propria esperienza di vita: quel memoriale, avverte il Carafa per mezzo del Cinico, divenga allora il manuale del cortigiano alla corte di Beatrice, suggerisca, a chi l'avvicini, i modelli a cui attenersi. E che emerge da quella scrittura? L'ideale di conformazione del cortigiano alle aspettative del sovrano, la sua assoluta lealtà, questione non solo teorica ma tragicamente concreta, in quegli anni, sia nella Napoli aragonese, sconvolta dalla congiura dei baroni, sia nell'Ungheria di Beatrice, turbata dai fermenti delle grandi famiglie della feudalità magiara.<sup>25</sup> Il problema della «cortesìa», anche e soprattutto nelle forme esteriori, poteva assumere nella corte straniera, non italiana, forti significati politici: «Se deve stare actento bene de intendere quale sia la natura del Signore che serve... a zò possa lui desponerse in dicto modo et forma ad ipso Signore piazza» (VI 3: 259, 14 e 17). E tale 'conformismo' non deriva, come si è creduto, dal fatto che il sovrano caraffesco sia «emanazione e simbolo di Dio, in una rigida gerarchia di valori e d'autorità»;<sup>26</sup> la sua autorità deriva dalla sua 'vertù', non è nemmeno legata a principi dinastici, se gli eredi non se ne dimostreranno degni, e

<sup>25</sup> GALASSO, in *op. cit.*, p. II.

<sup>26</sup> PATRIZI, *op. cit.*, p. 881.

il conformismo cortigiano appare piuttosto una forma di realismo politico, di adeguamento alle condizioni storiche d'esercizio del potere.

Del resto anche la scelta del titolo nell'edizione rivela la trasformazione degli scopi dell'opuscolo in *Lo libro de li precepti ovvero instructione delli cortesani*, che diventa, con la dedica a Beatrice, uno dei « memoriali ungheresi », anzi uno di quelli di cui è più probabile la diffusione (trattandosi di una stampa) nel *milieu* corviniano.

Ma quali furono i veri e propri memoriali ungheresi, vale a dire composti fin dall'inizio per principi della dinastia aragonese in procinto di partire per l'Ungheria? Possiamo ricordarne tre, dei quali forse solo il primo ebbe una diffusione nella corte di Buda: i memoriali a Beatrice d'Aragona (IV: 1476), a Francesco d'Aragona (VII: 1477), al cardinal Giovanni d'Aragona (XIII: 1479).

Il *Memoriale a la serenissima regina de Ungaria* fu consegnato a Beatrice, prima della sua partenza da Napoli per l'Ungheria, il 16 settembre 1476, come recita la sottoscrizione del codice napoletano al f. 20r: « Lo sopradicto Memoriale dedi de mia propria mano a la sua Maiestà de la regina de Ungaria a dì XVI de septembrio de lo anno MCCCCLXXVI et epsa partìo ». <sup>27</sup> Dopo pochi anni, il Carafa incaricò il Lentulo di tradurre in latino il memoriale, e fece approntare dal Cinico il codice parmense inviato a Beatrice, e confluito nella biblioteca corviniana.

Come è noto, Beatrice d'Aragona (1457-1508) <sup>28</sup> corrispose in pieno alle aspirazioni di avvicinamento alla civiltà umanistica espresse da Mattia Corvino, introducendo a corte una schiera di italiani impiegati nelle

<sup>27</sup> Da quel codice trasse un'edizione parziale l'allora proprietario del manoscritto, G. A. CASSITTO, *Le feste arianesi*, Napoli, 1790; il testo fu pubblicato integralmente da Croce nel 1894. Si legge ora nell'ed. PETRUCCI, pp. 211-244 (a fronte la trad. lat. del Lentulo).

<sup>28</sup> Su Beatrice sono ancor oggi ricchi di utili notizie gli studi di A. BERZEVICZY, *Beatrix királyné* (Regina Beatrice), Budapest, 1908; nella trad. fr., *Béatrice d'Aragon, Reine de Hongrie*, 2 voll., Paris, 1911-1912 (Bibliothèque Hongroise de la Revue de Hongrie 3-4); le corrispondenze edite in *Beatrix magyar királyné életére vonatkozó okiratok* (Documenti concernenti la vita di Beatrice regina di Ungheria), Budapest, 1914 (Monumenta Hungariae Historica I, Diplomataria XXXIX). Altra bibliografia successiva in D. KOSÁRY, *Bevezetés a magyar történelem forrásaiba és irodalmába* (Introduzione alla letteratura ed alle fonti della storia d'Ungheria), I, Budapest, 1951, pp. 166-86; E. PASZTOR, in *Dizionario biografico degli Italiani*, VII, Roma, 1965, pp. 347-349.

funzioni più disparate,<sup>29</sup> promuovendo un rinnovamento culturale secondo i dettami dell'umanesimo, rinnovamento testimoniato, anche nel suo mecenatismo, dalle numerose dediche di umanisti del tempo: e l'influenza fu tale da permettere al maggior idealizzatore della sua figura, Antonio Bonfinio, di affermare nel suo *Symposion trimeron*: « Danubium barbara verba redolentem latine loqui coegisti. »<sup>30</sup> Ma sarà utile ricordare, accanto all'esaltazione del Bonfinio, il consiglio del Carafa a imparare piuttosto quei *barbara verba*, la lingua del futuro marito e del futuro popolo su cui governare (IV 35: 237,11).

Il memoriale del Carafa segna, per così dire, l'inizio di tutta quella vicenda, consegnando a Beatrice (diestro sua esplicita richiesta) una somma di precetti su « come ve haverrite da governare per lo tempo futuro, cossì per la via, transferendove da cqua allo vostro regno de Ungaria, como, poy serrite in quillo, cossì con la Maiestà del re vostro marito, como con la sua matre et con quilli baruni de quillo regno, como anco co li subditi et populi » (IV 1: 215,4-8). Il Persico mise in evidenza per questo scritto l'importanza del cerimoniale a cui si sarebbe dovuta sottoporre la giovane regina:<sup>31</sup> ma si trattava di comunicare, anche solo negli atteggiamenti esteriori, messaggi politici che costantemente, dalla

<sup>29</sup> Fra i nomi degli italiani e napoletani mi è occorso di registrare, *ex novo*, quello di un cavaliere giovanita, Massimo Bruni, che giunse alla corte di Mattia alla fine degli anni '80, e, tornato a Napoli, conservò il cognome di Corvino; e sarà probabilmente identificabile con uno dei segretari di Beatrice, tal « Thomaso Maximo », che scrive un rapporto nel 1489 (*Monumenta Hungarica...* III, p. 161; IV, p. 252; BERZEVICZY, *op. cit.*, II, p. 66). Cf. al proposito, *Appunti su Massimo Corvino*, in *Festschrift für Martin Sicherl*, Paderborn, 1990, pp. 293-312; *Un umanista napoletano alla corte di Mattia Corvino. Massimo Corvino*, Rivista di Studi Ungheresi, Roma, 1990, in corso di stampa. Ritrovo ora lo stemma della famiglia del Bruni nei mss. Napoli, Bibl. Naz. X A 41 f. 5r, e X A 45 ff. 72 e 88: uno scudo diviso in due metà, l'inferiore bianca, la superiore nera con una piccola stella dorata a otto punte.

<sup>30</sup> A. BONFINI *Symposion trimeron de pudicitia coniugali et virginitate*, ed. J. SAMBUCUS, Basileæ, 1572, p. 11. Si tratta di un dialogo in tre giorni, di notevole interesse per la trattatistica rinascimentale sulla donna: se ne conserva la copia salvata dal Sambuco, e sulla quale è basata la sua edizione, Wien, Österr. Nationalbibl. lat. 2365. La figura di Beatrice è ancora esaltata, dal BONFINIO, nelle *Rerum Ungaricarum decades quatuor cum dimidia... I. Sambuci opera ac studio*, Basileæ, Oporinus, 1568. Sul Bonfinio, vedi M. BATTISTRADA, *Il Rinascimento e il regno di Mattia Corvino nell'opera di A. Bonfini*, nella miscellanea *Antonio Bonfini 1427-1927*, Ascoli Piceno, 1928, pp. 47-139; A. BONFINI, *Mátyás király (De rege Mathia)*, Budapest, 1959 (*Monumenta Hungarica* 2).

<sup>31</sup> PERSICO, *op. cit.*, pp. 196-202; cf. BERZEVICZY, *op. cit.*, pp. 120-27.



partenza da Napoli e per tutto il viaggio, erano recepiti dalla corte di Mattia Corvino in attesa.

Il primo esempio al proposito è dato dalla cura particolare, consigliata dal Carafa, nell'attendere alle pratiche religiose, con una netta distinzione fra la devozione privata e quella pubblica: « Lo secreto: fare helemosine, dire oratiuni et offitii, orare... Lo publico è li offitii divini del messe, de lo visitare le ecclesie et perdonanze » e via di seguito (IV 2: 217,6 e 14-15), cose necessarie ai signori e ai principi, perché « donano exemplo ad soy subditi et circumstanti » (217,18). Così la visitazione dei templi (il Duomo nel testo volgare, il Duomo e l'Annunziata nel testo latino) prima della partenza sia fatta con ogni cerimonia, e sia replicata in ogni tappa del viaggio, soprattutto perché « ad quilli Ungari ve accompagnano farrano tale impressione de vui » (IV 6: 221,2), giacché è possibile far leva sul sentimento religioso, « et maxime in Ungaria, che fanno più extima de la feda apostolica che altri christiani » (IV 41: 241,23).

I rapporti con la legazione ungherese a Napoli saranno facilitati, per Beatrice, dal fatto che « vide l'ochyo de ciascheuno ad misser Francesco » (IV 8: 221,10), che si rivela essere uno degli diplomatici, nella traduzione latina, « domino Francisco eiusdem legato » (220,14): non una delle personalità di punta dell'ambasceria (composta da più di mille persone, e giunta a Napoli il 7 settembre), come Rodolfo di Rudesheim vescovo di Breslau o Jan Filipec vescovo di Nagyvárad, ma più probabilmente il Francesco Fontana corrispondente corviniano.<sup>32</sup> In seguito, con i membri della legazione dovrà essere osservata l'attenzione più scrupolosa delle regole cerimoniali: di ogni atto o parola sarà informato Mattia, e Beatrice dovrà accortamente fare in modo che l'impressione di lei sia ispirata dai più alti principi di 'umanità': « supra tucto la humanità fate che passe talvolta a la natura » (IV 9: 221,39), tradotto in latino « At illud cures, ut humanitatem tantam præ te feras, a qua natura vincatur » (222,2).

Compare una parola chiave, la *humanità*, negli scritti del Carafa, che rivela in effetti l'assimilazione piena, a livello di mentalità, se non di strumenti linguistici o retorici, della civiltà umanistica; anche se è parola dai significati mutevoli a seconda del contesto, come appare più avanti, nel principio « la principale parte è la humanità et cortesia » (IV 12: 225,4),

<sup>32</sup> BERZEVICZY, *op. cit.*, p. 190. In una nota di commento la PETRUCCI (*op. cit.*, p. 243) crede che « Francesco » sia un « riferimento ai ritratti di Beatrice fatti da Francesco Laurana »; a parte l'errore evidente, si sente la mancanza, in un'edizione così accurata dal punto di vista testuale, di un commento storico ampio e sicuro, che è ancora tutto da fare.

dittonomia che il Lentulo scioglie risolutamente con « *præcipue humanitatis ratio habenda est* » (224,4). E forse qui l'originale volgare si trova, a livello d'intuizione di una nuova realtà etica e sociale, a un livello più avanzato che non la traduzione latina, che sentiva i due termini come un'endiadi, e tagliava la « cortesia », che, come nota acutamente Galasso, era sì cortesia delle buone maniere, ma anche soprattutto « tecnica delle relazioni sociali in funzione delle esigenze di governo ».<sup>33</sup>

La figura di Mattia, in questo memoriale, è singolarmente sfumata, vista da lontano, figura in ascolto e in attesa nel tempo che Beatrice va verso la sua nuova esistenza : e Beatrice si dispone ad obbedire e conformarsi all'uomo che non conosce ancora, e che potrebbe addirittura, durante il viaggio, « venire sconosciuto et travestuto » (IV 21 : 229,3). Sono assenti considerazioni sulla sua persona, sulle sue imprese e la sua politica, se si eccettua il minimo accenno alla difesa della cristianità, « per ben che vostro marito sia in tanto animo dal canto suo a ffatigare » (IV 13 : 225,13) ; il Carafa ricorda invece, con molto realismo, la necessità di conciliarsi la madre del Corvino, l'energica Elisabetta Szilágyi, del cui ruolo politico è evidentemente consapevole, oltre che memore delle convulse vicende della successione di Giovanni Hunyadi. Diomede suggerisce di iniziare una corrispondenza con la donna, al fine di incontrarla, « perché pare più ragionevole essa ve debia venire in contra » (IV 22 : 229,12) : quel che puntualmente avvenne, giacchè Elisabetta attese l'incontro con Beatrice a Pettau, sul confine fra Stiria e Schiavonia.

Molte cose cerca di prevedere il Carafa, come ad esempio un soggiorno preliminare a Roma, e un incontro col papa, in cui Beatrice avrebbe cercato di confermare dei legami che sarebbero stati utili poi accanto a Corvino, indiscusso difensore della fede contro i Turchi, propugnatore d'una crociata cristiana, e bisognoso quindi di un appoggio papale (in seguito, proprio perchè legato alle sorti aragonesi, Mattia partecipò anche a politiche antipontificie) : ma il viaggio prese subito una piega diversa, e il corte reale non passò da Roma, ma salpò da Manfredonia nell'Adriatico il 2 ottobre, fu a Ferrara dal 16 al 21 ottobre (presso la sorella di Beatrice Eleonora), toccò Venezia, attraversò la Stiria, e giunse finalmente il 10 dicembre a Székesfehérvár, dove, in una giornata caratterizzata da un freddo intenso, Beatrice incontrò Mattia. E, immaginando quel momento, l'umanissimo Diomede, il vecchio precettore, aveva previsto il moto dell'anima della donna : « La prima volta

<sup>33</sup> GALASSO, *op. cit.*, pp. VII-VIII.

vederete vostro marito, non dubito che alquanto ve smarrite » (IV 25 : 231,24).

Non c'è molto spazio per dare precetti sull'arte di governo, sul mestiere di regina che attendeva Beatrice : e questo non tanto perchè la teorizzazione del femminile regale (ma anche domestico) da parte del Carafa portasse a una sostanziale e completa sottomissione della donna alla volontà del marito. La posizione del Carafa, al proposito, è molto più sfumata, e, pur in ossequio alle consuetudini sociali dell'epoca, rivela una comprensione delle trasformazioni in atto nel rinascimento al proposito della condizione femminile. Non è uno caso che, su tredici memoriali, due siano dedicati a donne, e uno affronti in maniera esplicita (anche senza destinatari precisi) il tema della collocazione della donna nell'economia della famiglia, il *Memoriale et recordo de quello have da fare la mulghyere per stare ad bene con suo marito et in che modo se have abonestare* (V : 245-254).

Il principio decisivo è l'*umanità*, la prevalenza della ragione sulle passioni e sulla ferinità : « Et pensati che havite da vivere et morire, che s'à da fare tale fundamento, che la casa stia ferme : el vero fundamento de questa casa è ch'el signor Re vostro marito ve ama » (IV 36 : 237,34-36) ; « Et pensate che non solamente li homini, ma le fere rapace se prendino più presto con lo ingegno, che con la forza » (IV 38 : 239,10-12).

Ma resta il fatto che a Beatrice Diomede non dia alcun consiglio di carattere politico, di cui è invece fin troppo prodigo nel parallelo memoriale ad Eleonora d'Aragona, duchessa di Ferrara. Si potrà supporre un rinvio, sottinteso, alla lettura di quest'ultimo, che avrebbe potuto essere comunicato a Beatrice dalla stessa Eleonora ; o anche una volontà di non creare interferenze con una gestione politica, quella di Mattia Corvino, ancora da lui non ben conosciuta a fondo. Ma presto si instaureranno contatti diretti fra il re e il conte di Maddaloni, prima in relazione a corrispondenze di Beatrice,<sup>34</sup> poi nel riconoscimento, da parte di Mattia, della lealtà dimostratagli da lungi : « Etsi tuum erga nos affectum amoremque et observantiam singularem iamdudum multis rerum argumentis perspexerimus. In omni tuo opere pre te fers dudum perspectum et indubitatum erga nos studium animi tui. Nos et rem illam, tanquam nobis charissimam ex affectu mittentis extimamus, et animum tanti

<sup>34</sup> • Respose el S. conte de Matalone, al quale la prefata ser.ma regina havea scripto in simile consonantia • : così Mattia il 2 giugno 1482, in una lettera dell'Archivio di Stato di Modena (BERZEVICZY, *op. cit.*, p. 55 ; MAYER, *op. cit.*, pp. 8-9).



facimus, ut etiam si minus quidpiam misisses, longo pretiosioribus aliorum donariis antefendum putaremus». <sup>35</sup>

Il testo del Carafa che, più di altri, rivela la figura di Mattia Corvino, è il memoriale scritto a Francesco d'Aragona, fratello minore di Beatrice, giunto in Ungheria poco dopo la regina, per passare otto anni al servizio militare e cortigiano di Mattia. <sup>36</sup> L'opuscolo in redazione originaria (purtroppo mutilo del principio), composto pochi mesi dopo l'arrivo in Ungheria (quindi nel 1477), è conservato dal codice napoletano ai ff. 36r-40v, e venne arbitrariamente rielaborato da Filiberto Campanile nel 1608 col titolo *[Memoriale] scritto a Francesco d'Aragona figliuolo del re Ferdinando, il quale stava sotto la disciplina del re Mattia d'Ungheria*, rifacimento che però permette d'intendere la parte perduta, e di correggere una confusione di fogli avvenuta nell'archetipo del codice napoletano. <sup>37</sup> E proprio l'inizio, nella versione del Campanile, ci consegna il mito di « Mattia Corvino re d'Ungheria, huomo non sol per le cose civili, ma anche per scientia delle militari chiarissimo (come per la grandezza del suo regno può facilmente dimostrare) » (VII 4 : 298,31-33).

Stavolta, la necessità, per il cortigiano, di conformarsi alla vita del suo signore (anche temporaneo) non è affrontata in modo solo teorico, come nel *Libro de li precepti*. Essa deriva dall'eccezionalità della figura del sovrano, la cui « cortesia » va oltre le pure e semplici buone maniere di corte, in uno stile di vita che, confessa il Carafa al giovane principe

<sup>35</sup> Nemzeti Múzeum, Fol. lat. 1656, 16 ; ed. *Mátyás király levelei* (Le lettere di re Matthias), közzéteszi Vilmos FRANKÓI, Budapest, 1893-1895, II, pp. 171, 288-89 (e v. anche II, pp. 152, 263-64 ; MAYER, *op. cit.*, p. 9).

<sup>36</sup> Francesco d'Aragona (1461-1486) fu educato da Antonio da Sessa e Rutilio Zenone ; fu in Ungheria dal 1476 al 1484, tornando a Napoli per il fidanzamento, per ragioni politiche, a Isabella Del Balzo (futura sposa di Federico d'Aragona) ; fu in missione dal papa nel dicembre 1484, seguì il più esperto Ferrandino nelle operazioni militari in Puglia contro i baroni ribelli, e morì inopinatamente nel 1486 (S. BOISARI, in *Dizionario biografico degli Italiani*, III, Roma, 1961, p. 694). Cf. anche PERSICO, *op. cit.*, pp. 228-237 ; BERZEVICZY, *op. cit.*, pp. 128, 148, 166-167, 179, 209-210. Resta in dubbio se Francesco abbia accompagnato la sorella, o sia giunto dopo le cerimonie dell'incoronazione, avvenute nel dicembre del 1476, e alle quali la sua presenza non è registrata dalle cronache : M. VECCHIONI, *Notizie di Eleonora e di Beatrice d'Aragona*, Napoli, 1791, p. 85. E' inserito dal Bonfinio nel dialogo del *Symposion*.

<sup>37</sup> D. CARAFA, *Gli ammaestramenti militari*, a c. di F. CAMPANILE, Napoli, 1608, pp. 77-107. Il testo è edito dalla Petrucci prima nello studio preparatorio *Per un'edizione critica...*, pp. 227-234, poi nell'ed. crit., pp. 295-316 (v. a p. 10, 17-18, 38, per la storia del testo).

italiano, « non poco temo ve hagia da nocere : la Maiestà sua como virtuoso et dignio de lode, sì cresciuto senza dellicanza et dove dorme et como mangia non se cura » (VII 6 : 303, 8-10). La milizia è pratica dura, dove l'apprendimento teorico quasi non serve : « Quisti mesteri de l'arme non se po imparare per lectura, ma per experientie et usarle » (VII 6 : 305, 4-5) ; « dicti mestieri se ha da imparare per la experientia et non per scripture » (VII 8 : 307,30).<sup>38</sup> E Mattia si è gettato in quella pratica, senza risparmiare le proprie forze : « Si questa Maiestà de re non havesse usata sua persona, non sulo como ad privato homo de arme et ad fante ad pede, cossì in andare, como in magnare et dormire, fatigare et stentare, ve adomando si havesse né la reputatione né lo stato che have » (VII 7 : 305, 22-25).<sup>39</sup>

La fondazione del potere di Mattia non è, insomma, su un puro diritto dinastico, o su un'investitura divina e indiscussa : essa è avvenuta, come per i capitani del rinascimento italiano, sulla punta delle armi, sulla scorta della loro prudenza e della loro astuzia, ma anche della loro *humanità*, che sarà l'intelligenza razionale della realtà politica. Se mancassero le doti personali del sovrano ai suoi eredi, lo stato inevitabilmente si sfalderebbe, e la successione finirebbe per toccare a chi avrà saputo mostrare la maggiore virtù militare e civile : « Non havite successione se no tanto, quanto le virtù, bontà et dispositione cum singulare ingenio ve nde darranno » (VII 7 : 305,33-34).

L'elogio finale di re Mattia è riservato ad un sovrano che, per il Carafa, assume ormai valore d'esempio generale, e che si accosta perfettamente all'unico altro esempio regale fuori discussione nei suoi memoriali, quello di re Ferrante. La sua politica segue delle strade molto più ampie di quelle che Diomede ha percorso, ma l'importante è notarne gli effetti, la grandezza e la stabilità del dominio : « questa Maiestà, che non solo fa questo che ho scripto, ma lo più che yo non saperia pensare. Et invero non potino tante digne parte regnare né ad persona ignorante, né ad chi non li havesse la voluntà » (VII 24 : 315,13-16).

<sup>38</sup> Se fosse un criterio assoluto, lo stesso Carafa dovrebbe lasciare il calamo e smettere di scrivere al principe i suoi consigli : invece aggiunge che « puro lo recordo et le experientie appresso valino, maxime nele astutie, ché chi no le pensa prima, le experientie li costariano » (307, 32-33).

<sup>39</sup> Importanti considerazioni sulle riflessioni del Carafa sulla guerra e sulla milizia in P. PIERI, *Il « Governo e exercitio de la militia » di Orso Orsini e i « Memoriali » di Diomede Carafa*, in « Archivio storico per le province napoletane », 58(1933), pp. 99-212 : GALASSO, *op. cit.*, pp. XVII-XXII.

L'ultimo dei memoriali ungheresi di Diomede Carafa è, come s'è detto, dedicato al cardinal Giovanni d'Aragona. Unica testimonianza, sia manoscritta che a stampa, resta nel solito codice napoletano, ai ff. 67r-68v.<sup>40</sup> Malauguratamente, oltre i primi due fogli, il resto del memoriale è andato perduto, per i guasti del manoscritto: e si sarà trattato della sezione di testo più interessante ai fini di quest'indagine, cioè dei consigli al cardinale relativi all'arrivo e alla dimora in Ungheria. Quel che sopravvive, sarebbe bastato al Persico (che pure lo diceva « quasi illeggibile ») a sentenziare che « poco o nulla mette conto di occuparsi, a cagione della sua superficialità », <sup>41</sup> e della continua ripetizione di cose già dette in altri memoriali. I confronti più immediati sono suggeriti dai memoriali a Beatrice, e a Federico d'Aragona che andava in Francia a impalmare Anna di Savoia (VIII): testo, quest'ultimo, il più vicino anche nel tempo alle pagine per il cardinale, essendo stato composto prima della partenza di Federico nel febbraio del 1479. E Giovanni d'Aragona era stato invece nominato legato pontificio in Ungheria il 19 aprile dello stesso anno, e aveva lasciato Roma il 31 agosto.<sup>42</sup> Possiamo quindi supporre che la composizione del memoriale, 'comandata' dallo stesso cardinale al Carafa, sia avvenuta tra aprile e agosto (e non nell'autunno).<sup>43</sup>

Eppure, tra le scabre note, dedicate all'attenta sorveglianza del proprio seguito nel corso della legazione, è dato riconoscere alcuni dei particolari più illuminati della meditazione del Carafa avvertiti nei precedenti memoriali, a cominciare dalle dichiarazioni d'intenti dell'*incipit*: « penzo

<sup>40</sup> Edito dalla PETRUCCI alle pp. 377-384. Ma il testo, riconfrontato col manoscritto, è pubblicato nuovamente in appendice a questo studio.

<sup>41</sup> PERSICO, *op. cit.*, pp. 217-218.

<sup>42</sup> Giovanni d'Aragona (1456-1485) rappresenta una delle più emblematiche figure di prelado del rinascimento, interessato particolarmente al cumulo (davvero impressionante) di alte cariche ecclesiastiche e di benefici: la stessa persona ebbe le commende di Cava e Montevergine, fu protonotario a Montecassino, amministratore dei vescovati di Taranto, Cosenza, Patti, Salerno, e cardinale. Due furono i viaggi in Ungheria, ufficialmente condotti il primo nel 1479-1480 per promuovere la crociata antiturca, e il secondo nel 1483-1484 per conciliare Mattia e imperatore e volgerli ad una lega contro Venezia. In realtà, in entrambi i viaggi il cardinale fu coinvolto nella questione dell'investitura primaziale di Esztergom, concessa da Mattia su pressioni di Beatrice, e violentemente avversata da parte del clero. BERZEVICZY, *op. cit.*, pp. 177-179, 190, 208-210; E. PASZTOR, in *Dizionario biografico degli Italiani*, III, *ed. cit.*, pp. 697-698.

<sup>43</sup> CARAFA, *Memoriali*, p. 10.



più presto lo volgliate per vostra [hulmanità, che per essere de bisogno a lo [in]tellecto » (XIII 1). Ricompare nel desiderio del cardinale l'umanità, la comprensione delle ragioni 'umane' della politica, sottese alle differenze storiche fra popoli e paesi diversi, e ci si riferisce direttamente ai viaggi di Federico in Francia, per quanto il Carafa senta poi una sostanziale affinità fra l'*altereza* dell'aristocrazia francese e di quella magiara: « foria de biso[gnio] fare una grandissima diffirentia tra lo governo s'agia [te]nere et fare coll'una et l'altra natione, secundo anco i[n]differente li modi et nature de li hungari da li franzosi, perché de altereza de animo non siano difforme » (XIII 2). Il viaggio in Ungheria è occasione di conoscenza diretta di una realtà europea alla quale il regno di Napoli, sotto gli aragonesi, guardava costantemente, ispirando le linee portanti della sua politica: « non èi poca ventura ad uno vostro pare h[avere] modo de andare per lo mundo, per fare conoscen[za de ver]tù » (XIII 3).

Il capitolo di gran lunga più importante è il seguente, di lettura resa purtroppo ardua dal deterioramento del foglio: il cardinale dovrà conformarsi agli usi dei popoli che visiterà, e alle aspettative di Mattia Corvino, ma non solo per semplice convenienza politica: « Sappiate che [lo] essere humano a tutti piace, ch'è la huma[nità] a] li superbi et ad quilli non sonno, et cossì alli [t]urchi et] alli christiani. Et perzò questa virtù èi ben co[nosciuta] a li sapii, che tardo o may vederiti homini savii che non siano humani. Non dico perzò che tutti li humani siano sapii. Et quanto più lo savio usa humanità, tanto estimo più savio, che co lo suo sapere conosce lo fructo che [ne à, et a]nco lo dampno nde seque de la superbia » (XIII 4). Per il realista Carafa, attento ai particolari contingenti della vita, l'*humanità* è valore universale, in quanto strumento di comunicazione e comprensione, a tutte le latitudini di quell'Europa a noi lontana (o forse nuovamente vicina) dell'umanesimo e del rinascimento.

## Appendice

### Il memoriale al cardinal Giovanni d'Aragona

Il testo del memoriale al cardinal Giovanni d'Aragona, in procinto di partire per l'Ungheria, è contenuto nel solo codice della Società Napoletana di Storia Patria, XX C 26, ai ff. 67r-68v: sono i due ultimi fogli del codice, non costituenti un unico bifoglio, ma frammenti di un fascicolo più ampio del quale si sono perduti tutti gli altri fogli (e nel resto del manoscritto la misura di solito regolare è quella del quaternione). Il memoriale, definito dal Persico « quasi illeggibile », è quindi mutilo alla fine del f. 68v, alle parole « da che fustivo », ed è stato in tale forma pubblicato per la prima volta nell'edizione critica della Petrucci (XIII, pp. 377-83). L'*editio princeps* ha però dovuto scontare, come spesso accade (e credo anche dopo l'ingentissima mole di lavoro dell'edizione completa dei *Memoriali*), le difficoltà della prima lettura di un testo non solo mutilo, ma presentato da due fogli in pessimo stato di conservazione, e dalla scrittura ormai evanescente: il lato esterno è in via di disfacimento, e soprattutto nella parte centrale del foglio scompaiono nel guasto porzioni di scrittura, a fine riga sul recto del foglio, a inizio riga sul verso. Unica difesa dal deperimento appare una striscia di carta, incollata sul lato esterno al verso del foglio, in obliquo, in modo tale da coprire altre porzioni di scrittura, invisibili in una riproduzione fotografica, ma leggibili sul manoscritto, con le dovute cautele (e qui si auspica un tempestivo restauro del codice).

Annotate le numerose differenze di lettura rispetto all'edizione, e recuperati piccoli segmenti testuali dai margini dei fogli (segmenti che hanno contribuito a ridurre notevolmente gli spazi delle lacune, tra parentesi quadre), mi si è reso necessario riproporre il testo del memoriale, con i medesimi criteri editoriali adottati dalla Petrucci (fedeltà alle caratteristiche grafiche e fonetiche, limitazione degli interventi allo scioglimento delle abbreviazioni; introduzione di accenti e apostrofi, divisione delle parole e interpunzione all'uso moderno; distinzione *u-v*), e con la medesima suddivisione in paragrafi. Naturalmente, la riduzione delle lacune ha consentito un'intelligenza del testo leggermente migliore, che giustifica in questa sede la proposta di integrazioni delle lacune rimaste: integrazioni in parte diverse da quelle avanzate dalla Petrucci, perchè computate sul numero probabile di caratteri compresi nello spazio mancante. Per la grafia di alcune integrazioni soccorre l'*usus scribendi*

dell'autore (o comunque del copista del codice), ricavabile dagli altri memoriali, e dal glossario compilato dal Lupis.

Memoria allo Reverendissimo Monsegnore Cardinale de Aragonia del camino have da fare in Ungaria. Et cetera.

(1) Illustrissimo et reverendissimo Monsignore, havendome comandato la Signoria Vostra per lictera de man de quella volglya farve un memoriale per lo camino haverite da fare, del mio p[arere], penzo più presto lo volgliate per vostra [hu]manità, che per essere de bisogno a lo [in]tellecto, quale ad me costa habiati. Noi [farimo] lo offitio del vero servitore, como yo me repluto de la] reverendissima Signoria Vostra, de obedire et non volere più [lassare el] comandamento me è facto.

(2) Et perché, Signore mio, s'è ragionato la reverendissima Signoria Vostra l'[an]dare in Ungaria, et anco acceptandose lo preniprom[...] per quilli de la lega de andarno in Franza, ché foria de biso[gnio] fare una grandissima diffirentia tra lo governo s'agia [te]nere et fare coll'una et l'altra natione, secundo anco i[n]differeniate li modi et nature de li hungari da li franzosi, perché de altereza de animo non siano difforme. Ma io com[en]zarò de lo camino da farse per Hungaria como cosa prima.

(3) Et dico che non è poca ventura ad uno vostro pare h[avere] modo de andare per lo mundo, per fare conoscen[za] de ver[tù]; et cossì lo contrario, ad chi no lo facesse in modo do[ve] ha[vesse] da consequire laude et gloria, et dove per exer[citio] de lo illustrissimo don Federico vostro fratello, che per essere b[en] nato tanto in lo traversare de Lombardia et per Italia che in le parti gallice s'è visto non sulo quello se nde è dicto et dice, ma se de nesciuna cosa là de' valere, poy de lo aiuto de suo patre et fratelli, questa fama non so se me lla ponga prima o direto, s[ì] che è grandissima ventura et deve se multo desiderare per li iuveni, alli quali so' più che l'altri mirati, per diverse la loro inclinatione andare in de li [l]ochi, et maxime con reputatione, che anche so' più che li [al]tri notate de qualunqua cosa fanno de quanto mai[or]e grado et conditione, perché quanto è maggiore lo arbore [t]anto maggiore fa la umbra. Concludendo s'ã da desidra[re...] per chi ha voluntà de ben fare, et fuginose per[sune] che più pre[sto] sequirno loro voluntà che la ragione.

(4) [Ben] sa la reverendissim]a Signoria Vostra che quella non solo ha da pensare [... de] quillo re de Hungaria et de li soy sub[di]ti co li modi iusti lor tengano, ma penza[te] altro] de Roma, non in quillo di lì seriti; in loro paese s'ã da] havere respectu secundo lo paese et gen[te], et ra]gionarve colloro, et ancora siano diverse [p]rattiche de li paise et gente



de ipsi. Sappiate che [lo] essere humano a ttutti piace, ch'è la huma[nità a] li superbi et ad quilli non sonno, et cossì alli t[urchi et] alli christiani. Et perzò questa virtù è ben co[nosciuta] a li sapii, che tardo o may vederiti homini savii che non siano humani. Non dico perzò che tutti li humani siano sapii. Et quanto più lo savio usa humanità, tanto estimo più savio, che co lo suo sapere conosce lo fructo che [ne à, et a]nco lo dampno nde seque de la superbia.

(5) Se vole ordinare per la reverendissima Signoria Vostra ante partate co li vostri anco se dispongano in quello la Signoria Vostra farà, si may ve dispiaque non havissero usata modestia, et s[empr]le per quisto camino è de bisogno, non solo ve dispiaque, ma foria necessario farne castigo in modo se conosca, dove le accadesse, vui non site de natura comportare a le vostre cose dessioneste, et hagianò, da essere certi no ve havite da fare vergogna per comportare loro in le arrate facissero, che quando facessero altramente, non solo forrissimo extimato poco da quilli lo vidissero, ma da li vostri propria ve nde stimariano da meno, et che vole melglyo ad altri che ad se medesimo, et maxime per farsende vergogna, non de' po' essere estimado per altro che o per tristo o per innocente, si volino li vostri persuadere che la Signoria Vostra farà quello dicite ad chi nce incapparà, che como in altro loco ho dicto, [non] basta dire ad uno signore : « Non faza io cosa dessionesta, ché f[er]la li mei ». Chi po' tenere tanti siano facti como ad [uno] responde, se volino tenere lo più se po' o [penire] quando li accappa qualcuno, et vui nde fate [castig]ate, non solo nde haveriti de quello [scandalo] honore assay più non fosse stato, che tal voleno] li scandali per mustrarse la virtù per corre]giere].

(6) Et perché s'à da credere le brigate [sieno as]say, che multi ve persuaderndo l'im[pazarve] de casa. Signor mio, dove è multitude nce [...]. Et per certo per li savii non se guarda al numero de le co[se] grande, ma so' laudati quilli vanno bene in ordine [et] numero ragionevole secundo la persona, et anco secundo [l'exar]sitio per che va. Et quilli acceptariti vengano con vui siano anche informati de la vostra delibatione, a zò accascando ad ipso o ad nullo de li soi non se ponesse intorno in adomandarvende gratia, o vero se desdignasse de quello nde facissimo, che havendoli avisati prima, et con quella condit[ione] lo acceptasse, po' fare de quilli como de li vostri.

(7) Et s'à da notare che sole multe volte intravenire ad una compagnia grande alcuni arribaldi, vengono solo per haverno causa de far male, et chi non serà ad conzare con nullo de dicta compagnia, sazati venerando in la frocta ; che se hagia advertentia per alcuno de li vostri ad fare

scrivere tucte le briate et sapere con chi staranno et cossì per lo camino farli recognoscere chi nce è mancato et chi nce è aiunto.

(8) Et ordenare persona desposta, dovo che alloggia la Signoria Vostra et la brigata, non sia facto mancamento de cosa nisci[una] et che nde alcuno se potesse agravare non essere co[l]to d[el]e robbe vendute, che omne persona sia [...] quillo tale indireto, a zò che se [...] satisfacto, che in tale caso èi [...]ordinato, che mai altretante quanti [...] che certo li stati e le richeze et li [...] che per causa de quilli et quillo [...] desidrerando sulo per satisfarne [...] multo melglyo mai no li havessero [...]rte de sapere bene administrare [...] et le soe intrate et soy denari, quali [...]rtù in pochi.

(9) [M]ulte cose dico cqua, non perché ve siano [...] sequire l'opera. La gravità sta bene, [...] le gente secundo lor natura, et si sta [...] prelati pari de vostra Signoria, èi più che ne [bisol]gnia yo me affatiche a dirne de dicta. [Ha]viti havuto uno tale exemplo como quello re vostro patre, et sapiti in quanta quan[...] ultra le altre soe virtù de questa nde è là [es]timato, sì che ad questa parte sazo non ve [...]. Ma, recordandove de vostro patre, sazo nde [mol]to più per essere prelato et in tale dignità che tro[...] quilli che appena iungeno ad una terra e llà [...]o transcorra e ora llà e ora qua, che èi quell[lo el] modo de saccomando ch' è de signore et prelato. Quando volesse parlare facissimo ben compitamente le cerimonie de lo culto divino, foria superchio, havendolo per natura, da che fustivo. //





---

---

## INDEX

- Abbot, George 112  
Ábel Jenő 12, 29, 120–123, 127, 129,  
133–135, 137, 139, 154, 166, 167,  
170, 172, 188  
Adeodato 231  
Adorno, Francesco 10  
Adriano v.s. Hadrianus  
Agostino, San v.s. Augustinus  
Agrippa, Marcus Vipsanius 248  
Agricola, Rodolphe 22  
Aiskhylos (Eschyle) 32  
Albert, Habsburg (Alberto d'Abs-  
burgo) 152  
Alberti, Leo Battista 33  
Albino (Albinus Petrus) 243  
Áldásy Antal 78  
VI. Alessandro, pope 170  
Alexandros (Alessandro Magno,  
Alexander der Grosse 98, 102,  
122, 187, 191, 219, 225  
V. Alfonso d'Aragona (Il Magnani-  
mo), king of Naples 65, 228, 245,  
248  
Allen, Percy Stafford 23  
Alonso, B. Sanchez 228, 229  
Altamura, A. 241  
Altilio, Gabriele 243  
Amadio, Giulio 16  
Amaltus Illyricus, Nicolaus 207  
Ammannati-Piccolomini, Jacopo  
203, 246  
II. Amurath, sultan 110–112  
II. András, king of Hungary 200  
III. András (André), king of Hun-  
gary 8  
Andreas (Minimus) 12  
Andreas Pannonius 12  
Angelo a Parme 17  
Anna (Anne de Foix), queen of  
Hungary 30  
Anna di Savoia 258  
Annibale v.s. Hannibal  
Anselmi, Matthias 128, 129, 137  
Antonio, prince of Salerno 132  
Apelles 130  
Apponyi Sándor 223–225, 228, 231,  
232, 233  
Apró István 167  
Apuleius 236  
Archambault, P. 89  
Ardier, Paul 71–73  
Aretino, Leonardo Bruni 213  
Argiropilo, Giovanni 203, 205  
Aristophanes 32  
Aristoteles 31, 187  
Armstrong, C. H. J. 85  
Árpád, prince of Hungarians 100  
Asor Rosa, Alberto 165, 241  
Athanasé, Saint 32  
Attila, king of Huns 5, 46, 98, 100,  
151, 157–163, 216, 228, 231  
Auboyer, J. 76  
Auerbach, E. 106–108  
Augustinus, Saint 17, 32, 34, 188, 235  
Augustinus Moravus, Olomucensis  
198  
Augustus, emperor 123  
Bachtin, Michail 99, 103, 106  
Baiazet, sultan 116  
Bak János 5, 37, 47  
Bakalár, Mikuláš 146, 147  
Bakócz Tamás 10  
Balassi Bálint 95, 99, 103, 170

- Ballagi Aladár 159  
 Balogh Jolán 11–13, 72, 171, 188  
 Banello, Matteo 115  
 Bandini, Francesco 16, 166, 168, 169, 174  
 Banfi, Florio 169, 186  
 Bánfihunyadi János 113  
 Barbaro, Ermolao 157, 215, 216  
 Baron, H. 214  
 Bartók Béla 7  
 Bartoniek Emma 223  
 Basilio, Saint (Basile de Césarée, Il Grande) 32, 213  
 Basin (Basinus), Thomas 79, 87–90  
 Báthory István 7, 72  
 Báthory Miklós 16, 167–169  
 Báthory Zsigmond 111  
 Battistrada, M. 252  
 Baxter, Richard 109  
 Beatrice d'Aragona (Beatrix de Naples), queen of Hungary 8, 10, 26, 34, 45, 104, 133, 155, 166, 171, 189, 231, 232, 233, 239, 242, 247–256, 258  
 Beatus Rhenanus 26  
 Beaune 79  
 Beck von Leopoldsdorf, Hieronymus 72, 73  
 Beckby, H. 124, 131  
 Bel, Jean de 76  
 Bél Mátyás 17, 22, 158  
 III. Béla, king of Hungary 8  
 Bellanger, C. 80  
 Benczédi László 184  
 Benda Kálmán 165  
 XIV. Benoit, pope 27  
 Bérenger, Jean 8, 14, 18–20  
 Berkovits Ilona 25  
 Beroaldo, Filippo (Beroaldus Philippus) 145, 215, 216  
 Berzeviczy Albert 10, 30, 231, 251–253, 255, 256, 258  
 Bessarion, Giovanni 33, 165, 214, 216  
 Bethlen Gábor 72, 178  
 Billanovich, G. 215  
 Bircher, Martin 172  
 Birnbaum, Marianna D. 49, 169  
 Bittmann, K. 89  
 Boaistuau, Pierre 24  
 Bober, Ohyllis Pray 173  
 Bobrzyński, M. 221  
 Boccaccio, Giovanni 108, 213, 215, 216  
 Bochof, Václav von 144  
 Boehm, Laetitia 165  
 Bogáti Fazekas Miklós 95, 99, 101, 102, 104–106, 108  
 Bohonos, M. 212  
 Bokor J. 160  
 Bonfini, Antonio 16, 101, 102, 115, 129, 136, 149, 159–162, 167, 170, 171, 174, 181, 185, 189, 192, 197, 198, 224, 239, 252  
 Bónis György 47  
 Bonnaffé, Edmond 71  
 Boom, Ghislaine de 23  
 Borgia, Lucretia 120  
 Boronkai Iván 59, 186  
 Borsari, S. 256  
 Borzsák István 17  
 Boskowitz, Prothasius von 196, 197, 199, 201  
 Boucicaut, J. le M. 78, 80  
 Bourassin, E. 81, 85  
 Bourde, G. 75, 80, 84, 87  
 Bournon, Fernand 71  
 Bouvier, Gilles de 88  
 Bracciolini, Poggio 31, 131, 214, 216, 221

- Branca, Vittore 8, 170, 222  
 Brandini, Aurelio 13  
 Brandolini, Aurelio Lippo 123, 126,  
 127, 133, 135, 171, 172, 174  
 Brenner (Brennerus) Bistriciensis  
 Transsylvanus, Martinus 16, 123,  
 224  
 Bresciano, G. 249  
 Browne, Edward 117  
 Bruckner, Ursula 148  
 Brunet, Jacques-Charles 224, 227  
 Bruni, L. 214, 216  
 Bruni, Thomaso Massimo 252  
 Brüstigerowa, J. 214  
 Buchon, J. A. C. 83  
 Buchot, Henri 72  
 Buck, August 165, 172, 185  
 Budai Parmenius István 113  
 Budzyka, K. 214  
 Buonaccorsi, Filippo (Callimacho  
 Esperiente) 5, 32, 112, 151–164,  
 171, 186, 187, 215, 216, 219–221  
 Burckhardt, Jacob 38  
 Bylica z Olkusza, Marcin 11, 15, 16,  
 33  
  
 Caccamo, D. 151  
 Cahen, C. 76  
 Calanus (Calano), Juvencus Caelius  
 158, 160, 161, 163  
 Calderino, Domizio 32  
 Callimaco Esperiente, Callimachus  
 Esperiens, Philippus v.s. Buonaccorsi Filippo  
 III. Callistus, pope 66  
 Calmette, J. 78, 80  
 Calpurnius Siculus 17  
 Camerarius, Philip 115, 116  
 Camicia, Chimenti 189  
 Campanile, Filiberto 256  
 Canter, Jacob 145  
 Capestrano, Giovanni da (Capi-  
 stran, Jean) 13, 65, 84, 86  
 Caracciolo, Roberto 33, 249, 250  
 Carafa, Diomede 5, 241–259  
 Carafa, Giovanni Tommaso 249  
 Carbo (Carbone), Lucius Ludovico  
 33, 123, 126, 137, 189, 208  
 Cariteo 243  
 VIII. Carlo v.s. VIII. Charles  
 Carolus Magnus (Carlomagno), em-  
 peror 232  
 Caroti, Stefano 171  
 Cartagena, Alfonso de 229  
 Cartagena, Pablo de 228  
 Carton de Wiart 23  
 Carusi, Enrico 203  
 Casimir, Saint 53  
 IV. Casimir Jagellone, king of  
 Poland 152–155, 164, 211  
 Cassitto, G. A. 251  
 Castellán, Georges 9  
 Castiglione, Baldassare 191, 241  
 Catilina, Lucius Sergius 133  
 Cattley, S. R. 109  
 Ceci, G. 245  
 Celier, I. 79  
 Celtis (Celtis), Conrad 172–174,  
 198  
 Cenner-Wilhelmb Gizella 5, 71  
 Cervino (Cervinus), Elio Lampridio  
 128, 130, 136, 137  
 Cesare, Giulio v.s. Julius Caesar  
 Cesarini, Giuliano 81, 110  
 Chabod, Federico 38, 39, 41, 42, 44,  
 45, 47  
 Champion, P. 79  
 Chandos 76  
 V. Charles (Quint), emperor, king of  
 Spain 9, 23, 24, 76, 87



- VII. Charles (Karl, Karolo), king of France 60, 61, 72, 79, 87, 88, 90, 93
- VIII. Charles, king of France 226, 228
- Chartier, Alain 79
- Chartier, Guillaume 79
- Chartier, Jean 79, 83–85, 90, 93
- Chassin, Ch-L. 78, 81, 86, 88
- Chastel, André 9
- Chastellain, Georges 79, 80, 85–87, 90
- Chatillon, Anne de 8
- Chatillon, Marguerite de 8
- Chettle, Henry 111
- Chevalier, R. 120
- Choque, Pierre 30–32
- Chrudim, Kalixtiner Wenzel von 195
- Chrysostome, Saint 32
- Ciavarella, Angelo 170, 192
- Cicero, Marcus Tullius 32, 64, 188, 216, 236, 239
- Cillei Ulrich (Cilli, Cilly) 67, 86, 179
- Cimbriaco, Emiliano 157, 159, 163
- Cinico, Giovan Marco 248, 250, 251
- Clarke, Samuel 113, 117
- V. Clemente, pope 230
- Cochrane, Eric 227, 228, 231
- Col, Gontier 213, 215
- Colbert, Jean Baptiste 10
- Collier, J. Payne 111
- Commodus (Commodo), Lucius Aelius Aurelius, emperor 248
- Commynes, Philippe de (Kommin, Filipp de) 79, 80, 89–92
- Conches, Guillaume de 28
- Conchis, Wilhelmus de v.s. Conches, Guillaume de
- Constanzi (Constanzo), Antonio 119, 121
- Contieri, N. 213
- Coppini, Francesco 62
- Cortesi, Alessandro Tommaso 119, 135
- Corvin (Corvino, Corvinus), Matthias (Matthias, Mattia) v.s. I. Mátyás
- Corvin János (Giovanni) 130, 134, 170, 189–192, 232
- Corvino, Antonio 16
- Cosenza, Mario Emilio 224
- Cosmas of Prague 193
- Costanzi, Antonio 123–125, 127, 134, 137, 139
- Courteault, H. 79, 80
- Crieva, Elias (Crievic Ilija) v.s. Cervino, Elio Lampridio
- Crispus v.s. Fodor István
- Croce, Benedetto 241, 242, 242, 244, 251
- Crouzet, M. 76
- Csáky, Moritz 136
- Csapodi Csaba 12, 15, 17, 22–32, 134, 187, 248
- Csapodi-Gárdonyi Klára 16, 17, 22, 24, 25, 171, 248
- Csernus Sándor 5, 75, 77, 78, 81, 83, 84, 90, 93
- Csikay Pál [Konkoly-Thege] 21
- Csizmadia Andor 18
- Csontos János 248
- Cuspinianus, Johannes 117, 118
- Cyprien, Saint 32
- Czepel, Mikołaj 212
- D'Acciaolus, Donatus 28
- D'Ancona, A. 158
- D'Arbaumont 79

- D'Escouchy, Mathieu 79, 83–85, 90  
 Dąbrówka, Jan 217, 220, 222  
 Dąbrowski, J. 19  
 Dandolo, Andrea 158  
 De Caprio, Vincenzo 165  
 De Coucy v.s. D'Escouchy  
 De Iennaro, Pietro Iacopo 243  
 De Jongh, Jane 23  
 De Marinis, T. 248  
 De Nichilo, M. 249  
 Deák Ferenc 41  
 Del Bazo, Isabella 256  
 Della Fonte, Bartolomeo (Bartholomaeus Fontius, Fonzio) 17, 29, 30, 130–132, 171, 191  
 Delumeau, J. 76  
 Denis, Saint 84  
 Deprez, E. 76  
 Derolez, A. 249  
 Dézsi Lajos 223  
 Di Francesco, Amedeo 5, 95, 98  
 Dinckelspiel, Nicolaus de 33  
 Diodorus Siculus 114  
 Diogenes Laertios 124  
 Dionisotti, C. 244  
 Długosz, Jan (Joannes Dlugossius vel Longinus) 213, 217–222  
 Dóczy Orbán 10  
 Domański, J. 212, 213, 217, 221  
 Domitianus, Titus Flavius, emperor 121  
 Doutrepont, G. 79, 80, 81, 83, 85, 87  
 Dózsa György 194  
 Du Clercq, Jacques 79, 83–85, 90, 93  
 Du Fresne de Beaucourt, G. 79  
 Dubravius, Jan 149  
 Duby, G. 76  
 Dufournet, J. 80, 89, 91, 92  
 Dupont, Melle 79, 81  
 Dürer, Albrecht 173, 174  
 IV. Edward (Edouard d'Angleterre), king of England 90  
 Edvige v.s. Jadwiga  
 Egrerz, Jiří (Jindrich) 144  
 Ehrard, J. 75, 80, 84  
 Elekes Lajos 8  
 Eleonora d'Aragona 243, 245, 247, 249, 255, 256  
 Elisabeth von Thüringen, Saint 200  
 Elisabetta, queen of Poland 152  
 I. Elizabeth, queen of England 109, 110  
 Ellinger, G. 120  
 Emo, Giovanni 161  
 Engel Pál 47  
 Engels, J. 28  
 Eötvös József 41  
 Erasmus Roterodamus 23, 24, 26, 28–31, 56, 194  
 Érszegi Géza 204  
 Escavias, Pedro de 229  
 Eschyle l. Aiskhylos  
 Este, Ercole d' 12, 244  
 Este, Ippolito d' 167  
 Este, Lionello d' 190  
 Eubel, Conrad 16, 246  
 Euripides 32  
 Eusebio da Cesarea 214, 216  
 Ezio v.s. Flavius, Aetius  
 Facio (Fazio), Bartolomeo 231  
 Fagellus Villaticus, Simon 146, 149  
 Fagniez, G. 90  
 Farkas András 95, 103  
 Fava, M. 249  
 Favier, J. 75, 76  
 Fazio v.s. Facio, Bartolomeo  
 I. Federico d'Aragona, king of Naples 230, 256, 258, 259, 261  
 Feliciano, Felice 173

- III. Ferdinand, emperor 175, 178, 179, 183
- IV. Ferdinand, emperor 175
- I. Ferdinand d'Aragona (Ferdinando di Napoli), king of Naples 10, 33, 159, 227, 228, 232, 256
- Ferenczffy Lőrinc 184
- Ferrante d'Aragona 226, 242, 244, 245, 257
- Feuer-Tóth Rózsa 130, 189
- Fialová, Anděla 144, 148
- Ficino, Marsilio 15, 16, 25, 31, 56, 166–169, 171, 172, 174, 191, 215, 216
- Filelfo, Francesco 33, 203, 205, 214, 216
- Filipec, Jan (Filipecz Johann) 199, 201, 253
- Filippo v.s. Philippos
- Filippo di Valois 230
- Fioravante, Aristotile a Mosca 12
- Fizzi, Fortunato 192
- Flavius, Aetius 160, 161
- Fodor István (Crispus) 154
- Fógel József 30, 161, 185
- Fontana, Francesco 253
- Fontius (Fonzio) v.s. Della Fonte, Bartolomeo
- Foxe, John 109–111, 114, 115
- Fraknoi Vilmos 12, 15, 21, 47, 184, 204, 256
- Francesco d'Aragona 171, 251, 253, 256
- I. François, king of France 9, 45
- Fresne de Beaucourt 83
- III. Friedrich (Federico, Frédéric, Frederick), emperor 7, 19, 20, 24, 54, 65, 67, 68, 87, 91, 142, 152, 154, 155, 159, 164, 180, 181, 185
- Froissart, Jean 76, 83
- Fumée, Martin 112
- Fügedi Erik 9, 47
- Gabriel, L. Astrik 18, 78
- Galántai E. 158
- Galasso, Giuseppe 242–244, 250, 254, 257
- Garázda Péter 155, 169, 171
- Garfagnini, G. C. 215
- IV. Gaston, comte de Foix 80
- Gatti, Giovanni 165
- Gaza, Théodore 33
- Gellius, Aulus 138
- Geréb László 170
- Gerézdi Rabán 170
- Gerson, Johannes (Charlier, Jean) 34
- Géza, prince of Hungary 231
- Giano Pannonio v.s. Janus Pannonius
- Gilbert, F. 244, 245
- Gilles de Rome 34
- Giordane v.s. Jordanes
- Giovanni, cardinal of Buda 13
- Giovanni Crisostomo, Saint 214, 216
- Giovanni d'Aragona 251, 258, 260
- Giovanni Unghero 169
- Giovio, Paolo (Jovius) 112, 138, 139, 226
- Giraldi, Gregorio 128
- Girolamo, Saint v.s. Hieronymus, Saint
- II. Giulio, pope 227
- Giustiniani, Bernardo 158
- Gnesotto, Attilio 186
- Godechot, J. 80
- Goethe, Johann Wolfgang 99
- Gondi, Simone 169



- Gömöri, George 109  
 Görcsöni Ambrus 95, 99, 100–102, 106  
 Graciotti, Sante 95, 211  
 Grant, W. L. 120  
 Grasset, B. 23  
 Gregoire de Naziance, Saint 32, 128  
 Gregorio di Sanok, Gregorius Sanoceus v.s. Grzegorz z Sanoka  
 Greimas, A-J. 84  
 Gruys, J. A. 32  
 Grynaeus, Simon 17  
 Grzegorz z Sanoka (Gregorius Sanoensis, Sanoceus) 151, 186, 187, 213, 217, 219–221  
 Guarino a Ferrara v.s. Guarino da Verona  
 Guarino Battista 169, 244  
 Guarino da Verona (Ferrara) 10, 15, 49–51, 54, 121, 154, 186, 190, 191, 196, 214, 216, 220, 221, 247  
 Guenee, B. 75, 76, 80  
 Guicciardini, Francesco 227  
 Guiral, P. 80  
 Gumbrecht, H. U. 75  
 Günther, Heinz 72
- Hadrianus, Publius Aelius, emperor 248  
 Hain, Ludovicus 33  
 Hájek z Libočan, Václav (Hayek von Liebotschan, Wenzel) 198  
 Halley, Edmond 86  
 Hamann, Günther 16  
 Hamy, E-T. 79  
 Handó György 10  
 Hannibal (Annibale) 146, 191  
 Hardy, Charles le 79  
 Hardy, W. 79, 81  
 Harrauer, Christine 119
- Hartmann, Fritz 165  
 Hausmann, F. R. 120  
 Heck, Adrian van 59, 143  
 Heers, J. 76  
 Hegedűs István 29, 120, 121, 167, 203, 204  
 Heimbürg, Gregor 197  
 Hejnic, Josef 141, 142, 144–148  
 Heltai Gáspár 95, 106, 107  
 Heltai Gáspárné 16  
 Hempfer, Klaus W. 185  
 III. Henrik (Henri), king of Poland 71, 73  
 Henslowe, Philip 111  
 Hermann, Hermann Julius 17  
 Herodotos (Hérodote) 31  
 Hesiodos (Hésiode) 31, 32  
 Hieronymus (Girolamo, Jerome), Saint 32, 146, 188  
 Hieronymus Castellus 206  
 Hilarius von Litoměřice v.s. Litoměřic, Jiří z  
 Hoffmann Edith 12  
 Hoingnacq, Johannes de v.s. Hunyadi János  
 Holbein, Hans 30  
 Holl Béla 184  
 Holotik, Ludovít 16  
 Hóman Bálint 38  
 Homeros (Homere) 31, 32, 123, 138, 139  
 Hommel, L. 85  
 Horatius (Horace, Horaz), Quintus Flaccus 32, 123, 127–129, 138  
 Horváth János, ifj. 158  
 Horváth P. 20  
 Housman, Alfred Edward 126  
 Hrdina, Karel 145  
 Hruby von Jelení, Rehor 147  
 Hubay Ilona 72

- Huizinga, Johan 87
- Huniadis, Hunniades v.s. Hunyadi János
- Hunyadi János (Hoingnac Johannes, Huniadis, Hunniades, Giovanni, Ianco, Jean, Johann, Messire Guillaume, Voivoda)) 5, 7, 12, 13, 55, 65, 71, 72, 78, 80–84, 86, 88–92, 109–114, 116, 117, 127, 129, 137, 151, 152, 164, 187, 232, 254
- Hunyadi László 114, 116, 232
- Hunyadi Mátyás v.s. I. Mátyás
- Hus, Jan (Johannes) 141, 193, 194, 199
- Husner, Fritz 28
- Husztí József 13, 154, 166–168, 174, 185, 186, 203
- Hutton, J. 124, 132
- Ianco v.s. Hunyadi János
- I. Ibrahim, sultan 175
- Ijsewijn, Jozef 10, 173
- Ilosvai Selymes Péter 95, 99, 101, 102
- Indra, G. 144
- VIII. Innocenzo, pope 159, 164
- Iorga, Nicolae 79, 81
- Isabella d'Este 120
- Isidore de Séville 34
- I. István (Etienne, Santo Stefano, St. Stephen), king of Hungary 7, 13, 45, 100
- Istvánffy Miklós 95
- III. Ivan, prince of Moscow 12, 20
- Iványi Béla 161, 185
- Jacobus de Sarepont 34
- Jadwiga (Edvige), queen of Poland 222
- Jakó Zsigmond 165
- Jankovich Miklós 195
- Janus Pannonius (Giano Pannonico, Jean Csezmicei, Joannes) 7, 12, 15, 30, 31, 33, 43, 49–58, 108, 161, 165, 169, 170, 187, 189, 192, 195–199, 201, 203–205, 207–209, 235–239
- Jászay Magda 151, 159
- Jean Csezmicei v.s. Janus Pannonius
- Jean Sans Peur, prince of Burgundy 78
- Jeronimus von Prag 199
- Jodogne, O. 79, 87
- II. Johann, king of Aragonia 61
- Johann de Pannonia 200
- Jordanes (Giordane) 160, 161
- Jovius v.s. Giovio, Paolo
- Juhász László 29, 161, 166, 185, 188, 191
- Julien de Toledé 34
- Julius Caesar (Cesare Giulio) 123, 146, 219
- Jusse, P. 78
- Kafka, Franz 51
- Kajanto, Iiro 173
- Kalista, Zdenek 148
- Kallimakhos 138
- Kardos Tibor 8, 15, 20, 24, 25, 95, 157, 159, 162, 171
- Karl, prince of Aragon 61
- VII. Karolo v.s. VII. Charles
- I. Károly (Charles), king of Hungary 7, 8
- Kawecka-Gryczowa, A. 212
- Kelley, Donald R. 75, 231
- Kempis, Thomas 34
- Kervyn de Lettenhove, Joseph 79, 85
- Kessler, Eckhard 10
- Kézai Simon 161
- Kidwell, C. 133

- Kieniewicz, S. 77  
 Kinizsi Pál 116  
 Király, B. K. 47  
 Kitzhäupel, Ambrosius 145  
 Klaniczay Tibor 8, 13, 14, 47, 77, 93,  
 95–98, 106, 107, 120, 131, 165,  
 167, 172, 173, 184  
 Klecker, E. 139  
 Klein, Robert 9  
 Knolles, Richard 111–113, 116  
 Kodály Zoltán 7  
 Kokoschka, Oskar 52  
 Kolakowski, Leszek 57  
 Kolovraty, Hanuš von 144  
 Kommin, Filipp de v.s. Commynes,  
 Philippe de  
 Kopecky, Milan 148  
 Kosáry Domokos 78, 251  
 Kossuth Lajos 7  
 Kosztolányi György 33  
 Kott, Jan 49  
 Kotvan, Imrich 16  
 Kovács Sándor Iván 184  
 V. Kovács Sándor 169  
 Kozłowski, Mikołaj 217–219, 222  
 Köhler, E. 104, 105  
 Kristeller, Paul Oskar 16, 166, 169,  
 212, 224, 226, 246, 248  
 Kristó Gyula 158  
 Kropf, L. 81, 82  
 Kropilák, Miroslav 143  
 Krumlov, Alexander von 145  
 Krumlov, Václav von 144  
 Kubinyi András 41, 47  
 Kučera, Matuš 18  
 Kulcsár Péter 5, 16, 106, 107, 159,  
 167, 170, 175, 231  
 Kumorovitz Bernát 27  
 Kundera, Milan 54  
 Kurcz Ágnes 105  
 Kurz, Otto 173, 174  
 Kushner, Eva 120  
 La Marche, Olivier de 79, 80, 87  
 Lacaze, Y. 77, 84  
 VI. Ladislas v.s. II. Ulászló  
 Ladislaus Pannonius v.s. Vetési  
 László  
 Laini, Giovanni 13  
 I. Lajos (Anjou Louis, Luigi il Grande),  
 king of Hungary 8, 13, 100, 222  
 II. Lajos (Louis, Ludwig Jagiello), king  
 of Hungary 22, 149  
 Lalaing, Jacques de 85  
 Lamont, William M. 109  
 Lancelot v.s. V. László  
 Lancelot le Poullane v.s. I. Ulászló  
 Landfenster, R. 75  
 Lasocki, Mikołaj (Nicolaus Laso-  
 cius) 217–221  
 I. László (Ladislaus, Santo Ladislao),  
 king of Hungary 100, 177–184  
 V. László (Ladislao, Ladislas, Ladis-  
 laus, Lancelot), king of Hungary  
 67, 71, 88, 90, 93, 149, 179, 185,  
 186, 192, 232  
 Lattimore, R. 128  
 Laurana, Francesco 253  
 Laurens, P. 120, 128  
 Le Bouvier, Gilles 79, 88  
 Le Goff, Jacques 76  
 Le Roux de Lincy 30  
 Lellis, Carlo (Carolus) de 226, 227  
 Lempicki, S. 214  
 Lentulo, Colantonio 244, 246–248,  
 251, 254  
 I. Leo (Leone), pope 161  
 Leonora d'Aragone 244  
 I. Leopold, emperor 175, 181  
 Leostello, Giovan Pietro 242



- Lesueur, Guillaume 80  
 Leto, Pomponio 135, 151, 171, 173  
 Levárdy Ferenc 8  
 Lévy Edit 99, 101, 102  
 Lewański, J. 214  
 Lewicka-Kamińska, A. 212  
 Lichońska, Irmina 186, 221  
 Liniger, J. 89  
 Linkheer, U. 75  
 Lippay György 176, 181  
 Lipsius, Justus 26  
 Lisa, G. de 120  
 Lissberger, E. 129  
 Litoměřic, Jiří z (Hilarius von Lito-  
 měrice) 144–146, 148, 149  
 Livius, Titus 146, 215, 221, 229, 231  
 Lobkovic (Lobkowitz), Bohuslav Ha-  
 sistejnsky 148, 198, 199  
 Lonicer, Philipp 111  
 Lôpe de Espejo 229  
 I. Lothar (Lotario), emperor 230  
 VII. Louis, king of France 8  
 IX. Louis (Luigi), king of France 228  
 XI. Louis (Ludwig), king of France  
 9, 14, 60–64, 69, 79, 80, 88–91  
 XII. Louis, king of France 226  
 XIV. Louis, king of France 10  
 Lucanus, Marcus Annaeus 139  
 Luce, S. 76  
 Lucretius, Titus Carus 129  
 Ludwig Jagiello v.s. II. Lajos  
 Ludziska, Jan z (Joannes de Ludzis-  
 ko) 217–219, 222  
 Lupis, A. 243, 246, 261  
 Luther, Martin 56  
 Lysippos (Lysipp) 130  
  
 MacDougall, Elizabeth 173  
 Machiavelli, Niccolò 39, 89, 177,  
 180, 241, 244  
  
 Macrobius, Theodosius 235–239  
 II. Mahomet (Maometto, Mehemet),  
 sultan 90, 91, 110, 116, 214  
 Maio, Giuniano 243  
 Makkai László 9  
 Malinin, Y. P. 89  
 Malowist, M. 77  
 Mályusz Elemér 8, 77, 93, 161  
 Manetti, Giannozzo 56  
 Manilius, Marcus 126  
 Mantegna, Andrea 72  
 II. Maometto v.s. II. Mahomet  
 Maraschi, Bartolomeo di 188  
 Marche, Olivier de la 79  
 Marcianus (Marziano), emperor of  
 Byzantium 159  
 Marcius, Ancus 129  
 Marczali Henrik 30, 83  
 Mares, Martin 145  
 Margolin, Jean-Claude 7  
 Marguerite, Habsburg (d'Autriche),  
 regent of Low Countries 23  
 Marguerite de Navarre, queen of  
 Navarra 24  
 Mária (Marie), queen of Hungary 8  
  
 Mária, Habsburg, queen of Hungary  
 22, 23  
 Marie de Bourgogne 87  
 Marinesco, C. 81  
 Martialis, Marcus Valerius 50  
 Martin, Alfred 38  
 Martín, H. 75, 80, 84, 87  
 Martínek, Jan 145, 148  
 Martínkova, Dana 148  
 Martinus Polonus 33  
 Martinuzzi (Martinusius) György 72  
 Marullus (Marullo, Michele) 132–  
 136  
 Marzano, Giovannantonio 230

- Marzio, Galeotto 50, 106, 115, 136,  
 162, 165, 166, 168, 170, 188, 189,  
 191, 196, 197  
 Massimiliano d'Absburgo v.s. Maxi-  
 milien, Habsburg  
 Mathias I<sup>cf</sup> v.s. I. Mátyás  
 Maturanzio, Francesco 203  
 I. Mátyás (Hunyadi, Mathias, Mattia)  
 passim  
 Maupassant, Guy de 11  
 Maupoint, Jean 90  
 Maver, G. 213  
 I. Maximilien, Habsburg 9, 24, 45,  
 87, 159, 163  
 Mayer, Elisabetta 172, 241, 247, 249,  
 255, 256  
 Maylender, Michele 165  
 Mazzoni, F. 213  
 I. Medici, Lorenzo (Il Magnifico) 16,  
 25, 172, 244  
 Medici, Piero 122  
 Mehemet v.s. II. Mahomet  
 IV. Mehmed, sultan 175  
 Menandros (Menander) 121  
 Mentor 130  
 Mercati, Giovanni 168, 169  
 Merula, Georges 33  
 M. Messalla, Valerius 135  
 Messire Guillaume v.s. Hunyadi  
 János  
 Michalowski, T. 221  
 Michaud 78, 79, 80, 87  
 Michel, F. 76  
 Miele, L. 241  
 Milio, Giulio 171  
 Mirot, A. 76  
 Mirot, L. 76  
 Mohamed 147  
 Molinet, Jean 79, 80, 87  
 Molini, Pietro 249  
 Mollat, M. 76  
 Molle, John 115, 116  
 Monstrelet, Enguerrand de 83  
 Montaignon, A. de 76  
 Moore, Andrew 113, 116, 117  
 Moores, T. D. 245, 247  
 Morava, Jan (Morenus, Johannes)  
 29, 200  
 Moravo, Mattia 249  
 Morenus, Johannes v.s. Morava, Jan  
 Munch, Edvard 52  
 Mund-Dopchie, Monique 32  
 Nagy Géza 90  
 Nagy Imre 7  
 Nagy Zoltán 20  
 Nagylucsei Orbán 168, 170  
 Naldi, Naldo 119, 120, 123, 134,  
 191, 192  
 Naldi, Naldo (Secondo) 188  
 Nardelli, Franca Petrucci 243  
 Nashe, Thomas 111  
 Negro, Francesco Pescennio (Fran-  
 ciscus Niger Venetus) 167–169  
 Négyesy László 184  
 Nehring, Karl 7  
 Nemesianus (M. Aurelius Olympi-  
 us) 17  
 Nepos, Giorgio Anselmi 128  
 V. Nicola, pope 186  
 Nicolaus de Mirabilibus 12  
 Nihil, Johann 197  
 Noviforensis, Ioannis 144  
 Noyer-Weidner, Alfred 185  
 Ognibene da Lonigo (Omnibonus  
 Leonicensis) 215, 216  
 Oláh Miklós 22  
 Oleśnicki, Zbigniew (Sbigneus  
 Olesnicensis) 154, 217–222

- Origenes 32  
 Orsini, Orso 257  
 Ostroróg, Jan 217–219  
 Overbeck, J. 130  
 Ovidius, Publius Naso 32, 124, 125, 129, 131, 132, 138, 215, 216  
 Paganelli 208  
 Painter, William 115  
 Pajorin Klára 167, 168, 185, 186  
 Palmade, G. 75, 80, 84  
 Pamlényi Ervin 77, 88  
 Panetti, Giovanni Battista 205  
 Paoletti, Lao 208  
 II. Paolo, pope 151, 152, 219  
 Paparelli, Gioacchino 171, 215  
 Pasquazi, S. 120  
 Pásztor Imre 251, 258  
 Patrizi, G. 241, 250  
 Paulus Diaconus 158  
 Paulus Vladimiri v.s. Włodkowiec, Pawel  
 Pauphilet, A. 80  
 Pázmány Péter 179  
 Pécsi Tamás 193  
 Pelc, J. 214  
 Pelikán, Josef 142  
 Perjés Géza 184  
 Perosa, A. 132  
 Perotti, Niccolò 215, 216  
 Perouse, G. 85  
 Perroy, E. 76  
 Persico, T. 241, 245, 248, 252, 256, 258, 260  
 Petrarca, Francesco 14, 213, 215, 216  
 Petru, Eduard 149  
 Petrucci, F. 242, 243, 245, 246, 251, 253, 258, 260  
 Peucer, Caspar 109  
 Peurbach, Georg 34  
 Philelpho, Francisco 31  
 II. Philippe, king of Spain 23  
 III. Philippe (Le Bon, der Guten), prince of Burgundy 61, 63, 64, 69, 77, 81, 87  
 IV. Philippe (Le Beau), king of France 87  
 Philippos, king of Macedonia 191  
 Philostratos 31  
 Piccolomini, Aenea Silvio (II. Pio, Pius) 5, 59, 60, 67–69, 88, 109, 123, 141, 143, 144, 146–149, 185, 186, 190, 192, 198, 203, 214, 216, 218, 221  
 Pico della Mirandola, Giovanni 191, 215, 216  
 Pieri, P. 257  
 Pindarus 31, 138  
 Pindter, Felicitas 173  
 II. Pio, Pius v.s. Piccolomini, Aenea Silvio  
 Planck, St. 204  
 Platina, Bartolomeo 203  
 Platon 15, 31, 168–170, 188, 215, 216, 236, 239  
 Plautus, Titus Maccius 32  
 Plinius (Pline l'Ancien), Gaius Secundus 32  
 Plinius (Pline le Jeune), Gaius Caecilius Secundus 32  
 Plotinos 31  
 Plutarchos (Plutarque) 31, 123, 157  
 Pocket du Haut 78  
 Podiěbrad, Jiří (Georg) 114, 142–145, 147, 194, 195, 197, 200–202  
 Podiěbrad, Katharina (Catherine) 8, 195  
 Podlaha, Antonín 144  
 Podocatero, Filippo 186  
 Polibio v.s. Polybius



- Politien v.s. Poliziano, Angelo  
 Polívka, Miloslav 144, 146  
 Poliziano, Angelo 29  
 Polybius, Magnus 114, 216  
 Pompeius, Gnaeus Magnus 146  
 Pontano, Giovanni 226, 232, 242,  
     243, 248  
 Pontieri, E. 241  
 Poujoulat 78–80, 87  
 Prato, Alberto del 17  
 Pražák, Richard 5, 193  
 Priscos Rhetor 160  
 Prucher, A. 89  
 Pseudo-Aristoteles 31  
 Purš, Jaroslav 143  
 Pythagoras 236, 237  
  
 Quicke, F. 85  
 Quintilianus (Quintilien) 32, 133,  
     137, 188  
  
 Raabe, Paul 172  
 Rabil, Albert 231  
 Rabštejn, Jan von (Rabstein, Johann  
     von) 144, 195, 201  
 Rabštejn, Prokop von 144  
 Radnóti Miklós 52  
 Raimondi, Ezio 165  
 Rajk László 7  
 II. Rákóczi Ferenc 47  
 I. Rákóczi György 175  
 II. Rákóczi György 175, 176  
 Ránki György 37  
 Ransano, Pietro 172, 231  
 Rapp, F. 76  
 Raymond, G. 76  
 Rázsó Gyula 47  
 Regiomontanus, Johannes (Regio-  
     montano, Giovanni) 11, 15, 16,  
     33, 165  
 Regn, Gerhard 185  
 Reiffenberg, B. de 79, 85  
 Rhodes, Denis E. 169  
 Ricci, Aloisio 226  
 Ricci, Michele 5, 223, 224, 227, 229–  
     233  
 Ricci, Seymour de 224  
 Ridolfo di Fioravanti, Aristote 12  
 Rilke, Rainer Maria 53  
 Ritoók-Szalay Ágnes 173, 203  
 I. Robert v.s. I. Károly  
 Robert, P. 84  
 Rokycan, Václav z 144  
 Rolewinck, Werner 33  
 Rosenberg v.s. Rozmberk  
 Rozmberka, Oldřich z (Rosenberg,  
     Ulrich von) 142, 148  
 Rožmberk, IV. Petr 149  
 Rotondo, Antonio 172  
 Roudnice, Bartolomeje z 144  
 Rovné, Václav von 145  
 Rubens, Peter Paul 72  
 Rudesheim, Rodolfo di 253  
 Ruggero, king of Neaples 227  
 Rupeforti, Guido de 224  
 Russ, Melchior 21  
 Ryba, Bohumil 145  
 Rynešová, Blažena 142  
  
 Sabellico, Marcantonio 158, 162  
 Salamon, king of Hungary 180  
 Sallustius, Gaius Crispus 133, 159  
 Salvini, Sebastiano 167, 168  
 Samaran, Ch. 79, 88  
 Sambuco, Sambucus v.s. Zsámboky  
     János  
 Sannazaro, Jacopo 226, 243, 248  
 Santoro, Mario 231, 232, 241, 249  
 Sapegno, M. S. 241  
 Scanderbeg (Kastrioti Georg) 112

- Schiele, Egon 52  
 Schiller, Friedrich 99  
 Schilling, Hans 21  
 Schlick, Kaspar 144, 197  
 Schneider, R. 47  
 Schott, Peter 33  
 Schönherr Gyula 191  
 Schurener, J. 204  
 Schweyen, Renate 190  
 Senofonte v.s. Xenofon  
 Sessa, Antonio da 256  
 Setton, K. M. 77, 90  
 Sgambati, E. 211  
 Shakespeare, William 49  
 Sicherl, Martin 252  
 Sigismondo, Sigismund v.s. Zsigmond, Luxemburgi  
 Sigismundo di Tirolo 185  
 Silagi, Michael 67  
 Silius Italicus, Tiberius Catius 139  
 Šimánek, Jan von Krumlov 144  
 Simonin, Michel 24  
 IV. Sixtus (Sisto), pope 152–153, 161, 188, 204  
 Skinner, Quentin 45, 47  
 Škunka, St. 130, 137  
 Schlan, Simon v.s. Slany, Šimon  
 Slany, Eliáš von 147  
 Slany, Šimon von 147, 148, 197  
 Ślaski, Jan 5, 211, 213, 215, 221, 222  
 Sleidanus, Johannes 89  
 Šlik, Kaspar 144  
 Šmahel, František 144, 146  
 Smith, Leonardo 187  
 Smolka, S. 221  
 Solente, S. 76  
 I. Soliman (Solyman), sultan 22, 117  
 Soltész Zoltánné 31  
 Solymosi László 204  
 Sophokles 31, 32, 124  
 Spanberg, P-M. 75  
 Statius Ursulus 139  
 Stefan cel Mare (Stefano detto il Grande) 152  
 Stegman, André 120  
 Stephan, count of Zengg 67  
 Stephan, king of Bosnia 67  
 Stercze de Querszh, Ioannes 33  
 Sternberk, Kašpar 195  
 Stevenson, L. 79  
 Stockhausen, H. C. L. 223, 233  
 Strabon 15  
 Stredy, Jan z 144  
 Strelka, Josef 23  
 Strozzi, Laurentius 207  
 Strozzi, Tito (Titus Vespasiano) 50, 124, 125, 127–129  
 Sturnus, Bohuslaw Johannes 198  
 Suetonius (Svetonio), Gaius Tranquillus 215, 216 216  
 Suillius, 131  
 Summontio, Pietro 226  
 Svetonio v.s. Suetonius  
 Szabó T. Attila 165  
 Szandorowska, E. 212  
 Szánoki Gergely v.s. Grzegorz z Sanoka  
 Szekfű Gyula 38, 39, 47  
 Szelińska, W. 212  
 Szilágyi Erzsébet 254  
 Szörényi László 223  
 Szűcs Jenő 76  
 Talleyrand, Dino 71  
 Tardieu, Ambroise 71  
 Tateo, F. 245  
 Tavast, Maunu 193  
 Tebaldeo, Antonio 120, 124, 139  
 Teke Zsuzsa 81  
 Telč, Mikuláš von 145

- Teleki József 78, 86, 154, 155  
 Teleki Sámuel 50  
 Téméraire, Charles le 87, 89, 90  
 Teoderico, king of Goths 159, 160  
 Terentius, Publius Afer 32  
 Terrou, F. 80  
 Theokritos 32  
 Thierry, A. 158  
 Thomas, Saint 34  
 Thukydides 31  
 Thuróczy János (Jean, Johann, Johannes de Thúrócz) 72, 109, 158, 161, 162, 199–201, 231  
 Thury József 22  
 Thurzó Szaniszló 149  
 Thuz, Oswaldus 54  
 Tibullus, Albius 135  
 Tiraboschi, Girolamo 17  
 Toldy Ferenc 161, 204  
 Tolhopf, Johann (Janus Tolophus) 11  
 Tóth István 15  
 Tour Landry 76  
 Traianus, Marcus Ulpius, emperor 98, 248  
 Trebisonda, Giorgio da 214, 216  
 Trinkaus, Charles 171, 172  
 Trnka, Bartolomej 145  
 Tröstler, Johann 197  
 Truhlář, Antonín 145  
 Truhlář, Josef 144  
 Tullus, Hostilius, Roman king 129  
 Ugoletto, (Ugoletto) Taddeo 17, 18, 128, 130, 134, 170, 171, 191, 192  
 Újlaki Bálint 193  
 I. Ulászló (Lancelot le Poullane, Vladislao, Wladislas, Wladyslaw Jagellone), king of Hungary 81, 110, 151, 152, 232, 233  
 II. Ulászló (Vladislao, Vladislas, Vladislaus, Wladislaw Jagiello), king of Hungary 19, 21, 22, 26, 27, 30, 31, 130, 149, 195, 201, 223, 232  
 Ulewicz, Tadeusz 212, 213, 215, 221  
 Urbánek, Rudolf 148  
 Vadász Géza 235  
 Vaivoda v.s. Hunyadi János  
 Valentinianus, emperor 160, 230  
 Valla, Giorgio 157  
 Valla, Lorenzo 10, 33, 196, 214–216, 231  
 Vallet de Viriville 79, 84, 88, 93  
 Valori, Filippo 167  
 Vantuch, Anton 16  
 Váradi János 93, 169  
 Váradi Péter 10, 16, 155, 170, 171  
 Varjas Béla 95, 96, 106  
 Varsik, Branislav 18  
 Vasq, Pietre 82  
 Vayer Lajos 159  
 Vecce, Carlo 241  
 Vecchioni, M. 256  
 Veremundo, king of Hispanya 228  
 Vergara, Juan 23  
 Vergerio, Pietro Paolo 13, 186, 187, 190, 213, 216, 221  
 Vergilius (Virgile), Publius Maro 32, 126, 138, 139, 146, 198  
 Verino, Ugolino 154, 172  
 Verse, Manilius de 126  
 Vespasianus, Titus Flavius, emperor 121, 248  
 Vespasiano da Bisticci 191  
 Vetési Albert 67, 204, 209  
 Vetési László 5, 33, 161, 203–207, 209  
 Viard, J. 76



- Vielhaber, G. 144  
 Vierhaus, Rudolf 165  
 Vieri (Verino, Verinus), Ugolino de 122, 123, 134, 135, 138  
 Vitéz János (Giovanni) 14–16, 20, 33, 49, 165, 166, 167, 170, 171, 185–189, 195, 197, 199, 201, 206, 208, 209  
 Vitruvius, Pollio 238  
 Viuar, Rodericus 228  
 Vlad Dracul, prince of Wallachia 67  
 Voigt, Georg 146  
 Voit Pál 130  
 Volkmann, A. 127  
 Všehrady, Viktorin Kornel von 147  
 Wavrin, Jean (Jehan) de 79–82  
 Wavrin, Waleran de 81, 85  
 Werbóczy István 43  
 Westendorp Boerma, R. E. H. 129  
 Whetstone, George 110, 111  
 Wilson, W. J. 224  
 Winter, Eduard 142  
 Winther, Ruprecht 15, 16  
 Wiśłocki, W. 212  
 Wistrand, E. 128  
 Włodkowiec, Paweł (Paulus Vladimiri) 217–219, 222  
 Wolff, Ph. 76  
 Wolkan, Rudolf 149  
 Wuttke, Dieter 173  
 Xenophon (Senofonte) 31, 214, 216  
 Zabarella, Francesco 13  
 Zamponi, Stefano 171  
 Zápolya János 111  
 Zarębski, I. 213, 214  
 Zathej, Jerzy 16  
 Zeissberg, H. 151  
 Zenone, Rutilio 256  
 Zrínyi Miklós 5, 7, 72, 95, 96, 98, 116, 175–184  
 Zrínyi Péter 116  
 Zsámboky János (Sambuco, Sambucus) 16, 115, 252  
 Zsigmond, Luxemburgi (Sigismund of Luxembourg, Sigismund von Luxemburg, Sigismundo), emperor, king of Hungary 13, 14, 39, 43, 45, 52, 53, 77, 79, 100, 141, 142, 148, 186, 194, 232



## Supplement

Plates to the study of *Gizella* CENNER-WILHELM



*[Faint, illegible text, likely a caption or description for the plate above.]*



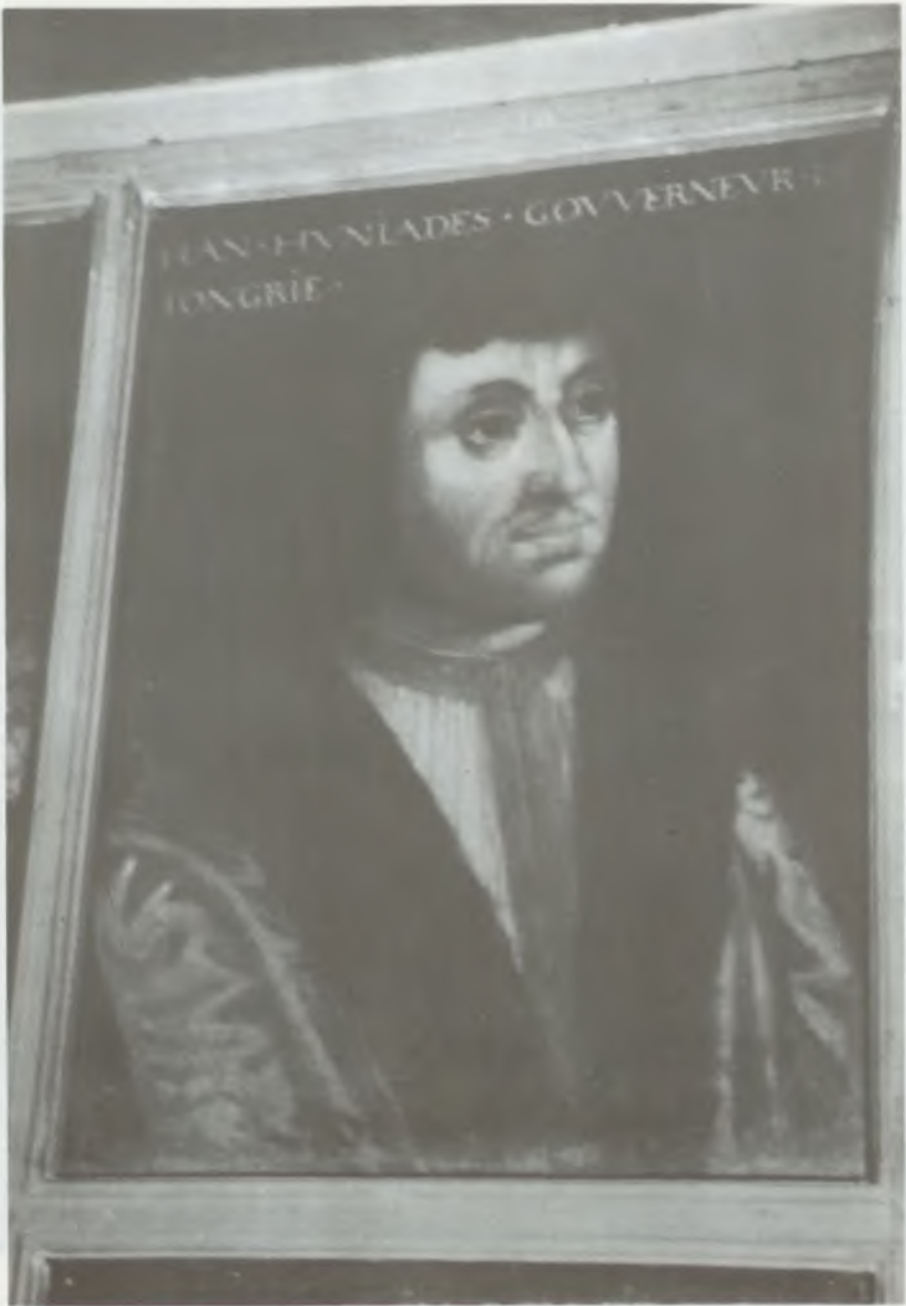




Maître français inconnu: Mathias Corvin, roi de Hongrie. Peinture.  
Première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Galerie du château de Beauregard.  
Photographie reçue de M. Alain du Pavillon, propriétaire du château,  
dont je dois exprimer mon grand merci



Maître italien inconnu: Mathias Corvin, roi de Hongrie. Gravure au burin. 1596. Musée National Hongrois – Galerie Historique Hongroise. Photographie de André Dabasi, Atelier du Musée National Hongrois.

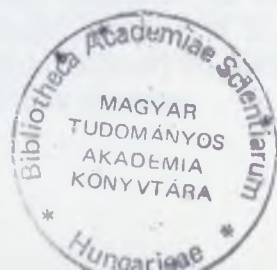


Maître français inconnu: Jean Hunyadi. Peinture. Première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Galerie du château de Beauregard. Photographie reçue de M. Alain du Pavillon, propriétaire du château, dont je dois exprimer mon grand merci.





Maître de cour inconnu: Jean Hunyadi. Peinture. XVI<sup>e</sup> siècle. Vienne, Kunsthistorisches Museum





ISBN 963 7873 72 4

ISSN 0324-7880

BALASSI PUBLISHING HOUSE  
EDITOR PÉTER KŐSZEGHY DIRECTOR  
REDACTOR GÁBOR HAUSNER  
TECHNICAL EDITOR GABRIELLA ONDREJOVICS  
MAKE-UP DONÁT KOVÁCS  
SIZE 25,74 (A/5) SHEETS  
PRINTED BY HUNGORIENT PRESS LTD.





